LA

SECONDE VIE DE MICHEL TEISSIER

DEUXIÈME PARTIE (1)

V.

Quelques semaines passèrent, monotones. Le paysage changea : maintenant, avec l'automne, des vapeurs légères flottaient sur le lac, même par les plus beaux jours, rampaient aux flancs des montagnes, montaient dans l'air, tamisaient la lumière adoucie; les ciels pâlissaient : parfois, le matin, le paysage entier se noyait dans des blancheurs confuses, tandis qu'aux heures du couchant, des couleurs éclatantes, des ors, des pourpres, des violets couraient, couraient aux horizons incendiés. Les feuilles commençaient à jaunir, et, dans les prés, les vaches descendues des montagnes broutaient l'herbe rare, qu'étoilait le lilas tendre des colchiques. On ne voyait plus de rhododendrons ni d'edelweiss aux chapeaux des touristes, que la neige chassait des sommets; mais les rives du lac étaient plus fréquentées, plus vivantes, plus gaies encore que par les jours d'été.

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

Tandis que les étrangers, en joyeuse villégiature, s'amusaient ou s'étourdissaient en bruyantes parties, les Teissier restaient isolés, dans leur petite maison rose, dans leur jardin caché où glissaient parmi les touffes d'arbres les robes de deuil des deux orphelines ou les toilettes foncées de Blanche, tandis que Michel, enfermé dans son cabinet, poursuivait sans entrain son *Histoire du second empire*. Son travail l'intéressait moins que jamais : aussi le quittait-il constamment pour ramener sa pensée à ses préoccupations domestiques. Elles étaient, pour ainsi dire, figées dans l'immobilité ; il ne remarquait, en effet, aucun changement ni dans les attitudes ni dans les sentimens des êtres groupés autour de lui. Le temps, d'ordinaire, atténue ce qu'il y a d'anguleux et de violent dans certaines situations exceptionnelles; mais Tessier, avec sa nature inquiète, ne voulait pas attendre, et s'irritait de ce *statu quo*, qui, pensait-il, risquait de se prolonger indéfiniment, empoisonnant leur vie à tous. Du reste, conscient de sa maladresse en si délicate matière, impuissant à jouer un rôle utile dans ce conflit entre trois âmes de femmes, il faisait peu d'efforts pour intervenir entre elles, et laissait Blanche, plus calme, plus maîtresse d'elle-même, plus fine aussi et plus adroite, supporter tout le poids de la lutte.

Dès le premier jour, Blanche s'était rendu un compte très exact de l'étrange situation où elle se trouvait : il s'agissait pour elle de se faire accepter, dans sa propre maison, à son propre foyer, par les deux ennemies que le hasard y installait ; il fallait les ramener de la haine, ou pour le moins de la méfiance, à l'estime, à la bienveillance, à la sympathie. Pas un instant, elle n'eut l'idée de se révolter contre cette lourde tâche : elle l'accepta d'emblée, avec tous les sacrifices de bien-être et d'amour-propre qu'elle comportait, et se mit à la poursuivre avec une extrême délicatesse, dans un complet oubli d'elle-même. A la voir tranquillement active, vaquant d'un air paisible à ses soins de maîtresse de maison, sans un nuage au front, sans un trouble dans ses yeux limpides, nul n'aurait soupçonné que toute son intelligence, tout son cœur et toute sa volonté étaient continuellement tendus dans un effort unique, auquel se rapportaient ses actes les plus insignifians en apparence. Les jeunes filles elles-mêmes ne pouvaient s'apercevoir à quel point elle se donnait, car elle ne leur montrait rien et n'exigeait rien d'elles. Annie, pourtant, avec sa bonté naturelle, sa candide confiance, son manque complet d'égoïsme, la comprenait ou, plutôt, la devinait quelquefois ; et certainement, elle eût eu bien vite des mouvemens de bonne volonté, de bienveillance, peut-être de sympathie, si elle n'eût craint d'affliger Laurence. Celle-ci, d'ailleurs, semblait surveiller sa sœur, comme si elle eût voulu pré-

venir ses faiblesses; et Annie craignait d'autant plus de la froisser que l'enfant, renfermée et maussade pour tout le monde, s'ouvrait parfois à elle dans des éclats de tendresse, de passion presque, qui la touchaient infiniment. Pourtant, dans leurs conversations intimes, elles se reprochaient souvent l'une à l'autre leur attitude respective; et la monotonie de leur existence leur laissait tout le loisir d'approfondir leur inextricable situation.

Leurs journées, en effet, se ressemblaient toutes; mais combien il tenait de choses dans cette uniformité! Chacun semblait absorbé par ses occupations particulières : Michel travaillait, ou faisait semblant; Laurence étudiait son piano, avec un acharnement irrité, remplissant la maison, pendant des heures, du bruit exaspérant de ses exercices; Annie lisait dans sa chambre ou, quelquefois, s'occupait des choses du ménage avec Blanche dont elle se rapprochait un instant. Sous la paix apparente des heures qui s'envolaient ainsi, sous la régularité des habitudes, dormaient des angoisses, des rancunes, des méfiances que l'effort comprimait, mais qui, à la moindre occasion, menaçaient d'éclater. Il fallait, pour maintenir une apparente harmonie, la grâce médiatrice d'Annie, toujours occupée à réprimer les violences de sa sœur, et surtout la patience de Blanche, qui poursuivait son programme de conciliation avec une énergie tranquille et une passivité voulue où il y avait de l'héroïsme. Maintenant, sa tactique consistait à céder à Laurence, sans jamais en avoir l'air : elle lui laissait toute la place, lui adressait rarement la parole, mais toujours avec une fermeté qui, tout en irritant la jeune fille, la forçait à répondre poliment; elle se retira, peu à peu, des promenades qu'on avait d'abord essayé de faire en commun, isolée de plus en plus, touchée aux parties les plus sensibles de son cœur, jalouse quelquefois, jalouse de ces deux enfans qui lui prenaient son mari, sans seulement l'aimer, parce qu'elles avaient des droits sur lui, parce qu'il avait des devoirs envers elles.

Ils eurent bientôt fait toutes les courses classiques qu'on peut faire de Montreux. Ils les recommencèrent; et leur partie la plus fréquente, parce que le mouvement, le va-et-vient, la foule, les touristes, le changement de décor, amusaient l'esprit mobile de Laurence, ce fut de monter sur un des nombreux bateaux qui desservent le lac, de longer la rive suisse, et de passer sur l'autre rive, où quelquefois ils déjeunaient. Quand la partie devait durer toute la journée, Blanche les accompagnait : et sur le bateau comme dans sa maison, elle s'isolait, dans la contemplation du paysage ou dans quelque lecture. De temps en temps, Michel s'approchait d'elle affectueusement, ou Annie lui adressait la parole. Quant à

Laurence, que ravissait le mouvement dont la privaient d'habitude le rôle qu'elle s'imposait et son éternel piano, elle courait sur le pont, dévisageait les gens, rapportait à sa sœur ou à son père des observations enfantines et malicieuses. Par momens, son rire d'autrefois reparaissait. Mais Michel, qui se rappelait la gaie enfant qu'elle avait été, ne lui trouvait plus sa franchise de jadis. Quand elle était petite, elle riait pour rire, pour rien, comme si toutes les impressions qui s'esquissaient en elle l'eussent épanouie ; maintenant, ce n'était jamais que d'un mot ridicule entendu en passant, de la figure ou des costumes grotesques d'un inconnu ; et son rire prenait souvent un sens âpre et malveillant.

Or, dans une de ces excursions, Laurence revint de sa première tournée d'exploration sur le pont du bateau tout émue et secouée, en s'écriant :

— Annie, Annie, il y a quelqu'un d'Annecy !..

Annie était en train de causer avec Blanche, qui sourit. Elle s'interrompit :

— Qui donc? demanda-t-elle de sa voix tranquille.

— Devine !

— Comment veux-tu que je sache?

— Eh bien...

Laurence se pencha vers elle comme pour lui dire un nom à l'oreille. Mais en ce moment même apparaissait l'élégante silhouette du jeune Amé de Saint-Brun. Il était en complet de voyage, une fleur à la boutonnière ; et il s'approchait, son chapeau de paille à la main, des deux jeunes filles. Après les avoir cérémonieusement saluées, il leur raconta, non sans trouble, qu'il venait de Zermatt, d'où la neige hâtive l'avait chassé, et qu'il rentrait à Annecy ; et il commençait à s'informer d'elles, quand Michel s'approcha.

Annie, aussitôt, fit les présentations :

— M. de Saint-Brun, que nous avons connu à Annecy... Mon père.

Puis, après une courte hésitation, en désignant Blanche du regard :

— Madame Teissier...

Michel aussitôt répéta le nom du jeune homme :

— M. de Saint-Brun... Le fils de mon successeur à la chambre, sans doute?

— Oui, monsieur.

— Ah ! très bien, très bien !.. Je suis avec beaucoup d'intérêt l'activité de monsieur votre père, monsieur... Car je m'intéresse toujours à la politique, quoique j'en sois retiré... Je ne vous dirai

pas que j'approuve tout ce qu'il fait... Mais c'est un homme de cœur, et c'est l'essentiel...

Amé s'inclina, en murmurant :

— Mon père a des convictions très arrêtées, auxquelles il obéit.

Laurence, qui mourait d'envie de parler d'Annecy, s'agitait en voyant la tournure que prenait l'entretien. D'autant plus que la cloche du bateau annonçait Ouchy, qui, ce jour-là, était le but de la promenade :

— Ouchy, déjà! fit Michel.

Puis, comme Blanche se levait et se rapprochait du pont de débarquement, il ajouta :

— Êtes-vous pressé, monsieur? Sinon, voulez-vous nous faire le plaisir de vous arrêter ici, entre deux bateaux, et de déjeuner avec nous?

Le jeune homme accepta, après une brève hésitation.

Laurence s'écria :

— Voilà qui est gentil!

Annie semblait contempler, avec indifférence, la côte de Savoie, toute vaporeuse dans le lointain.

On descendit. On se dirigea lentement vers le grand hôtel construit sur la rive. Et ce fut une heure charmante, d'une animation, d'un mouvement inaccoutumé. Laurence s'égayait, à s'informer des gens et des choses, comme si elle les eût quittés depuis longtemps.

Amé répondait à toutes ses questions, un peu distrait, pourtant, empressé à se tourner vers Annie quand elle interrompait par une question ou par un mot le babil de sa sœur. Quant à Michel, qui depuis si longtemps ne causait qu'avec les siens, il écoutait avec un vif intérêt cette voix étrangère dont les paroles étaient comme l'écho d'un monde évanoui; et, tout en s'efforçant de laisser parler et s'animer sa fille cadette, il ne pouvait s'empêcher de ramener de temps en temps les sujets qui lui tenaient à cœur.

— Qu'est-ce qu'on augure des élections de l'année prochaine? demanda-t-il tout à coup. Est-ce qu'on croit à un changement important dans la répartition des sièges?

— Je crois qu'on ne sait rien de précis, répondit Amé. Mon père dit que, d'ici là, il se passera des choses graves. Mais on les annonce toujours, ces choses graves, et il n'arrive jamais rien!.. D'ailleurs, je vous l'avoue, monsieur, je ne m'occupe guère de politique. Je suis tout à mes études de médecine, que je voudrais terminer le plus tôt possible.

Blanche remarqua qu'en parlant ainsi, il cherchait les yeux d'Annie. Ce n'était pas la première fois : à plusieurs reprises déjà,

leurs regards s'étaient rencontrés, pour se fuir aussitôt. Et la jeune fille se transfigurait : une sorte de joie intérieure rayonnait dans ses yeux comme une flamme douce ; elle avait des mouvemens inattendus, d'une grâce retenue plus attirante encore que celle qui lui était habituelle ; sa voix prenait un charme indéfinissable, qui donnait un sens profond à ses rares paroles. Blanche, que cette transformation frappa, se mit à l'observer plus attentivement : elle la vit changer de couleur à plusieurs reprises, comme sous un flux d'émotions secrètes ; elle remarqua l'espèce de ferveur qui émanait d'elle, sans qu'elle parvînt à la réprimer entièrement, quoiqu'elle s'efforçât de conserver son air habituel ; elle la vit s'attrister quand, l'heure brève étant passée, il fallut se diriger, à pas lents, vers l'embarcadère où l'on devait se séparer ; elle remarqua que, pendant le court trajet, Amé se rapprocha d'Annie et parut chercher à l'isoler un instant des autres. Il allait y réussir, grâce à une adroite manœuvre de Laurence, quand Michel, qui les devançait de trois pas, se retourna brusquement vers lui, en disant :

— A propos, monsieur, connaissez-vous mon ami Mondet ?

Amé répondit du ton précipité qu'on prend pour cacher une pensée à demi surprise :

— Sans doute, monsieur. Il a été mon maître de latin. Je le rencontre quelquefois.

— Eh bien, si vous le voyez, ayez donc l'obligeance de lui rappeler qu'il nous a promis sa visite.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

— Et dites-lui que le lac de Genève est très beau. Croirez-vous qu'il n'en a jamais fait le tour ? N'est-ce pas honteux, quand on habite Annecy ?

Michel se trouvait à côté d'Amé, qu'il avait, sans y prendre garde, séparé de sa fille.

Sur l'embarcadère, ils ne formaient plus qu'un groupe compact, et le bateau d'Amé, qui partait le premier, ralentissait déjà sa marche pour l'abordement.

— Comme le temps a passé vite ! dit Laurence.

Blanche observa encore qu'au moment de l'adieu, Amé était pâle, Annie tremblait ; et, un peu après, elle surprit, pendant que cette folle de Laurence agitait étourdiment son mouchoir, le regard éperdu dont Annie, immobile, hypnotisée sur le pont, suivait le bateau qui diminuait de seconde en seconde et se fondit bientôt dans le vaporeux paysage.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. de Saint-Brun ? demanda-t-elle à la jeune fille, à demi-voix.

Annie parut sortir d'un rêve :

— Longtemps? répondit-elle. Oh! oui!..

Blanche voulait l'interroger encore, mais Michel se jeta à la traverse :

— Charmant jeune homme, dit-il en s'adressant à sa femme, simple, franc, très bien, très bien!.. Son père est un vieux gentilhomme tout cousu de préjugés, qui n'aurait pas inventé la poudre... Brave homme, du reste, pas plus bête qu'un autre et qui joue très convenablement son rôle dans cette pauvre chambre... Car ils ne sont pas forts, nos honorables d'aujourd'hui... Nous faisions mieux que cela, il y a dix ans... Nous avions un idéal, un but, nous savions ce que nous voulions. Maintenant...

Il continua, remuant ainsi les préoccupations qu'avait réveillées la conversation de tout à l'heure. Mais personne ne l'écoutait.

— Voici notre bateau, dit Laurence.

Annie était si pâle, que Blanche lui demanda :

— Qu'avez-vous? Êtes-vous souffrante?..

Elle répondit, d'une voix qui tremblait, avec un grand effort pour rester calme :

— Je suis un peu fatiguée... C'est l'air, je pense, qui est trop vif...

Alors, Blanche pensa :

« Ils s'aiment! »

Et son cœur se serra d'angoisse, comme si elle eût pressenti, clairement, qu'un danger planait sur eux tous.

Trois jours après, à l'heure du courrier, Laurence apportait gaîment une lettre à sa sœur :

— Annie, une lettre pour toi, une lettre d'Annecy.. Regarde vite de qui elle est... Tu me la liras, dis?

— Je ne connais pas l'écriture, dit Annie.

L'enveloppe ouverte, elle chercha la signature, et devint aussitôt toute pâle.

— Eh bien? reprit Laurence.

Elle balbutia, presque suppliante :

— Je te dirai plus tard.... Attends... Laisse-moi un moment... Il faut que je voie!..

— Ah! si tu as des mystères!.. fit Laurence en s'en allant d'un air piqué.

Annie, bouleversée, lisait :

« ... Mon cœur m'a dit que vous l'aviez deviné : depuis plusieurs jours, j'errais sur le lac, autour de Montreux, où je vous savais, dans l'unique espoir de vous rencontrer. On m'avait indiqué la

maison de votre père; j'ai passé et repassé devant votre porte, aussi souvent que j'ai cru le pouvoir sans éveiller les soupçons, et deux fois seulement je vous ai aperçue, sans que vous me vissiez. Je désespérais de vous rencontrer, d'entendre votre voix. Je vous ai vue, et n'ai rien pu vous dire, et, pourtant, j'aurais donné ma vie pour une minute d'entretien avec vous. Mais l'auriez-vous permis? Me permettrez-vous jamais de vous aimer?

« Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que vous êtes pour moi, depuis la première fois que je vous ai vue, depuis la première parole que vous m'avez dite, que vous avez oubliée, sans doute, — depuis que je pense et depuis que je sens, enfin... Ma vie est enchaînée à la vôtre; si vous me connaissiez un peu mieux, si je pouvais vous raconter mon histoire d'enfant unique, élevé seul, souvent malade, gâté par une mère trop tendre, puis orphelin, jeté dans les lycées, dépaysé au milieu des autres et vivant dans ses rêves bien plus que dans la réalité, — alors seulement, vous pourriez comprendre que vous êtes *tout*, que je vous aimerai toujours, même si vous me repoussez; et vous me pardonneriez de vous écrire comme je le fais en ce moment, au risque de vous déplaire ou de vous fâcher.

« Mais que pourrais-je faire d'autre? Vous êtes à Montreux, je ne sais si vous y resterez. Moi, je suis à Annecy, je rentrerai à Paris dans quelques semaines. Comment vous voir? Comment vous parler? Il n'y a aucun lien entre nous, vous ne reverrez peut-être jamais nos quelques amis communs, je ne sais ni où, ni quand, ni sur quel terrain nous pourrions nous rencontrer. Le plus simple et le plus court, je le sais, eût été de prier mon père d'écrire au vôtre et de lui demander pour moi la permission de vous voir. Mais je connais les idées de mon père : je n'ai pas fini mes études, je n'ai que vingt-deux ans, il me répète souvent que je suis encore un enfant : il hausserait les épaules. Il me faudrait donc attendre encore une année ou deux, sans rien savoir de vous, au risque de vous perdre... Je ne puis pas supporter cette idée!.. Et puis votre père a peu de sympathie pour le mien, j'en ai eu l'impression à la façon dont il m'en a parlé, et je sais que c'est réciproque. De ce côté-là, nous aurions donc quelques difficultés à vaincre. Comme ce serait plus facile, si nous étions d'accord!..

« Vous le voyez : j'étais forcé de m'adresser à vous. Encore une fois, pardonnez-moi de l'avoir fait : je ne sais ce que je deviendrais, si je sentais que je vous ai déplu. Je vous aime, je veux faire l'impossible pour vous mériter. Et je vous supplie de me dire, par un mot, si vous me permettez de penser à vous. »

Ce qu'Amé ne disait pas, dans cette lettre, c'étaient les paroles

de son père, lorsqu'il lui avait raconté sa rencontre, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre dégagé :

— C'est bien fâcheux que ces jeunes filles aient perdu leur mère : les voilà tombées en de tristes mains.

Par sa vie antérieure, Annie était trop accoutumée à réfléchir pour ignorer son propre sentiment ; mais jusqu'alors, il n'avait guère été qu'une sorte de demi-rêve. La présence d'Amé de Saint-Brun la remplissait d'un trouble délicieux ; sa pensée lui était très douce et très chère ; quand elle l'avait revu, son âme s'était comme élancée à lui ; quand il était parti, sur ce bateau qui fondait de seconde en seconde dans le paysage, l'idée qu'elle ne le reverrait peut-être jamais l'avait traversée comme un déchirement ; puis elle s'était apaisée et déjà elle n'évoquait plus l'image du jeune homme que comme une figure de songe, à peine réelle, fuyante en tout cas, et insaisissable. Mais à se sentir aimée, son amour, soudain, s'exalta. Elle crut au bonheur, elle l'entrevit ; et à travers la distance, à travers les obstacles, elle donna tout son cœur à l'absent.

— Eh bien, la lettre ? lui redemanda Laurence, le soir.

— Je t'en prie, répondit-elle, ne m'en parle pas.. Je ne puis te rien dire, à présent.. Plus tard, quand je pourrai..

Elle était si troublée, que Laurence, devinant qu'il s'agissait de quelque chose de grave, l'embrassa sans insister, en murmurant très tendrement :

— Quand tu voudras, chérie... Quand tu auras besoin de moi... Mais n'ayons pas trop de secrets l'une pour l'autre : nous sommes seules, il faut bien nous aimer !..

Le lendemain, après une nuit passée à se demander ce qu'il fallait faire, effrayée de prendre un parti et ne pouvant cependant prendre conseil que d'elle-même, la tête brisée, presque malade, Annie jetait à la poste le billet suivant :

« Je n'ose pas vous écrire. Mais il faut pourtant que vous sachiez qu'après votre départ, mon père a parlé de vous en termes très sympathiques. Je suis sûre que vous lui avez beaucoup plu. Il agite en ce moment la question de nous emmener pour l'hiver à Paris. Si nous allions nous y établir, et si vous veniez le voir, je suis persuadée qu'il vous accueillerait très bien. De notre côté, nous serions, ma sœur et moi, très heureuses de vous revoir, car nous avons gardé un très bon souvenir de tous nos amis d'Annecy. »

Et après s'être violentée pour écrire ainsi, elle se disait :

« Mon Dieu ! pourvu qu'il comprenne !.. »

Comme sa fille venait de l'écrire, Teissier, en effet, songeait à quitter Montreux et parlait de Paris : soit qu'il cédât une fois de

plus à son besoin de changer de place, soit qu'il comptât sur un déplacement pour améliorer leur situation commune. Une circonstance fortuite hâta sa décision.

Blanche avait depuis sept ans à son service une femme de chambre italienne, ramenée de leur premier voyage à Florence, à laquelle elle tenait beaucoup, et qui lui était fort dévouée. Docile et passive, Candida avait les habitudes un peu familières des domestiques de son pays : il fallait lui dire « merci, » « s'il vous plaît, » et parfois une bonne parole ; en échange de quoi elle mettait dans son service, très respectueux, un rien d'exaltation et d'enthousiasme. Or, le lendemain de l'arrivée de Laurence, Candida, qu'elle avait priée de faire un point à sa robe, s'avisa, tout en cousant, de s'écrier, en roulant des yeux expressifs, et sans raison d'ailleurs, parce que Blanche venait de lui dire un mot gentil en passant :

— Oh ! mademoiselle, si vous saviez comme madame est une bonne dame, si vous saviez !..

Laurence fit un geste qui cassa le fil, répondit brusquement :

— Taisez-vous !

Et, quand sa robe fut recousue, elle s'éloigna sans un mot de remercîment et avec un regard courroucé qui stupéfia Candida.

A partir de cet incident, les hostilités furent ouvertes entre la femme de chambre et la jeune fille, celle-là méfiante et rancunière, celle-ci toute prête à faire sentir à la servante la haine que lui inspirait la maîtresse. Le service devint très compliqué. Vingt fois par jour, on entendait la petite voix aigrelette de Laurence appelant : — Candida ! Candida !..

Et c'étaient des reproches continuels. Quelque peine que se donnât la pauvre fille, on la grondait toujours, on l'humiliait, on froissait comme à plaisir son bon cœur un peu démonstratif. Elle se plaignait à Blanche, en son langage que des mots italiens, accentués fortement, rendaient très expressif :

— Mademoiselle Annie, un *angiolo*... Mais l'autre, la *sorella*.., celle-là est un *demonio*, un *vero demonio !*..

Blanche, blessée dans son sens de la justice plus encore que dans son amour-propre par la cruauté de Laurence envers une créature patiente et bonne qui ne pouvait se défendre, essaya de la protéger. A deux ou trois reprises, elle intervint discrètement, plaçant avec adresse un mot d'éloge pour Candida, rappelant ses longs services, son dévoûment. Un jour, elle disait :

— Nous ne la traitons pas tout à fait comme une domestique, c'est vrai... C'est qu'elle nous aime beaucoup... Il y a sept ans qu'elle nous suit partout...

Laurence répéta :

— Sept ans.. Ah !..

Et dans ces mots, inoffensifs, elle mettait une intention si évidemment blessante, que Blanche pâlit, la regarda en face et lui fit baisser les yeux :

— En tout cas, déclara-t-elle avec fermeté, je désire qu'on ne la maltraite pas, aussi longtemps qu'on n'a rien à lui reprocher.

Deux ou trois jours après, Candida venait en pleurant lui déclarer qu'elle ne pouvait plus rester à la maison, et elle expliquait, à travers ses larmes, qu'il s'agissait d'une querelle de lingerie, Laurence l'ayant crûment accusée de lui avoir pris trois mouchoirs brodés. Blanche la retint et la consola. Mais en même temps, elle comprit que c'était elle-même que visaient les taquineries de Laurence, et qu'il fallait y mettre fin : elle se résigna donc à prier Michel de gronder sa fille.

Ce fut un pénible moment.

Laurence, aux premières paroles de son père, se replia sur elle-même, dans une attitude de défi. Quant à lui, embarrassé, hésitant, il cherchait ses mots, s'efforçant d'en atténuer l'effet par des généralités :

— Il faut toujours être indulgent pour les inférieurs.. Surtout, il faut éviter de les blesser : ils ont un cœur comme nous, n'est-ce pas? et de l'amour-propre aussi... Candida est une excellente fille.. Peut-être l'avons-nous un peu gâtée.. Mais, tu comprends, il est si bon de sentir un peu d'affection chez ceux qui vous servent.

— C'est un besoin que je n'éprouve pas, dit Laurence de sa voix méchante. Tout le monde ne comprend pas les choses de la même façon.

— Mais moi, je les comprends ainsi, reprit Michel avec un commencement d'irritation. Tu es une enfant, tu ignores beaucoup de choses, et je crains que tu n'aies trop haute opinion de ton jugement. Si tu avais un reproche sérieux à faire à Candida, ce serait différent. Mais ce n'est pas le cas. Ainsi, cesse de la tourmenter d'accusations absurdes.

Laurence avait l'art de donner à ses moindres paroles un sens tout différent de ce qu'elles semblaient dire :

— Faut-il que je lui fasse des excuses? demanda-t-elle.

Cette question, et surtout le ton d'ironique soumission de sa fille, déconcertèrent Michel, qui répondit gauchement :

— Non, non. Elle n'en demande pas tant... Pourvu que tu ne recommences pas...

— Elle est généreuse, interrompit Laurence. Elle peut l'être. Elle sait qu'ici les filles de chambre ont plus de droits que les filles de la maison.

Là-dessus, elle se leva, avec un mouvement de reine outragée, et sortit, sans que Michel, abasourdi, trouvât ce qu'il aurait dû répondre.

— Il faut les emmener d'ici, il faut les distraire, disait-il à Blanche un peu plus tard. Un tel séjour isolé ne leur convient pas. Et puis, que ferions-nous d'elles, dans ces endroits cosmopolites où l'on ne peut passer qu'une saison? Il faut donc nous installer quelque part, à poste fixe. D'ailleurs, il y a longtemps que tu le désires... Mais où?

Où, c'était justement le point difficile. Le monde est grand : ils ne savaient quelle parcelle en choisir. Pourquoi, en effet, un lieu plutôt qu'un autre, quand on n'a plus de devoirs nulle part? Dans tous les petits endroits, ils auraient retrouvé les mêmes ennuis qu'à Montreux, et souffert du même isolement, à moins qu'ils ne recherchassent la société mouvante des étrangers de passage. Parmi les capitales, Londres ou Rome, à certains égards, leur auraient convenu : mais pour vivre en Angleterre, il aurait fallu qu'ils se refissent une autre éducation, une autre âme; quant à Rome, ils ne pouvaient y penser que comme à un lieu de passage. On est étranger partout, sauf dans le pays où l'on est né, dont on parle la langue, dont dès l'enfance on a vécu la vie : ils le savaient bien, depuis huit ans qu'ils erraient de lieu en lieu sans s'attacher nulle part.

— Après tout, demanda Michel un jour qu'ils discutaient la question, pourquoi pas Paris?

Et cette idée, une fois qu'il l'eut exprimée, s'empara de lui, le hanta, se transformant peu à peu en un ardent désir, en un besoin irrésistible. Il raisonna pour se prouver que bien du temps avait passé depuis leur aventure, qu'elle était oubliée, qu'ils pourraient à leur gré s'isoler à Paris comme ailleurs, ou renouer des relations anciennes. Blanche résistait, timidement, sans pouvoir appuyer son opposition par aucun bon argument, mais avertie par un instinct de dangers inconnus. Quoique Michel ne l'avouât pas encore, elle pressentait qu'il songeait à reprendre sa vie, une vie au moins, et elle tremblait, sans savoir pourquoi, parce que l'abdication complète qu'il avait consentie jadis lui paraissait encore la rançon de leur faute, la garantie de leur fragile bonheur, maintenant plus incertain que jamais.

Elle n'eut plus de doutes lorsqu'il lui dit :

— ... D'ailleurs, le moment approche où je pourrai publier le premier volume de mon *Histoire*. Ma présence, à Paris, sera nécessaire, pendant un temps assez long, pour la correction des épreuves, pour le lancement de l'ouvrage...

Elle sentit alors que leur destinée les poussait, et ne résista plus.

Du reste, Blanche avait, de son côté, une autre préoccupation, qui, depuis la mort de Suzanne, la hantait. A défaut d'une foi religieuse bien précise, qu'elle ne connaissait guère, elle avait toujours eu un grand besoin de correction. L'irrégularité de leur position blessait cruellement en elle ce sentiment qui faisait partie intégrante de sa nature morale. Leur union lui semblait incomplète aussi longtemps que l'Église se refusait à la sanctionner : moins à cause du caractère divin de la sanction qu'à cause de son caractère social. Elle n'avait d'ailleurs jamais douté que Michel n'en jugeât de même, quoiqu'ils n'eussent jamais touché à ce sujet ; elle s'étonnait seulement qu'il ne l'abordât pas, à présent qu'une solution semblait possible. Elle s'en étonnait d'autant plus que, chaque soir, après que les jeunes filles s'étaient retirées, Michel amenait la conversation sur les projets d'avenir qu'ils débattaient ensemble : départ, établissement prochain, nouvelle vie enfin. Il apportait dans ces entretiens une intensité de désir toujours croissante : il y précisait leurs plans, il supposait des conséquences fort éloignées de la décision qu'ils étaient sur le point de prendre, il s'abandonnait à des calculs qui ressemblaient parfois à des rêves éveillés. Ce fut ainsi qu'un jour il fut amené à toucher le point dont Blanche se préoccupait sans oser le dire. Il parlait de leur rentrée dans le monde, des anciens amis qu'ils reverraient bientôt, il analysait l'état d'esprit dans lequel il supposait, à leur endroit, quelques personnes dont l'opinion comptait.

— Peut-être, fit-il soudain, faudra-t-il nous résoudre à un mariage religieux.

Elle le regarda, stupéfaite de ce ton d'indifférence :

— Peut-être?.. demanda-t-elle.

Il entendit le demi-reproche qui tremblait dans sa voix :

— Est-ce que tu en éprouverais le besoin? reprit-il.

Elle avoua :

— Je préférerais.

Il parut étonné :

— Ah!.. Sans doute, si nous avions pu tout de suite,.. cela aurait mieux valu... Mais à présent?.. Ce serait bien ennuyeux...

— Oui, dit-elle, ce serait pénible. Pourtant...

Elle n'acheva pas. Michel s'assombrissait :

— Enfin, conclut-il, si tu le désires beaucoup... Mais c'est une question à examiner... Il faut mettre une certaine harmonie entre ses actes et ses opinions ; si nous devons rentrer dans la vie, ce que nous déciderons à ce sujet prend une grande importance : il faut nous garder de faire un faux pas.

Blanche n'insista plus, froissée dans un sentiment qu'elle n'au-

rait pas su définir. Mais elle sentit son cœur se serrer de cette appréhension douloureuse qui la tourmentait depuis quelque temps.

VI.

Cette vie internationale des endroits d'étrangers, toute monotone et vide qu'elle est, avec ses toilettes de table d'hôte, ses musiques et ses casinos, est, en réalité, très bien calculée pour les irréguliers, pour les déclassés, pour tous ceux qu'une tache dans leur passé ou une révolution trop brusque dans leur existence jette hors de leur voie et réduit à l'oisiveté. Ils souffriraient, dans les grandes villes actives, de la rencontre de leurs pairs, du spectacle des concurrences qui leur sont interdites. Ici, ces suggestions leur sont épargnées et le temps passe sans les blesser.

En se transportant sans cesse d'un endroit à un autre, à travers des installations passagères, des changemens de paysages, des visages divers, occupé d'ailleurs ou feignant de l'être, mais surtout retenu par les mille liens que tissait autour de lui une intimité très douce et très adroite, Teissier avait pu supporter son inaction, sans trop en sentir le poids. Mais Paris réveilla brusquement en lui ses aspirations d'autrefois. Comment aurait-il pu, sans un frémissement, passer devant le bureau de son ancien journal, *l'Ordre,* où il avait vécu tant d'heures de travail et d'attente? et devant le palais Bourbon, où maintenant les destinées du pays s'agitaient sans lui? Comment revoir, partout, les portraits de ses anciens collègues: la tête dure, volontaire, menaçante de son ancien ennemi, Fourré, le doux visage mélancolique et calme de Graval, devenu ministre, le menton correct, les joues grassouillettes, les favoris soignés de Combel, la figure ironique et malicieuse de Diel, tous un peu vieillis, sans doute, mais comme nimbés, sous les vitres, d'une espèce de majesté, ennoblis par le prestige de huit ans d'éloquence, d'influence et de pouvoir? Or, pendant cette longue période, il y avait toute une part de son être qui s'atrophiait dans une immobilité forcée : sa sensibilité et son imagination s'épuisaient à aimer, tandis que l'homme d'action, qu'il était dans l'âme, n'osait pas même réclamer sa part d'espace et de vie.

Chaque fois qu'elle fermait leurs quelques malles pour un nouveau départ, Blanche, sans trop oser l'avouer, rêvait d'un intérieur où ils pourraient enfin s'installer ensemble, non plus pour quelques mois, en oiseaux de passage que les saisons emportent, mais pour un long avenir, en gens tranquilles, permanens, que satisfait un coin du monde, qui s'y laissent attacher par les fils robustes de

l'habitude, apprennent à l'aimer, et ne le quittent plus. Aussi lui fut-ce d'abord une grande joie d'avoir un intérieur et de pouvoir développer, pour l'aménager, son goût de l'élégant et du confortable. Avec Michel, qui se laissa conduire, elle visita les tapissiers, les grands magasins, les marchands de bibelots, les antiquaires. Ils discutèrent le style des meubles, le ton des étoffes, le choix des menus objets, décoratifs ou intimes, qui devaient compléter le salon ou la salle à manger. Blanche eut un boudoir, en meubles modernes, tout étoffes, d'une harmonie en lilas que rompirent quelques taches vieil or. Leur chambre à coucher fut anglaise, tendue d'un crépon clair, à ramages gais; tandis que des cretonnes d'Alsace, toutes fleuries, l'une en rose et l'autre en bleu, faisaient pour Annie et Laurence deux fraîches chambres de jeunes filles. Michel, lui, ne voulut pour son cabinet de travail que des fauteuils très simples, recouverts en drap de soldat gros gris, avec des rideaux de même. Aussi longtemps que durèrent les soins de cette installation, ils eurent quelque chose de l'enfantillage charmant des jeunes époux quand, riches ou pauvres, ils s'installent dans leurs premiers meubles et les admirent, parce qu'ils sont à eux. Mais bientôt des soucis nouveaux apparurent. Ils regrettèrent les décors changeans des voyages, qui du moins les distrayaient; surtout, ils regrettèrent leur intimité, qui n'existait plus depuis qu'auprès d'eux il y avait sans cesse les deux jeunes filles dont ils ne pouvaient partager le deuil: l'une doucement mélancolique et s'efforçant en vain de cacher les ombres que mille détails de la vie commune faisaient à chaque instant passer dans ses yeux, l'autre renfermée, repoussant toute avance, hargneuse et maussade. Elles étaient deux vivans remords, qui sans cesse évoquaient le passé, qui le ramenaient, qui parlaient de la morte; en sorte qu'ils n'avaient plus même leurs heures d'oubli d'autrefois, les seules bonnes, celles où ils ne pensaient qu'à eux-mêmes. Et il leur semblait que cette espèce d'oppression durerait toujours. La tâche ardue de ramener Laurence, à laquelle Blanche s'était dès d'abord consacrée avec cette si délicate habileté, lui paraissait maintenant au-dessus de ses forces. En quatre mois, elle n'avait pas fait un pas. La jeune fille gardait l'attitude haineuse qu'elle avait prise en arrivant à Montreux : elle se tenait sur un constant pied de guerre, défendant, comme elle disait à sa sœur, « ses droits » et « son indépendance, » toujours hérissée, agressive à l'occasion, faisant jaillir des sujets de querelles inattendues des plus simples incidens :

— Je veux qu'elle me déteste! disait-elle à Annie, qui, parfois, essayait de l'adoucir.

L'apparente sérénité de Blanche, qui résistait de toute son énergie

à cette perpétuelle invite à la haine, ne réussissait qu'à l'exaspérer :

— *Elle* ne sent rien ! s'écriait-elle après avoir vainement cherché à provoquer un éclat. Elle n'a pas même de l'amour-propre, elle n'a point de dignité !..

Annie hasardait quelquefois :

— Tu devrais, au moins, reconnaître qu'elle n'est pas méchante, comme tu le craignais ; car elle est avec toi d'une patience !..

Alors, la terrible enfant l'interrompait, avec un air tragique, et déclamait :

— Oh ! toi, tu oublies ! Mais moi, jamais, jamais !

Pendant quelque temps, ils vécurent seuls entre eux. Blanche, dont la mère était morte, n'avait conservé aucune relation avec son beau-père. Michel, de son côté, hésitait à renouer avec ses anciens amis :

— Il faut attendre un peu, disait-il, — pour retarder, peut-être, des démarches dont il redoutait l'issue.

En réalité, il se sentait dépaysé et perplexe. L'idée de jouer un rôle se dessinait en lui, toujours plus tenace. Mais plus il réfléchissait, plus il voyait avec certitude qu'il ne pourrait pas reprendre sa vie au point précis où il l'avait interrompue. Il s'examinait, et ne se trouvait plus le même. Un monde d'idées nouvelles, de celles-là même que jadis il combattait, germaient sourdement en lui. La secousse de sa vie ayant, pour ainsi dire, déplacé le point de son équilibre, il jugeait autrement les hommes et les choses, il avait un autre idéal, qu'il n'aurait su, qu'il n'aurait osé formuler, mais qui, déjà, lui apparaissait à l'opposé de ses convictions anciennes. D'autre part, les événemens avaient changé comme lui-même :

— Un nouvel homme dans un nouveau monde, se disait-il en résumant ses impressions.

Et il aurait voulu les tirer au clair, leur donner une forme, écrire, parler plutôt, enfin, se ressaisir et se manifester.

Un jour qu'il suivait le boulevard, ce boulevard dont le public se renouvelle sans cesse, où jadis il rencontrait une figure de connaissance à chaque pas, qui maintenant ouvrait devant lui une interminable perspective de visages étrangers et le roulait dans ses bruits et dans son mouvement comme une de ses épaves anonymes, il s'arrêta brusquement en reconnaissant un de ses anciens amis, Peyraud. Le journaliste était changé, comme les autres, comme tout. Il n'avait plus rien du jeune homme à la fois timide et dégourdi dont Michel guidait autrefois les débuts dans la presse, ni du raisonneur habile, curieux des faces multiples des choses et

par conséquent hésitant, auquel, après la chute de Teissier, on avait confié, un peu imprudemment peut-être, la direction de *l'Ordre*. Ses allures, son pas, sa carrure, la coupe de ses habits, la solidité de sa personne, indiquaient l'homme arrivé, partout à son aise, qui sait où il va, qui sait ce qu'il veut, le Parisien bien maître de son Paris.

Peyraud reconnut Michel et s'arrêta :

— Teissier ! Vous, à Paris ! Quelle surprise !

Et il lui serra la main, affectueusement.

La cordialité de cet accueil étonna Michel, qui redoutait plus d'indifférence :

— Vous me connaissez encore, fit-il avec un sourire un peu triste. C'est gentil à vous, Peyraud, très gentil.

Peyraud se récria :

— Comment donc ! Croyez-vous que j'aie oublié ce que je vous dois ! Car enfin, sans vous...

Michel l'interrompit :

— Vous avez bien travaillé par vous-même. Je sais ce que vous avez fait depuis mon départ. Je vous ai suivi, — pour autant qu'on peut suivre un vivant quand on est soi-même hors du monde. J'ai lu votre livre : *la Religion et la démocratie*. Un beau livre, plus ferme, plus précis que vous ne l'auriez écrit autrefois, hein ?

Peyraud sourit :

— On finit par savoir à peu près ce qu'on veut, dit-il.

— Enfin, reprit Michel, j'ai appris avec plaisir que vous avez été élu à la chambre, il y a six mois, je crois ?

— A peu près.

— Au ballottage, dans la Charente Inférieure, et contre un radical. Vous voyez que je suis renseigné. En sorte qu'à présent, les chemins vous sont ouverts, l'avenir est à vous.

Peyraud secoua la tête :

— Ah ! fit-il, vous ne savez pas !.. De votre temps, les choses allaient mieux. Grâce à vous, peut-être. Aujourd'hui, au contraire...

Il s'interrompit, en saluant un passant :

— Mais ce serait trop long, ce que j'ai à vous dire. Pourtant, je serais heureux de causer un peu longuement avec vous, de bien des choses. Vous me donneriez des conseils.

— Je ne suis plus bon qu'à ça.

— Qui sait ? s'écria Peyraud, frappé de l'amertume que Michel avait mise dans son exclamation. Si par hasard vous avez la moindre envie de remonter dans notre galère...

Puis, s'interrompant pour la seconde fois :

— Écoutez, nous avons décidément trop de choses à nous dire pour continuer ainsi, au milieu du trottoir. Êtes-vous libre? Voulez-vous dîner avec moi? Au restaurant : je ne suis pas marié.

Michel accepta :

— Je veux bien. Laissez-moi seulement envoyer un mot chez moi, pour avertir qu'on ne m'attende pas. Car il ne m'est pas arrivé de manquer un repas, depuis que nous sommes rentrés à Paris.

Il sortit son portefeuille, et écrivit un mot sur une de ses cartes, qu'il remit à un commissionnaire.

— Voilà qui est fait, dit-il.

— Où allons-nous? demanda Peyraud.

Michel fit un geste d'indifférence; et comme ils se trouvaient devant le restaurant du café Riche, ils y entrèrent ensemble. Comme il n'était guère plus de six heures, ils se trouvèrent seuls à demander à dîner. Peyraud lui tendit la carte :

— Que voulez-vous?

Michel la lui rendit sans la regarder :

— N'importe quoi, répondit-il, je veux causer. Oui, causer de tout, librement, gaîment, abondamment. Voilà des années que je ne sais rien, que je ne dis rien, que je ne pense rien. Aujourd'hui, je vous tiens, tant pis pour vous!

Tout en l'écoutant, Peyraud avait rapidement commandé le menu :

— Eh bien! causons, fit-il. Par quoi commencer? Voyons, d'abord, êtes-vous heureux?

C'était l'ancien psychologue qui reparaissait dans cette question indiscrète, qu'il avait laissée échapper presque involontairement. Michel ne s'en offusqua pas :

— Très heureux, répondit-il. Mais ne parlons pas de cela! J'ai eu huit ans pour penser à mes affaires privées, pour tourner autour de mon moi. Si j'avais eu la moindre propension à le cultiver, il aurait pu pousser et fleurir, je vous en réponds. Par malheur, je n'en ai guère. Aussi, j'en suis fatigué, j'en suis excédé, de mon moi. Jetons-le donc par-dessus bord, pour aujourd'hui. Le vôtre aussi, si cela vous est égal. Permettez-moi de ne pas vous demander votre histoire. Et parlons politique!

Peyraud souriait de cette exubérance :

— Il faut que je vous avoue, dit-il, que je me trouve tout juste dans la position inverse. Et admirez la logique de la vie : vous qui n'avez aucun goût pour la culture du moi, vous en êtes réduit à cultiver le vôtre jusqu'à ce que les bras vous tombent. Moi dont ce serait l'occupation favorite, j'ai dû le laisser en friche pour des

choses qui m'intéressent beaucoup moins. La politique, si vous saviez comme j'en suis las!.. N'importe! Avec vous, je suis bien sûr qu'elle va redevenir intéressante. Car c'est bien comme je vous le disais tout à l'heure : vous n'avez pas été remplacé.

— Pourtant, de Thornes.

Peyraud haussa les épaules :

— Hé! de Thornes, avec sa sécheresse de cœur, sa morgue doctrinaire, son autoritarisme cassant, a tout compromis. D'année en année, nous avons perdu du terrain ; en sorte que maintenant, nous en sommes... où nous en sommes. A la chambre, où nous avions failli rallier tant d'adhésions, nous ne sommes plus qu'un groupe, qui encore n'est pas bien compact. Dans le pays on ne sait pas. *L'Ordre* ne tire plus qu'à douze mille; et pour être franc, je vous dirai que j'ignore par quel miracle il s'est maintenu à ce chiffre.

Teissier réfléchissait :

— Cependant, fit-il, les circonstances sont plus favorables que jamais au but que vous poursuivez. Un pape favorable à la république,.. les questions confessionnelles écartées,.. les radicaux diminués depuis les élections de 1889 et ne parvenant pas à se reconstituer.

— Sans compter, interrompit Peyraud, les grosses questions qui vont s'ouvrir, et qui réservent bien des surprises.

Comme Teissier le regardait d'un air d'interrogation, il se reprit, sans insister :

— Oui, oui, je le reconnais, le terrain est favorable.

— Eh bien ?..

— Mais qu'est-ce qu'un bon terrain, s'il n'est remué par de bons laboureurs ? Il faut des hommes, et nous n'en avons pas ! Ah ! si nous avions un orateur, comme M. de Mun, ou un organisateur, comme M. Constans, ou, ce qui serait le rêve, les deux réunis en un seul, — comme vous... Mais non, rien, personne... Aux uns il manque le cœur, aux autres la foi, aux autres l'autorité, l'intelligence et le talent... Aucun qui possède l'ensemble de facultés nécessaires... Oh ! si vous vouliez !..

Il regarda Teissier, qui demanda :

— Si je voulais ?..

— Eh bien, expliqua Peyraud en soulignant ses paroles, si vous vouliez reprendre votre place parmi nous, à notre tête...

Il y eut un silence de quelques instans. Michel, les yeux détournés, le front plissé, réfléchissait :

— Je ne peux pas ! dit-il avec un geste de regret.

— Pourquoi ?

— Vous le savez bien : mon passé...

Peyraud eut un sourire dédaigneux :

— Bah! le passé, qui donc y songera?.. Est-ce que la puritaine Angleterre n'a pas rouvert les portes de son parlement à sir Charles Dilke?..

Teissier s'était accoudé devant son assiette : les yeux perdus dans le vague, il parlait à demi-voix, pour lui-même :

— Comment voulez-vous que je recommence mon ancienne campagne? Rappelez-vous notre programme d'autrefois... J'aimais à le résumer en un mot : *unité*... Oui, je rêvais de rétablir cette unité dans la pensée, dans la vie et dans l'action, que les hasards du siècle ont brisée... Souvenez-vous des réformes que nous voulions introduire... J'ai demandé la suppression de la loi du divorce, et je suis divorcé... Notre objectif, l'article capital de notre programme, n'était-ce pas la réconciliation de la France démocratique avec l'Église? Et je suis brouillé avec l'Église...

Peyraud l'interrompit :

— J'ai eu aussi quelquefois de vos nouvelles, dit-il : je sais qu'à présent rien ne vous empêcherait plus de régulariser votre situation...

Il regarda Michel, qui se tut, et il continua :

— Sans doute, vous auriez quelques attaques à subir... On aboierait un peu contre vous... Ce serait une crise à traverser, voilà tout... Avec un peu de patience, un peu de diplomatie, l'appui de vos anciens amis heureux de vous retrouver, vous la traverseriez... Votre plus grand tort a peut-être été de prendre votre affaire au tragique... Qu'est-ce qu'une histoire d'amour, dans la vie d'un homme d'État?.. Pour ces choses-là, on n'est jamais sévère, vous le savez bien...

Teissier conservait sa pose accablée :

— Oui, dit-il, tout cela vous semble très facile, parce que vous me regardez du dehors. Mais si vous étiez là, — il se frappa sur la poitrine, — vous en jugeriez autrement... On oubliera, on a oublié, je l'admets avec vous, on m'acceptera, si je m'impose, je reprendrai ma place... C'est très bien pour les autres... Mais moi?.. Oui, moi, croyez-vous que j'oublie?.. J'ai toujours cru à ce que je disais, vous le savez mieux que personne, vous qui m'avez vu de près. — Quoi qu'on en ait pu penser, ma sincérité faisait ma force. Eh bien, ne comprenez-vous pas qu'après ce qui s'est passé, je ne suis plus le même...

Peyraud voulut soulever une objection :

— Cependant, commença-t-il.

Mais Teissier ne l'écouta pas, et continua, avec une grande force, comme s'il se fût convaincu lui-même en parlant :

— Non, je ne suis plus le même. Et savez-vous? Quand je

m'examine, comme en ce moment-ci, je mesure toute la distance qui s'est creusée entre l'homme que j'ai été et l'homme que je suis. Oui, je m'aperçois que je n'ai plus une de mes anciennes idées, plus une de mes opinions d'autrefois! Que voulez-vous? Nous dépendons de nos actes, autant au moins qu'ils dépendent de nous. Il y a huit ans, au moment où j'ai tout renversé pour cette passion contre laquelle je ne pouvais plus lutter, oh! il me semblait que je soulevais une montagne! Car alors, j'agissais contre les croyances, les opinions, la foi de toute ma vie. Et cela me pesait, cela me pesait, je vous le jure, d'un poids si lourd, que je m'en sentais écrasé. Que s'est-il passé en moi, pendant ces huit années? Quel sourd travail s'est accompli dans ma conscience? Je n'en sais rien, je ne m'avouais pas toutes mes pensées, je ne leur donnais pas la forme précise que je leur donne en vous parlant. Mais enfin, il me semble que ce poids s'est dissipé. Les croyances, les opinions qui l'aggravaient? Hé! mon Dieu! je ne les ai plus! Si je souffre encore, c'est du sentiment que j'ai fait le malheur d'une créature innocente et loyale, qui se confiait en moi, ou de certaines conséquences de mes actes, toutes concrètes, d'ailleurs, toutes tangibles. Mais la foi morale qui jadis appuyait ma résistance, je ne l'ai plus, je vous le répète, elle est morte; et je ne le regrette pas, je ne voudrais plus l'avoir, je la repousse, je la condamne!..

Peyraud écoutait avec un étonnement profond ce véhément discours, que Michel débitait d'une voix concentrée et vibrante, de son ancienne voix de tribun qu'il avait peine à forcer à la sourdine, et qu'il reprit, après une courte pause :

— Vraiment, je ne m'étais jamais dit à moi-même ce que je viens de vous dire.. Je crois que je ne le savais pas... A présent, je le sais : voilà quel sera, je le crains, le résultat le plus clair de notre conversation... Vous voyez bien que je ne puis pas rentrer dans votre parti, que je ne puis plus poursuivre le but que nous poursuivions ensemble. Car, je vous le répète, je ne crois plus ce que je croyais, je crois le contraire... Allons jusqu'au bout : il faut être conséquent avec soi-même, n'est-ce pas? Eh bien, si je rentrais dans la politique, non-seulement je ne serais pas avec vous : je serais contre vous!

Ces derniers mots frappèrent Peyraud plus que le reste, et ce fut pour y répondre qu'il dit gravement :

— Dans ce cas, vous avez raison : il est heureux que votre abdication soit complète.

— Elle l'a été, reprit Michel.

Et il ajouta, d'un air plus sombre :

— Mais sais-je à présent ce que je ferai?

Peyraud fit un geste effrayé :

— Vous n'avez plus le choix, dit-il. Il y a une chose qui survit à l'effondrement des croyances : la tenue. Et puis, vous le savez, nous pardonnons tout à nos hommes d'État, sauf une volte-face. Passer d'un parti à un autre, de droite à gauche ou de gauche à droite, cela ressemble toujours à une apostasie, et c'est un suicide...

— Vous avez raison, dit Michel après une pause. J'ai souvent pensé, autrefois, que cette absurde exigence du monde constituait pourtant une sorte de garantie, la seule que les électeurs puissent exiger de leurs mandataires. Mais qui sait si je ne l'oublierai pas? Vous venez de réveiller le vieil homme dans l'homme nouveau ; et vous m'avez fait dire une foule de choses, qu'il aurait peut-être mieux valu ne jamais exprimer... Ah! j'aurais dû payer d'audace, comme le voulait de Thornes, comme vous me l'auriez conseillé, je pense, si je vous avais demandé conseil, comme vous me l'avez dit tout à l'heure : aujourd'hui, tout serait réparé, j'aurais depuis longtemps retrouvé mon équilibre, ma vie poursuivrait son cours normal... Au lieu de cela, je ne sais plus ce qu'il faut que je fasse; moi qui ai l'esprit clair, je vois trouble; je ne sais pas où j'irais... Vous me demandiez tout à l'heure si j'étais heureux?.. Eh bien! non, je ne suis pas heureux!.. Oh! n'allez pas croire que je me sois trompé, dans cette chère affection coupable que les commérages publics ont dû salir et bafouer. Mais pendant un instant, j'ai cru que l'amour était toute la vie, et je m'aperçois qu'il n'en est qu'une part, qu'il ne suffit point à la remplir. Il y a le travail, qui m'appelle à présent, qui réclame ses droits dont je l'ai frustré. Je ne puis plus vivre comme j'ai vécu. Mes bras sont croisés depuis trop longtemps, ils demandent à se tendre vers un but difficile. J'ai l'âge de l'action, et je suis oisif. Comment voulez-vous que cela dure?

— Eh bien! dit nettement Peyraud, rentrez dans la vie ; mais, si vous avez changé, cherchez une autre voie que la politique.

Michel eut un geste de désespoir :

— Il n'y en a pas pour moi! s'écria-t-il. J'ai voulu écrire. Écrire! voilà qui n'est pas mon affaire! Je n'ai point d'idées devant du papier glacé. Je ne comprends rien aux faits, quand je les regarde de mon cabinet de travail. Rien ne m'intéresse que cette réalité qui se transforme dans nos mains, que nous pétrissons, que nous façonnons, dont nous sommes les maîtres. J'en ai besoin, comme j'ai eu besoin de l'amour en un autre moment de ma vie. Aussi, j'y reviendrai, je le sens, j'en suis sûr, quand j'aurai résolu l'équation difficile de l'accord à établir entre mes actes, ma conscience, mes opinions et mes aspirations.

Peyraud s'attristait, à ces confidences qu'il avait d'abord écoutées en curieux :

— Vous ne la résoudrez pas, fit-il. C'est la quadrature du cercle que vous poursuivez là, — et d'un cercle vicieux, encore!..

Comme Michel protestait du geste et voulait parler, il continua, en lui posant la main sur le bras pour le retenir :

— ... Ou vous ne la trouverez, cette solution, qu'au prix d'un nouveau sacrifice : en abaissant au-dessous d'elles-mêmes votre conscience, vos aspirations,.. votre âme, en un mot!

— Mais,.. commença Michel.

Peyraud l'arrêta, en s'animant à son tour :

— Laissez-moi vous parler en toute franchise, Teissier. Vous savez que je suis un peu sceptique : vous m'avez souvent reproché de l'être, autrefois. Pourtant, j'ai toujours « tendu à l'unité, » comme vous disiez aussi à l'époque de nos luttes communes, poussé par je ne sais quelle force qui est en moi, comme elle est en vous. Mais chez vous, combien elle est plus naturelle, plus instinctive, plus puissante! Ce besoin d'harmonie et de foi, c'est tout vous-même. N'allez pas le sacrifier : vous ne savez ce que vous perdriez. Tenez! j'ai lu jadis une admirable lettre que le comte de Montalembert écrivait au père Hyacinthe, à propos de je ne sais quel épisode de sa triste croisade. Comme elle répondait d'une façon frappante à certaines de mes préoccupations d'alors, elle s'était fixée dans ma mémoire, et je crois bien que j'en vais retrouver, à peu près, un morceau : « ... Si vous avez le malheur de céder aux invitations, aux provocations dont on va vous assaillir; si vous entreprenez de vous justifier en attaquant de plus en plus l'Église votre mère; si vous devenez un orateur de réunions profanes et vulgaires, vous tomberez dans le néant, et tandis que vos amis, comme moi, ne pourront que pleurer en silence sur votre déchéance, vous deviendrez le jouet d'une publicité sans entrailles, *ludibrium vulgi*, comme ces gladiateurs captifs exploités et déshonorés, malgré leur noblesse naturelle, par les caprices de la foule obscène des païens... » Vous savez si le noble homme a eu cruellement raison... Et combien peu il y aurait à changer à ses paroles pour vous les adresser, si l'on vous voyait assis un jour sur les bancs du parti que vous avez combattu... Ah! puissent-elles ne jamais s'appliquer à vous!.. Je frémis, quand je pense qu'on pourrait vous voir attaquer ce que vous avez défendu, et que la grande voix, qui aurait pu faire tant de bien, ne s'entendrait plus que pour une cause fatale. Nous roulons assez vite, je vous assure, aux abîmes de la démocratie; nous détruisons assez allégrement tout ce qui jadis a fait notre force, nos institutions,

nos traditions, nos croyances. Laissez cette besogne à ceux dont elle est le funeste instinct. Et si vous ne pouvez plus être avec nous, qui résistons de toutes nos pauvres forces, eh bien, persévérez dans votre attitude, gardez le silence, qui parfois est la dignité.

Peyraud s'était ému en parlant, d'une émotion très noble, dont beaucoup de ceux qui le connaissaient superficiellement et ne voyaient en lui qu'un adroit *struggle-for-lifer*, se seraient étonnés. Teissier, qui le connaissait mieux, le comprit :

— Ah! lui répondit-il, si je pensais encore comme vous!.. Mais non. J'ai trop senti le poids de ces traditions, de ces institutions, de ces croyances, que vous voulez conserver! J'ai trop souffert de leur vaine tyrannie! Je ne les conçois plus que comme une inutile entrave imposée à notre vie, je les secoue et je les condamne. L'individu plus libre et les lois plus conformes aux vrais besoins de la nature, voilà quel serait mon programme, si j'en avais un. Vous voyez à quelle distance nous sommes l'un de l'autre. Non, nous ne pouvons plus marcher ensemble, et si nous nous retrouvions dans la même arène, ce ne serait plus que pour nous combattre.

— En adversaires, pas en ennemis, dit Peyraud, et à armes courtoises!

— Qui sait?

— Vous le verrez. Et peut-être pourrai-je vous épargner de cruelles attaques. Car vous ne vous doutez pas, je crois, des armes qu'on emploiera contre vous, ni des blessures qu'elles vous feront!

Michel sourit, retrouvant soudain, devant le danger, cette belle confiance en lui-même qu'il avait autrefois :

— Je n'ai pas peur! dit-il.

La conversation cessa sur ce mot; et, bientôt après, les deux hommes s'en allaient chacun de son côté, inégalement poursuivis par les idées qui venaient de naître au hasard de leur entretien.

En rentrant chez lui, Michel devait trouver un autre sujet de préoccupation. Ses filles, comme elles le faisaient souvent, s'étaient retirées dans leur chambre. Blanche l'attendait, seule dans son boudoir avec un livre qu'elle ne lisait pas. Depuis longtemps, ils ne recherchaient plus guère les causeries intimes : quand les hasards de la vie quotidienne en faisaient jaillir, elles finissaient presque toujours dans l'ombre de leurs nouveaux soucis, et les attristaient. Tout entier au souvenir de sa soirée, Teissier embrassa distraitement sa femme, s'assit en face d'elle et se mit à

tisonner le feu, attendant qu'elle le questionnât. En effet, elle ne tarda pas à poser sur lui un regard un peu inquiet :

— Que t'est-il donc arrivé, ce soir? lui demanda-t-elle.

— C'est vrai, répondit-il, tu ne sais pas avec qui j'ai dîné... Avec un ancien ami, dont tu te souviens sans doute : Peyraud, Francis Peyraud, le directeur actuel de *l'Ordre*.

Elle murmura d'un air indifférent :

— Ah!..

— Il a fait du chemin depuis huit ans, reprit Michel. C'est un homme considérable à présent... Quand je pense que c'est moi qui l'ai mis en selle!.. Du reste, il n'est pas ingrat, il m'a témoigné beaucoup d'affection...

Il allait entreprendre de raconter leur conversation quand Blanche l'interrompit :

— Eh bien, mon ami, tu as manqué une visite.

Cette diversion lui déplut. Pourtant, il demanda :

— Qui donc?

— M. de Saint-Brun.

Michel sursauta :

— Le député?

— Non, son fils. Ce jeune homme que nous avons rencontré sur le lac et que tu as invité à déjeuner à Ouchy... l'aurais-tu oublié?

— Non, non. Mais qu'est-il venu faire?

Blanche sourit :

— Une visite... de digestion, sans doute. Il nous la devait... D'ailleurs, tu lui avais dit au revoir. Tu étais très démonstratif, ce jour-là.

— Comment donc a-t-il eu notre adresse?

— Je ne le lui ai pas demandé : une adresse se trouve toujours quand on la désire; et je crois qu'il désirait la nôtre... beaucoup.

Michel, que le jeune de Saint-Brun n'intéressait guère, avait hâte d'en revenir au récit de sa soirée; pourtant l'air mystérieux de sa femme le frappa, et il demanda encore :

— Pourquoi?

— Tu ne devines rien?

— Que veux-tu que je devine?

— C'est vrai, les hommes ne voient guère ces choses-là. Moi, j'y avais pensé dès notre rencontre sur le bateau. Je crois qu'il tenait beaucoup à revoir Annie.

Michel, jusqu'alors un peu distrait, devint attentif :

— Qu'est-ce que tu me dis là? s'écria-t-il. C'est impossible! Son père me déteste, j'en suis sûr.

Blanche sourit :

— Il ne s'agit ni de son père, ni de toi, fit-elle doucement.

— Mais ce jeune homme est un enfant!

— Il a vingt-trois ans, je crois.

Michel commençait à s'inquiéter :

— Et Annie? demanda-t-il.

— Elle l'aime, je n'en puis douter.

Il s'assombrit, et voulut secouer les pénibles idées qui s'esquissaient en lui :

— Rêveries de jeune fille, murmura-t-il. Heureusement que cela ne tire pas à conséquence.

Blanche prit un air plus grave :

— Je ne sais pas, fit-elle. Il s'agit peut-être d'un sentiment très sérieux. La pauvre enfant est une âme profonde : à bien des égards, elle a plus que son âge. Si elle a donné son cœur, je crains qu'elle ne l'ait donné tout entier. Je t'assure qu'il faut y prendre garde : elle pourrait beaucoup souffrir.

Michel réfléchit quelques secondes :

— Toute cette histoire, fit-il en s'efforçant de nouveau d'affecter l'insouciance, ne serait-elle pas simplement un roman que tu inventes?

Blanche corrigea :

— Un roman que j'observe, plutôt.

Et elle justifia ses soupçons :

— Si tu l'avais vue quand il est entré! Mon Dieu! je sais bien que les jeunes filles pâlissent et rougissent pour un rien. Mais Annie est très réservée, habituée à garder beaucoup pour elle. Je commence à la connaître assez pour mesurer ses émotions au peu qu'elle en trahit. Et je t'assure que cette fois elle ne cachait pas son trouble.

Michel vibrait encore de son entretien avec Peyraud, dont il se mit inconsciemment à rattacher les conclusions aux paroles de Blanche. Il se leva, se promena un moment de long en large et finit par s'arrêter devant sa femme en s'écriant, avec une sorte de violence irritée :

— Mais c'est impossible!.. Tu ne connais pas M. de Saint-Brun : il est impeccable et intraitable. C'est à la fois un imbécile et un caractère : une combinaison plus fréquente qu'on ne le croirait. Ajoute qu'il est d'Annecy, que nous y avons été en compétition, il y a quelques années, que je l'ai battu, puis qu'il m'a succédé à la chambre, où il joue le rôle d'une borne intransigeante... Tout hérissé d'orgueil nobiliaire, tout farci de préjugés... Jamais il ne consentirait à un mariage qui serait à ses yeux une mésalliance et pis que cela...

Blanche écoutait pensivement :

— Je conviens, dit-elle d'un ton posé, qu'il y a bien des obstacles et qu'il y aura bien des difficultés. Mais pourquoi ces difficultés ne s'aplaniraient-elles pas, à la fin?.. L'orgueil nobiliaire n'est plus guère de notre temps, et l'amour, je crois, peut en avoir raison.

— L'orgueil nobiliaire ne serait pas le seul obstacle, dit Michel en hésitant, ni peut-être le plus grave : il y a... le reste, enfin, notre passé, notre situation... M. de Saint-Brun n'est pas homme à nous comprendre...

— Notre passé! murmura Blanche... Qu'est-ce qu'on ne finit pas par oublier?.. Dix ans sont un long morceau de la vie... Quant à notre situation...

Elle se troublait, elle dut faire effort pour continuer :

— Notre situation, comme je te l'ai déjà dit, n'est plus tout à fait ce qu'elle était... l'an dernier, par exemple... Nous pouvons lui enlever ses derniers vestiges d'irrégularité...

Elle s'arrêta pour reprendre, plus vite, presque suppliante :

— Je sais que tu n'es pas décidé, que tu as des hésitations, des scrupules... Mais est-ce que ce qui se passe ne va pas lever tes derniers doutes?

Comme Michel ne répondait pas, elle continua :

— Alors, si ces deux jeunes gens s'aiment autant que je le crois, pourquoi ce terrible homme ne finirait-il pas par céder? Il n'a qu'un fils : il doit l'adorer, il sera faible, il craindra de le désespérer... Quelque tenace qu'il soit, après tout, le passé est passé...

Michel murmura sourdement :

— C'est vrai. Mais il y a l'avenir...

Blanche leva sur lui un regard effrayé :

— L'avenir?.. répéta-t-elle.

Alors, Teissier interrompit sa marche agitée, s'assit vis-à-vis d'elle et lui dit lentement, d'une voix calme, en mesurant ses mots :

— Oui, l'avenir... Tu l'as dit toi-même, notre situation n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier : je crois qu'elle est plus profondément changée encore que tu ne le penses... Tu ne vois qu'une chose : que nous sommes libres, si nous le désirions, de nous mettre en règle avec l'Église, et, par conséquent, avec le monde ; et tu t'imagines que, cet acte une fois accompli, nous rentrerons définitivement dans l'ordre qu'il nous a fallu rompre pour faire notre vie... C'est la seconde fois que tu soulèves cette question : discutons-la, je t'en prie, et prenons un parti. Certes, je suis prêt à te conduire à l'église, si tu le désires... J'entends si tu le désires pour toi-

même, pour la paix de ta conscience, non pour les autres et pour satisfaire à leurs usages... Mais il faut que tu le saches : ce serait là, de ma part, un acte d'abominable hypocrisie auquel je ne me résignerai que si tu l'exiges...

Il regarda Blanche, qui répondit faiblement :

— Je n'exige rien... Mais je ne comprends pas... Je voudrais comprendre...

— Eh bien, répondit-il, je vais tâcher de m'expliquer.

Et il continua en s'animant peu à peu :

— Vois-tu, je ne suis plus le même homme, je n'ai plus un trait commun avec celui que j'ai été... Je sens s'agiter en moi-même une autre âme, que je ne connaissais pas, que je ne soupçonnais pas, qui, ces jours-ci, se révèle à moi, telle qu'elle est, presque brusquement... Je suis un nouveau Michel Teissier, qui, sorti de son ornière, a marché longtemps sans se douter du chemin qu'il faisait et qui voit soudain s'élargir devant lui des horizons inconnus, qui l'attirent... La vie m'appelle et me reconquiert : une nouvelle vie, une seconde vie... Que sera-t-elle? Je l'ignore ; mais elle ne renouera pas avec celle que j'ai rompue, elle partira d'un autre point, elle suivra d'autres voies...

Blanche, à son tour, se leva ; et, debout, devant son mari :

— Mais *elles?* s'écria-t-elle passionnément. Ne sens-tu pas que tu dois penser à *elles* avant de penser à toi?.. Tu parles d'une nouvelle vie; ne comprends-tu pas que, si leur bonheur en dépend, il t'est interdit d'y songer?.. Est-ce que nous ne sommes plus d'accord?.. Est-ce que ce chemin que tu as fait en silence t'a éloigné de moi?.. Certes, je souffrais de te voir inactif, errant, sans but... Mais un but, nous en avons un depuis qu'*elles* sont près de nous, depuis qu'*elles* dépendent de nous et n'ont plus que nous... Nous leur devons le bonheur... Nous leur devons de nous oublier pour *elles...*

Michel eut un geste d'impatience :

— Vous autres femmes, dit-il, vous ne pensez jamais qu'aux petites choses...

Puis, se reprenant :

— Voyons, Blanche, je t'en supplie, tâchons de nous comprendre!.. Je te dis qu'en ce moment même j'entrevois la possibilité de recommencer ma vie, ma vie d'homme, de l'établir sur un nouvel équilibre et d'en faire une belle vie : car je suis encore jeune, je suis robuste, j'ai soif d'action et de mouvement, je suis las du fardeau de mon oisiveté... Et tu me réponds que c'est impossible à cause d'une idylle d'enfans!.. Est-ce qu'on aime à l'âge d'Annie?.. Non, non, l'amour, pour elle, n'est qu'une page de

roman rose qui se tournera d'elle-même sans laisser de souvenir... Et tu veux que, pour lui laisser le loisir de l'épeler à l'aise, je renonce à tout ce que je puis être encore!..

— Tout ce que tu peux être, dit Blanche. Je t'en supplie, explique-toi! Tu me parles en termes vagues d'un avenir mystérieux... Dis-moi ce qu'il est, ce que tu veux qu'il soit!.. Car je ne devine pas... Non, je ne devine pas quelle ambition peut te pousser à dire ce que tu viens de dire, à penser ce que tu as pensé!..

Michel garda le silence :

— Est-ce que tu me le cacherais? reprit Blanche avec fermeté.

— Depuis notre retour, répondit-il en hésitant, nous n'avons vu personne, ou presque... Nous ne savons rien de ce qui nous attend, nous sommes dans l'incertain... Il faut que tout cela s'éclaircisse... Tu me demandes ce que je veux? Eh bien, je ne puis pas encore te le dire. Mais je veux agir, je veux être, je veux vivre...

— Et, pour cela, s'il le faut, tu nous broieras le cœur...

Il dit très doucement :

— Je ne ferai souffrir personne pour moi...

Mais il ajouta aussitôt :

— Seulement je ne sacrifierai pas de grands intérêts à des songes d'enfant.

— Et c'est toi seul qui feras la balance... C'est bien... Va! suis ta nouvelle route... Tu m'as dit pourtant que, si je l'exigeais, tu me conduirais à l'église... Est-ce une promesse?..

Michel détourna la question :

— Réfléchis, répondit-il, et tu n'exigeras rien, car tu verras que j'ai raison.

Puis, changeant de ton :

— A propos, est-ce qu'il reviendra, ce jeune homme?

— Il en a demandé la permission.

— Tu la lui as accordée?

— Oui.

— C'est bien. Je le recevrai.

Édouard Rod.

(La troisième partie au prochain n°.)

FRAGMENS DES MÉMOIRES

DU

CHANCELIER PASQUIER (1)

LA CONSPIRATION MALET (2).

Cependant, toutes les correspondances particulières qui arrivaient de l'armée augmentaient l'impression, si vive déjà, que l'on

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

(2) Nous empruntons ce fragment d'histoire, — et presque d'autobiographie, pourrait-on dire, — au second volume des *Mémoires du Chancelier Pasquier*, qui paraîtra dans quelques semaines à la librairie Plon. — Dans les pages qui précèdent, le chancelier, qui n'était pas alors chancelier, mais préfet de police, vient de retracer à grands traits l'espèce d'inquiétude, avant-courrière d'un désastre épique, avec laquelle on suivait de Paris les péripéties de la campagne de Russie. La nouvelle de la bataille de la Moskowa, bien loin de remettre le calme dans les esprits, avait plutôt redoublé l'anxiété générale. On n'ignorait pas « que la victoire n'avait pu être achetée qu'au prix des plus grands, des plus douloureux sacrifices. » On se répétait que, depuis que Napoléon avait passé le Niémen, « sa belle cavalerie, » forte au départ « de quatre-vingt-dix mille hommes » n'en comptait plus qu'à peine « vingt-cinq mille de montés. » Enfin, on n'allait pas tarder à savoir que l'incendie de Moscou, en anéantissant « une grande partie des ressources qui s'y devaient trouver, » avait détruit les

ressentait à Paris. Je me souviens d'une lettre de M. Baraguey d'Hilliers adressée à M. de La Valette ; les plus grands malheurs y étaient prédits. Placé sur les derrières de l'armée, M. Baraguey d'Hilliers voyait les difficultés qui s'accumulaient autour de lui ; il prévoyait que bientôt les communications qu'il était chargé d'assurer seraient interceptées. Il n'y avait qu'un seul homme dont la confiance inébranlable cherchât à se rendre communicative, dont les lettres annonçassent toujours les plus heureux résultats. M. de Bassano, établi à Wilna avec quelques membres du corps diplomatique, repoussait tout ce qui pouvait faire douter du succès final ; ce n'était pas chez lui indifférence pour les souffrances dont il était témoin, car il était bon et humain ; tous les sentimens généreux trouvaient accès dans son âme ; mais M. de Bassano était possédé d'une telle admiration pour Napoléon, d'un désir si ardent de voir réussir ses projets, que tout cédait en lui au besoin de concourir à ce succès, à lui en fournir les moyens.

Il était impossible que l'inquiétude, qui gagnait à Paris les hommes les plus dévoués au gouvernement impérial, ne fît pas naître chez ceux qui avaient pour lui des sentimens hostiles l'espoir de le renverser. A la fin d'octobre nous en eûmes la preuve. Une conspiration éclata, dans des circonstances fort extraordinaires, qui méritent d'être racontées. Presque toutes les relations qui en ont été publiées sont plus ou moins mensongères : je veux parler de la conspiration Malet.

Le général Malet n'était plus un jeune homme ; il avait fait ses premières armes dans les mousquetaires et avait quitté le service, lors de la dissolution de ce corps, avec le brevet de capitaine. Patriote très chaud, au commencement de la révolution, il était rentré dans l'armée en 1792 ; en 1799, il était général de brigade. Son républicanisme fort ardent, qu'aucune des horreurs de la révolution n'avait ébranlé (il était de ceux, en très petit nombre, qu'on qualifiait, dans l'armée, de terroristes), lui avait fait voir avec un grand déplaisir l'élévation du général Bonaparte au consulat ; il avait été l'un des généraux qui, lors du concordat avec le pape, étaient entrés dans un complot qui avait donné assez d'inquiétude au premier consul. Cependant, en 1805, il avait été encore employé en Italie et avait même eu le commandement de la ville de Pavie. Il cessa d'être employé dans les premiers jours de l'empire et vint

dernières espérances de l'empereur. C'est dans ces circonstances qu'éclata la conspiration Malet, sur laquelle on a déjà beaucoup écrit, et des choses fort intéressantes (voyez dans la *Revue* du 1er février 1879, notamment, une étude d'Albert Duruy, *la Conspiration du général Malet*), mais rien, et pour cause, dont la véracité soit comparable à celle du récit du chancelier Pasquier.

s'établir à Paris, où il forma des liaisons avec des hommes exaltés, toujours occupés à tramer quelques complots contre l'empereur. Parmi eux se trouvait le général Servan, l'ancien ministre de la guerre, et un sieur Jacquemont, membre du tribunal. Servan vint à mourir au moment où la police commençait à se méfier de lui; Jacquemont seul fut arrêté, mais on trouva dans les papiers du général Servan le plan très détaillé de l'organisation d'un gouvernement provisoire, dans le cas où on réussirait à se défaire de Napoléon. La police découvrait en même temps une association secrète formée dans le dessein d'agir sur l'armée. Le plus capable et le plus audacieux des fondateurs de cette association, dont les membres se donnaient le nom de *Philadelphes*, était un nommé Bazin, originaire du Mans. Il avait, dans les plus mauvais jours, épouvanté le département de la Sarthe par la rédaction d'un journal très violent; c'était lui qui le premier avait conçu, en 1799, l'idée de la loi des otages. La crainte des vengeances du parti chouan avait, depuis, décidé M. Bazin à s'éloigner du Mans et à se réfugier à Paris.

Après beaucoup d'interrogatoires, de recherches et de perquisitions, on ne trouva pas de preuves suffisantes, ni contre Bazin, ni contre Jacquemont; personne ne fut mis en jugement; on se borna donc à détenir comme prisonniers d'État tous ceux sur qui on avait mis la main. Le général Malet, également compromis dans l'une et l'autre affaire, fut du nombre des détenus. Ceux-ci restèrent presque tous dans les prisons de Paris, probablement parce que M. Dubois, ne renonçant pas à l'espérance que de nouvelles investigations seraient plus fructueuses, préférait garder les prévenus sous sa main. Le général Malet obtint assez promptement d'être transféré de la prison de la Force, dans une maison de santé, au faubourg Saint-Antoine. Il avait eu avec M. Fouché, dans le cours de sa vie révolutionnaire, des rapports qui lui donnèrent quelques droits à un souvenir bienveillant; il lui dut cet allégement, considéré presque toujours comme un acheminement vers une liberté qui ne se fit pas longtemps attendre. Dans la réalité, l'homme qui était détenu dans une maison de santé ne devait être considéré que comme un prisonnier sur parole; rien ne lui était plus aisé que de s'évader; il n'y avait là ni gardien, ni guichet, ni grille, ni verrou. Le propriétaire de l'établissement était seul responsable des individus qui lui étaient confiés et n'avait pour les surveiller que des domestiques, chargés en même temps de les servir. On recevait, dans ces maisons, toutes les visites des personnes que les détenus jugeaient à propos de voir, avec lesquelles ils passaient, sans nulle gêne, la plus grande partie de la journée; les communications entre le dedans et le dehors ne souffraient donc aucune difficulté.

Lorsque le général Malet entra dans la maison de santé du faubourg Saint-Antoine, il y trouva MM. de Polignac, Berthier de Sauvigny, l'abbé Lafon et M. de Puyvert : ces cinq personnes étaient toutes détenues pour fait de complot royaliste. MM. de Polignac avaient dû leur sortie de Vincennes à l'intérêt que leur portait la duchesse de Rovigo. Elle était un peu leur parente ; fort liée de plus avec la femme de l'aîné de ces messieurs, elle avait décidé son mari à obtenir de l'empereur cet adoucissement à leur longue captivité. J'avais rendu le même service à M. Berthier de Sauvigny, beau-frère de mon frère. Les projets de conspiration insensés qui avaient attiré sur lui cette rigueur n'étaient pas de nature à le faire considérer comme très redoutable. On ne pouvait pas en dire autant de l'abbé Lafon. Né dans le département de la Gironde, il s'était signalé, dès 1795, par la part très active qu'il avait prise à toutes les tentatives ayant pour but de rétablir l'ancienne monarchie ; promoteur de la chouannerie, plus récemment, lors de l'occupation des États de l'Église par les troupes françaises, il avait travaillé à répandre les protestations du pape, et la bulle d'excommunication que Sa Sainteté avait jugé à propos de fulminer. Cette dernière entreprise l'avait fait arrêter à Bordeaux, envoyer à Paris, puis enfermer à la Force, avec le général Malet. L'intérêt qu'il avait su inspirer, par une maladie feinte ou véritable, avait motivé son transfèrement dans cette maison de santé, où se trouvait M. de Puyvert, détenu depuis neuf ans. Royaliste non moins dévoué que M. Lafon, le marquis de Puyvert avait participé, comme investi des pouvoirs du roi, à tous les mouvemens tentés pour la cause royale dans le midi de la France.

Voilà donc la société au milieu de laquelle le général Malet se trouva jeté en sortant de la Force. Elle semblait devoir peu convenir à ses habitudes, à ses opinions et aux souvenirs de sa vie passée. Mais un malheur semblable, surtout une haine commune, rapprochent facilement les hommes ; on ne discute pas les motifs de la vengeance, dont le besoin vous dévore, quand on est d'accord sur le mal qu'on souhaite à son ennemi ! Une certaine intelligence ne tarda pas à s'établir entre le général et ses nouveaux compagnons d'infortune. Cependant la véhémence de son caractère, l'audace de ses procédés révolutionnaires, durent étonner, jusqu'à un certain point, des hommes qui n'avaient pas comme lui joué un rôle actif dans les scènes de 1793 et de 1794. L'abbé Lafon paraît avoir été de force à se tenir constamment à sa hauteur. Si même on ajoutait foi aux récits qui ont été publiés par lui, il faudrait admettre qu'il a puissamment contribué à attiser le feu dont cette âme ardente était dévorée.

Lorsque les événemens de la campagne de Russie commencèrent à produire l'impression générale dont j'ai tâché de rendre compte, Malet crut que la chute de Napoléon, non-seulement pouvait, mais devait être immédiate. Il se persuada qu'elle serait facilement décidée par le plus léger effort, surtout si cet effort était tenté dans la capitale. Ce fut sur cette idée qu'il bâtit son plan. M. Lafon a affirmé que ce plan avait été connu des royalistes qui partageaient la réclusion du général. Il faut observer que M. Berthier n'en faisait déjà plus partie; j'avais obtenu sa liberté définitive dans le même conseil où la permission de passer en Amérique avait été accordée au général Laborie il avait été seulement astreint à se retirer chez une de ses sœurs, en Languedoc. Quant à M. de Puyvert, dont les paroles méritent d'être crues, il a affirmé qu'il n'avait absolument rien su. Restent MM. de Polignac. M. Lafon prétend qu'ils furent effrayés des conséquences de l'entreprise; il attribue à la crainte de se voir compromis par une habitation commune avec le général, la demande qu'ils formèrent alors d'être transférés dans une autre maison de santé, située faubourg Saint-Jacques. La coïncidence de cette démarche avec l'événement donne quelque force à cette assertion.

Quand le complot éclata, il n'y avait plus dans la maison de santé du faubourg Saint-Antoine que le général Malet, M. de Puyvert et l'abbé Lafon; M. de Puyvert n'a pris aucune part à l'action, elle appartient donc tout entière au général et à l'abbé. Persuadés l'un et l'autre que les conspirations échouent presque toujours par l'indiscrétion ou la trahison des individus trop nombreux qu'on se croit obligé de mettre dans la confidence, ils résolurent de renfermer le plus possible leur secret, mettant l'espoir du succès dans la surprise qu'ils causeraient à ceux dont ils comptaient se servir, comme à ceux qu'ils devaient attaquer. M. Lafon, dans son récit, prétend qu'il avait de nombreux correspondans, que des intelligences étaient ménagées avec beaucoup de militaires, que tout enfin avait été disposé par ses soins pour un soulèvement à Paris et dans les provinces. Je donnerai plus tard une preuve qui me semble irrécusable de la fausseté de cette assertion.

Les moyens employés par eux furent aussi simples que téméraires. Profiter de la nuit pour se présenter à la porte de deux casernes, annoncer la mort de Napoléon, donner lecture d'un sénatus-consulte supposé, qui abroge le gouvernement impérial, qui établit un gouvernement provisoire et investit le général Malet de tous les pouvoirs nécessaires pour commander la force armée, la requérir, la commander comme il conviendra; avoir ainsi à sa disposition une cohorte et un bataillon d'un régiment; conduire

et envoyer les détachemens de ces deux corps sur les points les plus importans à occuper, s'en servir pour arrêter les fonctionnaires publics dont la résistance est le plus à craindre; cela fait, publier et proclamer par toute la ville le prétendu sénatus-consulte; appeler à soi les mécontens de toutes les couleurs, de tous les partis; assembler à l'Hôtel de Ville les plus importans d'entre eux; en former un gouvernement provisoire avec lequel ils se flattent de vaincre toutes les résistances, d'entraîner l'obéissance et l'assentiment de la France entière: tel est l'ensemble des opérations que le général Malet et M. Lafon vont tenter, en sortant, le 23 octobre, à huit heures du soir, de la maison de santé.

Leur départ ne souffrit aucune difficulté. Ils se transportèrent d'abord près de la place Royale, rue Saint-Gilles, où ils s'étaient assurés d'une chambre qu'occupait un prêtre espagnol. Il paraît sûr que, déjà dans la nuit du dimanche précédent, ils s'étaient rendus dans ce même lieu, mais qu'ayant attendu trop longtemps un des individus dont la coopération leur était nécessaire, ils avaient pris le parti de rentrer dans la maison de santé. Je crois même que le maître de cette maison avait donné avis au ministre de la police de cette première sortie; on y avait fait peu d'attention, dans la pensée, sans doute, que l'escapade avait eu lieu pour quelque partie de plaisir sur laquelle il valait mieux fermer les yeux. L'asile momentané de la rue Saint Gilles leur avait été procuré par les soins d'un jeune homme nommé Boutreux, qui venait souvent visiter M. Lafon et le général Malet. Il était natif d'Angers, licencié en droit; on a lieu de penser qu'il avait fait partie de la société des Philadelphes. Les deux conspirateurs s'étaient décidés à le mettre dans leur confidence, ne pouvant se passer d'un complice en état de leur trouver un lieu dans lequel ils pourraient rédiger en sûreté les pièces nécessaires et où le général Malet revêtirait son uniforme. Ce fut Boutreux, en effet, qui reçut, dans l'appartement du prêtre espagnol, les deux conjurés, auxquels vint se joindre aussitôt un caporal du 1er bataillon d'un régiment de la garde de Paris, nommé Rateau. C'était lui qui s'était fait attendre le dimanche précédent; il avait été séduit par le général Malet, dans la maison de santé, où il venait assez souvent rendre visite à un de ses parens. Il devait apporter et apporta, en effet, le mot d'ordre. Ces deux individus, avec le prêtre espagnol, sont les seuls qui aient été notoirement mis à l'avance dans le secret de la conspiration. Les pièces à rédiger et à copier consistaient dans le sénatus-consulte supposé, dans la proclamation de ce sénatus-consulte et dans un ordre du jour daté du 23 ou 24 octobre, signé Malet, plus deux lettres contenant des instructions très détaillées

sur la distribution et l'emploi des troupes; l'une était adressée au sieur Soulier, commandant la 10e cohorte, l'autre au sieur Rouff, commandant le 2e bataillon de la garde de Paris. La lettre au sieur Soulier annonçait sa promotion au grade de général de brigade et était accompagnée d'un bon de 100,000 francs, sur lequel devait être pris le paiement d'une haute solde aux soldats et de doubles appointemens aux officiers. Le général Malet, signataire de ces deux lettres, était censé les remettre à un général Lamotte, qui devait prendre le commandement des troupes et pourvoir à l'exécution de tous les ordres. Mais, en réalité, il n'y avait point de général Lamotte; il se chargeait lui-même de porter ses dépêches. Le temps de faire toutes ces écritures, bien qu'elles fussent grossièrement fabriquées, prit une grande partie de la nuit. Une pluie abondante était survenue, rendant la marche des conjurés fort pénible; la caserne de Popincourt, où se trouvait la 10e cohorte, était assez loin de la rue Saint-Gilles; il était trois heures et demie lorsque Malet s'y présenta, accompagné de Rateau, qui remplissait auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp. Le chef de la cohorte, Soulier, était dans son lit avec la fièvre. La nouvelle de la mort de l'empereur, jointe à son indisposition, bouleversa ses facultés; il crut sans hésiter et sans vérification tout ce qui lui fut dit, ordonna de faire lecture du sénatus-consulte et de la proclamation, puis mit les troupes à la disposition du général. Le même succès attendait celui-ci à la caserne des Minimes, où se trouvait un bataillon de la garde de Paris, composé de six compagnies. Le colonel du régiment, nommé Rabbe, auquel on alla porter la nouvelle, ne fut pas moins crédule que le chef de la cohorte et envoya l'ordre d'obéir à toutes les réquisitions qui seraient faites. D'après ces réquisitions, les six compagnies devaient s'acheminer entre cinq et six heures du matin pour occuper la barrière Saint-Martin, la barrière de Vincennes, la préfecture de police, le quai Voltaire, la place de Grève et la place Royale, chacun de ces postes devant être occupé par une compagnie. Malet disposait donc de 1,200 soldats environ. Il avait réservé ceux de la cohorte pour soutenir et exécuter les coups de main auxquels il attachait le plus d'importance. Mais il lui fallait, pour diriger et faire servir utilement ses soldats, des hommes de résolution, en état de les bien commander; or la prison de la Force renfermait deux généraux dont les sentimens bien connus lui promettaient une vigoureuse coopération. Cette prison se trouvait sur son chemin, en avançant dans la ville; il résolut de les aller délivrer; il se servit, auprès d'eux, du sénatus-consulte et leur confirma la nouvelle de la mort de l'empereur, toujours avec le même succès. Cependant beaucoup

de temps était déjà perdu ; il ne fallait plus compter sur les avantages de la nuit. Il était six heures et demie lorsqu'il se présenta à la Force, suivi d'une partie de la cohorte ; le reste marchait pour s'emparer de l'Hôtel de Ville. Le concierge de la prison, voyant une troupe militaire en bon ordre, commandée par un général en uniforme, n'éleva pas le moindre doute sur la légalité de sa mission et s'empressa de lui obéir.

Les généraux Lahorie et Guidal furent donc mis en liberté, ainsi qu'un sieur Boccheiampe, Corse de naissance, assez récemment amené à Paris, de Parme, où il avait été prisonnier d'État pendant de longues années ; le malheureux avait lui même sollicité cette translation comme un moyen de faire mieux entendre sa justification, d'obtenir enfin sa liberté.

Le général Guidal, d'un caractère très violent, après plusieurs démêlés avec différens ministres de la guerre, avait été réformé, pour ses sentimens de haine contre Napoléon. Des propos menaçans, qu'il s'était permis depuis, en maintes occasions, avaient motivé la détention qu'il subissait. Malet l'avait connu pendant son séjour à la Force. Lahorie se fit attendre ; il était couché lorsqu'il fut averti, et mit assez de temps à se lever. Il ne paraît pas cependant qu'il eût conçu le moindre doute sur la vérité des faits qui lui étaient annoncés. A sa sortie de prison, il reçut le commandement d'un peloton avec l'ordre de se transporter à la préfecture de police, d'y arrêter le préfet, d'y installer à sa place le sieur Boutreux, qui se joignit à lui, revêtu d'une écharpe. Cette expédition faite, il devait continuer sa route jusqu'au ministère de la police, arrêter le ministre et le remplacer dans ses fonctions. Guidal et Boccheiampe eurent aussi chacun le commandement d'un peloton, avec mission d'appuyer, si besoin était, les opérations de Lahorie, avec instruction de se conformer dans tous les cas aux ordres qu'ils en recevraient. Malet, de son côté, se dirigea avec cent cinquante hommes, sur l'état-major de la division militaire, place Vendôme.

Il était plus de 7 heures quand Lahorie arriva à la préfecture de police. Je venais de quitter mon lit, lorsque j'entendis une grande rumeur dans les pièces qui précédaient ma chambre à coucher. Mon valet de chambre sortit pour en savoir la cause. Voyant une troupe armée, il chercha à l'arrêter, et défendit avec un admirable dévoûment la porte de ma chambre ; il fut jeté de côté, blessé à la jambe d'un coup de baïonnette. Je cherchais à gagner l'escalier qui donnait sur le jardin, lorsque je fus assailli par une troupe de soldats, conduits par un officier, qui me fit rentrer dans mon appartement, sans souffrir que ses gens exerçassent sur moi aucune violence. Cet officier, que je ne reconnus pas, était enveloppé d'un manteau ; le

trait caractéristique de sa figure, son front découvert, était caché par un grand chapeau. C'était le général Lahorie. Il m'annonça la mort de l'empereur, tué sous les murs de Moscou; me signifia le prétendu sénatus-consulte, mais sans me permettre de le lire. Il me dit encore que le citoyen Boutreux, qui l'accompagnait, allait prendre mes fonctions, puis me consigna dans ma chambre, sous la garde de deux fusiliers. Il partit, laissant garnison dans l'hôtel, dont le poste n'était occupé que par quelques invalides.

Arrivé au ministère de la police, la scène fut beaucoup plus vive. Le duc de Rovigo, comme moi pris à l'improviste, courut beaucoup plus de dangers. Le général Guidal nourrissait une haine particulière contre lui et aurait volontiers profité de l'occasion pour s'en défaire; il avait trouvé dans quelques-uns des soldats qu'il conduisait des dispositions semblables. Le général Malet avait donné les instructions les plus violentes; on peut juger de ce qu'il attendait de ses lieutenans par ce qu'il a fait lui-même. Il avait agi habilement en entraînant cette troupe, composée d'hommes arrachés à leurs foyers, lorsqu'ils se croyaient depuis longtemps à l'abri des réquisitions, et disposés à se montrer hostiles au gouvernement impérial. Ils étaient commandés par des officiers, presque tous usés par l'âge et les fatigues, plus que d'autres faciles à tromper. Les soldats qui suivaient le général Guidal envahirent la chambre du ministre de la police; il fallut, pour le protéger, toute la fermeté du général Lahorie. Le profond ressentiment dont il devait être animé contre le duc de Rovigo céda dans cette occasion à la générosité naturelle de son caractère : il usa du pouvoir dont il était revêtu pour empêcher qu'on ne lui fît aucun mal, mais ne trouva, ainsi qu'il l'a déclaré ensuite, d'autre moyen de lui sauver la vie qu'en le faisant emprisonner. « Rassure-toi, avait-il dit à Savary, tu es tombé dans des mains généreuses, tu ne périras pas. »

Le duc de Rovigo fut conduit à la Force, dans une voiture de place, par le général Guidal. Lahorie signa, comme ministre de la police, l'ordre de sa détention; il n'a pris cette qualité que dans cet acte, pour sauver la vie à Rovigo, a-t-il dit, et n'en a, en aucune façon, exercé les fonctions. Sur ce point, son assertion manque de vérité; car il fit demander, immédiatement après son installation dans l'hôtel, un tailleur auquel il commanda un habit de ministre, puis monta dans la voiture de son prédécesseur, se fit mener à l'Hôtel de Ville, où il fut introduit comme ministre de la police.

Pendant que ces choses se passaient au ministère, j'étais demeuré dans ma chambre à coucher. J'achevais ma toilette entre mes deux fusiliers; puis, désireux de savoir ce qui se passait, je demandai à parler au citoyen Boutreux. Il vint, et eut la simplicité de me mon-

trer le sénatus-consulte et la proclamation. Il ne me fut pas difficile de juger, à la première vue, que ces pièces étaient apocryphes, fabriquées par des gens qui ne connaissaient pas les formes usitées. Je me bornai à lui dire que la mort de l'empereur m'étonnait beaucoup, parce que j'avais vu la veille des dépêches apportées par une estafette venue très vite et que, selon ses dépêches, il se portait bien. Peu de minutes après, Mme Pasquier et mon beau frère ayant pénétré jusqu'à moi, je leur dis que tout ce qui se passait était fondé sur une grossière imposture, qui ne tarderait pas à être reconnue.

Je raisonnais sur l'issue probable de cette échauffourée, lorsque je vis entrer un sous-lieutenant de la cohorte ; j'ai su depuis qu'il se nommait Lefèvre. Il était porteur d'un ordre de Lahorie, ministre de la police, et me signifia qu'il allait me conduire à la Force. Je montai donc à côté du sous-lieutenant dans un cabriolet de place entouré par une douzaine de soldats ; à moitié chemin, remarquant que l'escorte était peu considérable, j'eus l'idée qu'il serait peut-être possible de faire entendre raison à l'officier qui me conduisait. Je pris le parti de lui dire qu'il était dupe d'une grossière imposture, qu'il ne savait pas sans doute les conséquences de sa participation à une affaire fort coupable, qu'il pouvait y perdre la vie ; je lui déclarai que l'empereur n'était pas mort, que le sénatus-consulte en vertu duquel il agissait était faux. Il fut d'abord étonné ; pensant ensuite que ce langage était une ruse de ma part, ou peut-être ayant peur des soldats qui nous accompagnaient, il ordonna à l'escorte de doubler le pas et au conducteur du cabriolet d'aller plus vite.

Nous arrivâmes à la Force. Mon sous lieutenant se hâta de me mettre entre les mains du concierge, nommé Lebeau ; c'était un fort honnête homme, fils d'un concierge, qui, dans le temps de la Terreur, s'était signalé par les courageux services qu'il avait rendus aux malheureux détenus. Il me devait sa place. Aussitôt que les portes furent fermées, il se mit à ma disposition ; j'appris de lui ce qui s'était passé le matin dans la prison, lorsque Lahorie, Guidal et Boccheiampe avaient été mis en liberté ; il me dit comment le duc de Rovigo venait de lui être amené, que le général Guidal avait pris, en se retirant, la précaution de confier la garde du poste extérieur à des soldats tirés de la cohorte dont il disposait. Enfin je fus informé que M. Desmarets, conduit aussi par un officier, était arrivé peu après le ministre et avait aussi été constitué prisonnier. Après quelques minutes de réflexion sur le meilleur parti à prendre, sur les premières démarches à faire, je chargeai la femme du concierge d'aller vérifier si une issue de la prison, donnant sur une autre rue que celle de l'entrée principale, était

aussi gardée par la cohorte ; j'attendais son retour, quand je vis entrer dans le greffe M. Saulnier, secrétaire-général du ministre de la police, et l'adjudant de place Laborde. Ils me dirent que tout était terminé, que le général Malet et Lahorie étaient arrêtés, qu'ils n'avaient pas perdu une minute pour venir me délivrer, ainsi que le duc de Rovigo.

Nous sortîmes ensemble : le duc de Rovigo monta avec moi dans la voiture de M. Saulnier, qui nous conduisit à l'hôtel du ministère. Je n'ai donc guère passé plus d'un quart d'heure à la Force. Je n'ai pas quitté le greffe ; mais la scène avait cependant été rude ; je ne prétends pas nier que mon émotion n'ait été vive, que je n'aie pas passé ce qu'on appelle un mauvais quart d'heure. C'est ici le lieu de dire que dans le trajet de la préfecture à la Force je n'avais aperçu sur la route aucun mouvement, aucun rassemblement. Toute la ville paraissait dans l'ignorance la plus profonde de ce qui se passait. Quelques habitans du quartier qui me reconnurent dans le cabriolet, entouré de mon escorte, s'arrêtèrent avec les marques du plus grand étonnement. Le ministre de la police avait été encore moins remarqué. Il n'y a donc rien de plus mensonger que les assertions contenues dans l'écrit de M. Lafon sur l'indignation qui éclata, dit-il, contre nous, au moment où on nous emmenait, sur les menaces de jeter le ministre dans la rivière. A notre retour, nous trouvâmes un assez grand nombre de personnes assemblées sur la place de Grève ; il y en avait beaucoup plus sur le Pont-Neuf, sur les quais, en face du ministère de la police et de la préfecture de police ; déjà on savait l'arrestation du général Malet, on s'entretenait par conséquent de son entreprise comme d'une odieuse folie.

Voici maintenant ce qui avait précipité le dénoûment.

Malet, arrivé à la place Vendôme, s'était porté au logement du général Hulin, commandant la division. Laissant son escorte à la porte, il était monté à l'appartement du général, accompagné de deux ou trois officiers ou sous-officiers. Il avait annoncé au général la mort de l'empereur ; mais ayant remarqué peu de crédulité sur sa figure, il l'avait engagé à passer dans un cabinet voisin pour prendre lecture des pièces qu'il allait lui communiquer. Aussitôt entré dans le cabinet, pendant que le général Hulin jetait les yeux sur le sénatus-consulte, Malet lui tira dans la tête un coup de pistolet qui lui fit perdre connaissance. Ce crime consommé, le général Malet se hâta de reprendre le commandement de sa troupe, dont une partie s'était emparée de la porte de l'état-major, situé à l'extrémité de la place ; mais de là on avait pu voir un mouvement anormal chez le général Hulin, et on était sur ses gardes.

Cependant Malet pénétra encore jusqu'au cabinet du général Doucet, adjudant-général, chef d'état-major; celui-ci lisait le sénatus-consulte, que venait de lui remettre le commandant du détachement qui avait pris les devans. M. Doucet s'était aperçu de la fausseté de la pièce. Comme il se récriait sur cette indignité, Malet se préparait à lui faire subir le même sort qu'au général Hulin, lorsque l'adjudant Laborde, qui le suivait de près, le voyant porter la main sur un pistolet, se jeta sur lui et l'arrêta, en appelant à son secours les soldats du poste préposés à la garde de l'hôtel. Ceux de la cohorte ne surent pas plus tôt ce qui venait de se passer, qu'ils se hâtèrent de se ranger sous les ordres du général Doucet et de l'adjudant Laborde, auxquels ils avaient l'habitude d'obéir.

M. Saulnier ayant appris l'enlèvement du duc de Rovigo, s'était transporté chez M. Réal, qui avait couru chez l'archichancelier, puis chez le ministre de la guerre, et de là enfin à l'école militaire, requérir le général Deriot, commandant la garde impériale, de faire avancer au plus vite des détachemens en nombre suffisant pour rétablir le bon ordre. M. Saulnier, de son côté, s'était fait mener chez le général Hulin; il y était arrivé quelques instans après le coup de pistolet que lui avait tiré Malet, et l'avait trouvé dans son lit. Le ministre de la guerre, déjà informé de l'arrestation de Malet, avait donné les ordres nécessaires pour faire rentrer dans les casernes les troupes qui avaient été séduites.

Ainsi, pour le général Malet, tout était terminé après quatre ou cinq heures de succès.

Malet avait cru que ses ordres, envoyés de l'état-major général à tous les corps de troupes dans l'étendue de la division, ne pourraient pas manquer d'entraîner leur complète obéissance, puisqu'ils leur apparaîtraient sous la forme accoutumée, puisqu'ils leur seraient transmis par les voies ordinaires. Malgré ce que l'audace d'une telle conception peut avoir de saisissant, il est impossible de ne pas la regarder comme un acte de folie. Il eût fallu tuer le ministre de la guerre et son état-major, gagner, désarmer ou détruire le général et les officiers supérieurs auxquels appartenait le commandement de la portion de la garde que l'empereur n'avait pas près de lui et qui se trouvait à Paris et à Saint-Cloud. Or, il n'était pas permis d'ignorer que la garde n'était pas sous les ordres de l'état-major de la division. Son dévoûment à l'empereur, à l'impératrice, au roi de Rome était connu; elle était casernée en grande partie hors de la ville, à l'école militaire, à Courbevoie; ses chefs auraient, par conséquent, été avertis à temps, ils avaient 4,000 à 5,000 hommes.

La conduite de l'adjudant Laborde, en cette occasion, fut des plus vigoureuses. En quittant la place Vendôme, où il avait arrêté le général Malet, il courut au ministère de la police, mit la main sur Lahorie, déjà établi dans le cabinet du ministre, mais assez inquiet. Il était impossible qu'il ne se fût pas douté que le général Malet avait abusé de sa crédulité. Confiant dans sa parole, il avait été chercher, à l'Hôtel de Ville, le gouvernement établi par le sénatus-consulte; son étonnement fut extrême de n'y trouver que deux compagnies de la 10e cohorte, envoyées par Malet pour en prendre possession. Personne ne pouvant lui donner le moindre renseignement sur le prétendu gouvernement provisoire, il avait pris le parti de revenir au ministère. Étonné de la tranquillité qui régnait dans toute la ville, où nul ne paraissait instruit d'un événement aussi grand que la mort de l'empereur et le renversement de son gouvernement, il était plongé dans ses réflexions lorsque parut Laborde qui le fit prisonnier. C'était après cette expédition et sur les ordres du ministre de la guerre, que Laborde était venu à la Force, accompagné de M. Saulnier, et nous avait délivrés.

En arrivant sur le quai, nous rencontrâmes la tête d'une colonne de grenadiers de la garde impériale qui vint, rangée devant le ministère, attendre des ordres; sa présence seule était une suffisante garantie que la tranquillité ne serait pas troublée. On crut donc que tout était fini, ce fut alors cependant que je courus personnellement le plus grand danger.

Ma présence à la préfecture de police devant être nécessaire, je me hâtai d'y retourner. Je commis l'imprudence d'y aller à pied, sans escorte. Pendant mon absence, les soldats de la cohorte, restés en possession de l'hôtel, ayant été rejoindre la compagnie dont ils faisaient partie, avaient été remplacés par la compagnie du bataillon de la garde de Paris auquel Malet avait assigné cette destination. Celle-ci était commandée par le lieutenant Beaumont.

Arrivé à l'entrée de l'hôtel, voyant la cour remplie de soldats, j'appelai le commandant et lui signifiai qu'il eût à reconduire sa troupe à la caserne. Je crus que ma vue seule devait suffire pour lui apprendre que tout était changé; les militaires, j'aurais dû le savoir, n'obéissent pas avec tant de facilité aux ordres d'un fonctionnaire civil. Le changement, si brusque d'ailleurs, ne fut pas admis par l'officier, qui, encouragé par un sergent qui paraissait fort animé, refusa tout à fait de se soumettre à mon injonction et cria à sa troupe de prendre les armes. Ce fut le signal d'une manifestation accompagnée de cris : « Il faut l'arrêter, il faut le tuer! » Heureusement, j'étais encore auprès de la porte; je me rejetai au milieu de la foule de curieux qui s'y pressait et remontai la petite

rue de Jérusalem, dans l'intention de gagner le quai. Les soldats se mirent à me poursuivre, baïonnette en avant, et je n'eus d'autre ressource que de me réfugier dans une boutique, à l'extrémité de la rue. Ils voulurent briser la porte, mais les nombreux agens de la préfecture présens se jetèrent au-devant d'eux, leur persuadèrent de garder la porte, sans recourir à la violence, dont ils leur firent comprendre l'inutilité et le danger. Me voilà donc de nouveau prisonnier. Je restai près d'une heure ainsi bloqué. L'adjudant s'était présenté, muni des ordres du ministre de la guerre, qui enjoignait à la compagnie de rentrer à la caserne, mais son autorité avait été méconnue comme la mienne, on l'avait arrêté; le tumulte ne prit fin que lorsqu'on apprit qu'un fort peloton de la garde impériale était en route pour la préfecture de police. Le lieutenant Beaumont prit alors le parti de se retirer avec sa compagnie et cessa ainsi une résistance qui ne lui en a pas moins coûté la vie.

Sur les ordres du général Malet, le chef de cohorte Soulier, parti pour occuper l'Hôtel de Ville, n'arriva qu'à sept heures et demie; il fit stationner sa troupe sur la place, monta pour signifier au préfet les ordres dont il était chargé; mais celui ci avait couché à sa maison de campagne. Soulier ne put parler qu'à un des employés qui, sachant que le préfet devait être en route, envoya au-devant de lui pour hâter sa marche, et lui annoncer la mort de l'empereur par un petit mot au crayon : *Fuit imperator*. M. Frochot arriva à cheval à huit heures; la nouvelle l'avait mis hors de lui, tout ce qu'on lui apprit augmenta son trouble : ainsi il sut que le ministre de la police était venu, sans savoir que ce ministre était Lahorie, que le duc de Rovigo était en prison. On lui parla d'un ordre pour arrêter un de ses employés nommé Lapierre qu'il aimait beaucoup. Enfin, il reçut la visite d'un médecin attaché au duc de Rovigo qui venait, de la part de la duchesse au désespoir, lui demander où était son mari. Ce désespoir, aux yeux de M. Frochot, était motivé par la mort de l'empereur; il y vit une confirmation de la fatale nouvelle.

M. Frochot lut, dans les ordres que lui remettait le commandant de la cohorte, l'abolition du gouvernement impérial, l'établissement d'une commission provisoire de gouvernement, siégeant à l'Hôtel de Ville, et l'injonction, s'il en était besoin, de faire un appel au pays en sonnant le tocsin. Toutes ces mesures révolutionnaires achevèrent de le dérouter. « Eh bien, dit-il à Soulier, que voulez-vous? Il vous faut un emplacement pour la commission, un autre pour l'état-major. Il y a de la place dans la grande salle pour la commission; quant à l'état-major, il pourra se mettre dans le bas

de l'hôtel. » Puis, sortant de son cabinet, il alla dans la grande salle, appela le concierge, donna l'ordre d'y apporter une table et des chaises, et se hâta de gagner son appartement particulier, demanda des chevaux, ayant l'intention de se rendre au plus vite chez l'archichancelier. On vint alors lui annoncer que l'adjudant Laborde arrivait, avec des ordres du ministre de la guerre, pour faire retirer la cohorte et la remplacer par d'autres troupes. M. Saulnier eut bientôt appris à M. Frochot l'erreur dans laquelle on l'avait jeté. Sa joie fut alors aussi vive que l'avait été sa douleur; il se joignit à l'adjudant Laborde pour persuader au colonel d'obéir à l'ordre qui lui était signifié et que ce malheureux était fort tenté de méconnaître. Ne sachant plus auquel entendre, au milieu de tant de faits extraordinaires et contradictoires, il céda cependant, et reconduisit sa troupe à la caserne. Pendant ce temps les chaises et la table, apportées dans la grande salle, étaient remportées; mais ces préparatifs avaient été remarqués. M. Frochot, dans la joie que lui causait ce dénoûment inespéré, était loin de prévoir tout ce que sa crédulité, si excusable cependant, devait entraîner pour lui de peines et de malheurs.

Dans la journée du 24, les deux chefs de corps, les officiers et sous-officiers qui avaient le plus activement secondé les opérations du général Malet furent arrêtés. Le général Guidal et Boccheiampe furent saisis dans la maison où ils s'étaient retirés. Boutreux, qui avait eu la prétention de remplir les fonctions de préfet de police, échappa dans ce premier moment à toutes les recherches. Il en fut de même de Lafon, qui n'a reparu qu'à la Restauration. Une commission militaire fut assemblée dès les premiers instans pour juger les prévenus.

Malet et ses principaux agens appartenaient au parti révolutionnaire, c'était de ce côté que devaient être dirigées les recherches; cependant les pièces saisies sur les conjurés renfermaient des données contradictoires; ainsi le sénatus-consulte portait comme membres du gouvernement provisoire des hommes connus pour leurs sentimens royalistes et contre-révolutionnaires. On y voyait figurer M. Mathieu de Montmorency, M. Alexis de Noailles, à côté de l'abbé Sieyès. Le mariage de Marie-Louise était cassé, le jeune Napoléon était déclaré illégitime, on abolissait la conscription et une partie des impôts indirects. Le pape était rendu à ses États, un congrès indiqué pour travailler à la paix générale, que la France rendait facile en rentrant dans ses anciennes limites. L'inaliénabilité des domaines nationaux était garantie; ce mot inaliénabilité pouvait être interprété de manières fort différentes. L'ordre du jour signé Malet n'était pas moins étrange, il donnait le comman-

dement des troupes aux généraux Guidal, Desnoyers et Pailhardy, tous trois révolutionnaires. Le licenciement des cohortes était annoncé. Le général Lecourbe, ennemi personnel de Napoléon, le plus déterminé des jacobins, était nommé commandant d'une armée centrale, qui allait s'assembler sous Paris. Le général Lahorie devait être le chef d'état major de cette armée. Les promesses de hautes paies et de grades supérieurs y étaient prodiguées aux officiers et aux soldats qui se distingueraient par leur zèle. Enfin, l'arrestation des hommes pervers et corrompus, qui voudraient se servir de leur influence pour contrarier la marche du gouvernement provisoire, était annoncée comme devant s'exécuter sans délai; il était ordonné aux troupes qui seraient employées à ce service de le faire avec ordre et modération, mais avec toute l'énergie qu'exige une mesure commandée par la tranquillité publique. Il est évident que l'abbé Lafon avait une grande part à la rédaction du sénatus-consulte et que l'ordre du jour appartenait tout entier au général Malet.

Les premières recherches ne se firent donc point sans quelque hésitation. L'interrogatoire que M. Réal fit subir au général Lahorie, avant qu'il fût envoyé devant la commission militaire, mit en lumière la folie qui avait présidé à la conception du général Malet. Le duc de Rovigo voulut que j'y assistasse; il m'envoya chercher; c'était une attention dont je me serais bien passé. M. Pelet avait été aussi appelé, ainsi que M. Anglès, M. Saulnier et M. Desmarets. Je fus donc témoin de la scène, qui dura plus de trois heures. Lahorie soutint et démontra jusqu'à la dernière évidence qu'il n'avait rien su à l'avance, que la vue d'un général qui se présentait à la tête d'une force militaire nombreuse, sans apparence de tumulte, lui avait inspiré confiance; qu'il avait cru à la mort de l'empereur, qui n'avait en soi rien d'extraordinaire; que la révolution annoncée ne lui avait présenté aucune invraisemblance; qu'il avait vu bien d'autres changemens de gouvernement et notamment celui du 18 brumaire. N'était-ce pas un sénatus-consulte qui avait fait le premier consul empereur? Si le sénat avait créé le gouvernement impérial, ne pouvait-il pas l'avoir aboli? Pris au dépourvu, éveillé en sursaut, il avait été complètement dupe d'un homme qui exerçait sans conteste un grand pouvoir, qui se faisait ouvrir sans violence les portes de la prison, auquel tout ce qui l'environnait s'empressait d'obéir. Lorsqu'on lui mettait sous les yeux le sénatus-consulte, en lui demandant comment il avait pu être trompé par une fabrication aussi grossière et par des dispositions aussi incohérentes, il répondait qu'à peine y avait-il jeté les yeux, que, pressé par Malet de se mettre à la tête de la troupe dont le commandement lui était

confié, il n'avait rien lu et avait écouté seulement ce qui lui avait été dit : « On s'étonne, ajouta-t-il, que j'aie pu croire à la vérité d'une semblable pièce. Il serait bien plus étonnant qu'après l'avoir attentivement examinée, j'eusse été assez insensé pour m'en servir, pour l'accepter comme base d'une entreprise aussi périlleuse. On n'a jamais dit que je fusse dépourvu d'esprit, de jugement, et il faudrait me supposer le plus inepte des hommes pour admettre que j'ai volontairement donné les mains à une imposture si témérairement ourdie. Non, j'ai été la première dupe du général Malet, et j'en suis la misérable victime. »

Interrogé sur sa conduite envers le ministre de la police et envers moi, il donna à entendre que, s'il avait obéi aux instructions de Malet, il nous aurait sacrifiés; que le désir de nous conserver la vie l'avait principalement décidé à se charger de l'expédition qui était dirigée contre nous. « J'espère, dit-il, en se tournant vers moi, qu'on ne vous a pas maltraité? » Déjà il m'avait adressé la même question le matin, lorsque, rentrant au ministère avec le duc de Rovigo, je l'avais trouvé en état d'arrestation. Sur un seul fait sa défense ne me parut pas digne du caractère qu'il montrait. Il s'obstina à soutenir, contre l'évidence, qu'il n'avait pas voulu s'emparer des fonctions de ministre de la police. Comme preuve de sa bonne foi et de la crédulité qui seule l'avait entraîné sur les pas de Malet, il déclara que sa visite à l'Hôtel de Ville avait commencé à éveiller ses soupçons. La tranquillité des habitans qu'il avait rencontrés sur son chemin et l'absence de toutes les personnes qu'il s'attendait à trouver réunies, lui avaient semblé tout à fait inexplicables. Il était donc revenu au ministère, ne sachant plus que penser sur ce qui se passait, les plus tristes réflexions s'emparaient de son esprit au moment où l'adjudant Laborde se présenta pour l'arrêter.

Toutes ces déclarations étaient empreintes d'un caractère de vérité qu'on ne pouvait méconnaître; mais si Malet avait ainsi trompé l'homme auquel il avait donné la mission qui supposait le plus de confiance, que penser des prétendues intelligences dont parle la relation imprimée par M. Lafon? Est-il possible de croire qu'il ait eu tant de complices dans l'armée et dans tous les corps de l'État? Quoi! il avait tant de monde à sa disposition et il prenait pour principal agent un général prisonnier! La crainte, le désespoir pouvaient s'emparer de son esprit dès qu'il commencerait à reconnaître la fausseté des faits qu'on lui avait annoncés, des assurances qu'on lui avait données. Malet, de son côté, affirmait qu'il n'avait pas de complices, que seul il avait tout fait et s'était confié pour le succès de son entreprise dans une explosion

générale des sentimens de haine et d'indignation qui devaient exister dans toutes les âmes et ne pouvaient manquer de répondre au premier signal qui leur serait donné. Il me serait difficile de rendre tout ce que j'ai souffert pendant la durée de l'interrogatoire du malheureux Lahorie. Il n'y a pas de plus douloureux spectacle que celui d'un homme perdu qui semble se défendre sans espoir de succès, pour l'acquit de sa conscience. Quand cet homme a du courage, de l'élévation d'âme, quand l'action dont il est coupable est une de celles que les révolutions produisent, que l'esprit de parti justifie, on a le cœur brisé en pensant à la fin si prochaine de celui qu'on a devant les yeux, plein de vie, de force et d'énergie!

Les membres de la commission, MM. Réal et Desmarets, accoutumés sans doute à de pareils spectacles, ne semblaient pas partager nos pénibles émotions; M. Réal faisait même quelquefois ses questions sur un ton de dureté et d'ironie tout à fait inconvenant. Le pauvre Lahorie s'était aperçu de l'effet que cela produisait sur nous; plusieurs fois je surpris ses regards cherchant les nôtres et nous remerciant de le comprendre. Enfin, il y eut un moment où M. Pelet, ne pouvant plus y tenir, se leva de son siège, vint me rejoindre à la cheminée, et me dit : « Vous êtes comme moi, Réal m'afflige, il faut en finir de cette scène; » puis se tournant de son côté, il lui adressa ces mots : « En voilà assez pour aujourd'hui. Croyez-moi, il est temps de lever la séance, vous n'en saurez pas davantage de monsieur pour le moment. » L'interrogatoire fut clos, et nous eûmes la liberté de nous retirer.

Le jugement de la commission militaire eut lieu le 29. Dans l'intervalle, rien ne fut épargné pour pousser les recherches aussi loin que possible. On tenait beaucoup à découvrir Boutreux, le prêtre espagnol, et Lafon. Ce dernier surtout, d'après ce qu'on savait de son caractère, aurait été fort important à trouver; d'ailleurs, s'il y avait vraiment dans la conspiration la coopération du parti royaliste, c'était en l'atteignant qu'on pouvait en saisir les fils. Il est, au reste, fort remarquable que cet homme, plus prudent, plus avisé que Malet et Boutreux, cet homme dont l'audace était beaucoup plus grande dans le conseil que dans l'action, n'avait accepté pour lui aucun rôle qui pût le mettre en péril; peu lui importait que ceux qu'il poussait s'exposassent à des dangers certains; quant à lui, accoutumé à la vie aventureuse de la chouannerie, il recommencerait à aller de cache en cache et retrouverait l'espèce de satisfaction dont les hommes de ce parti avaient une si longue habitude, celle de procurer à un petit nombre de personnes heureuses de tout risquer pour le sauver, le devoir d'un infatigable dévoûment. Telle est, en effet, la vie qu'il a menée jusqu'à la Restauration.

Quant au prêtre espagnol, on ne l'a jamais trouvé, on n'en a même rien su depuis la Restauration. Du côté du parti révolutionnaire, c'était par Guidal qu'on croyait pouvoir arriver à quelque découverte importante; on s'attacha donc à interroger tous les hommes avec lesquels on lui avait connu des liaisons. Tous justifièrent de la tranquillité profonde dans laquelle ils avaient vécu depuis quelque temps, et la plupart donnèrent les preuves les plus palpables que, loin d'avoir été prévenus, ils n'avaient eu connaissance de la conspiration qu'après l'arrestation des conspirateurs. Il y avait cependant un homme qu'on n'avait pu joindre, qui s'était absenté de son domicile au premier bruit des recherches faites par la police; cet homme, bien digne de fixer l'attention, était le fameux Tallien. Sa disparition excitait les plus violens soupçons, lorsqu'un de mes parens, auquel il avait rendu quelques services dans le temps de la Terreur, vint me trouver de sa part et me demander un sauf-conduit. Cette faveur accordée, il vint. A ma première question : « Pourquoi vous êtes-vous caché? » il répondit « qu'un homme qui avait été, comme lui, mêlé à la vie et aux menées des révolutionnaires, devait se tenir sur ses gardes, sa longue expérience lui ayant appris que, quelque innocent qu'on fût, il ne fallait jamais courir le risque d'être arrêté. » Il entra avec moi dans les détails les plus circonstanciés sur tout ce qu'il avait fait depuis deux ou trois ans. Il me fit voir comment il avait eu soin de rester étranger à toute apparence non-seulement de complot, mais même d'intrigue; il alla plus loin, et, passant en revue les noms de tous les hommes de l'ancien parti révolutionnaire existant encore et se trouvant à Paris ou dans les environs, il me montra à quel point ils vivaient isolés les uns des autres, combien ils étaient dominés par la crainte de se compromettre. Enfin, il me laissa convaincu que ni lui, ni ceux qu'on pouvait appeler les siens, n'avaient eu la moindre intelligence avec Malet, connu parmi eux comme cerveau brûlé : personne n'eût voulu entrer dans une entreprise conçue et dirigée par lui. Ces renseignemens étaient parfaitement d'accord avec ceux que recueillaient de tous côtés les agens des différentes polices. Le gouvernement ayant acquis la certitude que la tranquillité publique n'était nullement menacée, personne ne fut inquiété, et les prisons ne se remplirent pas de suspects, comme cela s'était vu trop souvent.

Les débats qui eurent lieu devant la commission (les accusés étaient au nombre de vingt-quatre) établirent, plus clairement encore que les informations précédentes, que la conspiration tout entière était l'œuvre personnelle de Malet, que les hommes qu'il avait traînés à sa suite étaient victimes d'une déplorable crédulité. Dans le cours des interrogatoires il n'hésita pas à assumer sur lui

la complète responsabilité et montra à cet égard un noble caractère. Sa défense consista dans ce peu de mots : « Celui qui s'est constitué le défenseur de son pays n'a pas besoin de défense : il triomphe ou il meurt. »

Lahorie répéta devant la commission ce qu'il avait dit chez le duc de Rovigo. Il insista beaucoup sur la générosité de sa conduite à l'égard du ministre de la police. « Au reste, ajouta-t-il, je sais le sort qui m'attend ; ce n'est pas pour sauver ma tête que je parle, mais pour établir la vérité et défendre ma mémoire des odieuses inculpations dont on pourrait vouloir l'entacher. » La défense de Lahorie est rapportée en entier, avec son interrogatoire, dans la relation de M. Lafon ; elle mérite d'être lue avec soin, ainsi que celle des autres accusés.

Guidal et Boccheiampe établirent aussi à quel point ils avaient été trompés par Malet et s'efforcèrent de montrer comment leur erreur était excusable. La bonne foi de Boccheiampe avait été si complète, qu'après son expédition au ministère de la police avec Lahorie, il n'avait pas craint de retourner à la Force pour porter à un ami l'assurance des soins qu'il allait prendre pour obtenir son élargissement.

Le chef de la cohorte, le colonel d'un régiment de Paris et tous les officiers sous leurs ordres, s'excusèrent sur le trouble où les avait jetés la nouvelle de la mort de l'empereur, sur l'impossibilité où ils s'étaient trouvés, dans leur douleur, de rien examiner, de rien approfondir. Comment leur aurait-il été possible de soupçonner qu'on osât abuser d'eux à ce point? Ces deux malheureux étaient l'un et l'autre d'une très faible intelligence. Les officiers sous leurs ordres se retranchaient derrière l'obéissance qu'ils avaient cru devoir à leurs chefs. Il est certain qu'entre eux tous, il n'y en avait pas un seul qu'on pût déclarer coupable d'intention ; mais des actes de cette nature, commis par la force armée. sont d'une telle gravité, peuvent avoir de si terribles conséquences, que, si jamais la sévérité a été excusable, commandée même, c'est dans une telle circonstance. Admettre que des chefs de corps, des officiers, pourraient suivre impunément un général autre que celui préposé à leur commandement, ce serait exposer les États à tous les bouleversemens que voudrait tenter un factieux quelconque, pourvu qu'il fût revêtu d'un uniforme et paré des épaulettes de général. Cependant je crois qu'on aurait pu mettre moins de personnes en jugement, surtout en sacrifier un plus petit nombre. Le ministre de la guerre fut inflexible dans la rigueur des poursuites. Quoi qu'on puisse penser de l'étendue qui leur fut donnée, le jugement de la commission fut très sévère sans qu'on puisse le taxer d'injustice.

Malet, Lahorie, Guidal, Boccheiampe, Rabbe, Soulier, furent condamnés à mort avec huit officiers ou sous-officiers, parmi lesquels se trouvait, hélas! le lieutenant qui m'avait fait courir d'assez grands périls, lors de ma rentrée à la préfecture, et le sous-lieutenant qui m'avait conduit à la Force, auquel j'avais prédit son funeste destin. J'avais, mais sans espoir de succès, tenté pour l'un et pour l'autre des démarches auprès du duc de Feltre. Ils furent tous fusillés le lendemain dans la plaine de Grenelle, à l'exception de Rabbe, colonel du régiment de Paris, et de Rateau, caporal dans ce même régiment, auxquels un sursis fut accordé. Je ne me rappelle pas comment Rateau obtint cette faveur, d'autant plus étonnante qu'il s'était trouvé au premier rendez-vous rue Saint-Gilles, qu'il avait ensuite rempli auprès de Malet les fonctions d'aide-de-camp, qu'on ne pouvait dès lors douter qu'il n'eût été initié au secret de la conspiration. Quant à Rabbe, le duc de Rovigo, s'étant souvenu qu'il avait fait partie de la commission qui avait condamné le duc d'Enghien, avait fait suspendre à son égard l'exécution du jugement.

Je crois qu'il avait fait aussi quelques tentatives pour que Lahorie fût épargné, mais le duc de Feltre les a rendues vaines. Voici la lettre que ce malheureux, avant d'aller à la mort, adressa à son ancien camarade. Elle est belle, noble et touchante, jusque dans les moindres mots :

« De l'Abbaye, le 29 octobre 1812.

Victor Lahorie à S. Exc. le duc de Rovigo.

« Vous vous étonnerez peut-être de recevoir encore une lettre de moi ; mais au moment où je suis, je me rappelle avec tant de plaisir ma conduite envers vous, dans une circonstance où vous pouviez en craindre une autre, que, revenant sur d'autres temps, j'ai une sorte de besoin de me rappeler une dernière fois à votre souvenir.

« Actuellement je suis sans intérêt là-dessus, et, vous pouvez m'en croire, je vous assure que je perds la vie pour un éclair d'absence de jugement qui m'a fait croire une folie, et non comme un conspirateur. Ma conduite l'a assez prouvé, et il est certain qu'à ma sortie de la Force je n'en savais pas plus que vous des extravagances de Malet.

« D'après ce qui m'arrive, on devrait presque croire à la fatalité ; vous vouliez absolument me jeter hors de mon pays, une sorte

d'instinct m'y retenait et j'aurais fini par gagner ce malheureux procès, mais aux dépens de ma tête, à quoi nous n'avions songé ni l'un ni l'autre.

« Je vous renouvelle ma prière pour qu'on remette à ma mort les quatre mille et quelque cent francs qu'on a trouvés chez moi, à ma famille. Je vous jure sur mon honneur et ma mémoire que c'est elle qui m'avait prêté ces fonds pour un voyage en Amérique, savoir : ma mère, 1,000 francs, mon frère Régnier, 1,000 francs, et le reste par mon frère Desloges, chef d'escadrons au 8e de chasseurs. Cette faible somme est fort indifférente au ministère; je désire d'autant plus qu'elle soit rendue à ma famille qu'elle sera dans le cas de renoncer à ma mauvaise succession.

« Je vous demande au moins de remplir l'objet de cette lettre comme un souvenir des premiers mots que je vous ai dits en vous revoyant. Vous ne pouvez pas douter que je péris pour avoir accepté une mission où je n'ai eu pour but que de vous sauver la vie et particulièrement pour l'ordre de votre transfèrement qui, seul, pouvait vous sauver. Je ne vous le rappelle point pour moi, mais pour l'intérêt que je dois à ma famille, qui souffre déjà tant pour moi. Je vous ai donné l'exemple de la générosité. Adieu, Savary. »

« *Signé :* V.-F. LAHORIE. »

Boutreux, arrêté quelques jours plus tard, fut jugé et exécuté comme l'avaient été ses complices.

Restait à savoir quelle impression produiraient sur Napoléon des faits aussi imprévus. On aurait peut-être assez de peine à lui persuader que les administrateurs, qui ne les avaient ni prévus ni prévenus, ne méritaient pas un blâme sévère. Cependant, que pouvait-on reprocher au ministère et à la préfecture de police? Malet, en ne mettant presque personne dans sa confidence, en ne faisant aucun préparatif au dehors, en n'établissant aucune correspondance avec qui que ce fût, avait rendu toute découverte impossible. Il s'était mis à l'abri des trahisons, des imprudences qui déjouent presque toujours les complots. Il avait pu séduire deux casernes sans que la police civile et la police militaire se soient doutées de rien. Pour la police civile, l'explication est simple : elle n'exerçait aucune action, aucune surveillance sur les casernes, dont elle était écartée, avec un soin jaloux, par l'administration militaire. On ne l'informait jamais à l'avance des mouvemens de troupes, en sorte que les inspecteurs du ministère et de la préfecture de police, le ministre et le préfet de police eux-mêmes auraient pu se trouver sur le chemin des détachemens que conduisaient Malet et les officiers

sous ses ordres, sans en concevoir le moindre ombrage, sans y prêter la plus légère attention. Aucun corps militaire n'était spécialement préposé à la garde de la capitale; l'administration de cette ville n'avait pas une compagnie de cent hommes, excepté les pompiers, qui fût sous son commandement, car la gendarmerie n'obéissait qu'à ses chefs, soumis à la division ou à leur inspecteur-général, le maréchal Moncey. On ne pouvait donc avec raison accuser que la police militaire; elle aurait dû informer l'état-major de la place des mouvemens qui s'opéraient sans qu'elle en eût donné l'ordre; elle aurait dû s'en apercevoir d'autant plus aisément qu'ils avaient duré plus de trois heures, depuis l'apparition de Malet à la caserne Popincourt jusqu'à son arrivée à la prison de la Force.

Le tort remontait au général Hulin, qui l'a, à peu de chose près, payé de sa vie. L'archichancelier, le ministre de la police et moi, nous écrivîmes à l'empereur; profondément irrité par cette étrange aventure, sa colère fut accrue par les récits de ses correspondans, toujours très empressés à se faire valoir aux dépens des autres.

Le duc de Rovigo avait beaucoup d'ennemis, parmi lesquels se trouvait le ministre de la guerre. Le duc de Feltre, désireux de détourner les reproches que méritait peut-être son administration, imagina l'existence d'un complot ourdi depuis longtemps, qui, selon lui, aurait dû être connu de la police. Il n'hésita pas à soutenir que Malet avait de nombreuses intelligences dans le sénat. J'eus bientôt la certitude qu'il avait écrit dans ce sens à l'empereur. Les gens de cour n'étaient guère plus favorables que lui à l'administration de la police. Il fut aisé de juger, par le langage et l'attitude des personnes qui entouraient l'impératrice et le roi de Rome, que leurs récits seraient peu bienveillans. Croyant avoir trouvé une bonne occasion de signaler leur zèle, ils affectaient une vive indignation contre l'inhabileté de cette police qui n'avait pas su prévenir un complot où le principe sacré de la légitime succession au trône avait été si audacieusement contesté.

. . . .

. . . .

L'empereur arriva à Paris le 18 décembre, au milieu de la nuit; il ne vit le lendemain que l'archichancelier, ses ministres et ses familiers les plus intimes. Je sus que, malgré les graves préoccupations qui devaient assiéger son esprit, il avait trouvé le temps de parler de la conspiration Malet, s'enquérant des plus petits détails. Il y attachait donc une grande importance.

Le surlendemain, dimanche, il donna son audience accoutumée au sortir de la messe. J'y assistai; ce fut le premier moment où je

me trouvai en sa présence, depuis sa rentrée au palais des Tuileries; il n'y avait personne autour de moi qui ne fût très attentif à la manière dont il allait me traiter. Beaucoup s'attendaient à une scène qui me serait pénible. Cette attente fut trompée. Les renseignemens qu'il avait recueillis la veille avaient, apparemment, dissipé les nuages élevés sur ma conduite; il m'aborda d'un air fort affable et me dit à mi-voix, de manière à n'être entendu que de moi : « Eh bien, monsieur le préfet, vous avez eu aussi votre mauvaise journée; il n'en manque pas de cette espèce dans la vie! »

A la suite de cette audience, Napoléon reçut en grande cérémonie le Sénat et le Conseil d'État. Les orateurs de ces deux corps avaient déjà reçu leurs instructions sur la manière dont ils devaient s'exprimer; jamais donc l'expression n'a moins répondu aux sentimens qui étaient au fond des cœurs. Dans ces discours, une grande place avait été faite à la conspiration Malet. « Des hommes, échappés des prisons où la clémence impériale les avait soustraits à la mort méritée par leurs crimes passés, ont voulu, disaient M. de Lacépède et M. Defermon, troubler l'ordre public dans cette grande cité; ils ont porté la peine de leurs nouveaux attentats. » La mention de cet événement conduisait naturellement à des réflexions sur les heureuses garanties de tranquillité que la constitution monarchique et l'hérédité dans la couronne assurent aux États. Rien ne devait donc être négligé pour consolider cette garantie.

M. de Lacépède rappelait que « dans les commencemens des anciennes dynasties françaises, on avait vu plus d'une fois le monarque ordonner qu'un serment solennel liât d'avance tous les Français de tous les rangs à l'héritier du trône. Quelquefois, quand l'âge du jeune prince l'avait permis, une couronne était placée sur sa tête comme le gage de son autorité future et le symbole de la perpétuité du gouvernement. » Cette réminiscence avait été certainement inspirée par l'empereur, et annonçait suffisamment ses projets. M. Defermon, de son côté, s'écriait : « Dieu qui protège la France la préservera longtemps du plus grand des malheurs; mais dans cette circonstance tous les cœurs se rallieraient autour du prince objet de nos vœux et de nos espérances; chaque Français renouvellerait à ses pieds ses sermens de fidélité et d'amour pour l'empereur. »

Napoléon, en répondant à ces deux harangues, parla peu de ce qui avait trait à la guerre; seulement, il assura que celle qu'il avait entreprise contre la Russie était toute politique, qu'il la faisait sans animosité. Il aurait pu armer la plus grande partie de la population, en proclamant la liberté des esclaves; il s'était refusé à cette me-

sure, parce qu'il aurait voué à la mort et aux plus horribles supplices bien des familles. « Si mon armée, ajoute-t-il, a essuyé des pertes, c'est par la rigueur de la saison. » Autant il fut bref sur ce sujet, autant il s'étendit sur celui de la conspiration. « Des soldats timides et lâches, dit-il au sénat, perdent l'indépendance des nations; mais des magistrats pusillanimes détruisent l'empire des lois, les droits du trône et l'ordre social même. Lorsque j'ai entrepris la régénération de la France, j'ai demandé à la Providence un nombre d'années déterminé. On détruit dans un moment, mais on ne peut réédifier sans le secours du temps. Le plus grand besoin de l'État est celui de magistrats courageux. Nos pères avaient pour cri : *Le Roi est mort! Vive le Roi!* Ce peu de mots contient les principaux avantages de la monarchie. Je crois avoir bien étudié l'esprit que mes peuples ont montré dans les derniers siècles, j'ai réfléchi à ce qui a été fait aux différentes époques de notre histoire. J'y penserai encore. »

Au Conseil d'État il répondit : « Si le peuple montre tant d'amour pour mon fils, c'est qu'il est convaincu, par sentiment, des bienfaits de la monarchie. » Puis venait un long morceau contre l'idéologie : « C'est à cette ténébreuse métaphysique qui, en recherchant avec subtilité les causes premières, veut sur cette base fonder la législation des peuples, au lieu d'approprier les lois à la connaissance du cœur humain et aux leçons de l'histoire, qu'il faut attribuer tous les malheurs qu'a éprouvés notre belle France. »

Ce qui apparaissait au milieu de tous ces discours, c'était la pensée qu'il avait suffi de répandre le bruit de sa mort pour faire oublier les droits de son fils. Voilà l'insulte pour laquelle il voulait une réparation éclatante; il cherchait l'occasion de faire un exemple. Dans les récits minutieux qu'il avait entendus, il avait remarqué que le préfet de la Seine, demeuré libre, sans qu'aucun acte de violence ait été exercé sur sa personne, avait obéi aux conspirateurs, sans contester la légalité des actes qu'ils produisaient, reconnaissant de fait un gouvernement s'établissant sur les ruines du sien, méconnaissant les droits de son fils. Bien plus, il avait ordonné les préparatifs nécessaires pour recevoir à l'Hôtel de Ville les membres du nouveau gouvernement. Ce tort était irrémissible à ses yeux, et c'était à lui qu'il avait voulu faire allusion en prononçant ces paroles : « Les magistrats pusillanimes détruisent l'empire des lois, les droits du trône et l'ordre social même. » Mais M. Frochot était un de ses plus anciens serviteurs, un de ceux pour lesquels il avait toujours eu du goût; sa réputation d'honnête homme était fort établie. Il fallait garder une certaine mesure dans la manière de le frapper; il fallait en même temps que la punition

eût beaucoup d'éclat, et fût prononcée sur l'avis des hommes les plus en position de commander l'assentiment général. Il envoya aux sections du Conseil d'État l'ordre d'examiner, chacune en particulier, la conduite du préfet de la Seine, et de délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre à son égard. Pour éclairer cette délibération, il leur fit remettre les pièces relatives à la sédition du 23 octobre, une déclaration du comte Frochot sur les faits qui le concernaient dans cette journée, et une lettre qu'il avait écrite sur le même sujet au ministre de la police. Cet examen et cette délibération furent extrêmement pénibles pour la plus grande partie des membres du Conseil d'État, dont M. Frochot était généralement aimé, et qui tous étaient convaincus de l'innocence de ses intentions.

Toutes les sections, excepté celle des finances, gardèrent les plus grands ménagemens; dans celle-là, M. Defermon procéda avec le zèle le plus rigoureux, posa les questions de manière à obtenir des réponses extrêmement dures. Après avoir énoncé tout au long les questions et les réponses, l'avis de cette section se terminait par la déclaration que, « d'après les faits constatés et reconnus, il y avait lieu de faire rendre par le Conseil d'État, conformément à l'article 75 des constitutions de l'empire, une décision pour autoriser la mise en jugement du comte Frochot, préfet de la Seine; mais qu'attendu la surprise qu'il avait éprouvée, l'égarement d'esprit dans lequel il avait été plongé, enfin les inconvéniens et les difficultés qu'entraînerait une nouvelle procédure, le parti le plus convenable, dans cette circonstance, était de le destituer de sa place. »

M. Bérenger, seul entre tous les membres de cette section, refusa de signer l'avis qui concluait à la destitution; il en rédigea un pour son compte, conçu dans le même esprit que celui de la section de l'intérieur. Cet acte d'indépendance lui fit beaucoup d'honneur.

Le 25 décembre, tous ces avis furent imprimés dans le *Moniteur*, qui contint en même temps un décret par lequel M. Frochot fut destitué de ses fonctions de conseiller d'État et de préfet de la Seine. Il fut remplacé par M. de Chabrol.

LE

ZEND-AVESTA (1)

L'admirable mouvement scientifique qui a marqué la première moitié de ce siècle a ouvert tout un monde nouveau aux recherches des historiens et des philologues. A côté de l'antiquité classique, que l'on connaissait seule jusqu'alors, l'Orient s'est révélé avec la richesse et la variété infinie de ses langues et de ses civilisations. Couronnant l'expédition d'Égypte, les travaux de Champollion vinrent jeter un jour inattendu sur l'ancien empire des Pharaons, dont les monumens nous font remonter jusqu'à plus de quatre mille ans avant notre ère. Quelques années plus tard, les découvertes de Botta et de Layard dans les ruines de Ninive ouvraient des horizons non moins étendus du côté de l'antiquité assyrienne et chaldéenne. Mais c'est l'Inde, surtout, qui parut une véritable révélation aux hommes du commencement de notre siècle. Avec les *Védas* et la civilisation hindoue, ils croyaient toucher aux origines mêmes de l'humanité. La contrée vers laquelle les reportaient ces textes antiques n'était-elle pas ce plateau de l'Asie centrale, que l'on doit sans doute consi-

(1) Le *Zend-Avesta*, traduction nouvelle avec commentaires historique et philologique, par M. James Darmesteter, professeur au Collège de France, forme les tomes XXI, XXII et XXIV des *Annales du musée Guimet*), 3 vol. in-4°. Paris, 1892-1893; Leroux.

dérer comme le berceau des races qui ont peuplé le monde civilisé? Et, de ce point idéal, la civilisation hindoue avait lancé des ramifications dans toutes les directions: c'était d'abord tout le grand développement brahmanique qui est sorti de la religion des *Védas*, et est, encore aujourd'hui, maître de la plus grande partie de l'Hindoustan; puis, plus au sud, le bouddhisme, dont le centre principal a longtemps été l'île de Ceylan, d'où il s'est répandu jusqu'en Chine; enfin, au nord, la Perse et l'ancienne civilisation iranienne, sœur de celle de l'Inde.

Le mirage était d'autant plus fort, que la philologie comparée, née de ces découvertes, ne tarda pas à saisir le lien qui rattachait les langues de l'Inde et de la Perse à celles de l'Europe. On crut avoir découvert la langue mère d'où étaient sorties les langues germaniques, slaves et celtiques, aussi bien que le grec et le latin. La science a dû revenir sur ce point. Il s'est passé pour l'Inde, depuis cinquante ans, un phénomène inverse de celui qui s'est passé pour l'Égypte et pour la Chaldée. Tandis que les recherches poursuivies dans le domaine de l'égyptologie et de l'assyriologie ont eu pour effet de reculer de plus en plus les limites du passé des grands empires orientaux, les travaux faits sur l'Inde n'ont cessé de rajeunir la littérature hindoue, et nous ont montré que les *Védas* eux-mêmes, qui en forment la partie la plus ancienne, sont loin d'avoir la haute antiquité qu'on leur prêtait tout d'abord. Néanmoins, un grand fait restait acquis : la parenté des langues de l'Inde et de la Perse avec celles de l'Europe, et ce fait a servi de base aux merveilleux développemens de la philologie en notre siècle, et nous a livré l'intelligence, fermée jusqu'alors, des langues et des civilisations de l'Inde ancienne.

Une armée de savans de tous pays se lança dans cette voie. Tandis que Bopp posait, du premier coup, les fondemens inébranlables de la philologie comparée, Frédéric Schlegel, Wilson, Prinsep, Hodgson, Pott, Rosen, Weber, Lassen, s'attaquaient aux manuscrits que la société de Calcutta et celle de Bombay ne cessaient de déverser sur l'Europe, et ils entreprenaient de traduire la collection sans cesse croissante des œuvres de cette littérature hindoue, dont le nom est légion. Dans cette société d'hommes, unis par une étroite communauté de recherches, nul n'a exercé, sur la direction de ces études, une action plus profonde qu'Eugène Burnouf. Par la sûreté de sa méthode, la clarté admirable de ses déductions, par cette grande patience qui n'a jamais consenti à devancer les faits scientifiquement acquis, et par l'étendue des études qu'il a embrassées, il a conquis une suprematie incontestée sur les orientalistes de son temps. Le sanscrit, la grammaire com-

parée, le bouddhisme et le pali, le zend, étaient également de son domaine. On a apprécié ailleurs son œuvre.

Parmi les études auxquelles son génie a ouvert des voies nouvelles, le zend, la langue sacrée des écrits de Zoroastre, est sans doute celle où il a laissé la trace la plus profonde et la plus personnelle. On peut dire que la clé du zend nous a été livrée par deux hommes, dont cette découverte restera la gloire impérissable : Anquetil-Duperron, qui nous a rapporté de l'Inde des manuscrits authentiques de l'*Avesta*, et Eugène Burnouf, dont le génie a su les interpréter et mettre en œuvre ces matériaux. Pour arriver à déchiffrer ces textes inconnus, écrits dans un alphabet inconnu lui-même, Eugène Burnouf eut recours aux anciennes traductions pehlvies, elles-mêmes encore en grande partie inexpliquées, de l'*Avesta*. C'est en les rapprochant mot pour mot du texte original qu'il parvint à déterminer les lois de l'interprétation de la langue zende. Il se l'est si bien appropriée, que ceux qui ont poursuivi ses recherches, dans des directions parfois assez différentes, sont tous restés ses tributaires.

La traduction d'un pareil ensemble de textes ne peut, en effet, être l'œuvre ni d'un homme, ni d'une génération. A côté de l'école traditionnelle, fondée par Eugène Burnouf et dont M. Spiegel a été de notre temps le plus illustre défenseur, il s'est formé une école étymologique, qui a pour chefs MM. Roth et Geldner, et qui cherche à résoudre les difficultés encore très considérables que présente l'intelligence de l'*Avesta*, par la grammaire comparée, c'est-à-dire en expliquant directement les mots zends, dont la lecture est aujourd'hui parfaitement déterminée, par les formes correspondantes que fournit la comparaison, soit du sanscrit, soit des autres langues de la même famille.

C'est au milieu de ce débat qu'est venu prendre place M. Darmesteter. Après Burnouf, Westergaard, de Harlez, Spiegel, Roth, Geldner, il n'a pas craint de s'attaquer à l'*Avesta*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a donné sa consécration à ses travaux, en le désignant pour le prix de 20,000 francs, que l'Institut décerne, tous les deux ans alternativement, « à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays, qui s'est produite, pendant les dix dernières années, dans l'ordre des travaux que représente chacune des cinq académies. »

I.

Il est difficile de parler des travaux de M. James Darmesteter sans parler de sa personne, tant l'homme et le savant sont étroite-

ment unis en lui et se pénètrent l'un l'autre, tant il se livre tout entier dans tout ce qu'il écrit. Il l'a prouvé dans les pages touchantes qu'il a placées en tête de la publication des œuvres posthumes de son frère Arsène, cet homme d'une science aussi profonde que discrète, que la mort nous a prématurément enlevé. M. Darmesteter s'est lancé dans la bataille de la vie avec toute son âme, toutes ses convictions, toutes ses aspirations et toutes ses affections. Doué d'un esprit singulièrement clair et pénétrant, maître dans les études ardues où il s'est depuis longtemps fait un nom, il appartient à cette famille d'esprits généreux qui cherchent un lien entre le passé et l'avenir, et, s'il a des partisans et des admirateurs, il provoque aussi la contradiction.

On n'a pas oublié ce *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*, une brochure de vingt pages, pleines de pensées hardies, dans laquelle il revendiquait pour le judaïsme tout ce qu'il y a de plus grand dans le christianisme, et proclamait l'éternité des postulats de la conscience juive. M. Darmesteter a repris les mêmes idées et les a développées dans un volume sur les *Prophètes d'Israël*, qui a soulevé de vives polémiques. Il tient, en effet, du philosophe autant que du savant. C'est aussi un observateur, qui a l'œil ouvert sur tout ce qui touche son âme impressionnable. Ses *Mélanges de littérature anglaise* nous l'ont révélé sous un jour assez nouveau. Il y a en lui un côté par où la fantaisie s'allie à la recherche scientifique la plus austère.

Sa traduction du *Zend-Avesta* ne paraît pas devoir prêter à des discussions passionnées. C'est une œuvre de science pure, fruit de longues années de travail. Il y a plus de vingt ans que M. Darmesteter a entrepris l'étude de l'*Avesta*. Un travail sur *Haurvatât et Ameretât*, ces deux personnifications mythologiques qui symbolisent la santé et l'immortalité, paru en 1875, marqua sa place parmi les interprètes de l'*Avesta*. Deux ans plus tard, il s'attaquait au problème central de la religion de Zoroastre, Ormazd et Ahriman, le principe du bien et celui du mal. Puis, en 1880, on vit paraître dans la collection des *Sacred books of the East*, publiée sous la direction de M. Max Muller, le premier volume d'une traduction anglaise de l'*Avesta*, qui fut bientôt suivi d'un second en 1883. En même temps, il nous donnait ses *Études iraniennes*, qui furent considérées comme faisant époque. Depuis longtemps, on n'avait plus entendu parler du *Zend-Avesta*, et les amis de M. Darmesteter pouvaient craindre qu'il ne se laissât détourner de son œuvre par d'autres travaux, lorsqu'ont paru, presque coup sur coup, dans les Annales du musée Guimet, les trois gros volumes qui forment la traduction complète de l'*Avesta*.

L'homme qui poursuit un but a parfois besoin, pour l'aider à surmonter les difficultés, d'une légère impulsion. Chacun de nous a son génie, qui lui fait reprendre la tâche au moment où il était prêt à l'abandonner. Comment cette traduction, qui avait commencé à voir le jour en Angleterre, nous est-elle revenue? Deux mots mis par M. Darmesteter en tête du premier volume nous le laissent entrevoir : — « A Mary Darmesteter, cette traduction française de l'*Avesta,* commencée en 1877, reprise sur sa prière en 1888, est dédiée par son mari reconnaissant, le 27 février 1892. » — Ainsi, la cause qui avait éloigné de nous momentanément M. Darmesteter nous a rendu son œuvre achevée. Grâce à lui, nous possédons enfin en français une traduction complète des livres sacrés de l'Iran.

Il est peu d'études plus ardues, pour la forme comme pour le fond des idées, que ces vieux livres qui renferment tout ce qui nous reste de la religion de Zoroastre et qu'on désigne sous le nom de *Zend-Avesta.* Les difficultés de toute sorte que présentent l'étude de la langue et l'intelligence de ces textes sacrés sont encore augmentées par l'état fragmentaire dans lequel ils nous sont parvenus.

On se figure volontiers l'*Avesta* comme un recueil de traités philosophiques, de maximes religieuses et de lois, entremêlés d'histoire et de légendes. Peut-être, à l'origine, présentait-il quelque chose de ce mélange qu'on retrouve dans presque tous les livres sacrés de l'antiquité. Actuellement, il s'offre à nous sous un aspect bien différent. Dans les révolutions successives dont la Perse a été le théâtre, la plus grande partie des livres qui le composaient se sont perdus, et il n'en est resté que ceux qui servaient au culte, et qu'un usage quotidien a préservés de la destruction. Il est arrivé pour l'*Avesta*, suivant l'expression de M. Darmesteter, ce qui serait arrivé pour la Bible, si de toute la Bible il ne restait que les livres qui ont été incorporés dans le *Paroissien.*

Il faut faire une exception pour l'un des livres les plus importans de l'*Avesta*, le *Vendidad*, sorte de Thora, que l'on récitait d'un bout à l'autre à l'office principal, et que cette circonstance a préservé de la destruction. Nous possédons en entier les vingt-deux chapitres ou Fargards dont il se compose. Le *Vendidad* s'ouvre par une énumération des contrées iraniennes créées par Ahura-Mazda, et des fléaux qu'Ahriman oppose à la création de chacune d'elles. La première de ces contrées fut l'Airyanem-Vaêjô, le berceau des Iraniens et de l'Humanité, ce « paradis noir, » qui est gâté par deux ennemis : le serpent et l'hiver, créations d'Ahriman. — « A l'acte créateur d'Ormazd, nous dit l'*Avesta*, Angra-Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : le serpent de rivière, et l'hiver, créé des Daêvas. »

Après la création, nous passons au déluge. Dans le second Fargard, Ahura-Mazda raconte à Zarathushtra comment il offrit à Yima Khshaêta (Jamshîd), au beau Yima, au bon pasteur, de porter sa religion aux hommes. Yima refusa, disant : — « Je ne suis pas fait à étudier et à porter ta loi. » — Mais il accepta de multiplier les créatures, de les entretenir, de les gouverner, de veiller sur elles et de bannir du monde la maladie et la mort. Ahura prédit alors à Yima les hivers de malheur qui viendront fondre sur la terre, ainsi que le déluge de neige qui s'étendra, à l'épaisseur d'un *ardevi*, sur les montagnes les plus hautes; et il lui ordonne de construire un *var*, long d'une course de cheval sur chacun des quatre côtés, avec balcon, salles extérieures et cloître, et d'y porter des germes du petit bétail et du gros bétail, des hommes et des plantes, pour les faire échapper à la destruction. Puis, après un chapitre consacré à l'éloge de l'agriculture et à la sainteté de la terre, s'ouvre une sorte de code sacré, plus ou moins théorique, qui forme le corps même du *Vendidad*. La plus grande partie de ce code est occupée par des prescriptions, relatives aux diverses impuretés, qui ne sont pas sans analogie avec celles du *Lévitique*. Le *Vendidad* se termine par le célèbre Fargard de la tentation et de la mission de Zoroastre. Les mauvais esprits se précipitent sur le prophète, du fond des régions du Nord, pour le séduire ou le tuer; mais il les terrasse en invoquant Ormazd qui lui découvre les fondemens de la vraie religion.

Voilà un bel ouvrage, qui, malgré les développemens fastidieux, mais très voulus, de ce long défilé d'impuretés légales, présente une certaine unité. En dehors du *Vendidad*, tous les livres de l'*Avesta* qui nous sont parvenus sont des livres liturgiques.

Le plus important est le rituel du sacrifice, le *Yasna*, auquel il faut joindre le *Vispered*, qui en est une sorte d'abrégé. Dans ce rituel, chaque acte sacré, chaque mouvement du prêtre, chaque nouveau moment du sacrifice est accompagné de formules liturgiques ou d'invocations. Toute une série de recueils de prières, en l'honneur des diverses divinités, pour les jours, les mois, les fêtes des saisons, les *Gâhs*, les *Sirozas*, les *Yashts*, les *Nyayshs*, forment le complément du *Yasna* et viennent en éclairer, par momens, les obscurités. Ces prières n'ont pas toujours le même caractère. Tantôt ce sont de simples élévations; tantôt, comme les Gâthas, comme certains Yashts, ce sont de grands morceaux poétiques qui revêtent la forme d'un dialogue entre le prêtre et le fidèle, ou bien entre Ahura-Mazda et son prophète Zarathushtra. Ces entretiens dialogués servent de prétexte à l'exposition des grandes légendes héroïques de la mythologie persane, ou bien de

ces dogmes du dualisme, de la vérité et de l'erreur, de l'immortalité, qui forment le fondement de la religion de Zoroastre.

« — J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura !

« — Quelle est la première des choses dans le monde du bien? Le bien qui comble les désirs de celui qui le poursuit? . . . .

« — Qui fut le procréateur, le père premier de l'Asha? Qui a frayé un chemin au soleil et aux étoiles? Qui fait que la lune croît et décroît? Voilà les choses et d'autres encore que je veux savoir, ô Mazda ! . . . .

« — Qui a créé l'aspiration de la piété parfaite? Qui a mis l'amour au cœur du père quand il obtient un fils? — Avec les créatures, je veux énergiquement t'aider, ô Mazda ! ô bienfaisant Esprit, créateur de toutes choses.

« — Dis moi par cinq fois ta doctrine, ô Mazda ! et les paroles que révèle dans ses entretiens Vohu-Manô ; et comment on sait parfaitement dans le monde ce qui est bien ; et comment mon âme pourra aller et trouver la joie dans les deux mondes?

« — Dis moi la Religion, qui est la plus excellente des choses, et qui, par la sainteté, fera prospérer les mondes qui la suivent...

« — Quand verrai-je l'heure, ô Mazda ! où sera accomplie ton œuvre, où les hommes rechercheront ma parole, où je serai maître de Haurvatât et Ameretât, récompense de la sainteté promise par ta loi? »

Et le prophète, après avoir reçu la révélation d'Ahura, la transmet au monde dans une proclamation, éclatante comme la trompette et douce comme une parole de bonne nouvelle, que terminent l'éloge des vertus zoroastriennes et l'hymne universel qui, à l'heure de la défaite finale du démon, s'élèvera du monde vers Ahura.

On sent, dans ces développemens, certaines correspondances avec le *Vendidad;* mais elles viennent de ce que les deux livres se répondent l'un à l'autre, comme certains psaumes liturgiques devaient répondre à la lecture des *paraschas* du *Deutéronome* et comme la prière du fidèle répond à la parole du prêtre.

Une des plus grandes difficultés que présente l'interprétation de l'*Avesta*, principalement du *Yasna*, vient de ce que le détail des actes sacrés qu'accompagnait cette liturgie nous est inconnu. Renouvelant le procédé qui avait si bien réussi à Anquetil-Duperron, M. Darmesteter n'a pas craint d'aller chercher les renseignemens qui nous faisaient défaut jusque chez les Parsis de l'Inde, parmi lesquels vit encore la religion de Zoroastre. Il ne faut pas songer à demander aux prêtres l'explication des obscurités de l'*Avesta*. L'intelligence exacte de ces vieux textes s'est perdue chez les Parsis, qui les récitent machinalement, comme certains membres du bas clergé

lisent les offices en latin, ou certains Juifs leurs prières en hébreu, sans les comprendre. Mais on peut espérer obtenir des Parsis l'explication des cérémonies qui se pratiquent, encore aujourd'hui, à peu de choses près, comme au temps des princes sassanides.

M. Darmesteter s'était même flatté de l'espoir qu'il obtiendrait peut-être d'être initié aux mystères du culte. S'il ne fut pas admis à la célébration du sacrifice, il nous apprend qu'il fut traité comme un Dastûr, c'est-à-dire comme un docteur de la loi; grâce à ce titre, il put entrer en relations avec de savans Parsis, dont la conversation lui a fourni bien des renseignemens précieux sur le culte et sur la liturgie, ainsi que ce sentiment vivant de la réalité présente et passée que des textes morts ne peuvent donner. Il a pu enfin se procurer, par leur intermédiaire, d'anciens manuscrits pehlvis, inconnus même de nom en Europe, et, surtout, une édition du *Yasna* donnant, en gujarati, la description des cérémonies qui accompagnent la récitation du texte. L'œuvre de M. Darmesteter se présente ainsi comme une tentative pour concilier l'école traditionnelle et l'école étymologique. En combinant les deux méthodes, il nous a donné une traduction, qui n'est peut-être pas définitive sur tous les points, mais dans laquelle, au jugement d'un des hommes les plus autorisés en ces matières, M. Auguste Barth, il n'est pas une page, pas une ligne, pour ainsi dire, qui ne marque un progrès sur les traductions antérieures. Il a enfin accompagné sa traduction d'introductions et de commentaires qui nous permettent de nous faire une idée d'ensemble de la religion de l'*Avesta*.

II.

L'objet de l'adoration des Mazdéens est le feu sacré, que l'on appelle, suivant sa préparation et son mode d'alimentation, *âtash Bahrâm*, « feu Bahrâm, » ou *âtash âdarân*, « le feu des feux. » La préparation du Bahrâm dure un an : il est formé de seize espèces de feu et concentre en lui l'âme de tous les feux. La préparation et la purification de ces feux demandent des cérémonies compliquées que l'on trouve dans le *Vendidad*. L'Adarân est formé des feux domestiques qui ont servi trois fois.

Le temple du feu ou *Dari-Mihr*, « porte de Mithra, » se compose, qu'il soit consacré à l'âtash Bahrâm ou à l'Adarân, de deux pièces : la chambre des cérémonies, divisée en plusieurs compartimens, et le sanctuaire, la chambre du feu. Celle-ci est bâtie en forme de dôme, rappelant le dôme du ciel. Le feu sacré est placé dans un vase, reposant sur une plate-forme de pierre qui est son

trône. Au-dessus du feu, suspendu au dôme, un vase de métal forme sa couronne. C'est là que, cinq fois par jour, un mobed entre pour accomplir le sacrifice. Il a la partie inférieure du visage couverte d'un voile qui empêche son haleine de souiller le feu sacré, et des gants aux mains. Le sacrifice toutefois ne s'accomplit pas sur le feu sacré, mais sur un autre brasier, placé à côté, qui en est le représentant, non l'égal, et qui est allumé exprès pour la cérémonie et entretenu avec du bois de santal.

Le centre du culte est le sacrifice de Haoma, sorte de gui sacré, doué de vertus mystiques, comme son frère le Soma de la religion védique. Le Haoma terrestre est le représentant d'un Haoma céleste, qui donne l'immortalité. Tous deux se confondent, dans les invocations des prêtres, et se personnifient en un être idéalement beau :

— A l'heure où préside Hâvani, Haoma s'en vint auprès de Zarathushtra qui était à laver l'autel de feu et à chanter les Gâthas.

Zarathushtra lui demanda :

— Qui es-tu, ô homme? toi qui, de tout le monde des corps, es la plus belle créature que j'aie jamais vue, avec ton bel être d'immortel?

Et le saint Haoma, qui éloigne la mort, répondit :

— Je suis, ô Zarathushtra, le saint Haoma qui éloigne la mort. Prends-moi, ô Spitâma; prépare-moi pour me boire; chante en mon honneur des chants de louange que chanteront les Saoshyants de l'avenir.

Et Zarathushtra dit : « Prière à Haoma ! »

Le but de toutes ces cérémonies est la consommation du Parâhôm, liqueur enivrante que les prêtres fabriquent en pilant le Haoma et l'Urvarâm, et en les mêlant avec le lait consacré et le zôhr, l'eau bénite. Le Parâhôm concentre ainsi en lui toutes les vertus des eaux, des plantes et de la vie animale. Le prêtre, avec un rituel où chaque geste, chaque mouvement est strictement déterminé, prend les différens élémens du sacrifice, les apprête, les broie ensemble et boit le breuvage sacré. Il termine cet acte saint en avalant le *darûn*, petit pain rond, sans levain, dont la forme et les dimensions rappellent assez une hostie.

Après avoir consommé l'eau et le pain, le prêtre asperge du liquide sacré le Barsom, symbole de la nature végétale, et en verse le reste dans le puits qui est toujours attenant au temple, faisant ainsi participer la nature extérieure tout entière aux vertus du sacrifice.

Chacun des actes de ce sacrifice est préparé par des invocations à toutes les divinités, et scandé en quelque sorte par une série de

chants ou de prières, qui se terminent toutes par l'*Ashem vohû*, sorte d'hymne en l'honneur de la sainteté suprême :

« La sainteté est le bien suprême, et c'est aussi le bonheur. Bonheur à celui qui est saint de la Sainteté suprême ! »

Le mot de sainteté, qui revient à chaque page dans le *Yasna*, résume toutes les aspirations de la piété mazdéenne, de même que la pureté est au fond de toutes les prescriptions du *Vendidad*, ce code sacré qui rappelle par tant de côtés les lois mosaïques; les deux idées sont étroitement liées, et la pureté n'est qu'une forme de la sainteté. En réalité, c'est la propreté qu'il faudrait dire, plutôt encore que la pureté. La propreté a été une des grandes préoccupations des religions orientales. L'impureté légale a toujours une cause physiologique; chez les Juifs, presque toutes les lois ont une raison d'hygiène : le porc est immonde, parce qu'il est le véhicule de toutes les maladies. Dans l'*Avesta*, l'objet impur par excellence, c'est le cadavre, parce qu'il engendre la corruption et la peste. La purification a pour objet de chasser cette contagion, qui passe du mort au vivant. M. Darmesteter a éclairé d'une vive lumière les causes profondes de toutes les cérémonies dont les Persans entourent la mort. Elles se résument en deux mots : isoler le centre d'infection, détruire ce centre. Tandis que nous nous en remettons à la terre du soin de détruire les germes de corruption, dans le zoroastrisme, c'est souiller la terre et l'empoisonner. « Quand on enterre un cadavre, le génie de la terre, Spênta Armaiti, frissonne. » De là tous les soins pris pour isoler le corps, non-seulement des hommes, mais de la terre même; de là ces fumigations qui détruisent le démon dans toutes les directions où le vent les porte. De là le transfert des corps sur des hauteurs isolées ou sur des tours spécialement construites. Les bêtes fauves et les oiseaux ont vite fait de dépouiller le corps des parties grasses, qui sont le siège principal de la corruption et de l'infection.

De là vient aussi la prohibition de jeter les cadavres à l'eau, crime puni de mort. L'élément fluide, en effet, est le siège et le conducteur principal de l'impureté. C'est par l'eau, diraient les modernes, que les microbes se communiquent : « le sec ne se mêle pas au sec, » dit le *Vendidad*. Le grand purificateur, c'est le feu. Seulement, par l'exagération d'un sentiment mystique, au lieu de l'employer à détruire le foyer de corruption, le Persan ne songe qu'à l'en écarter, et, perdu dans la contemplation de la flamme du feu sacré, il veille avec angoisse à sa pureté.

Toute la religion de l'*Avesta* est faite de ce mélange de préoccupations hygiéniques et de mysticisme; derrière les phénomènes

naturels, le Mazdéen voit partout des êtres surnaturels, et il érige nos microbes en daêvas. « Quand la vie quitte le corps, un démon s'en empare; c'est la Druj du cadavre, *Druj Nasu;* elle fond de la région de l'enfer sous la forme d'une mouche horrible — la mouche des cadavres. Pour la chasser, on approche du mort un chien blanc aux oreilles jaunes. Au moment où le museau du chien touche le mort, la Druj s'enfuit. C'est ce qu'on appelle le *Sag-did*, le « regard du chien. »

On s'est étonné de voir le chien, qui est considéré par la plupart des peuples orientaux comme un animal immonde, jouir chez les Mazdéens, épris à un si haut degré de la pureté, d'une telle estime. La raison n'en serait-elle pas que le chien est l'ami et le protecteur de l'homme, l'adversaire toujours en éveil de ses ennemis, peut-être aussi le gardien des troupeaux, qui sont une des principales préoccupations du législateur perse. Tout un chapitre du *Vendidad* est consacré aux lois destinées à le protéger :

« Mal nourrir un chien de chasse, 50 coups; un chien errant, 70; un chien de garde, 90; un chien de berger, 200. Tuer un chien, de 500 à 800. Tuer un hérisson, 1,000 coups. »

La protection accordée au hérisson, qui est un grand destructeur de bêtes nuisibles, nous explique la cause de celle dont jouit le chien. Elle s'étend, d'ailleurs, à tous les animaux domestiques. Sans prêcher, comme le bouddhisme, la charité universelle envers les êtres, qui oblige l'homme à considérer tous les êtres vivans comme ses frères, le mazdéisme a proclamé les devoirs de l'homme envers l'animal, en particulier envers le bœuf, qui l'assiste dans son travail, le nourrit de sa chair et l'habille de sa peau. L'avènement du zoroastrisme est représenté comme l'avènement de la justice pour les animaux et, suivant l'expression de M. Darmesteter, comme une sorte de 1789 de l'espèce bovine.

Le Hâ 29, qui contient cette proclamation des droits des animaux, s'ouvre par les doléances du bœuf. « L'âme du bœuf pleurait vers les Amshaspands : Pourquoi m'avez-vous créée et qui m'a formée? Me voici en proie au violent, au bandit, au brutal, à qui me déchire, à qui me dérobe. Je n'ai de protecteurs que vous : « Assurez-moi donc une bonne pâture. » Et cette plainte se répercute jusque dans le Bundehesh, qui lui a donné les proportions d'un véritable drame mythologique.

« Lorsque mourut le taureau Evak-dât, le taureau unique, au moment où l'âme du taureau sortait du corps, Gôshûrûn, l'âme du taureau, se tint devant lui, et poussa vers Auhrmazd une plainte aussi retentissante que si 1,000 hommes criaient à la fois : « A qui as-tu laissé le gouvernement des créatures, maintenant que la

destruction est lâchée dans le monde, que les plantes sont desséchées, les eaux empoisonnées ? Où est l'homme dont tu disais : « Je le créerai pour qu'il prêche la sollicitude pour les êtres ? »

Auhrmazd répondit : « Tu es malade, Gôshûrûn, de la maladie d'Ahriman et de la méchanceté que les démons ont déployée sur toi. Si j'avais pu créer cet homme en ce moment, Ahriman ne se serait pas livré à cette violence.

« Gôshûrûn s'avança jusqu'à la sphère des étoiles et répéta sa plainte ; jusqu'à la sphère de la lune et répéta sa plainte ; jusqu'à la sphère du soleil et répéta sa plainte. Alors on lui montra le Frôhar de Zoroastre, et Auhrmazd dit : « Je le créerai dans le monde pour prêcher la sollicitude pour les êtres. Gôshûrûn, satisfaite, accepta alors de nourrir les êtres et consentit à une nouvelle création des animaux dans le monde. »

Le dualisme persan se présente ainsi à nous sous la forme d'une lutte constante du bien contre le mal, qui se poursuit dans le monde des esprits, dans les hommes, dans les animaux, dans les êtres inanimés. Il trouve son expression la plus absolue, mais aussi la plus élevée, dans un passage du *Yasna*, dans lequel Ormazd révèle à Zoroastre les vingt et une paroles qu'il a prononcées dès avant la création du monde.

« Aussitôt que parut le mauvais, Ahura-Mazda dit : Non, au démon, en ces paroles de négation :

« — Non, ni nos pensées, nos enseignemens, nos intelligences ; ni nos vœux, nos paroles et nos actes ; ni nos religions, ni nos âmes ne sont d'accord. »

La même opposition se continue jusqu'au-delà de la tombe. Un des plus beaux passages de l'*Avesta* nous décrit les joies et les souffrances de l'âme, vertueuse ou coupable, dans les trois jours qui suivent la mort, les parfums délicieux et les odeurs infectes qui viennent à elle du midi et du nord, enfin sa rencontre avec une figure féminine, adorablement belle ou d'une laideur repoussante, qui n'est autre que sa propre Daêna.

« Quand un juste meurt, son âme repose pendant trois jours et trois nuits auprès de sa tête, aspirant autant de joie que tout ce qu'en peut contenir tout le monde des vivans. Et, à la fin de la troisième nuit, à l'aube, l'âme du juste se croit portée parmi les plantes et les parfums, et il lui semble que, de la région du Midi, souffle un vent parfumé. Et il lui semble comme s'il aspirait ce vent de ses narines. Et dans cette brise, il croit voir s'avancer une belle jeune fille, brillante, aux bras blancs, haute de taille et droite, aux seins relevés, au beau corps, noble et d'un sang illustre, dans sa taille de quinze ans et belle à l'égal des plus belles créa-

tures. Et l'âme du juste lui demande : « Qui es-tu, vierge, la plus belle vierge que j'aie jamais vue? » Et elle lui répond : « Jeune homme aux bonnes paroles, aux bonnes actions, à la bonne religion, je suis ta propre religion. »

Il y a, dans cette idée de l'homme, jugé par sa propre conduite, par la situation qu'il a prise vis-à-vis de la divinité, c'est-à-dire du bien ou du mal, un sentiment religieux très élevé et empreint du plus pur spiritualisme. Le châtiment du méchant consiste dans le spectacle de sa laideur morale, qui lui apparaît une fois qu'il est mort, voilà comment il faudrait traduire en langage moderne les images de la religion de l'*Avesta*. Ce n'est pas que les supplices soient absens de son enfer; peu de religions ont eu un sentiment plus profond du mal qui pénètre la nature et l'ont accablé de plus de malédictions; et pourtant, la note dominante de toute cette littérature sacrée est une grande douceur. C'est par la prière et par la sainteté que Zoroastre triomphe du génie du mal. Il y a, dans bien des pages de l'*Avesta*, un sentiment de la force de l'esprit et des réalités intangibles, qui exhale comme un parfum évangélique. « Les hymnes à vous chantés sans relâche procurent nourriture et vêtemens. » N'est-ce pas, en quelque mesure, la parole de Jésus : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

III.

A quelle époque nous reporte tout cet ensemble de conceptions et d'idées, qui, par certains côtés, paraissent tenir à la plus ancienne mythologie indo-européenne, par d'autres, se rapprochent de systèmes religieux ou philosophiques beaucoup plus récens? Autrefois, on n'hésitait pas à considérer l'*Avesta* comme l'œuvre de Zoroastre, dont la révolution religieuse aurait amené la séparation des tribus de l'Iran et de celles de l'Inde. Il a fallu beaucoup en rabattre. A mesure qu'on étudiait l'*Avesta*, on y trouvait des traces plus profondes d'influence grecque. Il s'est passé pour l'Iran un fait analogue à celui qui s'est passé pour la littérature védique. Après avoir considéré les *Védas* comme le plus ancien des livres, on est arrivé à y reconnaître une œuvre savante et réfléchie, d'où la rhétorique n'est pas absente, et qui n'est sans doute guère antérieure au temps d'Alexandre. M. Darmesteter va encore plus loin pour l'*Avesta*. Il saute par-dessus Alexandre, et en place la composition, soit après les événemens qui ont amené la chute de la domination grecque en Iran, aux environs de l'an 140

avant Jésus-Christ, soit même sous Vologèse, le prince arsacide contemporain de Néron et de Vespasien, qui paraît avoir inauguré, vers l'an 50 de notre ère, la renaissance zoroastrienne.

Quand on a lu M. Darmesteter, il paraît bien probable que l'usurpateur Keresâni, contre lequel s'élève le *Hôm-Yasht*, n'est autre qu'Alexandre le Grand. Dans ce yasht célèbre, consacré à la louange de Haoma, le saint Haoma, faisant à Zarathushtra l'histoire de ceux qui ont propagé son culte sur la terre et des ennemis dont il a triomphé, raconte qu'il a renversé du trône ce Keresâni qui s'était levé dans l'ambition du pouvoir, et qui disait : « Désormais le prêtre du feu n'ira plus à son gré par le pays enseigner la loi ! » On a souvent rapproché, dit M. Darmesteter, ce Keresâni, renversé par Haoma, du Kriçânou des *Védas*, le gardien jaloux du Soma céleste, l'archer qui lance sa flèche contre le faucon divin qui a enlevé Soma pour l'apporter aux hommes. Le rapprochement est frappant et peut-être exact; peut-être y a-t-il eu un temps où les Iraniens connaissaient un Keresâni mythique qui retient le Haoma dans le ciel et l'envie aux hommes. Mais, une chose certaine, c'est que ce nom de Keresâni, quelle qu'ait été sa valeur ancienne, est appliqué par l'auteur de ces lignes à un personnage purement humain, qui doit trouver sa place dans l'histoire de la Perse. Sans doute, on pourrait songer au grand ennemi des mages, Darius fils d'Hystaspe, l'auteur de la magophonie. Telle était autrefois l'opinion de M. Darmesteter. Mais, quelque liberté que la tradition prenne avec l'histoire, elle ne pouvait aller jusqu'à faire de Darius un maître passager, renversé par le magisme.

La grande usurpation, la seule qui ait failli détruire le zoroastrisme, celle à laquelle la tradition parsie, aussi haut qu'on peut la suivre, c'est-à-dire dès l'époque sassanide, attribue la décadence de la religion et la perte de la plus grande partie des livres sacrés, c'est celle d'Alexandre le Roumi, qui, dit-elle, brûla l'exemplaire complet de l'*Avesta* contenu dans la bibliothèque royale de Persépolis, et massacra les sages de l'Iran, avant d'être précipité dans l'enfer. Alexandre est le troisième membre de cette trinité de tyrans exécrés, qu'Ahriman avait voulu rendre immortels, pour la ruine plus complète du monde : Zohâk, Afrâsyâb, Alexandre. Mais les deux premiers sont antérieurs à l'apparition de Zoroastre ; de sorte qu'Alexandre reste seul pour assumer le rôle de persécuteur du zoroastrisme.

La tradition pehlvie s'accorde bien avec cette manière de voir. Un texte pehlvi du haut moyen âge, le *Bahman Yasht*, appelle Alexandre le *Kilisyak*, « le brigand; » or, ce terme est précisément celui qui, dans la traduction pehlvie du *Hôm-Yasht*, rend Kere-

sâni. Il a servi par la suite à désigner les infidèles du pays de Roum, c'est-à-dire les chrétiens byzantins. Qui sait même si, dans l'adaptation de ce terme aux chrétiens, il n'y a pas eu un jeu de mots plus ou moins inconscient sur le nom des chrétiens, Christiani, Keresâni, Kilisyak? Quoi qu'il en soit, la traduction de Keresâni par Kilisyak nous prouve que, d'après la plus ancienne tradition pehlvie, le Keresâni désignait Alexandre.

Ainsi s'expliquerait ce fait, étrange au premier abord, que l'organisation politique de l'*Avesta* ne connaît pas un empire iranien, ayant à sa tête un roi des rois. Le titre qui désigne l'autorité suprême est celui qui, dans les inscriptions de Darius, désigne les satrapies. C'est que, à l'époque où fut rédigé l'*Avesta*, le titre de roi des rois avait passé des souverains perses à Alexandre et à ses successeurs, les Séleucides et les Ptolémées. Les inscriptions phéniciennes et grecques nous en ont apporté la preuve. En plusieurs endroits, d'ailleurs, l'*Avesta* paraît combattre le bouddhisme, dont l'apparition et les migrations en dehors de l'Inde peuvent être datées avec une très grande approximation et nous ramènent à peu près à la même époque.

Aux argumens tirés de l'histoire viennent se joindre d'autres preuves qui tiennent au fond même des idées de l'*Avesta*. Immédiatement au-dessous d'Ahura-Mazda, la mythologie avestéenne place un génie, nommé Vohu-Manô, « la Bonne pensée, » le premier des Amshaspands, qui est, suivant le Bundehesh, cette amplification persane des parties cosmogoniques de l'*Avesta*, « la première création spirituelle d'Ormazd, le principe moteur du monde créé par lui. » Or, cette bonne pensée présente, sinon pour la forme, du moins pour l'idée dont elle est l'expression, une analogie qu'il est difficile de méconnaître, avec la Parole, le Logos, qui joue un si grand rôle dans la philosophie judéo-alexandrine. Comme le Logos, comme la Sapience, Vohu-Manô est le premier né de tous les êtres, et c'est avec lui qu'Ahura se consultait, lorsqu'il procédait à ses créations successives. Peut-être l'idée morale tient-elle une plus large place dans la conception persane, mais, au fond, Vohu-Manô se confond avec la pensée d'Ahura-Mazda : « C'est par ta pensée, dit un des Gâthas, qu'à l'origine, ô Mazda, tu as formé et nous, et le monde, et la religion, et les intelligences ; que tu as mis la vie dans le corps (comme Dieu, dans la *Genèse*, donne la vie à l'homme en soufflant dans ses narines un souffle de vie) ; que tu as créé les œuvres et la doctrine, et que tu inspires leur désir à ceux qui y aspirent. »

Le prologue des Proverbes qui porte, presque à chaque ligne, l'empreinte profonde de cette philosophie, dont s'est pénétré l'esprit juif

dans les deux derniers siècles avant l'ère chrétienne, exprime la même idée, presque sous la même forme :

L'Éternel m'a possédée au commencement de toutes choses,
Avant aucune de ses œuvres, dès l'origine.
Dès l'éternité j'ai été formée,
Dès le principe, avant la naissance de la terre.
Je fus conçue avant que l'abîme n'existât,
Ni les sources, réservoirs des eaux.
Quand il dressa les cieux, j'y étais.
Quand il posa les fondemens de la terre
J'étais son ouvrière à ses côtés
Et je faisais ses délices toujours,
Me jouant sans cesse en sa présence,
Me jouant sur la face de sa terre,
Et trouvant mes délices parmi les Benê-Adam.

Le zoroastrisme a-t-il pris cette notion à la philosophie néo-platonicienne? L'a-t-il puisée directement dans la littérature juive, ou bien dans le fonds commun des idées qui régnaient un peu partout à cette époque? On pourra discuter sur ce point. En tout cas, cette doctrine sent son temps, et ne saurait, sous cette forme, remonter bien haut.

Il est encore beaucoup d'autres points de contact entre l'*Avesta* et les anciens récits des livres mosaïques : la création du monde en six jours, le déluge, le partage de la terre entre les trois fils de Thraêtaona, et le cadre même de la révélation d'Ormazd à Zoroastre, qui nous rappelle le dialogue entre Jéhovah et Moïse, d'où sort la loi. Voici dès lors la question qui se pose : Sont-ce les Juifs qui ont emprunté ces idées à la Perse, ou bien est-ce l'*Avesta* qui s'est inspiré de la Bible? En général, on n'hésitait pas à répondre que l'emprunt venait du côté des Juifs. Que de fois n'avons-nous pas entendu citer la ressemblance de la création biblique avec celle de l'*Avesta* comme une preuve de la date récente de la composition de la *Genèse!* C'était le grand cheval de bataille de M. d'Eichthal. Or, voici M. Darmesteter qui vient nous déclarer, après une étude approfondie, que c'est l'*Avesta* qui a copié la Bible. Je suis porté à croire que M. Darmesteter a raison, d'une façon générale, sans pourtant qu'il soit possible de l'affirmer pour tous les points. Il y a tout un fond d'idées cosmogoniques sur lequel a vécu l'ancien Orient, et qui a fait l'objet d'échanges multiples, dans lesquels il est parfois très difficile de dire de quel côté vient l'emprunt, ni même s'il y a eu emprunt direct.

Le récit du déluge peut nous en fournir un exemple. Nous avons parlé de ce déluge de neige, annoncé par Ahura-Mazda au fidèle Yima, et des instructions qu'il lui donna pour y échapper et pour

sauver, non-seulement l'humanité, mais l'ensemble des créatures. La ressemblance avec le déluge biblique est frappante et va dans les moindres détails. C'est la même indication des dimensions que doit avoir l'asile réservé au genre humain, la même manière d'y faire entrer les bêtes deux à deux, la même préoccupation d'en exclure les animaux impurs et difformes, ou du moins d'en restreindre autant que possible le nombre ; il n'y a pas jusqu'à l'oiseau Karshiptan, qui doit porter la religion de Mazda dans le Var fait par Yima, qui ne rappelle la colombe de l'arché de Noé. Et pourtant, je ne crois pas que le déluge de l'*Avesta* soit imité de celui de la *Genèse*. Depuis la découverte du récit chaldéen du déluge, il n'est plus permis de douter que le récit de la *Genèse* n'en ait été pris. La démonstration a été faite d'une façon complète. Le récit biblique est une réduction du récit chaldéen, dans laquelle on a supprimé la plupart des élémens mythologiques, diminué toutes les proportions, de façon à ne laisser qu'un récit passablement théorique, mais qui ne fait que mieux ressortir la grandeur de l'idée religieuse que le vieux narrateur jehoviste a introduite dans ce cadre. Ainsi, le récit du déluge biblique vient de la Chaldée, il ne vient pas de la Perse; mais cela ne veut pas dire que le récit du *Vendidad* soit pris à la *Genèse*. Sans doute, certains traits que nous avons relevés pourraient y faire croire. Mais, à côté de ceux-là, il en est d'autres qui reproduisent presque mot pour mot le récit chaldéen du déluge et qui ne se trouvent pas dans la Bible. C'est ainsi qu'Ahura-Mazda ordonne à Yima de réunir dans l'arche « des germes d'homme et de femme, les plus grands, les plus beaux, les meilleurs qui soient sur toute la terre, des germes de toutes les espèces d'animaux et de toutes les plantes. » Voici maintenant le passage correspondant de la genèse chaldéenne :

« Tout ce que possédais, je le réunis ; tout ce que je possédais d'argent, je le réunis ; — tout ce que je possédais d'or, je le réunis ; — *tout ce que je possédais de semences de vie de toute nature, je le réunis.* — Je fis tout monter dans le vaisseau ; mes serviteurs mâles et femelles, — le bétail des champs, les animaux sauvages des campagnes et les fils du peuple, je les fis tous monter. »

La façon même dont est introduit le récit du déluge dans l'*Avesta*, où il est présenté comme une révélation d'Ormazd, qui raconte à Zoroastre l'histoire d'Yima, est plus éloignée du récit biblique que du récit chaldéen, dans lequel aussi c'est Hasisatra, le Xisuthrus de Bérose, le Noé chaldéen, qui révèle à Izdubar l'histoire de sa conservation et les délibérations des dieux. Nous croyons donc que le déluge de neige de l'*Avesta* est une forme très altérée de l'ancien récit chaldéen, enluminée de certaines touches bibliques peut-être, qui existait en Perse d'une façon indépendante, et avait longtemps

flotté dans la tradition orale, avant que ne pût s'opérer cette infusion des idées juives dans la religion de l'*Avesta*.

On ne saurait nier d'ailleurs que la religion de l'*Avesta* ne contienne des élémens antérieurs à l'époque des rois parthes arsacides, et dont quelques-uns appartiennent au fonds commun des religions indo-européennes, remontant ainsi jusqu'à l'époque où les Hindous et les Iraniens ne s'étaient pas encore séparés et vivaient en commun sur les pentes de l'Airyanem Vaêjô. Les inscriptions cunéiformes achéménides nous ont appris à connaître le dieu suprême de Zoroastre et de l'*Avesta*, Ahura-Mazda, comme le grand dieu des anciens rois de Perse ; c'est déjà lui que Cyrus, Xerxès, Darius invoquent dans tous leurs discours, et c'est sa figure, coiffée d'une tiare et encadrée dans deux grandes ailes éployées, qui surmonte tous leurs bas-reliefs. Mais ses origines sont encore plus anciennes. Ce Dieu suprême de l'*Avesta*, « le Seigneur omniscient, » ancien dieu du ciel, analogue à Zeus et à Jupiter, trouve son parallèle dans le dieu suprême des Védas, dans Varuna, l'*Asura Viçvavedas*, « l'Asura qui sait toutes choses. » Ahura et Asura sont un même mot et un même dieu. De même, Mithra, l'Apollon iranien, est identique au Mithra védique. La parenté des deux religions se poursuit dans les mythes qui mettent aux prises, des deux côtés, la lumière et les ténèbres, ainsi que dans les histoires des héros de la première humanité. On la retrouve enfin dans le feu sacré du foyer, Agni en Inde, Atar en Perse, et dans la liqueur sacrée du Haoma, identique, ainsi que nous l'avons dit, au Soma védique. On pourrait songer à expliquer cette ressemblance par des emprunts faits à une époque historique, par un échange d'idées, résultat de la propagande religieuse; mais une religion aussi importante que celle des Perses n'adopte pas tout d'un bloc les principes qui en forment les élémens constitutifs. On conçoit que le culte de la déesse Anaïtis ait pu pénétrer à une certaine époque en Perse, nous pouvons même préciser la date de son introduction ; on comprendrait moins qu'Ahura-Mazda, Mithra, le feu sacré et le Haoma fussent étrangers au fond même de la religion iranienne.

Ainsi donc, des élémens anciens englobés dans un cadre récent qui est l'*Avesta* des Sassanides, voilà la conclusion à laquelle on arrive de plus en plus. C'est aussi, en faisant la part des différences de temps et de milieux, la conclusion à laquelle conduit l'étude critique des livres qui composent l'Ancien-Testament. Seulement, dans la Bible, on peut encore discerner les élémens dont s'est formé le livre actuel, et remonter dans plus d'un cas à la source. Pour l'*Avesta*, tel que nous le possédons, ce travail n'est pas possible, suivant M. Darmesteter. Il n'est pas un des morceaux dont se compose ce

vaste ensemble, si mutilé, dont on puisse dire qu'il est plus ancien que les autres et qu'il remonte au-delà de l'époque arsacide. Peut-être tout le monde ne partagera-t-il pas cet avis. M. Darmesteter lui-même a modifié bien des choses dans sa manière de voir, depuis le jour où il a abordé l'étude de l'*Avesta*, mais sans cesser d'être conséquent avec lui-même, et ses variations ne sont que le résultat de l'application des mêmes principes. L'aboutissant n'est plus le même, la ligne n'a pas changé. C'est là le point essentiel. Dans les matières scientifiques, on ne peut prétendre à la vérité absolue, il faut y tendre. Ce qui importe, c'est que la direction soit bonne. Il est facile de plaisanter les variations de la science et d'invoquer contre la méthode critique l'incertitude de ses résultats. Mais les variations sont la condition du progrès et la marque de la vie. Et quelle science est plus vivante que celle de ces anciennes civilisations orientales? Au lieu de contes, échafaudés sur quelques paroles mal comprises des historiens anciens qui n'étaient eux-mêmes pas toujours bien renseignés, nous nous trouvons en présence de la réalité, prise en pleine vie dans les livres antiques que la science philologique nous a rendus.

Sans doute, on éprouve quelque déception à voir rabaisser de centaines, quelquefois de milliers d'années, des écrits auxquels l'imagination se plaisait à prêter une antiquité fabuleuse ; mais n'est-ce pas quelque chose de replacer les faits dans leur véritable milieu, où ils se comprennent et où ils s'expliquent les uns les autres, et de les faire rentrer dans les lois de l'esprit humain, au lieu de les reléguer dans des temps préhistoriques où ils nous apparaissaient comme des prodiges inexplicables. Si l'imagination y laisse quelques-unes des brillantes couleurs de sa robe ondoyante, l'esprit éprouve à ces déductions la satisfaction profonde que donne la conquête de la vérité; et, au-dessus du soubassement solide formé par l'histoire, il voit se dresser la véritable antiquité, dont la tête se perd dans les nues. Nous n'en distinguons pas encore tous les traits ; mais ce que nous en entrevoyons suffit pour nous permettre d'en saisir les proportions et les lignes générales, et d'en mesurer la grandeur. D'autres s'élèveront plus haut que nous. L'essentiel est d'avoir une base solide et de ne procéder que sûrement et pas à pas, en partant du certain pour expliquer l'incertain ; c'est le travail de l'histoire; et à un point de vue plus général, c'est celui que poursuit dans tous les domaines l'esprit humain au travers de ses efforts pour arracher au passé le secret des origines de l'humanité.

PHILIPPE BERGER.

LA CHIMIE

DANS

L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

I.

LES GRECS, LES LATINS, LES SYRIENS.

I. *Collection des anciens Alchimistes grecs*, texte et traduction, avec la collaboration de M. Ch.-Em. Ruelle, 3 vol. in-4°, 1887-1888. — II. *Les Origines de l'Alchimie*, 1 vol. in-8°, 1885. — III. *La Chimie au moyen âge*. Tome Ier : *Essai sur la transmission de la science antique, Doctrines et pratiques chimiques;* tome II : *l'Alchimie syriaque*, texte et traduction, avec la collaboration de M. Rubens Duval; tome III : *l'Alchimie arabe*, texte et traduction, avec la collaboration de M. Houdas.

La science moderne est fille de la science antique, c'est-à-dire de la science grecque : ce sont les Grecs qui ont constitué la science sous la forme que nous connaissons aujourd'hui. En effet, avant les Grecs, il n'existait pas de science rationnelle proprement dite, dégagée de toute attache mystique et sacerdotale. Si l'astronomie était cultivée en Égypte et en Chaldée, c'était d'abord pour fixer les époques des fêtes religieuses, et en maintenir la corrélation avec les phénomènes naturels de l'agriculture. C'était aussi pour déterminer les enchaînemens mystérieux que l'astrologie fixait entre la

position des astres et les événemens privés ou publics, d'après cette croyance que la vie des hommes et le développement des phénomènes étaient déterminés par la fatalité des influences sidérales qui avaient présidé à leur naissance. La géométrie et la mécanique avaient été poussées assez loin à Babylone, à Thèbes et à Memphis, dans leurs applications au mesurage des champs et à la construction des édifices, comme en témoigne l'étude des monumens indestructibles de la vieille Égypte : l'équilibre de ceux de la Chaldée, construits en briques, effondrés aujourd'hui, avait exigé des connaissances du même ordre, peut-être encore plus développées. Mais les opérations de l'une et de l'autre étaient toujours accompagnées de prières et d'invocations magiques. Dans un autre ordre, c'est sur les traitemens que l'on faisait subir aux métaux, aux poteries, aux verres colorés, aux étoffes teintes, que la science expérimentale s'est exercée d'abord, et la perfection des pratiques d'alors est attestée par les débris des civilisations rassemblés dans nos musées. Or les vieux manuscrits alchimiques nous disent que ces pratiques étaient exposées dans le *Livre du Sanctuaire du temple*. La médecine y reconnaît aussi ses origines. Ce n'était pas là une vaine métaphore. Les temples, en effet, étaient dans l'Orient antique le dépôt de toute science : aujourd'hui même c'est autour des mosquées que se groupe tout l'enseignement musulman. Mais les membres du sacerdoce d'autrefois n'auraient jamais imaginé que leur double rôle de prêtre et de savant pût être distingué. Ils associaient les pratiques scientifiques avec les prières et les rites religieux, dont l'accomplissement était réputé indispensable pour celui des opérations elles-mêmes. La notion du miracle, accordé par la faveur des dieux et au besoin imposé à leur volonté par les formules de la magie, était jugée inséparable de l'action secrète des forces naturelles.

Ce furent les Grecs qui opérèrent la disjonction et qui fondèrent ainsi, à partir du VIe siècle avant notre ère, la science rationnelle, dépouillée de mystère et de magie, telle que nous la pratiquons maintenant. L'époque alexandrine vit le triomphe de la nouvelle méthode : alors l'astronomie fut pleinement dégagée de l'astrologie, la géométrie séparée des rites antiques des *agrimensores*, la médecine et la chirurgie débarrassées des pèlerinages et des pratiques superstitieuses, la chimie rendue indépendante des incantations par lesquelles on croyait assurer le succès des manipulations.

Il en fut ainsi, en principe du moins et pour les esprits les plus éclairés. Car la partie mystique et charlatanesque de ces sciences, leur association avec les prières et les invocations mystérieuses, ne disparurent pas subitement. Elles persistèrent dans l'antiquité ; elles

reprirent même une nouvelle faveur, à mesure que la culture antique tombait en décadence. Elles furent aussi en honneur pendant tout le moyen âge, et elles règnent encore en Orient.

La science européenne a repris peu à peu, depuis le XVI[e] siècle, la ferme tradition des philosophes helléniques ; elle s'est débarrassée du vieil attirail des dogmes et des opérations chimériques et elle a poursuivi sans relâche la construction de l'édifice fondé par les Grecs. Si le travail accumulé des générations l'a élevée à une hauteur non soupçonnée des anciens et s'il en a étendu les applications dominatrices à toutes les branches de l'organisation sociale, cependant nous avons le droit de dire que nos méthodes et notre esprit moderne ne seraient certes pas désavoués par un Archimède ou par un Aristarque de Samos : à la lecture de nos ouvrages, ils reconnaîtraient leurs légitimes héritiers.

Mais entre la science grecque et celle des modernes, il y a un intervalle de plus de seize siècles, pendant lequel la transmission des faits, des idées, des méthodes, n'a pas eu lieu directement. Elle s'est effectuée par des intermédiaires, d'un esprit moins ferme et imbus des anciens préjugés. De là un mélange de raison pure et de mysticisme, qui a dominé la science vers la fin de l'empire romain et pendant tout le moyen âge. En raison même de cette association de deux élémens contraires, et devenus depuis inconciliables, la science gréco-alexandrine a pris une figure étrange, aux débuts de l'ère chrétienne, à une époque où le pur rationalisme de Démocrite, d'Aristote et de leurs premiers disciples avait fléchi. De là ce curieux amalgame, où les notions positives de la chimie proprement dite se confondent avec les rêveries du gnosticisme et les derniers restes des traditions religieuses de la vieille Égypte. Ce mélange a duré même en chimie plus longtemps que dans toute autre science, et c'est seulement à la fin du siècle dernier que la chimie s'est affranchie complètement de ces idées singulières et constituée sous une forme purement scientifique. La longue histoire de ses progrès successifs et de ses tentatives systématiques, à la fois dans l'ordre pratique et dans l'ordre philosophique, est des plus remarquables, et je me propose d'esquisser aujourd'hui le tableau de l'une des périodes les plus intéressantes de cette histoire : je veux parler de la période qui a suivi l'époque alexandrine et qui a précédé la connaissance et l'acclimatation définitive de l'alchimie, au XIII[e] siècle, dans l'Europe occidentale.

Cette étape est dominée par le nom des Arabes, auxquels les écrivains les plus répandus rattachent en général les progrès accomplis depuis les Grecs dans la plupart des sciences. Souvent même on a été jusqu'à attribuer aux Arabes la découverte même de la

chimie, opinion qui tombe devant la connaissance exacte des auteurs originaux.

J'ai consacré près de dix ans à ces études, et publié pour la première fois les textes des chimistes grecs d'abord, puis ceux des chimistes syriens et arabes, demeurés jusque-là ensevelis dans les grandes bibliothèques de Paris, de Londres et de Leyde; on dédaignait de les lire, parce qu'on les regardait comme chimériques et inintelligibles. Il y a cependant dans ces vieux textes une science réelle et profonde, mélangée, à la vérité, de notions erronées sur la transmutation des métaux, et de prétentions illusoires et souvent charlatanesques. J'ai cherché à dégager de cet alliage le côté scientifique proprement dit; et j'ai montré la source de l'erreur fondamentale de l'alchimie dans les théories philosophiques de Platon et d'Aristote sur la constitution de la matière. Je me propose de retracer aujourd'hui, aux lecteurs de la *Revue*, les notions acceptées par les alchimistes grecs et de leur présenter la suite de mes études sur les alchimistes syriens, arabes, et sur les commencemens de l'alchimie latine, telle qu'elle s'est développée, au moment même de cette première réapparition des arts et des lettres antiques au XIIIe siècle, qui précéda la grande et définitive renaissance du XVIe.

I. — L'ALCHIMIE GRECQUE.

Rappelons d'abord les faits découverts par les alchimistes grecs, ainsi que les idées et les théories qui leur servaient de guides; ces faits et ces idées sont le point de départ des développemens ultérieurs.

Les métaux purs ne se rencontrent guère dans la nature, à l'exception de l'or, exploité de tout temps à l'état natif, dans les alluvions des fleuves, ou dans les roches des diverses époques géologiques. On trouve aussi dans les mêmes conditions un alliage natif d'or et d'argent, appelé par les anciens or blanc ou électrum, et qui fut regardé comme un métal particulier jusque vers le VIe siècle de notre ère : il a même été employé dans la fabrication de la monnaie par les Lydiens, puis par les villes grecques de l'Asie-Mineure, jusque vers le temps d'Alexandre. Mais cet alliage ne présente aucune fixité dans ses propriétés, les proportions relatives des deux composans étant variables. En raison de cette diversité même, il a joué un rôle important dans les idées et les tentatives des alchimistes, relatives à la transmutation des métaux; car on pouvait en extraire à volonté de l'or ou de l'argent, suivant les traitemens employés : de là l'opinion que l'électrum était susceptible d'être changé dans l'un ou dans l'autre des deux métaux nobles.

Ces idées et ces tentatives semblaient d'ailleurs confirmées par les pratiques métallurgiques usitées dans la fabrication des autres métaux. Le fer, le cuivre, le plomb, l'étain, l'argent même, ne préexistent point dans la nature, sauf dans des minéraux exceptionnels ; ils s'y trouvent d'ordinaire à l'état de composés oxydés ou sulfurés, et ce sont en réalité des produits engendrés par l'art humain. En effet, c'est en soumettant les derniers composés à des réactions plus ou moins compliquées, où interviennent le feu, les agens combustibles, la cuisson, le grillage au contact de l'air, que l'on prépare les divers métaux. Ces préparations étaient accomplies autrefois, en vertu d'un empirisme traditionnel dont les origines se perdent dans la nuit des âges. Depuis un siècle à peine, les chimistes ont réussi à s'en rendre compte et à les perfectionner, à l'aide de notions plus précises, fondées sur les théories de la science moderne. Notre temps d'ailleurs assiste à une transformation plus radicale encore dans la métallurgie, par suite des découvertes de l'électrochimie. Mais dans l'antiquité tout reposait, je le répète, sur un empirisme, à peine dirigé par de vagues analogies.

Or, les métaux que les anciens obtenaient ainsi et mettaient en œuvre n'étaient pas toujours des métaux purs. Il existait pour eux une multitude de variétés de cuivre et de plomb. Par exemple, le plomb noir et le plomb blanc furent d'abord distingués : le premier était notre plomb moderne, le second est devenu notre étain ; mais ces noms s'appliquaient aussi à d'autres métaux et alliages, tels que l'antimoine, obtenu par le grillage et la réduction de son sulfure, dans certaines conditions décrites par Dioscoride ; de même quelques alliages d'argent, désignés à l'origine sous le nom grec de *cassitéros*, qui fut affecté plus tard à notre étain ; le *stannum* de Pline offre encore ce double sens.

Les alliages blancs, à surface brillante et peu altérable, avaient reçu un nom particulier, celui d'*asem*, ou argent égyptien, qui reparaît sans cesse chez les alchimistes grecs et se confond avec celui de l'argent sans titre défini (*asémon*) : ce nom était donné à des matières fort diverses, depuis l'étain pur jusqu'à l'électrum.

De même le métal désigné sous le nom de *chalkos* en grec, *æs* en latin, nom qui comprenait des espèces innombrables ; à tel point que nos traductions modernes emploient indifféremment les noms d'airain, de cuivre et même de bronze pour le représenter : mais ces traductions sont presque toujours incertaines et souvent inexactes. Le cuivre pur des modernes est trop mou pour servir à forger des armes ou des outils solides, et les noms grecs et latins expriment d'ordinaire des alliages. Aussi les anciens attribuaient-ils aux cuivres diverses couleurs, et ils en spécifiaient l'espèce par des adjectifs tirés soit de ces couleurs même, soit du

lieu d'origine. Tels étaient le cuivre rouge ou cuivre de Chypre, *æs cyprium*, épithète qui est devenue au temps de l'empire romain le nom propre du métal, *cuprum;* tels le cuivre jaune, le cuivre blanc, etc. Le cuivre jaune embrassait à son tour bien des variétés, car sa composition variait extrêmement. Rappelons d'abord les bronzes, alliages de cuivre et d'étain, employés pendant des siècles à la fabrication des armes, jusqu'au jour où ils furent détrônés par les progrès de la fabrication et de la trempe du fer. Au temps de l'empire romain, on désigna l'un de ces alliages, qui servait à faire des miroirs, par le nom de Brindes, lieu où se trouvaient les fabriques : *æs brundusinum*, d'où est venu notre mot *bronze;* d'autres alliages de diverses nuances, jaunes ou blanchâtres, unissaient au cuivre le plomb et le zinc, métal inconnu des anciens à l'état de pureté, mais dont ils connaissaient les minerais, appelés *cadmies* ou *calamies* naturelles, d'où nous avons fait le mot calamine. La fusion de ces minerais avec ceux du cuivre engendrait des métaux semblables à notre *laiton*, dont le nom même a été dérivé de celui d'*electrum*, par suite des altérations successives que l'industrie a fait subir au vieux métal lydien, depuis l'antiquité jusqu'au XIIe siècle de notre ère.

Tandis que certains des composés du cuivre acquéraient ainsi des noms particuliers, en raison de l'importance de leurs applications ; au contraire, parmi les nombreux alliages du cuivre à teinte jaune, il en est d'autres, usités dans l'antiquité et au moyen âge, qui sont tombés en désuétude : par exemple, les combinaisons que le cuivre forme avec l'arsenic et l'antimoine, intermédiaires éminemment aptes à permettre l'association des corps, tels que le fer opposé au cuivre ou à l'étain, métaux rebelles à une union plus directe. La chimie moderne ne connaît plus guère ces alliages. Cependant, nous avons vu ressusciter, il y a une vingtaine d'années, parmi les brevets d'invention, un alliage de cuivre et d'antimoine, doué de l'apparence et de la plupart des propriétés de l'or; on pourrait même le faire passer pour lui, auprès des personnes inexpérimentées et peu au courant des méthodes infaillibles de l'analyse moderne. Or cet alliage était connu des alchimistes grecs, et il figure dans les traductions syriaques de leurs œuvres.

Ainsi, dans l'antiquité et au moyen âge, il existait une foule de métaux artificiels, rangés sous ces catégories générales de plomb, de fer, de cuivre, d'étain, d'électrum, enfin d'or et d'argent.

Ce n'est pas tout : de même que l'argent pur était confondu dans la pratique des orfèvres avec les divers alliages désignés sous le nom d'*asem*, le nom même de l'or ne s'appliquait pas seulement à l'or pur ; mais les orfèvres l'avaient étendu aux alliages de ce corps avec

le cuivre et d'autres métaux, alliages inégalement riches, servant à fabriquer des bijoux à bas titre, qu'ils s'efforçaient de faire payer comme or pur par leurs cliens. Ces usages et ces pratiques frauduleuses subsistent, même de nos jours, en Orient et partout où la loi n'a pas établi des règles invariables et des pénalités sévères pour fixer le titre des objets d'or et d'argent livrés à la vente. La fraude est perpétuelle dans ce genre d'industrie, en raison des primes considérables qui lui sont offertes par le prix élevé des objets.

Ces faits étant connus, il est facile de concevoir les idées et les théories des alchimistes et de se représenter leurs pratiques et leurs espérances.

En effet, la première notion qui leur apparaissait comme établie par l'expérience, c'était celle de la variabilité des propriétés des métaux. La définition théorique de nos corps simples, qui restent immuables dans leur nature et dans leur poids, à travers la suite des métamorphoses, ne s'est dégagée que lentement, et elle n'est même devenue certaine pour les chimistes que depuis un siècle à peine. Sans doute, l'esprit positif des législateurs romains avait aperçu la nécessité d'employer de l'or et de l'argent purs, ou alliés à un degré fixe, dans la fabrication des monnaies, destinées à servir d'unité pour les transactions. Mais c'était là une prescription pratique et non un principe scientifique. Si les artisans qui maniaient ces métaux savaient obtenir des corps doués de la pureté légale, cependant ils ne possédaient aucun signe pour distinguer si de tels corps représentaient réellement un métal unique et inaltérable dans son essence ; ou bien s'il s'agissait d'un certain terme conventionnel, dans la suite indéfinie des transformations de la matière.

Ces définitions légales s'appliquaient d'ailleurs uniquement à l'or et à l'argent. Quant au cuivre, au plomb, à l'étain, rien ne prouvait que quelqu'une de leurs espèces sans nombre représentât, de préférence aux autres, un état fondamental, auquel l'ensemble de celles-ci dût être rapporté. Bref, l'or, l'argent, le cuivre, le plomb étaient, en réalité, aux yeux des alchimistes des mélanges ou composés, dont on pouvait modifier à volonté les propriétés, en y ajoutant, ou en en retranchant certains composans.

L'unité fondamentale de la matière résidait au-delà. Elle était subordonnée à l'existence des quatre élémens : la terre, l'eau, l'air et le feu, dont l'association, suivant Platon et Aristote, constitue tous les êtres de la nature. Nous savons aujourd'hui, depuis les découvertes faites en chimie il y a un siècle à peine, que ces élémens antiques ne sont pas des substances véritables, mais les symboles des états fondamentaux de la matière, tels que la solidité, la liquidité, la gazéité, tous états statiques ; le quatrième élément,

le feu, représentant un état dynamique des corps. Au contraire, ces symboles avaient un caractère vraiment substantiel pour les alchimistes, caractère précisé par l'identification approximative de leurs prétendus élémens avec certains produits, dans lesquels les propriétés correspondantes à l'un des élémens paraissaient résider d'une façon plus éminente. Ainsi on lit ce qui suit dans Comarius, auteur contemporain d'Héraclius : « Le feu a été subordonné à l'eau et la terre à l'air ; » le nom de chacun de ces élémens étant surmonté dans les manuscrits par le signe du corps qui le représentait pendant l'opération à laquelle Comarius fait allusion. Au-dessus du mot feu, on lit le signe du soufre ; au-dessus du mot eau, le signe du mercure ; au-dessus du mot terre, le signe du molybdochalque (alliage de plomb et de cuivre) ; au-dessus du mot air, le signe du mercure de nouveau (sans doute à l'état de vapeur). Ces désignations n'avaient, d'ailleurs, rien de spécifique : dans un autre article grec, intitulé *le Travail des quatre élémens*, une liste de produits multiples répond à chaque élément, envisagé comme catégorie générique. Le pseudo Raymond Lulle, alchimiste latin, emploie continuellement ce symbolisme : par exemple dans la description de la fabrication des pierres précieuses artificielles. On conçoit que de telles descriptions étaient indéchiffrables, sans le concours d'un adepte initié et à qui la tradition transmise par ses maîtres faisait connaître le sens du symbole pour chaque cas particulier.

La science moderne est devenue plus précise. En même temps, les élémens substantiels des anciens sont passés pour elle à l'état de qualités et de phénomènes et il en est résulté une modification profonde dans les idées des philosophes et dans les conceptions, même les plus usuelles, de l'humanité. Cependant, derrière les élémens qui étaient supposés ajouter aux corps leurs qualités propres, les savans grecs concevaient l'unité essentielle, comme résidant à un degré plus élevé dans la matière première indéterminée ; modifiée par des formes et des accidens multiples, elle concourt à former toutes choses. Les élémens, disent-ils, sont opposés par leur qualité et non par leur substance. Cette notion, plus générale, n'a pas cessé de dominer les conceptions cartésiennes et même celles de notre temps.

Mais ces vues métaphysiques étaient trop vagues pour fournir aux orfèvres et aux alchimistes une explication claire des faits que leur montrait leur pratique journalière. Ici se manifeste un état d'esprit tout spécial. La chimie, en effet, a possédé de tout temps une aptitude singulière à créer une sorte de métaphysique matérialiste, où les noms d'êtres, de principes premiers sont employés avec une signification restreinte et en quelque sorte tan-

gible. Les chimistes grecs disaient que les métaux étaient comme l'homme ; ils avaient un corps et une âme. L'âme, d'ailleurs, pour la plupart des philosophes anciens, n'était autre chose qu'une matière plus subtile. C'est ainsi que les alchimistes furent conduits à imaginer une matière première, propre aux métaux seuls, et qui en constituait l'essence commune. Elle semblait indiquée par cet état général de fusion que prennent tous les métaux soumis à l'action du feu ; état dans lequel ils sont disposés à recevoir tout alliage, toute coloration, toute impression de propriétés nouvelles. Pour les vieux Égyptiens, cette matière première était le plomb, désigné par eux sous le nom d'Osiris. « Osiris est le principe de toute liquidité, dit Olympiodore ; c'est lui qui opère la fixation dans les sphères du feu. » — « Toutes les substances métalliques, d'après un autre auteur, ont été reconnues par les Égyptiens comme produites par le plomb seul. » Le mot plomb désignait alors aussi l'étain, l'antimoine et une multitude d'alliages plus ou moins voisins de l'argent ; c'était d'ailleurs des minerais de plomb que l'on extrayait le plus souvent l'argent, qui en représentait en quelque sorte le perfectionnement.

Mais vers le temps de la guerre du Péloponnèse, apparut dans le monde une nouvelle substance, le mercure ou argent liquide, qui répondait mieux encore à la notion de la matière première métallique.

Quelle était l'origine de ce métal singulier? C'est ce qu'aucun auteur ne nous a appris. Nous savons cependant qu'à cette époque les Carthaginois exploitaient les mines d'or et d'argent de la Bétique, et que les minerais de mercure, situés dans la même région, étaient parfaitement connus et mis en œuvre au temps de l'empire romain. Il semble donc que le mercure soit venu de là.

Quoi qu'il en soit, l'aspect et les propriétés de cet argent liquide et vaporisable, presque aussi résistant aux agens chimiques que son vieil homonyme solide, frappèrent vivement les imaginations. Il semblait qu'il suffit de le fixer, c'est-à-dire de lui ôter son état liquide et sa volatilité, pour obtenir les divers métaux et spécialement l'argent véritable.

Le mercure devint ainsi la matière première des métaux pour les alchimistes. Nous lisons à cet égard les passages les plus décisifs dans Synésius, écrivain de la fin du IVe siècle de notre ère, lequel paraît devoir être identifié avec le célèbre évêque de la Cyrénaïque, contemporain des deux Théodose. Voici ce qu'il écrit, dans une lettre adressée à Dioscorus et qui rappelle, par le fond et par la forme, les dialogues de Platon et le *Timée* en particulier. « Le mercure est donc de différentes sortes. — Oui, il est de différentes sortes, tout en étant un. — Mais s'il est un, comment est-

il de différentes sortes? — Oui, il est de différentes sortes et il a une très grande puissance. N'as-tu pas entendu dire à Hermès : Le rayon de miel (mercure) est blanc (argent), et le rayon de miel est jaune (or)? — Oui, je le lui ai entendu dire. Mais ce que je veux apprendre, Synésius, enseigne-le-moi. — C'est l'opération que tu sais (la transmutation). — Le mercure prend donc de toute manière les apparences de tous les corps? — Tu as compris, Dioscorus. En effet, de même que la cire affecte la couleur qu'elle a reçue, de même aussi le mercure, ô philosophe! blanchit tous les corps et attire leurs âmes, il les digère par la cuisson et s'en empare. Étant donc disposé convenablement et possédant en lui-même le principe de toute liquidité, lorsqu'il a subi la transformation, il prépare tout le changement des couleurs. Il forme le fond permanent, tandis que les couleurs n'ont pas de fondement propre; ou plutôt le mercure, perdant son fondement propre, devient un sujet modifiable par les traitemens exécutés sur les corps métalliques. — Le mercure travaillé par nous reçoit toutes sortes de formes... »

En résumé, le mercure étant la matière première des métaux, il fallait d'abord le fixer, c'est-à-dire le rendre solide et stable au feu, à la façon des métaux proprement dits; puis il fallait le teindre, à l'aide d'un principe tinctorial, blanc ou jaune, tel que le soufre, ou les sulfures d'arsenic; ce qui devait le changer finalement en argent ou en or.

Ajoutons, pour compléter cette exposition, que le mot mercure avait des acceptions multiples. Non-seulement on distinguait, comme le fait Pline, le mercure natif, extrait directement des mines, du vif-argent artificiel préparé au moyen du cinabre; mais ce dernier même était appelé mercure de cuivre, mercure de plomb, mercure d'étain, suivant qu'on le préparait à froid, en broyant le cinabre dans un mortier de cuivre, de plomb, d'étain, avec divers ingrédiens; le mercure obtenu paraissait participer du métal qui avait servi à le préparer. Pour nous, c'est toujours le même mercure, rendu impur à la vérité par quelque trace du métal précipitant; mais, aux yeux des alchimistes, c'étaient des métaux différens; il existe à cet égard chez les Grecs, et surtout dans les traductions syriaques de Zosime, des textes décisifs. Pour comprendre les idées des alchimistes sur ce point, il faut se reporter aux faits qu'ils avaient observés. Mais il y a plus, le mot mercure désignait à leurs yeux deux matières radicalement différentes pour nous : le mercure moderne, ou mercure tiré du cinabre, et l'arsenic métallique, qu'ils appelaient le mercure tiré de l'orpiment. L'un et l'autre, en effet, sont volatils et sublimables; l'un et l'autre teignent le cuivre en blanc; l'un et l'autre forment des sulfures rouges. On voit, par ces détails précis, quelle extension de sens

avait pris le mot mercure vulgaire et comment le mercure des philosophes représentait une sorte de quintessence, commune à ces diverses sortes de mercure, c'est-à-dire la matière première des métaux, susceptible d'être changée par la teinture en or ou en argent. Il s'agissait soit d'extraire réellement ce mercure des métaux ordinaires, pour le teindre ensuite en or ou en argent ; soit et plutôt d'opérer sur sa substance en puissance, telle qu'elle était contenue dans le cuivre, dans le plomb, dans l'étain ou dans le fer, pour éliminer les qualités contraires et compléter les qualités conformes, par des agens convenables, en même temps qu'on en opérait la teinture. Les agens tinctoriaux étaient eux-mêmes désignés sous le nom générique de pierre philosophale.

Telle était la théorie philosophique et tels étaient les faits d'expérience sur lesquels s'appuyaient les essais de transmutation chez les alchimistes gréco-égyptiens. Dirigés par ces idées, ils obtenaient, en effet, toute sorte d'alliages métalliques, les uns blancs et presque inaltérables comme l'argent, auquel on les assimilait ; les autres jaunes et d'une stabilité comparable à l'or, dont on leur donnait le nom. L'or et l'argent véritables entraient d'ailleurs le plus souvent dans la composition de ces alliages ; ils jouaient le rôle de semence, et on croyait les multiplier par l'action de certains fermens, à la façon des êtres vivans. Mais les alchimistes avaient dû s'apercevoir bien des fois qu'il ne suffisait pas de réaliser les prétendues recettes de transmutation pour fabriquer de l'or et de l'argent : après avoir obtenu des métaux qui en possédaient l'apparence et un certain nombre de propriétés, il en manquait toujours quelques-unes, et c'est ici qu'intervenait la partie mystique de leur science.

« Ne va pas croire, dit Olympiodore, que l'action manuelle seule soit suffisante ; il faut encore celle de la nature, une action supérieure à l'homme. » C'était par les prières et les formules magiques que l'on devait compléter la transmutation.

En attendant, la confusion entre l'argent véritable et les alliages blancs, désignés sous le nom d'*asem* ou argent d'Égypte, entre l'or véritable et certains autres alliages jaunes, était soigneusement entretenue par les alchimistes dans l'esprit de leurs adeptes et surtout dans celui du public. Ils allaient même jusqu'à désigner sous le nom d'or et d'argent des métaux simplement teints à leur surface par l'action du mercure et des sulfures d'arsenic, voire même des métaux recouverts d'un vernis doré. Cette confusion de langage existe même dans les industries de notre temps, quand elles parlent des ors d'une teinture ou d'une étoffe.

Les recettes de la chrysopée et de l'argyropée du faux Démocrite,

quand on les relit en se guidant d'après cette idée, ne sont nullement chimériques; car elles n'expriment pas autre chose que la préparation des alliages simulant l'or et l'argent, et celle des teintures et vernis superficiels. Cependant, les orfèvres alchimistes, tout en fraudant les acheteurs et en leur vendant des bijoux à bas titre et falsifiés, n'en étaient pas moins dupes de leurs propres théories. Nous avons vu reparaître de notre temps les vieux rêves de la magie, si puissans en Égypte et à Babylone ; or c'était, je le répète, sur les formules magiques que les alchimistes comptaient pour compléter leur œuvre et mener jusqu'au bout la mystérieuse transmutation, dont ils prétendaient faire chaque jour la démonstration devant le public. Comme il est arrivé trop souvent aux prophètes orientaux, ils trompaient le public par des tours de prestidigitateurs; mais en même temps ils croyaient au fond posséder réellement la puissance dont ils se targuaient. C'est l'histoire de la plupart des mystiques et nous voyons aujourd'hui se reproduire les mêmes illusions sous nos yeux, dans les prétentions de l'hypnotisme et de la télépathie.

J'ai connu, il y a quelques années, l'aventure d'un alchimiste contemporain, qui prétendait fabriquer de l'argent. Un jour, ayant épuisé ses ressources, il porta au mont-de-piété quelques lingots de l'un de ses alliages, en déclarant qu'ils contenaient 85 centièmes de leur poids d'argent. Le commissaire du mont-de-piété eut la naïveté d'accepter sa déclaration et de lui prêter le tiers de la valeur déclarée. Le prêt n'ayant pas été remboursé, on envoya le lingot à la Monnaie pour en réaliser la valeur : les essayeurs y trouvèrent seulement trois centièmes d'argent. Jusqu'ici cette histoire n'a rien de surprenant. Mais l'alchimiste, mis en arrestation, soutint son dire. Il prétendit que les savans officiels avaient des procédés d'analyse insuffisans et qu'il se faisait fort de démontrer devant les juges la composition qu'il avait assignée à son alliage. Son avocat demandait même qu'il pût faire cette preuve devant le tribunal : peut-être l'alchimiste était-il convaincu et croyait-il à l'efficacité de quelque formule secrète pour réaliser son miracle.

Les théories sur lesquelles les alchimistes s'appuyaient n'en méritent pas moins toute notre attention, à cause de leurs fondemens à la fois techniques et philosophiques. L'idée de la teinture des métaux était même généralisée par eux et étendue à toutes sortes d'autres problèmes, d'un intérêt industriel non moins puissant. C'est ainsi qu'ils teignaient le verre et lui communiquaient l'apparence des pierres précieuses naturelles. Là aussi les alchimistes avaient la prétention d'imiter et de reproduire la nature. Les émeraudes, les saphirs, les rubis naturels étaient, disaient-ils, reproduits

par eux, et cette tradition a traversé tout le moyen âge. Telle est l'origine de ces prétendus plats et objets d'émeraude, de grande dimension et d'un prix jugé autrefois inestimable, qui sont encore conservés dans les trésors de certaines églises. La croyance à ces fabrications a duré, jusqu'au jour où la chimie moderne dévoila les antiques artifices : c'est seulement de nos jours et depuis un demi-siècle que les pierres précieuses naturelles ont été reproduites avec leur composition véritable et leurs propriétés identiques.

Les alchimistes teignaient également les étoffes, et la précieuse teinture en pourpre, réservée aux souverains et aux dieux, était assimilée par eux à la teinture dorée des métaux. Dans un cas comme dans l'autre, une trace de matière colorante, incorporée à une grande masse de matière susceptible de teinture, lui communique dans toutes ses parties sa couleur, en s'incorporant à elle, pour engendrer un tout réputé homogène.

Tels étaient les faits observés et les idées régnantes en chimie vers la fin de l'empire romain. Nous allons voir comment la connaissance de ces faits et de ces théories s'est maintenue et propagée pendant le cours du moyen âge.

II. — L'ALCHIMIE OCCIDENTALE AVANT LES ARABES.

Deux voies ont été suivies dans la transmission de la science antique : la voie pratique et professionnelle et la voie théorique et générale. En effet, la civilisation et l'empire romain, qui en était le représentant, ne se sont pas évanouis tout d'un coup, dans un cataclysme qui anéantit à la fois les hommes et les institutions. De pareilles aventures sont rares dans l'histoire ; quoique l'extermination complète de certaines populations, dans les invasions mongoles par exemple, ait pu faire disparaître brusquement certaines races et leurs traditions. De même la destruction de Carthage par les Romains. Mais l'invasion barbare fut une opération multiple et collective, qui a duré trois siècles et substitué peu à peu à l'univers romain un monde plus confus, retenant d'innombrables débris des anciennes organisations. Les industries surtout ont survécu, à cause de leur nécessité. Au temps des Francs en Gaule, des Visigoths en Espagne, des Lombards en Italie, on a continué à travailler la pierre et les métaux, à fabriquer des ornemens et des bijoux, à teindre des étoffes, à inventer des engins pour la guerre, à préparer des remèdes pour les maladies. Si les esprits puissans et créateurs dans les divers arts ont cessé de se manifester dans un milieu où ils n'eussent rencontré ni l'éducation ni les moyens d'action indispensables, les fabricans et les artisans techniques n'en

ont pas moins poursuivi leurs travaux conformément aux vieilles règles inscrites dans des réceptaires et cahiers de formules, d'après les vieux auteurs grecs et latins et leurs abréviateurs.

C'est là précisément ce qui est arrivé pour la chimie : un certain nombre de ces registres d'ateliers nous sont parvenus. Nous en possédons quelques-uns en langues grecque, syriaque et même latine; j'ai publié moi-même plusieurs de ces traités techniques, jusque-là manuscrits et ignorés, en les accompagnant de commentaires spéciaux. Jusqu'ici cet ordre de renseignemens était demeuré à peu près inconnu des historiens de la chimie, et c'est l'ignorance de leur existence qui a surtout concouru à entretenir les opinions régnantes sur le rôle prépondérant des Arabes dans la transmission de la science antique. En réalité, une portion de celle-ci s'était conservée directement dans les traditions de l'Occident.

Essayons de préciser les idées à cet égard, en commençant par les Grecs. Nous lisons les lignes suivantes, copiées peu après l'an 1000, dans un manuscrit conservé dans la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et qui reproduit des traités plus anciens : « Livre métallique et chimique sur le travail de l'or et de l'argent, la fixation du mercure. Ce livre traite des vapeurs (distillation), des teintures métalliques et des moulages avec le bronze, ainsi que des teintures des pierres vertes (émeraudes), des grenats et autres pierres de toute couleur et des perles; et des colorations en garance (pourpre végétale) des étoffes de peau destinées à l'empereur. Toutes ces choses sont produites avec les eaux salées et les œufs (philosophiques, appareils de digestion), au moyen de l'art des minéraux. » Ce titre représente un traité écrit vers le VIIIe et le Xe siècle, pour résumer les traditions techniques. C'est celui d'un véritable manuel de chimie byzantin, embrassant l'orfèvrerie et les alliages métalliques, la distillation, la coloration des verres et pierres précieuses artificielles, le travail des perles et la teinture des étoffes : quelque chose comme un traité de chimie industrielle contemporain. A chacun de ces sujets répondent des articles spéciaux, souvent très développés, dans la collection des alchimistes grecs. Ce n'est pas ici le lieu de les exposer en détail : je dirai seulement que ces articles représentent les travaux qui font suite aux alchimistes alexandrins, tels que le pseudo Démocrite, Zosime, Jamblique, le pseudo Moïse et autres écrivains des premiers siècles de notre ère; lesquels se rattachaient eux-mêmes à des traditions plus anciennes, de l'ordre de celles du Papyrus égyptien qui existe à Leyde, de celles du « Livre du Sanctuaire du Temple, » et des « procédés gravés sur les stèles, » en caractères symboliques, dans l'ombre des édifices sacrés, dont parle Olympiodore.

Les traités postérieurs à la chute de l'empire romain sont essentiellement techniques; la partie théorique et philosophique des ouvrages de leurs prédécesseurs a presque entièrement disparu, en même temps que la puissance intellectuelle des générations successives s'est abaissée. Cependant on en retrouve encore quelques traces, ainsi que des pratiques superstitieuses destinées à assurer le succès des opérations.

Les ouvrages techniques écrits en langue grecque ne sont pas les seuls qui aient conservé dans l'Occident la pratique des industries chimiques. En effet, cette langue était inconnue des ouvriers métallurgistes, verriers ou teinturiers de la Gaule et de l'Italie centrale. Ce n'est pas qu'on ne saisisse quelques traces de l'influence des arts grecs dans l'Italie méridionale, assujettie jusqu'au temps des Normands à la domination byzantine.

Il existe à Lucques un vieux manuscrit, écrit vers le temps de Charlemagne, et intitulé *Compositiones ad tingenda*, etc. « Recettes pour teindre les mosaïques, les peaux, et autres objets, pour dorer le fer, pour l'emploi des matières minérales, pour l'écriture en lettres d'or, pour faire les soudures, et autres documens des arts. » Or, on lit dans ce manuscrit des recettes sur la pulvérisation de l'or et de l'argent, recettes grecques, transcrites en lettres latines, probablement sous la dictée, par un copiste qui n'entendait rien à ce qu'il écrivait. Les orfèvres italiens, qui utilisaient les procédés des *Compositiones*, empruntaient évidemment leurs recettes aux maîtres ès-arts de Constantinople. Les procédés pour réduire les métaux précieux en poudre avaient alors une importance exceptionnelle : non-seulement parce que les corps amenés à cet état servaient à la dorure et à l'argenture, mais aussi parce que l'on pouvait transporter les métaux précieux d'un pays à un autre, en leur donnant l'apparence de matières terreuses et sans valeur. Ce mode de transport a été usité pendant tout le moyen âge, en dépit des interdictions légales, et on conçoit que les recettes en aient été tenues cachées par l'emploi d'une langue étrangère aux artisans.

On peut établir l'existence d'ouvrages latins, d'un ordre plus élevé et d'une composition plus méthodique, qui paraissent avoir été traduits du grec, au temps même de l'empire romain, pour l'usage des orfèvres, sans avoir passé par la tradition byzantine. Je veux parler d'un grand ouvrage qui nous est parvenu par des manuscrits du xe et du xiie siècle, sous le titre de *Mappæ clavicula :* « Clé de la peinture. » Il renferme la plupart des recettes des *Compositiones*, et j'en ai rencontré des fragmens étendus dans les manuscrits alchimiques de la fin du xiiie siècle. C'était donc un ouvrage fort ré-

pandu à cette époque. Ce n'est pas le seul d'ailleurs ; car nous possédons toute une littérature analogue, à l'usage des industriels d'alors, sous les titres suivans : *Cahier de divers arts*, par le moine Théophile ; *les Couleurs et les arts des Romains*, par Eraclius ; le *Livre des divers arts*, ouvrage existant à la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, divers opuscules publiés par Mrs Merrifield, dans son ouvrage sur la « pratique des peintres anciens. »

La suite de ces traités continue, dans le cours des âges, par une filiation non interrompue jusqu'aux manuels Roret de notre temps. La *Clé de la peinture* est le plus ancien de ces ouvrages et le plus intéressant. C'est une collection de formules, de date inégale et d'origine différente. Le titre même sous lequel elles sont rassemblées est un titre de fantaisie, ajouté probablement à une basse époque, et qui ne répond qu'à une fraction minime de l'ouvrage. Celui-ci nous est venu par deux manuscrits, l'un du xe siècle découvert à Schlestadt par M. Giry, et l'autre du XIIe siècle. Le dernier a servi de base à une publication faite sans commentaires, dans le recueil anglais intitulé *Archæologia*. Le plus ancien manuscrit ne contient aucune trace d'influence arabe ; celle-ci se manifeste au contraire par l'intercalation d'un groupe de recettes dans le plus moderne. Bornons-nous donc au plus ancien. Les formules qui y sont transcrites résultent de l'assemblage de deux traités mis bout à bout : l'un est le même que les *Compositiones* déjà citées ; tandis que l'autre est beaucoup plus intéressant, car c'est un véritable traité méthodique sur les métaux, qui paraît traduit en grande partie de quelque auteur grec aujourd'hui perdu, peut-être de celui qui aurait servi également de base au manuel byzantin relaté plus haut.

Ce traité débute par des articles relatifs à l'or et à l'argent, aux alliages destinés à les imiter et aux procédés pour écrire en lettres d'or et en lettres d'argent. On y trouve de véritables formules de transmutation, identiques avec celles des alchimistes grecs, et fondées également sur l'emploi des composés arsenicaux. Ce qui augmente l'intérêt des recettes latines, c'est qu'elles sont traduites littéralement des recettes des alchimistes grecs. Quelques-unes se lisent en effet dans la *Chimie du pseudo Moïse*, que j'ai publiée pour la première fois il y a cinq ans ; d'autres sont tirées du papyrus de Leyde, retrouvé dans un tombeau de Thèbes en Égypte, au commencement de ce siècle. On ne saurait admettre la connaissance directe de ce papyrus par l'auteur primitif du traité latin ; mais sans aucun doute il a eu entre ses mains un groupe de prescriptions d'orfèvres antiques, consignées dans des registres qui ont été traduits du grec en latin, probablement vers les derniers temps de l'empire

romain. Il y est même question de la fabrication des représentations colorées des dieux, dans un passage qui est traduit à peu près textuellement de Zosime.

Ce sont là des résultats d'un haut intérêt pour l'histoire de la chimie romaine ; surtout si on les rapproche d'un essai de Caligula pour fabriquer l'or avec le sulfure d'arsenic, essai relaté par Pline, et d'un passage de Manilius, poète du temps de Tibère, sur l'art de multiplier les métaux, ainsi que d'une phrase de Sénèque sur les procédés attribués à Démocrite pour amollir l'ivoire et colorer le verre. Tous ces faits concourent à établir la diffusion des connaissances et des prétentions alchimiques dans l'Occident latin, dès les débuts du moyen âge et antérieurement à toute influence arabe.

Le traité latin original que je décris en ce moment ne s'occupait pas seulement de l'or et de l'argent, mais des autres métaux, cuivre, fer, plomb, étain. Malheureusement cette portion du livre n'est pas venue jusqu'à nous ; nous possédons seulement une table de ce groupe d'articles, dans le manuscrit de Schlestadt. Or cette table présente une frappante analogie avec le contenu d'un traité de Zosime, subsistant à l'état de version syriaque, qui sera examiné tout à l'heure.

A la suite, toujours comme dans les manuels grecs, venaient des articles sur les verres colorés et sur le travail des perles. Parmi les titres de la vieille table, on lit notamment le suivant : fabrication du verre incassable. Il s'agit d'un récit d'après lequel le verre incassable aurait été inventé du temps de Tibère, qui en interdit la fabrication par la crainte de ses conséquences économiques. La légende a même transformé le verre incassable en verre malléable. Or, d'après la lecture des vieux textes, il semble que la recette n'ait jamais été perdue et qu'elle ait subsisté à l'état de secret de fabrique, pendant tout le moyen âge. Il en est souvent fait mention, mais toujours comme d'un mystère merveilleux. On sait que le verre incassable a été découvert de nouveau de notre temps ; mais sans que cette découverte ait amené jusqu'ici de grandes conséquences, à cause de l'impossibilité de travailler un tel verre après refroidissement, en raison de son instabilité.

Le traité latin se terminait par deux articles dont la perte est fort regrettable : l'un relatif aux signes alchimiques, probablement les mêmes que ceux des Grecs ; l'autre à la « prière qu'il faut réciter pendant la fabrication de l'or, afin que l'or soit réussi. » Ces mots sont un dernier cachet d'origine, qui atteste le mélange d'incantations religieuses et de recettes industrielles, sur lequel reposait la science chimique d'autrefois.

Ainsi les pratiques et les imaginations des vieux métallurgistes et

orfèvres égyptiens, pratiques dont la date initiale se perd dans la nuit des temps, avaient été réduites d'abord en corps de doctrines par les Grecs alexandrins, puis transmises de bonne heure aux artisans romains et traduites en latin. Pratiques et opinions se sont perpétuées dans les ateliers occidentaux, en Italie et en France, au milieu de la décadence carolingienne et jusqu'aux VIIIe et Xe siècles, époques de la transcription des manuscrits de Lucques et de Schlestadt. Ces pratiques, maintenues par la technique des métaux précieux, se sont rejointes vers le XIIe siècle avec les pratiques et les théories des alchimistes grecs, ramenées d'un autre côté, en Occident, par l'intermédiaire des Arabes, qui les avaient eux-mêmes appris des Syriens, disciples directs des Grecs.

C'est de cette seconde branche de la tradition chimique que je vais maintenant m'occuper.

III. — LA SCIENCE ET L'ALCHIMIE SYRIAQUES.

Les conquêtes d'Alexandre transformèrent l'Orient; elles introduisirent la culture hellénique en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie, et jusqu'en Perse et dans la lointaine Bactriane. De grandes cités grecques ne tardèrent pas à être fondées, depuis les rivages de la mer jusqu'à la région du Tigre. Cependant la civilisation grecque ne réussit pas à étouffer complètement celles qui l'avaient précédée. Celles-ci exercèrent d'abord sur les souverains grecs eux-mêmes une influence profonde, et la langue même des vaincus finit par reparaître jusque dans l'ordre officiel et littéraire. Les peuples syriens, convertis au christianisme, réclamèrent pour leurs besoins religieux un texte de l'ancien et du Nouveau-Testament dans leur langue native : ce fut la version Peshito, écrite vers la fin du IIe siècle de notre ère. Non-seulement les ouvrages des pères grecs furent traduits, avec les décrets et les canons des conciles; mais les Syriens possédèrent des saints et des pères autorisés, tels que saint Ephrem, dans leur propre langue. Des académies se fondèrent pour développer la culture syriaque, au sein même de l'empire byzantin.

Édesse devint ainsi le siège d'une académie et d'une bibliothèque, où l'étude des sciences profanes se mêlait à celle des sciences religieuses. Dès le Ve siècle, Cumas et Probus traduisaient du grec en syriaque les œuvres d'Aristote et les livres de médecine, de géométrie, d'astronomie, de grammaire et de rhétorique.

Mais l'histoire prouve que la culture scientifique ne demeure pas longtemps fidèle à l'orthodoxie. L'habitude des méthodes de critique et d'observation que l'on puise dans les sciences naturelles ne tarde guère à être transportée dans la théologie, et son premier résultat, c'est l'hérésie. Les doctrines de Nestorius servirent de texte

à ces premières discussions. L'orthodoxie triompha, et son triomphe aboutit, en 432, à l'expulsion des docteurs par l'évêque Rabula. Son successeur Hiba les rappela. Mais, en 489, l'académie d'Édesse fut détruite par l'évêque Cyrus, d'après les ordres de l'empereur Zénon, un peu avant l'époque où Justinien forma, également au nom de l'orthodoxie, la célèbre école d'Alexandrie. Dans un cas comme dans l'autre, il en résulta la ruine plus ou moins complète de la culture des sciences, dont la chimie faisait dès lors partie.

Ce furent les Sassanides, ennemis de l'empire byzantin, qui recueillirent les proscrits. Les Syriens fugitifs se réfugièrent en Perse, où leurs connaissances en médecine leur assurèrent un bon accueil. Ils y développèrent l'école de Nisibe et fondèrent l'école hippocratique de Gandisapora, fort en honneur au temps des Chosroës. D'autres Syriens, les Jacobites ou monophysites, rivaux des Nestoriens, cultivaient les mêmes études dans leurs écoles de Résaïn, en Mésopotamie, et de Kinnesrin, en Syrie proprement dite. Enfin, pour compléter ce tableau, rappelons qu'une autre branche sémitique, les Sabéens idolâtres, avait conservé à Harran l'adoration des astres et les derniers vestiges de la culture babylonienne.

On voit comment se forma, vers le ve siècle, en Mésopotamie, un centre scientifique véritable, qui subsista jusqu'au xie siècle, époque à laquelle il fut détruit à son tour par le fanatisme musulman. C'est dans ce centre que s'alluma le flambeau de la science arabe, en chimie comme en médecine, en astronomie comme en philosophie.

Mais il est nécessaire de dire que ces écoles syriaques, si multipliées et si importantes, ont joué surtout un rôle de transmission. Il ne paraît pas qu'on doive leur rattacher aucune découverte propre, sauf peut-être celle du feu grégeois, attribuée à Callinique d'Héliopolis. Leur rôle se borna à traduire et à commenter les maîtres grecs en rhétorique et en philosophie, — celles d'Aristote surtout; — en mathématiques et en astronomie, — qui comprenait alors l'astrologie; — ainsi qu'en médecine et en chimie.

Sergius, évêque médecin du vi^e^ siècle, fut l'un de ces traducteurs, et son nom est cité à plusieurs reprises dans les ouvrages alchimiques grecs. Ajoutons que ces sciences, alchimie, médecine, astronomie, étaient cultivées par les mêmes personnes, aussi bien à la cour des Sassanides qu'à celle des empereurs byzantins. L'alchimiste grec Stéphanus, au temps d'Héraclius, avait la prétention de les enseigner toutes, et leur réunion concourait à procurer aux adeptes considération et respect, de la part des souverains.

Les savans syriens furent même envoyés plus d'une fois comme ambassadeurs à Constantinople par les rois persans. Mais leur auto-

rité grandit encore après la conquête de la Syrie par les Arabes, conquête rendue plus facile par l'assentiment des indigènes. Les califes abbassides les recherchaient, à cause de leur habileté médicale; ils les employaient comme ingénieurs, astrologues, trésoriers, et leur donnaient des villes et des provinces à gouverner. Ils avaient toute confiance dans ces personnages étrangers aux populations et que leur religion, aussi bien que leur inaptitude à exercer un commandement militaire, rendaient incapables d'avoir une influence indépendante de celle de leurs protecteurs. Ainsi firent les califes, depuis Al-Mansour, Haroun-al-Raschid, Al-Mamoun, jusqu'à Al-Moutawakkil, non sans être accusés plus d'une fois d'incroyance et d'hérésie par les musulmans rigides. Bagdad devint le siège d'écoles importantes et de bibliothèques, alimentées par les achats et les conquêtes des califes.

Citons quelques exemples de ces carrières de savans syriaques. Honein-ben-Ishak (809-877) était célèbre par sa science médicale. Al-Moutawakkil lui demanda de composer un poison pour se débarrasser d'un ennemi : le médecin ayant refusé, il fut mis en prison et y resta un an. Mais, au bout de ce temps, le calife, convaincu de sa vertu, lui donna toute sa confiance.

C'est là une histoire qui s'est souvent reproduite en Orient, même de nos jours. Le serment d'Hippocrate imposait précisément aux médecins l'interdiction de livrer du poison, dès les temps florissans de la Grèce, et Palgrave fait un récit analogue au précédent, dans son voyage en Arabie, en même temps qu'il nous apprend l'estime où les médecins syriens y sont encore tenus de nos jours.

Ishak profita de sa faveur pour développer la culture scientifique, telle qu'il l'entendait. Il se fit nommer président de la commission chargée de traduire les ouvrages des Grecs ; les unes de ces traductions étaient nouvelles, les autres, de simples revisions des traductions antérieures. Ces traductions avaient lieu soit en langue syriaque, soit en langue arabe. Elles comprirent : Euclide, Archimède, Hippocrate, Dioscoride, Galien, Aristote, Alexandre d'Aphrodisie, etc. Le fils et le neveu d'Ishak, confondus parfois avec lui, poursuivirent cette œuvre.

Ainsi s'accomplit autour des califes abbassides, du VIIIe au Xe siècle, un travail de compilation et de résumé de la science antique, parallèle à celui qui avait lieu à la même époque à Constantinople, et qui a donné naissance, entre autres, aux collections de Constantin Porphyrogénète. Telle est aussi l'origine de la collection des alchimistes grecs, qui se trouve dans les principales bibliothèques d'Europe et que j'ai publiée il y a cinq ans ; telle est celle des alchimistes syriaques, conservée en manuscrits à Londres et à Cambridge, et que je viens également de publier, avec le pré-

cieux concours de M. Rubens Duval. Le moment est venu d'en donner une idée.

Ces écrits appartiennent à deux groupes distincts : les uns sont de simples traductions du grec ; les autres, au contraire, relèvent de la tradition arabe, et sont écrits dans cette langue, quoique en caractères syriaques. Pour le moment, nous parlerons seulement des compositions traduites du grec. Elles nous ont conservé toute une série d'ouvrages, dont quelques-uns existent même à la fois en original et en traduction, sauf quelque différence dans les versions, comme il arrive toujours.

Parlons d'abord du manuscrit du *British Museum*. Il débute par la liste des signes et des noms des métaux et des produits de matière médicale employés en chimie, signes et noms semblables ou identiques à ceux des auteurs grecs.

Cependant les noms des métaux sont joints, non-seulement à ceux des planètes correspondantes, mais aussi à ceux des divinités babyloniennes assimilées, dont Harran conservait le souvenir. L'étain est désigné à la fois par Zeus et par Bel ; le cuivre par Aphrodite et par Bilati, ou par Astera ; le plomb par Cronos et par Camosch, etc.

Les sept terres, les douze pierres employées comme remède et amulettes, les dix-neuf minéraux tinctoriaux employés pour colorer le verre, rappellent ces combinaisons numériques, si chères aux Orientaux et aux néo-pythagoriciens. Après ces nomenclatures, l'écrivain a transcrit une grande composition, partagée méthodiquement en dix livres, sous le titre de *Doctrine de Démocrite le Philosophe*. Elle débute en effet par la chrysopée et l'argyropée du pseudo Démocrite, suivie de préparations traduites du grec, relatives au travail des métaux, des verres colorés, et à la transmutation. C'est une pure compilation.

Le manuscrit syriaque de Cambridge a conservé, outre les textes contenus dans le précédent, une portion considérable de l'œuvre de Zosime, formant douze livres, perdus en grec. C'est le plus ancien ouvrage méthodique de chimie, dont le plan a été reproduit depuis lors et jusqu'à notre temps. En effet, chacun des livres de Zosime est consacré à un métal particulier et aux préparations et teintures qui en dérivent. Ainsi les livres I et II traitent de l'argent sans titre, autrement dit *asem* ou argent d'Égypte. D'autres livres ont pour titre le *Travail du cuivre*, le *Travail de l'étain*, le *Travail du mercure*, le *Travail du plomb*, le *Travail de l'électrum*, le *Travail du fer*. On y voit apparaître quelques préparations désignées par le nom de leurs auteurs, Tertullus par exemple, conformément aux usages de la science moderne. Mais cet usage était

contraire aux traditions égyptiennes, et Zosime ajoute que les prêtres s'y opposaient, attribuant tout aux livres d'Hermès, personnification du sacerdoce égyptien; ce qui est conforme aux indications des auteurs connus, tels que Diodore de Sicile, Jamblique, Tertullien, Galien, etc. On voit combien la science résistait alors aux attributions personnelles.

Là aussi Zosime parle des idoles colorées, réputées vivantes et qui inspiraient la terreur au vulgaire, dans un langage qui rappelle les fraudes signalées par Héron d'Alexandrie et par les pères de l'église. A côté des recettes techniques, on lit des mythes singuliers, tels que le récit tiré du livre d'Énoch, sur les anges séducteurs qui ont enseigné les arts aux femmes, la source d'étain liquide, à laquelle on offre une vierge, les miroirs magiques d'électrum construits par Alexandre, et les talismans d'Aristote; ces légendes, qui envisageaient Alexandre et Aristote comme des magiciens, remontent aux Alexandrins, et elles ont passé aux Arabes, puis au moyen âge latin. Les talismans de Salomon figurent également ici. Ce sont de nouvelles preuves de la connexion qui n'a pas cessé d'exister entre les pratiques magiques et les pratiques alchimiques, depuis les Grecs et les Syriens jusqu'aux Arabes.

Signalons un morceau bizarre, qui semble écrit au temps de la lutte des chrétiens contre l'hellénisme, et où l'auteur ignorant confond Hippocrate avec Démocrite. Il l'envisage comme le bienfaiteur de l'humanité et l'oppose à Homère, regardé comme le créateur du mal dans le monde et le type de la perversité. Il a été maudit de Dieu et justement frappé de cécité, et cependant ses paroles font autorité dans les tribunaux et autres lieux d'oppression; sa doctrine rend les juges contempteurs de la justice. Ce passage a-t-il été composé au IIIe siècle de notre ère, ou bien plus tard, par quelque médecin de l'École dite hippocratique de Gandasipora?

En résumé, l'alchimie syriaque est formée surtout des traductions des alchimistes grecs, dont elle a conservé de précieux fragmens. Si elle offre quelque trace des traditions babyloniennes et persanes qui n'ont pas passé par l'intermédiaire des Alexandrins, cependant elle ne contient aucune doctrine nouvelle, ni même aucun fait important, aucune préparation essentielle qui n'existe pas chez les Grecs. Les Syriens, malgré leur zèle pour la science, ne sont pas parvenus à une véritable originalité; leurs œuvres n'ont joué qu'un rôle dans l'histoire, celui de maintenir la continuité de la culture intellectuelle et de servir de point de départ à la science arabe.

M. BERTHELOT.

LA

CRITIQUE INTERNATIONALE

M. GEORGE BRANDES.

Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstræmungen dargestellt, von Georg Brandes, 6 vol.; Leipzig, édition Veit et Cie, 1882-1892.

Depuis une vingtaine d'années, M. George Brandes a donné tous ses soins à se créer la réputation d'un critique international, et ses efforts ont été assez largement récompensés dans plusieurs contrées de l'Europe, notamment dans les pays allemands ou scandinaves, où l'on a trouvé fort légitime de ne pas lui marchander les éloges ni l'admiration, en échange du souci, dont il libérait ses modestes confrères de la critique au jour le jour, d'avoir à se renseigner par eux-mêmes. et à se former des opinions sur les écrivains ou les écoles littéraires dont il convenait d'entretenir le public.

En France, le nom, et surtout l'œuvre de M. Brandes sont moins connus, malgré la place considérable qu'il a consacrée à l'étude de notre littérature dans l'ensemble de ses travaux (1). Et le fait d'avoir ainsi un peu négligé et considéré sans grande attention l'œuvre de M. Brandes nous a déjà été reproché à plus d'une reprise par maints critiques allemands, qui ont voulu voir là une nouvelle preuve de ce qu'ils appellent notre mépris pour tout ce qui n'est

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er novembre 1873, l'étude de M. H. Blaze de Bury sur *les Grands courans de la littérature française au XIXe siècle*.

pas nous-mêmes, et ne nous intéresse pas d'une façon immédiate. Le reproche serait juste, si vraiment la valeur de cette œuvre se trouvait correspondre à la renommée qu'elle s'est acquise. La haute situation de M. Brandes dans la critique européenne, et aussi, il faut le dire, la somme énorme de travail qu'on aperçoit à première vue dans ses livres, suffiraient d'ailleurs à mériter qu'on les soumette publiquement à un examen attentif.

Puisque aussi bien, malgré l'activité littéraire considérable de M. Brandes, le grand ouvrage auquel il revient sans cesse depuis vingt ans pour le perfectionner sans cesse et en faire la grande œuvre de sa vie, c'est son histoire : *Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstræmungen* (*la Littérature du XIXe siècle dans ses principaux courans*), nous n'avons, pour pouvoir porter un jugement sur M. Brandes qu'à examiner l'idée fondamentale et le plan de cet ouvrage, et qu'à considérer dans quelle mesure l'un et l'autre se justifient *a priori*, et sont ensuite justifiés par l'œuvre même. Nous ne rappellerons donc ses débuts dans la critique danoise que pour mémoire, — et aussi parce que cela nous servira plus loin à nous rendre compte d'une façon plus nette de ses idées.

Malgré des succès qui le mirent en vue dès l'époque où il était encore étudiant sur les bancs de l'Université, il ne paraît pas que M. Brandes ait pensé tout d'abord à se spécialiser dans le professorat et la critique littéraire. Et sans doute il a continué de juger que ce domaine si vaste était encore trop étroit pour son activité, puisque dans le nombre considérable d'articles et de brochures qu'il n'a pas cessé de produire, nous voyons qu'après avoir parlé de M. Zola par exemple, ou de Maupassant, ou de Dostoïewsky, il passe au célèbre agitateur socialiste Lassalle, ou encore au feld-maréchal de Moltke. C'est que, malgré les allures de savant que M. Brandes tient avant tout à se donner, il est cependant bien plutôt un polémiste, beaucoup plus occupé, quelque illusion qu'il cherche lui-même à se faire là-dessus, à défendre un parti, qu'à exposer ou à soutenir une grande théorie, littéraire ou scientifique, ou morale, ou qu'à tenter une de ces vastes constructions synthétiques où le savant cherche parfois à résumer et à classer tout ce dont il a d'abord fait l'objet de son impartiale analyse.

Une des premières polémiques qui attirèrent l'attention sur M. Brandes, ce fut la lutte qu'il soutint contre le théologien Nielsen. Dans un pays attaché aux traditions strictement confessionnelles, comme l'est encore aujourd'hui, et comme l'était surtout le Danemark il y a quelque vingt ou trente ans, les idées que défendait Nielsen pouvaient déjà passer pour très audacieuses. En effet, il se faisait le champion de la doctrine dualiste qui veut concilier l'in-

dépendance de la science avec l'orthodoxie de la religion révélée, en soutenant que les deux sphères de la foi et de la science n'ont rien de commun et ne peuvent ainsi se gêner ni se détruire l'une l'autre. Mais M. Brandes, qui était dès ses débuts le radical qu'il est resté, ne pouvait se contenter de ce qui était déjà en somme une concession à l'esprit moderne, et ses anathèmes contre Nielsen et contre les argumens sans doute un peu confus par lesquels celui-ci soutenait sa cause, s'ils ne purent rien décider, est-il besoin de le dire? eurent du moins l'avantage, pour le jeune ennemi de la religion, de lui gagner du coup dans son pays la célébrité.

Dès ces premières polémiques, on pouvait apercevoir très nettement un des traits particuliers qu'il nous faudra signaler partout dans l'œuvre de M. Brandes. L'acharnement avec lequel il combat toute religion n'est pas le fait d'un savant, et sans doute M. Brandes le sent-il au moins confusément, car il n'a jamais manqué de protester qu'il était tout disposé, en tant que savant, à étudier l'esprit religieux, même l'esprit religieux confessionnel, dans toutes ses manifestations. Mais en tant qu'homme, professeur ou journaliste, son principal souci sera de contribuer dans la mesure du possible à détruire toute religion; et au résumé il s'occupe fort peu d'étudier jamais l'esprit religieux, tandis qu'il s'emploie sans réserve à tâcher de saper toute religion. C'est l'homme de parti, et l'homme d'un parti étroit, que nous avons devant nous; et nous ne le voyons se servir de ce qu'il appelle la science ou la critique, qu'autant qu'il y croit voir un moyen de faire triompher sa cause.

Il va jusqu'à se servir de la religion elle-même contre la religion. On ne peut interpréter autrement le soin qu'il apporta à vouloir faire pénétrer au Danemark les idées libérales du célèbre théologien américain Theodor Parker. Ces idées, qui ont été exposées en leur temps aux lecteurs de cette *Revue* (1), peuvent être considérées comme l'épanouissement des premières doctrines de Schleiermacher. Était-ce pour se prouver à lui-même son impartialité, que M. Brandes s'en faisait ainsi le champion? Ce qu'il y a d'évident, c'est que M. Brandes avait déjà suffisamment pris position sur le terrain de la lutte antireligieuse, pour qu'on puisse affirmer en toute certitude que ce n'était pas pour ce que les doctrines de Parker pouvaient contenir en elles de « religiosité, » qu'il cherchait à les répandre, mais uniquement à cause de l'appui qu'elles pouvaient fournir à la lutte qu'il avait entreprise contre l'esprit rigidement confessionnel de l'église de Danemark.

Entre temps, M. Brandes, qui vraiment étudiait tout, qui avait

(1) *Theodor Parker*, par Albert Réville. (Voyez la *Revue* du 1er octobre 1861.)

voyagé plusieurs années par toute l'Europe, et qui était alors des très rares hommes au Danemark à connaître les œuvres de Feuerbach et de Strauss, de Stuart Mill, de Renan et de Taine, avait cherché à initier ses compatriotes aux doctrines de ce dernier.

M. Brandes était déjà célèbre à Copenhague, lorsque, vers la trentième année, et peu après 1870, il ouvrit à l'Université son cours sur les principaux courans de la littérature au XIXe siècle. Les leçons de M. Brandes parurent en librairie; et comme sa renommée commençait déjà à se répandre à l'étranger, et que d'ailleurs le sujet de ces leçons était vraiment des plus tentans qui soient, elles ne tardèrent pas à être traduites en allemand, par M. Strodtmann, continué par M. Rudow, qui les débarrassèrent seulement des nombreuses apostrophes aux auditeurs qu'avait fidèlement conservées l'édition danoise. M. Strodtmann, dans l'introduction où il présente M. Brandes au public allemand, nous apprend qu'à l'université de Copenhague la foule des étudians se pressait si considérable aux leçons de M. Brandes, que souvent on en vit un grand nombre faire queue des heures entières, même l'hiver, les pieds dans la neige, pour s'assurer une place au cours. Mais il est impossible de se dissimuler que c'était surtout le politicien radical qu'ils allaient applaudir en M. Brandes. Malgré tout ce que l'enthousiasme de ces jeunes gens pouvait avoir de naïf et d'un peu injustifié, qu'on ne croie pas cependant que nous voulions le plaisanter. Tout d'abord c'était là un sentiment très beau en soi, et qu'on ne rencontre que trop rarement; et puis, quoique ces jeunes gens d'il y a vingt ans soient devenus des hommes mûrs aujourd'hui, et qu'ils aient pu s'apercevoir, en étudiant mieux les idées chères à M. Brandes et applaudies par eux en leur jeunesse, que ces idées, là même où elles font à peu près loi, comme chez nous par exemple, ne réalisent peut-être pas un progrès bien sensible et ne contribuent que d'une façon assez douteuse au bonheur de l'humanité, — malgré cela, disons-nous, tous ceux qui se pressaient alors au cours de M. Brandes pourraient nous objecter que nous avons beau jeu à mépriser des biens que nous ont conquis des luttes auxquelles nous n'eûmes point à prendre part, et que nous possédons depuis un siècle, tout au moins à peu près et par intervalles, mais dont eux-mêmes étaient ou sont encore presque complètement privés. En continuant de penser à la situation faite à tout esprit novateur dans le Danemark, nous comprendrons mieux aussi les causes et l'origine du radicalisme étroit de M. Brandes, et nous nous rendrons compte qu'il n'a guère été que le produit inévitable de l'oppression morale exercée sur les esprits indépendans par la vieille société. Mais si M. Brandes voulait faire œuvre de savant, il devait considérer les choses de plus haut et de plus

loin que du point de vue où il est naturel que se placent des cerveaux surexcités et des appétits non satisfaits.

Si M. Brandes connut l'enivrement de la lutte et de la renommée, aucune attaque ne lui fut non plus épargnée. Le clergé, les journaux, l'Université elle-même le combattirent sans repos. On l'accusa d'ébranler les bases de la société, de la famille, de la morale. Il s'occupait de littérature étrangère ; on écrivit qu'il manquait de patriotisme : — « Tes idées sont des pétroleuses, lui dit-on avec un peu d'emphase, va donc au socialisme, c'est là ta vraie place. » — Pour saisir toute la valeur d'une pareille accusation, il faut s'imaginer le sens que pouvait avoir le mot socialisme au Danemark, dans un pays de monarchie en fait presque absolue, il y a vingt ans, peu après les faits de la Commune en France. M. Brandes se défendait d'être un socialiste, mais il n'arriva pas à convaincre, même ses collègues, qu'il n'était pas un esprit dangereux; et ceux-ci lui refusèrent, à l'unanimité moins une voix, la chaire d'esthétique qu'il avait ambitionnée après la mort du professeur Hauch et qui semblait devoir lui revenir.

C'est alors que, désespérant de faire triompher ses idées en Danemark, et peut-être poussé par l'ambition d'exercer son influence sur une scène plus vaste, il alla vivre en Allemagne, où il réalisa le tour de force de devenir en peu d'années un écrivain allemand fort remarquable. Son activité littéraire y fut très grande depuis une quinzaine d'années. Mais au milieu des nombreuses études d'actualité qu'il publie dans des revues et des journaux : *Deutsche Rundschau*, *Frankfurter Zeitung*, *Berliner Tagblatt*, *Magazin*, etc., il ne perdit pas de vue l'œuvre qui avait fait connaître son nom en dehors de sa patrie, — son histoire des grands courans de la littérature au XIXe siècle, — et il entreprit de la récrire entièrement lui-même en allemand, en lui donnant de plus en plus le caractère d'une vaste enquête critique sur ce qu'il juge les littératures dominantes de l'Europe pour la première moitié de ce siècle, c'est-à-dire les littératures française, allemande et anglaise. Il y parvint en complétant un peu ses renseignemens, en développant, et quelquefois en rectifiant, certains de ses jugemens particuliers ; et surtout en retirant de la nouvelle édition une bonne partie des allusions à la littérature scandinave dont s'étaient forcément encombrées ses leçons à l'Université de Copenhague, lesquelles, par ce qu'elles avaient de trop particulier et par l'importance qu'elles donnaient à une littérature en somme jusque-là très secondaire, lui semblaient enlever de son envergure à l'œuvre tout entière.

M. Brandes a eu la bonne fortune de trouver pour son œuvre un titre admirable et des plus significatifs qu'il soit possible d'ima-

giner, un titre qui est à lui seul tout un programme, nous pourrions presque dire une définition, la définition même de l'objet que doit viser une histoire de la littérature. Écrire une telle histoire, en effet, qui, de la masse énorme et confuse des productions, fasse ressortir les principaux courans auxquels il doit être possible de ramener tout cet ensemble, et qui nous décrive ces courans, nous montre leur origine, leur marche, leur fusion avec d'autres, ou la manière dont parfois ils se dédoublent pour aller plus loin se recombiner avec de nouveaux élémens, — nous rendre claire, en un mot, toute la marche enchevêtrée en apparence des esprits et des œuvres d'une époque, c'était là une belle et grande tâche qui pouvait tenter un homme abondamment renseigné sur la littérature.

On peut se demander *a priori* quel serait le plan, ou plus exactement quels seraient les plans divers que pourrait se proposer l'historien qui voudrait vraiment réaliser les promesses du titre de George Brandes. Mais un tel examen, pour être complet, dépasserait de beaucoup à lui seul les limites d'un article. Nous nous contenterons de faire remarquer qu'il nous semble impossible qu'en fin de compte ce plan ou ces plans divers dont nous parlons ne finissent par se résumer en ceci, qu'il faudra écrire une histoire des esprits, découvrir leur parenté, établir les origines et le degré de cette parenté, montrer comment, tout aussi bien que dans les familles et pour la parenté physique, les liens se relâchent ou se resserrent, des alliances se forment, des races se perdent ou se transforment et se renouvellent, — qu'il faudra, en un mot, établir comme une sorte d'arbre généalogique, d'où ressortira à simple examen toute une hiérarchie des esprits; ou bien, prenant les choses sous leur jour plus formel, sous leur face même d'extériorisation, les considérant plus strictement du seul point de vue de l'art, pourrions-nous dire, établir, de la même manière que pour les familles d'esprits, le tableau de l'évolution des genres. On conçoit sans peinequ'il arrivera maintes fois que ces deux tableaux pourront sinon se superposer, du moins contribuer singulièrement à s'éclairer l'un l'autre. Mais quoi qu'on entreprenne, au point où en sont arrivées aujourd'hui la critique et l'histoire littéraire, si vraiment on est pénétré des devoirs du critique et de l'historien, si on sait s'élever au-dessus de ses goûts propres, pour tout considérer d'un regard impartial, c'est à ces deux fins, ou tout au moins à l'une d'elles, que devra toujours se ramener une œuvre consciencieuse ayant pour titre un titre comme celui qu'a choisi M. Brandes.

Dès la première phrase de son introduction, M. Brandes restreint singulièrement sa tâche, en même temps qu'il la complique. Nous dirons plus : le problème qu'il pose nous paraît insoluble par les méthodes qu'il prétend vouloir employer à le résoudre : — « Mon

intention, dit-il, est celle-ci : par l'étude de *certains* groupes principaux, de *certains* grands mouvemens dans la littérature de l'Europe, donner une esquisse de la psychologie de la première moitié de ce siècle. »

C'est nous qui avons souligné le mot « certains. » M. Brandes a-t-il si peu de souffle que, dès la première phrase, il renonce à la grande étude que son titre nous avait fait espérer? Mais passons, car la suite de la phrase nous paraît encore plus significative. Établir une psychologie de la première moitié de ce siècle? C'est là aussi une tâche considérable à laquelle l'étude des littératures peut évidemment et doit même apporter un concours précieux; mais il n'est pas même besoin d'insister pour montrer que si l'on prétend établir la psychologie d'une époque, il faut encore soumettre à l'analyse bien d'autres élémens que les littératures. M. Brandes s'en est tenu aux littératures; et ce ne sont pas, si nombreux soient-ils, les chapitres interminables dont il a parsemé son œuvre sur la situation politique, religieuse et sociale, des trois grands pays qu'il étudie, à diverses dates entre 1800 et 1848, ce ne sont pas ces chapitres, disons-nous, qui suppléent à ce que l'ensemble de l'œuvre, considérée du point de vue où elle est annoncée, a d'absolument insuffisant et incomplet. Au surplus, ces chapitres intermédiaires ne sont guère que des déclamations de libre penseur, des apostrophes naïves de matérialiste et d'athée militant contre toute religion, des manifestes de politicien radical.

Au reste, voici quelques phrases prises au hasard dans ces chapitres dont nous parlons et qui suffiront à donner une idée du ton adopté par M. Brandes : — « L'année 1848, dit-il, a une importance intellectuelle décisive. A partir de cette date, en Europe, on sent, en pense et on écrit autrement qu'auparavant. » — M. Brandes ne nous explique d'ailleurs pas bien nettement en quoi consistent ces différences : — « L'année 1848, continue-t-il, c'est la ligne rouge de séparation qui coupe le siècle en deux. C'est une année où le pouls des nations bat plus vite, une année de rajeunissement, une année de joie, comme l'étaient les jubilés hébraïques, où tout se rachetait, où ceux qui avaient été vendus recouvraient leur liberté. » — A un autre endroit, il écrit : — « L'année 1848 approchait, et déjà on entendait les sourds grondemens de son tonnerre purificateur! Et elle vint enfin, cette année désirée, où il y eut comme un frisson de toute la terre, car ce fut l'année des combats héroïques et de la libération des peuples. » — Veut-on maintenant un exemple de la manière dont il parle de l'esprit réactionnaire? Nous lisons au chapitre où il expose la situation politique en Allemagne après 1815 : — « Cette période romantique finit comme un vrai sabbat de sorcières, où les philosophes jouent le rôle des vieilles gourgandines,

sous les foudres de l'obscurantisme, les aboiemens fous des mystiques, les appels des politiques à la cléricaillerie et à l'État, qu'ils veulent transformer en police, pendant que la théologie et la théosophie se précipitent sur les sciences et cherchent à les étouffer sous leurs embrassemens. »

Après nous avoir montré la façon toute particulière dont il comprend, malgré les promesses plus vastes de son titre, l'ouvrage entrepris, M. Brandes nous le résume tout de suite en quelques mots : — « Quiconque étudie les principaux courans de la littérature pendant la première moitié de ce siècle, dit-il, s'aperçoit aussitôt que tous ces courans peuvent se ramener à une sorte de reflux et de flux, dont l'un entraîne et éloigne, jusqu'à le faire presque disparaître, tout ce qui fut l'esprit et l'âme du XVIIIe siècle, et dont l'autre ramène, en vagues toujours grandissantes, les grandes idées de progrès religieux, politique et social. » — M. Brandes ajoute : — « Le sujet fondamental de mon œuvre est donc l'étude de la réaction qui se produisit pendant les vingt ou trente premières années de notre siècle contre la littérature et l'esprit du XVIIIe siècle, et de la victoire remportée ensuite contre cette réaction. » — Qui ne s'aperçoit immédiatement que c'est là la façon dont un sectaire, ou encore un doctrinaire, dirons-nous avec plus de déférence, annoncerait le sujet de l'œuvre entreprise? Car un savant, un véritable historien et critique littéraire, s'il voulait donner, même dans une préface, le résumé de son œuvre, indiquerait seulement que telles ou telles ont été ses conclusions, mais sans avancer *a priori* une assertion qui ne peut acquérir de valeur que si elle ressort par elle-même de l'œuvre tout entière. Et si M. Brandes avait ainsi agi, nous ne lui dénierions pas la première et la plus importante qualité du critique et de l'historien, qui est l'examen impartial des élémens choisis, sans préoccupation de la fin ni des conclusions où cela pourra mener. Cette justice que nous aimerions pouvoir lui rendre ne nous empêcherait d'ailleurs pas de nous inscrire contre ce qu'il appelle ainsi le sujet fondamental de son œuvre, car cette idée de reflux et de flux, emmenant et ramenant l'esprit du XVIIIe siècle, ne nous paraît pas correspondre à la réalité ; et que M. Brandes en fasse les prémisses ou la conclusion de son œuvre, nous croyons qu'il est dans l'erreur.

Si M. Brandes nous avait donné cette idée comme une conclusion, nous aurions à chercher dans ses livres mêmes par quoi il a pu être amené à penser ainsi, et par où son raisonnement aurait péché. Mais puisqu'il nous donne tout d'abord cette idée comme une ligne directrice, nous nous contenterons d'observer qu'il se fait une idée un peu confuse et un peu étroite de ce qui assure au XVIIIe siècle une importance considérable dans l'histoire littéraire. L'admiration que professe M. Brandes pour la littérature du

XVIIIe siècle est évidemment motivée par ce fait qu'il considère cette littérature comme ayant préparé et rendu possible la révolution de 1789. C'est, nous semble-t-il, attacher une valeur exagérée à la suppression, ou plutôt au déplacement, de quelques vieux privilèges qui avaient cessé d'être justifiés. Certes, nons ne saurions trop sous féliciter de l'abolition de certains maux par la révolution, mais c'est faire preuve d'aveuglement que de ne pas s'apercevoir en même temps des maux nouveaux dont elle a été l'origine, et que nous n'avons pas, d'ailleurs, à exposer ici. Nous voulions seulement faire observer que le fait d'admirer la littérature du XVIIIe siècle uniquement parce qu'elle a sa part de responsabilité dans cette convulsion un peu violente de la société, qu'on appelle la révolution, nous paraît procéder d'une vue trop restreinte des choses et des idées, et mener précisément à cette confusion que nous reprochons aussi à M. Brandes, qui ne s'est pas aperçu que ce qui fait la grande importance du XVIIIe siècle, c'est la façon dont s'y manifestent puissamment tous les deux les deux plus grands courans qu'on puisse signaler dans toute histoire humaine, littéraire ou autre : nous voulons dire les deux grands courans de la raison et du sentiment.

Pour nous en tenir à la France, puisque aussi bien c'est en Voltaire et Rousseau que M. Brandes résume le XVIIIe siècle, comment peut-il parler d'*un* esprit du XVIIIe siècle, alors que précisément la grande particularité de cette époque, c'est qu'elle a montré, merveilleusement symbolisée dans l'antagonisme de Voltaire et Rousseau, la lutte des deux grands courans de la raison et du sentiment l'un contre l'autre ? Que leur marche ait été parfois parallèle, qu'ils aient même en de certains cas paru se confondre, nous ne le nions pas, mais cela n'a jamais été que momentané et superficiel. Et qui ne sait plutôt que l'un, le courant de la raison, qui sourd de terre à la Réforme et se développe à travers le XVIIe siècle, atteint au XVIIIe son apogée avec Montesquieu, Voltaire, les encyclopédistes ? tandis que le courant du sentiment, dont certes on pourrait rechercher le cours caché avant l'arrivée de Rousseau, ne fait cependant que réapparaître au grand jour avec celui-ci. Mais déjà il est tout-puissant, et s'il n'annihile pas le premier, il le force aussitôt à modifier son cours, à s'engouffrer dans les voies de la science, ne laissant plus que des ruisselets continuer leur chemin sur le domaine de l'art, pour aboutir en littérature aux pâles imitateurs du XVIIe et du XVIIIe siècle, que nous voyons quand même survivre très longtemps encore dans notre siècle. Pendant ce temps, au contraire, le courant qui a produit Rousseau gagne chaque jour de l'importance, et nous le voyons conquérir la suprématie : en France, avec Chateaubriand, les romantiques, la réaction

actuelle de la littérature et même de la science contre le positivisme; en Angleterre, avec la merveilleuse floraison poétique qui occupe tout ce siècle ; en Allemagne, avec ce qu'il y a de meilleur dans leurs classiques, avec leurs romantiques aussi, et puis avec Heine, la figure la plus haute de la jeune Allemagne. Quand donc M. Brandes nous parle de l'esprit du XVIIIe siècle, de quoi nous parle-t-il au juste? Et quand il nous dit que l'esprit du XVIIIe siècle a peu à peu regagné de 1825 à 1848 le terrain perdu de 1800 à 1825, qu'est-ce que cela signifie exactement? On conçoit toute l'importance que nous devons attacher à ces questions en étudiant l'œuvre de M. Brandes, puisqu'il nous déclare lui-même constamment que c'est là ce qui fait le fond de son œuvre. « Je ne prétends pas, dit-il, pour parer à une objection trop facile à prévoir, que l'esprit libéral qui triomphe enfin au XIXe siècle soit identique à l'esprit du XVIIIe siècle, ni que la littérature ou la science d'aujourd'hui aient le même cachet que la littérature et la science d'alors; Voltaire et Rousseau, Lessing et Schiller, ne ressuscitent pas, mais ils sont vengés de leurs adversaires. » Mais de même que M. Brandes ne nous explique que par le mot, devenu vague et incolore, de « libéral, » ce qu'il juge être la quintessence commune de l'esprit de Voltaire, Rousseau, Lessing et Schiller, de même il ne nous dépeint que par les mots de « renouveau libéral » ce qu'il appelle le retour triomphant des idées du XVIIIe siècle dans le XIXe. Pour nous rendre compte du « libéralisme » de M. Brandes, il nous suffira de remarquer qu'il n'a pas assez de cris de haine et de mépris contre tout ce qui est seulement teinté de spiritualisme, et que tout naturellement ensuite son enthousiasme ne tarit pas, chaque fois qu'il a l'occasion de défendre, même de très loin, le matérialisme le plus naïf et le plus élémentaire.

L'œuvre de M. Brandes est trop considérable, et il a eu à porter des jugemens sur un trop grand nombre d'écrivains, pour qu'il soit possible dans les limites d'un article d'examiner séparément, soit pour les réfuter, soit pour les approuver, ses idées sur tel ou tel écrivain pris en particulier. M. Brandes a de plus trop déplacé lui-même la question pour qu'il soit même utile de rechercher ses idées propres sur l'esthétique. Quoi que M. Brandes ait pu penser de tel ou tel, quelles qu'aient pu être ses préférences en art, ce qu'il nous importait avant tout de savoir, c'était ce qu'il avait prétendu faire, quels principes avaient dirigé son travail, en un mot quelle avait été sa méthode. Nous pensons avoir suffisamment montré que M. Brandes s'est jugé lui-même en tant qu'historien de la littérature.

Rechercher quelle avait pu être, soit sur leurs contemporains, soit sur les générations suivantes, l'influence, non-seulement litté-

raire, mais aussi religieuse, politique ou sociale, des principaux écrivains d'une époque, c'était aussi une tâche qui pouvait tenter un savant. Après que Taine a inauguré, ou plutôt dégagé, la méthode qui consiste à rechercher dans la race, le milieu et le moment, les influences qui « conditionnent » l'artiste, on pouvait rêver de compléter cette méthode en prenant l'écrivain non plus comme un effet, mais comme une cause, et en recherchant alors les effets de cette cause. On voit tout de suite que ce travail devient presque impossible à faire pour les générations présentes, parce qu'il y est ou trop facile, s'il s'agit de pures imitations d'écoles, ou trop difficile, s'il s'agit de l'action des vrais artistes les uns sur les autres, ou sur leurs contemporains. On voit en même temps qu'il reste éternellement ouvert, et privé de conclusion, car nous ignorons les effets que pourront produire, ou ne pas produire, demain, les causes présentes ou passées; et en tout cas chercher à les deviner n'est pas du ressort de la science. Nous ajouterons que ce travail, même restreint aux générations passées, est souvent fait pour leurrer, car de ce que deux manifestations un peu semblables d'idées viennent à se produire l'une après l'autre, il ne s'ensuit pas forcément que la seconde ait été motivée par la première en date. Toutes deux peuvent provenir de causes plus anciennes, plus profondes, plus obscures, les plus vraiment actives souvent, et qui n'en échappent pas moins le plus facilement à l'observation. M. Brandes, lui, n'a jamais hésité à se prononcer : il s'est représenté, d'une façon vraiment bien rudimentaire, nous l'avons vu, l'esprit général d'une partie de l'Europe pendant cinquante années, et, sans doute parce qu'il était professeur de littérature et qu'il attachait une importance démesurée à la littérature, il a conclu que cet état d'esprit ne pouvait être qu'un résultat de la littérature. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse!.. Mais six lourds volumes pour défendre ainsi ce paradoxe de la toute-puissante influence des littératures, nous estimons que c'est un peu trop.

« Ce qui prouve, *de nos jours*, qu'une littérature vit, a dit quelque part M. Brandes, c'est qu'elle met des problèmes en discussion. Ainsi, par exemple, George Sand : la question du mariage; Voltaire, Byron et Feuerbach : celle de la religion; Proudhon : celle de la propriété; Alexandre Dumas fils : les relations entre les deux sexes; Émile Augier : les relations de société. Mais qu'une littérature n'apporte aucun problème à résoudre, cela signifie qu'elle est sur le point de perdre toute signification. » M. Brandes croit-il donc que tout justement « de nos jours » il y ait de nouvelles lois pour faire des chefs-d'œuvre? Et puis vraiment, même de nos jours, n'est-ce pas, comme cela fut de tout temps, la part éternelle d'hu-

manité que peuvent contenir les œuvres d'art, qui crée leur vie profonde et peut les hausser au rang de chefs-d'œuvre?

Quelques lignes à peine après le passage que nous venons de citer, M. Brandes ajoute : « Les polémiques passionnées que mes livres ont déchaînées ont soulevé un grand nombre de problèmes religieux, sociaux et moraux; et cela n'a pas été dû seulement à l'inintelligence de mes adversaires, mais aussi à la nature même de mon travail. » En rapprochant cette phrase de celle où M. Brandes résume si curieusement l'idée qu'il se fait des qualités foncières d'une littérature, et en les acceptant toutes les deux comme vraies, va-t-on donc se trouver obligé de conclure que l'œuvre personnelle de M. Brandes est de tout premier ordre? M. Brandes fait encore remarquer que « jusqu'à ces tout derniers temps les différens peuples sont restés assez éloignés les uns des autres, au point de vue littéraire, et n'ont montré qu'une faculté très restreinte de s'approprier leurs productions respectives. » M. Brandes n'ajoute pas, mais il l'espère évidemment, que grâce à lui il n'en sera plus de même désormais dans les pays allemands ou scandinaves. D'ailleurs ce qu'il dit là, de la non-pénétration des littératures à l'étranger, ne l'empêchera pas, pour donner à son histoire l'apparence d'une grande chose où toutes les parties se tiennent et dépendent strictement les unes des autres, d'exagérer parfois jusqu'au ridicule l'influence de telle œuvre ou de telle circonstance, grande ou petite, sur les œuvres ou les circonstances postérieures. Ainsi fait-il pour l'œuvre et la vie, ou plutôt la mort, de Byron, dont nous reparlerons d'ailleurs plus loin.

Nous devons ajouter que M. Brandes nous semble dans l'erreur quand il dit que jusqu'à notre époque les différens peuples de l'Europe sont restés littérairement très loin les uns des autres. Nous, Français, qu'on accuse le plus d'ignorance, il n'est pas un seul grand nom étranger que nous n'ayons accueilli. Il se peut qu'aujourd'hui les influences réciproques agissent plus rapidement qu'autrefois, mais précisément à cause de cela elles agissent moins profondément; et d'ailleurs on peut déjà prévoir le jour où l'internationalisme littéraire sera tel que personne n'aura plus à agir sur personne. Si l'on veut rechercher des influences profondes et durables, c'est vers le passé qu'il faut regarder. Ainsi notre théâtre du XVIIe siècle, que ne doit-il pas à la comédie héroïque espagnole, à la farce italienne, à la comédie latine, à la tragédie grecque? Ainsi : toute une période de près d'un siècle, dans la littérature allemande, commandée par notre XVIIe siècle. On pourrait multiplier ces exemples; mais point n'est besoin, puisque sur ce point aussi M. Brandes a été tout de suite amené lui-même à se contredire.

M. Brandes, qui aime les comparaisons et les images, sans toujours se soucier de les relier entre elles, nous dit, presque aussitôt après avoir comparé le mouvement des idées pendant les premières années de ce siècle au mouvement de reflux et de flux de la mer, qu'il a vu là la matière d'un drame en six actes, les six volumes qui composent son œuvre. Acceptons cette nouvelle image, et voyons ce que vaut le drame de M. Brandes. Chacun des actes, — chacun des volumes, — a son titre spécial : 1° *la Littérature des émigrés*; 2° *l'École romantique en Allemagne*; 3° *la Réaction en France*; 4° *le Naturalisme en Angleterre*; 5° *l'École romantique en France*; 6° *la Jeune Allemagne.*

« L'histoire littéraire d'une partie du monde pendant un demi-siècle, nous dit M. Brandes, ne commence naturellement pas à un point précis. Ce que l'historien choisit comme début peut toujours être considéré comme un choix dû au caprice ou au hasard; cependant il faut bien qu'il suive son instinct et s'abandonne à son sens critique, autrement il ne commencerait jamais. » M. Brandes n'était pas homme à ne pas commencer, il avait trop de qualités combatives pour cela. Mais ces qualités mêmes l'ont poussé à mal commencer, car, dès le début, il intervertit l'ordre naturel et logique que lui fournissait l'histoire. Nous apercevons bien le motif qui l'a fait agir ainsi : c'était pour fournir un argument de plus à sa théorie de la réaction grandissante pendant les vingt-cinq premières années du siècle. Si M. Brandes n'avait prétendu faire que des livres sans lien les uns avec les autres, nous n'aurions rien à dire, mais sa grande prétention est justement de nous montrer le lien qui rattache les uns aux autres les événemens qu'il étudie, et alors il était de toute nécessité de commencer par l'école romantique en Allemagne, et de n'aborder qu'ensuite la littérature des émigrés, Chateaubriand, Mme de Staël, etc., car il y avait pour cela, outre des motifs d'ordre chronologique que nous allons spécifier, des motifs encore plus sérieux provenant de l'influence littéraire des romantiques allemands sur le groupe français.

Au moment où parurent *Delphine* et le *Génie du christianisme*, c'est-à-dire au début de cette période que M. Brandes appelle la période des émigrés, il y avait plusieurs années que l'école romantique allemande s'était affirmée et que la lutte avait commencé à Iéna et à Berlin contre Weimar. Et déjà même cette période de lutte était close; les beaux jours de l'*Athenæum* étaient passés; Novalis, le plus grand des poètes romantiques, était mort, et Wackenroder également; Hœlderlin était dans une maison de santé; Schleiermacher et Schelling commençaient une nouvelle période d'activité, qui rompait le groupement primitif; Tieck ne se souciait déjà plus guère de produire des œuvres de combat; les frères

Schlegel eux-mêmes abandonnaient de plus en plus la littérature pure pour des travaux scientifiques. Sans doute, quelques-uns de ces écrivains continuèrent à produire, sans doute de nouvelles jeunes recrues arrivèrent qui se réclamèrent d'eux, mais M. Brandes comprend si bien lui-même que ce n'est pas cela qui est important dans l'histoire de l'école romantique allemande, que c'est à la période que nous venons de préciser qu'il accorde le plus de place, presque toute la place, dans le volume qu'il a réservé à cette école romantique.

Et dans cette façon de procéder, dans ce choix continuel des grands noms, alors même qu'ils servent le moins bien le but que s'est proposé M. Brandes, nous avons le secret de ce qui donne quand même à son œuvre une véritable valeur. M. Brandes a, en effet, maintes fois subi le joug de son titre. Il ne s'est jamais appuyé que sur les vieux classemens hâtifs et sommaires nés des nécessités de la critique au jour le jour et passés tels quels dans l'histoire littéraire. Mais ceux de ces classemens qui ont survécu ont survécu justement parce qu'ils se trouvaient contenir une part de vérité, et M. Brandes, s'il n'a rien éclairé d'une lueur spéciale et nouvelle, a tout au moins fait bénéficier son œuvre de ce que pouvaient avoir de justifié les vues d'ensemble acceptées antérieurement à lui. Il faut ajouter que, dans le détail, une fois l'étude d'un écrivain commencée, M. Brandes se contente à peu près d'analyser, sans trop le défigurer, l'esprit des œuvres étudiées. Il veut mériter le titre de savant, et il sait qu'on le lui contesterait tout de suite, s'il n'acceptait pas comme choses à peu près sacrées les conclusions admises en Allemagne par la « science allemande. » Il est bien rare qu'en Allemagne, — comme peut-être partout ailleurs, — quelqu'un prétendant à une situation, même seulement toute morale, dans le monde officiel de la science, ose jamais essayer de présenter un écrivain sous un aspect différent de celui qui lui a été une fois assigné par l'ensemble de la critique. Les historiens allemands s'appliquent peut-être plus que nous, sinon avec plus de pénétration, du moins avec une minutie beaucoup plus grande, à définir et à classer un talent ou une figure d'écrivain ; mais une fois ce travail fait, comme on le déclarera scientifique, tout le monde croirait sacrilège de ne pas s'en tenir désormais à ces conclusions dites scientifiques. M. Brandes n'était pas homme à s'insurger contre cette loi, et il met presque toujours une sourdine à ses anathèmes, quand il entre dans l'examen détaillé d'une œuvre qui ne lui plaît pas, mais qui est reconnue comme une belle œuvre par la critique. Souvent même, et sans doute veut-il ainsi se prouver à lui-même son impartialité, il ne craint pas de combler d'éloges des hommes et des œuvres qu'on devine cependant lui

être antipathiques. Dans ces études particulières il semble le plus souvent aussi perdre de vue complètement ce qu'il a déclaré être le fil directeur de son œuvre. Il prend d'ailleurs largement sa revanche dans ses interminables chapitres de critique d'ensemble, de considérations générales, d'observations sur les mœurs, la religion, la politique, de l'époque et du pays qu'il étudie, chapitres qu'il considère, il n'est pas besoin de le dire, comme les plus importans de tous, ce dont il profite pour y placer de violentes diatribes contre ce qu'il a dû tout à l'heure couvrir d'éloges ; et cela n'est pas pour ajouter à la clarté de l'ensemble.

Ce qui caractérise pour M. Brandes le groupe littéraire qu'il appelle le groupe des émigrés, — Chateaubriand, Mme de Staël, Sénancour, Charles Nodier, Benjamin Constant, Barante, — c'est le mélange, qu'il croit trouver en eux, des aspirations réformatrices héritées du XVIIIe siècle, avec un fond d'idées réactionnaires appelées justement à annihiler ces aspirations. Charles Nodier est là pour un petit roman idéaliste, bien oublié aujourd'hui, *le Peintre de Salzbourg*, paru dès 1803 ; Barante, quoique sa période de grande activité et d'influence soit postérieure, y est étudié à cause de son livre sur le XVIIIe siècle, paru en 1809. Mais il n'est question ni de Bonald, ni de Joseph de Maistre, sans doute parce qu'il fallait réserver quelque chose pour le troisième volume, qui débute par une analyse des théories de Bonald. Chateaubriand, qui a ouvert le livre, y occupe une très large place, mais c'est Mme de Staël qui sera pour M. Brandes la figure dominante de ce groupe, précisément parce que c'est en elle qu'il croit reconnaître le plus complet ce mélange d'idées dont il a parlé.

M. Brandes, en historien soucieux de la vérité, ne manquera pas de faire remarquer l'influence considérable qu'eut Guillaume Schlegel, et par lui toute l'école romantique allemande, sur Mme de Staël : mais il se souciera peu de concilier cela avec l'ordre qu'il a adopté. Pourquoi donc cette interversion ? se demandera-t-on encore une fois. La réponse est bien simple. Il y eut, en Allemagne, à partir de 1815 environ, tout un parti qu'on déclara un peu à la légère issu de l'école romantique, et qui fut longtemps le plus ferme soutien de l'esprit nettement réactionnaire. M. Brandes, qui voulait prouver la marche grandissante de l'esprit réactionnaire, ne pouvait pas commencer par le montrer tout épanoui, pour n'avoir plus ensuite en sa présence que des écrivains dont justement la caractéristique, selon lui, est de présenter encore un certain nombre de dispositions et de sentimens réformateurs. Mais alors c'était le parti politique, qu'on a appelé le parti romantique, qu'il fallait étudier après la littérature des émigrés, et non pas, comme l'a fait M. Brandes, l'école romantique, puisque celle-ci avait précédé, et que, d'ailleurs, il faut une dose énorme de bonne

volonté, ou plutôt de mauvaise volonté, pour ne voir en elle que l'élément réactionnaire. M. Brandes a craint, se disant historien de la littérature, qu'on ne lui fît remarquer, s'il s'en tenait aux événemens d'après 1815, que le parti romantique, quoi qu'on en ait dit, n'avait que bien peu de rapports non-seulement avec l'école romantique proprement dite, mais même avec la littérature; et, comme il voulait être historien littéraire, il n'a pas osé ne pas étudier principalement le véritable mouvement littéraire romantique; mais, perpétuant ensuite dans l'intérêt de sa thèse la confusion que l'esprit de parti a voulu établir entre l'école romantique et le parti romantique, il a écrit toutes ses considérations générales comme si réellement tout ce qu'il disait de celui-ci pouvait s'appliquer à celle-là. Il était d'ailleurs impossible à M. Brandes, étant donné son point de départ, de se tirer de ce chaos.

Si mauvais que soit ce commencement de « drame, » puisque M. Brandes voit un drame dans son œuvre, si incohérente que nous apparaisse cette action, où les événemens les plus importans du second acte sont antérieurs à ceux qui avaient formé le premier acte, voyons la suite, et abordons le troisième acte, le troisième volume: *la Réaction en France*. Disons tout de suite que c'est le moins rempli de tous. Dans les deux précédens, il y avait des matériaux, sans ordre; dans celui-ci, il y a bien peu de chose. Mais M. Brandes voulait montrer la réaction triomphante, et ce volume-ci était donc nécessaire. Il l'a composé des miettes qu'il a pu trouver, d'écrivains qu'on retrouvera dans le volume sur l'école romantique en France, et qu'on n'aurait dû voir que là, et aussi d'écrivains qu'il n'avait aucune raison chronologique de ne pas rattacher au groupe formé par Chateaubriand, Mme de Staël, etc., mais dont les noms auraient faussé sa théorie sur l'ensemble du groupe, et qu'il gardait d'ailleurs soigneusement pour ce volume, afin d'avoir quelque chose à y mettre pour donner un semblant d'appui à ses discussions politico-religieuses.

Des chapitres entiers s'intitulent: la Révolution, le Concordat, le Principe d'autorité, etc., tous sujets qui, même étant donné le plan de M. Brandes, eussent été mieux à leur place dans son premier volume. Puis c'est une étude, ou plutôt une réfutation, des principes de Bonald; et ensuite un retour à Chateaubriand, une étude de sa conception de l'amour dans *les Martyrs*. On se demande ce que cela vient faire dans ce troisième volume, puisque les *Martyrs* datent de la période même étudiée dans le premier. Mais il fallait remplir ce livre sur la *Réaction!* C'est pour cela que M. Brandes y admet encore comme principal personnage Mme de Krüdener, sur laquelle il disserte interminablement pour l'unique raison qu'elle a été quelque temps la conseillère du tsar Alexandre,

et qu'elle a pu jouer un rôle dans la conclusion du pacte de la Sainte-Alliance. Son roman de *Valérie* est le prétexte invoqué par M. Brandes pour consacrer une si longue étude à cette figure qui n'eut pas et ne pouvait pas avoir de réelle importance dans l'histoire littéraire. Dans tout le reste de son œuvre, M. Brandes s'en est tenu prudemment, à quelques petites fautes près, aux grands noms consacrés par le temps, pourquoi a-t-il fait ici exception? Ou bien, s'il voulait étudier les influences politiques, pourquoi alors s'en est-il tenu à ce seul nom de Mme de Krüdener?

Pour finir d'emplir ce volume, M. Brandes y a joint quelques chapitres sur les œuvres de jeunesse de Victor Hugo, de Lamartine et de Lamennais. Pour celui-ci, nous concédons que c'était là le lieu de parler de ses premières œuvres. Mais, pour Lamartine par exemple, parce qu'il fut royaliste à ses débuts et déiste toujours, est-ce une raison pour discuter ici sa conception de l'amour d'après *Raphaël*, qui date de beaucoup plus tard, et qui appartient proprement à la période formant le cinquième volume de M. Brandes? Et quant à Victor Hugo, quelle importance peut avoir son royalisme éphémère de la vingtième année, en comparaison de toutes les promesses de renouveau littéraire que nous offrent déjà ses premières poésies, ce qui aurait dû obliger à les classer tout de suite aussi dans le volume sur l'école romantique?

M. Brandes a dit quelque part : « J'aime à montrer le principe enveloppé dans l'anecdote. » Les anecdotes sont en effet assez nombreuses au cours de ses six volumes. Dans celui-ci, ce sont les souvenirs d'une jolie fille qui aurait été, vers les vingt ans, l'amie de Chateaubriand déjà parvenu à la soixantaine, et qui aurait quelquefois bu du vin de Champagne et chanté des couplets de Béranger dans une petite chambre isolée où Chateaubriand lui donnait des rendez-vous. Ce sont aussi les aventures de Mme de Krüdener, dont l'existence aurait été assez accidentée jusqu'au moment où elle se voua au piétisme. Ce sont encore des réflexions sans fin sur les véritables relations qu'il put y avoir entre Lamartine et la femme qui fut Elvire et Julie. Et ce qu'il y a de curieux à faire observer, c'est que M. Brandes ne reproche nullement à Mme de Krüdener d'avoir eu des amans, mais seulement, ayant eu des amans, d'avoir osé écrire plus tard un roman idéaliste. De même, ce qu'il reproche à Chateaubriand, ce n'est pas d'avoir eu, dans un âge déjà avancé, une petite amie; il l'en félicite plutôt, mais il ne peut lui pardonner d'avoir précédemment chanté l'amour idéaliste dans ses poèmes. Pour Lamartine, il fait de même ; il lui concède Mme Charles, mais il n'a pas assez de sarcasmes contre Elvire et Julie.

C'est qu'en effet, entre le radicalisme farouche et vertueux, et le radicalisme plutôt déréglé, qui partagent l'opinion de nos bons démagogues, M. Brandes n'hésite pas, et c'est ce dernier qui a manifestement toutes ses préférences. M. Max Nordau, un des plus curieux moralistes et critiques de l'Allemagne actuelle, et qui est d'ailleurs tout aussi antireligieux que M. Brandes, a dit de lui : « M. Brandes a prêché à la jeunesse l'évangile de la passion, et il a mis un véritable acharnement à troubler les idées que ses auditeurs pouvaient se faire du bien et du mal. Tout ce qui nous apparaît bas et répréhensible, il l'a décoré des noms les plus nobles et les plus attirans. On a toujours pensé que c'est une faiblesse et une lâcheté de se faire l'esclave des bas instincts que condamne la raison ; si donc M. Brandes avait dit brutalement à la jeunesse : « Renoncez à votre jugement, sacrifiez le devoir à vos instincts, n'obéissez qu'à vos sens, que votre volonté et votre conscience disparaissent comme une paille devant la tempête de vos désirs, » — sans doute les meilleurs de ses auditeurs l'auraient honni. Mais il leur disait : « Vivre selon l'ordre de ses sens, c'est avoir du caractère ; ne reculer devant rien de ce que commandent les passions qu'on ressent, c'est affirmer son individualité. » Et ainsi présenté, son enseignement perdait le caractère répugnant qu'auraient eu les premières paroles, et qui aurait pu tout au moins éveiller la méfiance et faire qu'on se mette en garde contre lui. » Nous ne croyons pas que M. Brandes se soit jamais résumé à lui-même son enseignement dans les termes où l'a fait M. Nordau, mais c'est déjà trop qu'il ait donné prétexte à ce qu'on puisse parler ainsi de lui avec vraisemblance.

M. Brandes n'a guère fait d'efforts pour rattacher le quatrième acte de son drame, *le Naturalisme en Angleterre*, aux trois actes précédens, sinon en nous montrant très superficiellement l'influence que purent avoir quelques romantiques allemands sur les poètes lakistes Wordsworth, Coleridge, Southey, ainsi que sur Shelley et Byron, qui sont tous étudiés dans ce volume, y compris Walter Scott, Keats, Thomas Moore et W.-S. Landor.

Un instant, M. Brandes nous fait espérer une analyse un peu sérieuse de ce qu'il appelle le réalisme national chez les Anglais. Mais tout de suite nous sommes désillusionnés, lorsqu'il nous explique que ce qui lui a fait ranger sous un même titre, malgré toutes dissemblances évidentes, les poètes que nous venons de nommer, c'est qu'ils furent tous des naturalistes, en ce sens qu'on trouve chez tous l'amour des chiens et des maisons de campagne, ou des voyages sur mer, ou des promenades à cheval. Quoique nous ne fassions ici que citer textuellement, nous n'aurions quand même pas osé rapporter sérieusement ces preuves de « natura-

lisme, » si M. Brandes n'avait lui-même très longuement insisté pour montrer toute l'importance qu'on doit y attacher.

Remarquons encore en passant que ces poètes lakistes, qui n'apparaissent qu'au quatrième volume, — au quatrième acte, — sont les contemporains, presque les prédécesseurs des écrivains qui forment l'action du premier acte. Évidemment, ce n'est pas leur faute, et on ne pouvait non plus parler de tout le monde à la fois, nous le reconnaissons volontiers, mais nous nous demandons ce que devient dans tout cela le « drame » de M. Brandes.

M. Brandes, qui veut montrer toute cette floraison poétique anglaise du commencement du siècle comme aboutissant à Byron, dont il fait son idole, témoigne de quelque indulgence envers les lakistes. Il a presque des paroles d'excuse pour Wordsworth et Coleridge, parce qu'il voit, dit-il, le panthéisme immanent en leurs œuvres, sous le théisme confessionnel de l'un, et dans les idées à la Schelling qu'il découvre chez l'autre. Et puis il leur sait gré d'avoir été en leur prime jeunesse des enthousiastes de ce qu'il appelle la liberté. Il reconnaît même qu'ils n'ont jamais cessé de demander le règne de la justice, tout en affirmant qu'ils ont ignoré ce qu'était la justice. Quant à Southey, il ne peut lui pardonner d'avoir osé accuser Byron d'immoralité et d'irréligion, et il déclare que c'est là une tache indélébile dont ce poète restera à jamais flétri, et qui ôte toute valeur à son œuvre, malgré le cas qu'en ont fait ses pairs, et malgré l'amitié qui le liait à W.-S. Landor, un pur, celui-là, puisqu'il prit les armes pour la liberté, et alla combattre en Espagne la domination napoléonienne.

Walter Scott, malgré qu'il fût tory, a trouvé grâce aux yeux de M. Brandes. C'est qu'en somme ses romans n'étaient pas et ne pouvaient pas être des œuvres de propagande contre rien de ce qui est cher à M. Brandes. De Keats, il exalte le sensualisme; et c'est là un chapitre très symptomatique des idées de M. Brandes. Il prie en même temps qu'on veuille bien excuser ce poète de n'avoir pris position dans aucun parti politique, mais c'est qu'il mourut trop jeune pour cela. Thomas Moore, qui défendit les Irlandais contre l'oppression anglaise, est à bon droit louangé pour ce fait, mais nous relevons ici une phrase qui nous montre une fois de plus combien M. Brandes n'a pas compris ce que lui imposait le titre de son œuvre : — « Thomas Moore, dit-il, fut un poète érotique des plus éminens, et j'aimerais à l'étudier plus longuement sous ce jour, si déjà je n'avais dû, comme l'exige le plan de mon œuvre, l'étudier avant tout comme poète politique. »

Tout ce quatrième livre est écrit pour préparer à l'apothéose de Shelley et de Byron. Quand M. Brandes parle d'eux, ce n'est plus de la critique, c'est du délire, et du délire très confus. Ainsi de

Shelley il prône le spiritualisme athée, le naturalisme, la rêverie panthéiste, la philanthropie, le radicalisme poétique, etc. En somme, ce qui le séduit avant tout dans Shelley, ce sont les trop nombreux mauvais blasphèmes qu'il y trouve.

Byron, c'est le dieu, ou, disons mieux, pour ne pas offenser M. Brandes par l'emploi d'un mot qui peut lui faire horreur, c'est le héros suprême, l'homme grâce à qui la face de l'Europe va se trouver changée. Cela, M. Brandes le répète partout : au commencement, au milieu, à la fin de ses six volumes. La mort de Byron, avec les enseignemens qu'elle comporte, c'est la grande date, le point culminant autour duquel tourne le siècle. Il lui attribue évidemment dans sa pensée plus d'importance que vingt siècles n'ont pu en donner par exemple à la mort du Christ. Il consacre à Byron cinq grands chapitres dont l'un s'appelle de ce titre bien allemand : *Die Vertiefung des Ichs in sich selbst* (la pénétration du *moi* en lui-même). En Byron, il étudie encore l'individualisme passionné, l'esprit révolutionnaire, le réalisme tragique ou comique, le *summum* du naturalisme.

On s'étonnera moins de voir que M. Brandes attache une importance si extraordinaire à un écrivain, quand on saura qu'il aime se dire que lui-même a eu une influence, nous ne dirons pas une influence directe sur les destinées de l'Europe, mais tout au moins sur la genèse d'une littérature appelée selon lui à changer encore une fois la face de l'Europe, et, qui sait! peut-être du monde. Car M. Brandes est bien convaincu que le génie d'Ibsen, dont quelques naïfs attendent de grands bouleversemens, est presque son œuvre à lui, et que c'est lui qui a fait un second Shakspeare de l'ancien poète brumeux qu'était Ibsen jusqu'à ses drames modernes, qui sont peut-être incomparablement plus beaux, mais qui restent cependant tout aussi brumeux que ses drames historiques. M. Brandes passe auprès de certains de ses thuriféraires pour avoir suscité ce renouveau de la poésie scandinave qui a eu son apogée avec les dernières œuvres d'Ibsen et de Björnstjerne Björnson et avec les nouveaux génies qu'on pourrait encore découvrir dans les pays scandinaves. La vérité, croyons-nous, est simplement que M. Brandes a fait preuve d'un flair incontestable en choisissant, dès 1870, le naturalisme comme la chose qu'il fallait prôner partout, comme la marchandise que le moment était venu d'écouler. Mais quand on observe qu'en dépit de leur naturalisme, des œuvres comme celles d'Ibsen sont avant tout caractérisées par le tour d'esprit mystique qui les domine et les pénètre sans cesse, on verra que M. Brandes n'a donc pu rien leur communiquer de qualités qu'il n'avait pas lui-même et que d'ailleurs il ne leur a rien pris non plus, sinon des sujets d'articles à sensation.

La mort de Byron, dit M. Brandes, a donc arrêté le mouvement de reflux qui entraînait l'Europe vers la réaction, et maintenant le flux des idées filles du XVIIIe siècle va revenir nous inonder : ce sera le sujet des deux derniers volumes : *l'École romantique en France* et *la Jeune Allemagne*. L'action d'ailleurs s'y déroule parallèlement, ce qui fait que les cinquième et sixième actes du drame de M. Brandes sont, en réalité, une double version d'un seul véritable cinquième acte : la révolution qui se prépare, ici en France, là en Allemagne. Une révolution qui se prépare ! Si petite que soit cette révolution, quelle aubaine pour M. Brandes ! Il la verra se préparer partout et dans toute chose, et il ne quittera donc plus le ton du dithyrambe jusqu'à la fin.

Nous pensons avoir suffisamment essayé, dans tout ce qui précède, de faire ressortir l'esprit de l'œuvre de M. Brandes, nous passerons donc rapidement sur ces deux derniers volumes. Nous ferons observer seulement que ce qu'il appelle l'école romantique en France, c'est quelque chose de bien indéterminé, puisqu'il y admet tous les écrivains français de 1824 à 1848 : Charles Nodier à côté d'Alfred de Vigny, Hugo et Musset, George Sand et Balzac, Stendhal et Mérimée, Théophile Gautier et Sainte-Beuve, Dumas père et Vitet, et même Ponsard ; sans oublier Saint-Simon, Pierre Leroux et Lamennais. Il ne fait d'ailleurs même pas l'honneur à Lamartine de lui consacrer ici un chapitre spécial. Le livre se termine par une ode triomphale à Victor Hugo. M. Brandes ne nous dit pas à cette place que c'est parce que Victor Hugo fut sénateur radical, mais cela se devine de reste.

Le sixième et dernier volume : *la Jeune Allemagne*, est consacré à Bœrne, Menzel, Heine, Immermann, aux hegeliens, et puis à Gutzkow, Laube, Mundt, Rahel, Bettina, Charlotte Stieglitz. Pas n'est besoin de dire que nous retrouvons la même règle de critique que toujours : sont de grands écrivains ceux qui ont servi, directement ou indirectement, la cause de la révolution, sont des misérables ceux qui ont parlé contre elle. Heine, tout naturellement, se trouve très longuement étudié ici, et accablé des plus louangeuses épithètes, non pas parce qu'il fut un admirable poète, mais parce qu'il lutta contre le gouvernement de son pays. M. Maurice Barrès consacrait récemment un très court article à nous rapporter l'opinion de M. Brandes sur Heine, et il le louait à ce sujet sur la sûreté de sa psychologie. Nous sommes persuadé que M. Barrès n'a guère dû lire de M. Brandes que justement ce qui concerne Heine. Il y avait à excuser Heine de l'admiration que ce poète professa pour Napoléon et toute l'épopée impériale, admiration qui ne semblait pouvoir se concilier avec le grand amour

pour la liberté dont par ailleurs Heine faisait profession. M. Brandes a expliqué qu'il ne fallait voir là qu'une haine violente de la médiocrité et une aspiration constante à de la grandeur. Cette observation est fort juste, mais faut-il prétendre y découvrir une remarque de critique sagace et impartial? Quand on sait avec quelle lourdeur il a traité des poètes de la valeur de Novalis, Fouqué, Lamartine, et tant d'autres encore, tout au plus peut-on penser que ce que disait ainsi M. Brandes de Heine, c'était un argument et d'ailleurs un bon argument, d'avocat ayant une cause à défendre.

Un avocat ayant une cause à défendre : en résumé, c'est là tout M. Brandes, et c'est ce qui fait, selon nous, tout le vice de son œuvre. Elle n'est qu'un long plaidoyer, confus et indirect, en faveur d'une cause, et d'une cause étrangère à la littérature. M. Brandes a déclaré lui-même qu'il n'a eu en vue, en composant cette histoire dite des principaux courans de la littérature, que le progrès des idées libérales. Quoiqu'il ne paraisse guère se douter de ce que c'est que le vrai libéralisme, qui n'a pas plus de raison de se compromettre avec les sectaires des partis radicaux qu'avec ceux des partis réactionnaires, si M. Brandes avait franchement abordé son sujet de ce côté, et qu'il eût fait table rase de toutes les classifications littéraires faites avant lui, pour ne se préoccuper que de son point de vue spécial, au moins aurions-nous eu une œuvre nette, une œuvre qui aurait peut-être été très étroite, qui l'aurait même été certainement, mais qui aurait eu le mérite, consciencieusement faite, de mettre en lumière un petit côté particulier d'une grande question. Au lieu de cela, M. Brandes s'est aussi rappelé qu'il faisait de la critique et de l'histoire littéraire, mais il ne se l'est pas rappelé assez pour faire de bon ouvrage. Il n'a pas su choisir, et quelque bruit qui ait été fait autour de son nom et de ses livres, on s'aperçoit, le premier moment d'étonnement passé, qu'il n'y a là rien qui mérite d'arrêter l'attention plus qu'il ne convient de le faire pour une compilation, momentanément utile à cause de la masse des matériaux qui y sont rassemblés, mais que demain le premier compilateur venu pourra refaire avec plus de méthode et de clarté, ce qui rendra tout de suite inutile, — même comme compilation, — toute l'œuvre de M. Brandes.

JEAN THOREL.

AUTOUR D'UNE TIARE

I.

LE FANTOME DU PAPE BENOIT IX. — LA MESSE DE MINUIT DE GRÉGOIRE VII. — *VITA NUOVA.*

I. — LE FANTÔME DU PAPE BENOIT IX.

Ce matin-là, fête de la Toussaint de l'an 1075, Grégoire VII étant grand pontife, Rome se réveilla d'humeur fort chagrine.

Les châteaux des barons, fenêtres et portes closes, semblaient déserts. Les bannières des grands jours ne flottaient point au haut des tours, les tentures de soie aux couleurs joyeuses n'ornaient point les balcons. Beaucoup d'églises étaient fermées, comme si l'interdit les eût frappées ; les cloches étaient muettes ; seules les basiliques pontificales célébraient de solennelles liturgies. Assis sur les escaliers des couvens, la face morne et l'écuelle vide, les affamés et les orphelins attendirent vainement l'aumône traditionnelle, à l'heure même où le diacre chantait l'évangile des béatitudes, à la gloire de tous les misérables, sous les voûtes de Saint-Pierre, de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Jean-de-Latran. Aux Monti, au Transtévère, à la Regola, dans les carrefours ou sur les bords sablonneux du Tibre, les femmes, les enfans, les béguines, les vieux mendians se ramassaient en petits groupes timides, causant tout bas et se demandant si l'on allait voir encore quelque épouvantable désordre, si les seigneurs allaient encore brûler la ville, égorger les pauvres gens comme du bétail,

chasser le pape à coups de pierres, porter un faux pape, figure de l'Antechrist, sur la chaire apostolique. Si l'empereur Henri franchissait les Alpes pour pacifier Rome, un grand massacre des Romains était inévitable; si Robert, le chef des Normands, accourait de Salerne pour protéger le saint-père, il ne laisserait pas un écu ni une cruche d'huile aux ouailles de Grégoire VII. Une chose, du moins, était sûre malheureusement : le plus sauvage des barons, Cencius, l'ennemi mortel de Grégoire, excommunié et banni pour assassinat, apostasie et rébellion, venait de rentrer secrètement à Rome. Un juif l'avait aperçu, vers minuit, frappant à la porte d'une de ses forteresses voisines du Ghetto. Au nom seul de Cencius, les visages pâlissaient et les voix se taisaient. Jamais, même au temps maudit des barons de Tusculum, un pire scélérat n'avait fait trembler les Romains. Il avait versé des flots de sang pour conduire l'antipape Honorius, à travers une émeute horrible, jusqu'à l'autel de Saint-Jean-de-Latran. Or, la veille même de cette triste Toussaint, Grégoire ordonnait la démolition de la plus forte citadelle de Cencius, au pont de Saint-Pierre. De temps à autre, le pas lourd de quelque homme d'armes, un évêque filant en hâte sur sa mule, tête basse, l'œil inquiet, le grondement lointain de l'heure à la cloche du Capitole, le cri d'un enfant suffisait pour effaroucher les conciliabules en plein vent et les disperser dans les ruelles fangeuses. Une tragédie planait vaguement sur Rome, et le peuple en attendait anxieusement le premier acte.

Dans les maisons des clercs et les palais des cardinaux et des évêques, dans les cellules des moines, le trouble des âmes n'était pas moins profond. Mais ici, ce n'était point d'une révolte féodale ou d'une nouvelle violence des bandes de l'empire que l'on s'entretenait : c'était l'Église elle-même, irritée et souffrante, qui semblait prête à se dresser contre le pontife. Grégoire avait eu, dès les premiers jours de sa vie sacerdotale, une idée trop haute de la noblesse du prêtre : il voulait qu'il fût pur et pauvre à l'exemple des apôtres de Jésus. On savait que ce moine avait inspiré à six papes successifs sa haine pour la simonie et son mépris pour la luxure; au lendemain de sa propre élection, il avait levé le fouet sur les marchands du temple et renversé les comptoirs d'usuriers établis par les évêques dans l'ombre du tabernacle; il avait pourchassé les clercs mariés, arraché des presbytères les fausses sœurs et les épouses, imposé aux réguliers la rude discipline de Cluny et l'observance de la chasteté. Et, dans ces derniers temps, comme il appesantissait sa main sur la tête des barons, il avait fait enfermer au mont Cassin le cardinal-évêque de Palestrine et l'évêque d'Alatri, condamné au pain et à l'eau d'angoisse cinq ou six moines

de Saint-Paul hors les murs, et lancé une bulle foudroyante contre l'archevêque de Ravenne et l'abbé de Farfa. Presque seul, secondé par quelques ascètes de l'école de Pierre Damien, mais brouillé avec l'empire et haï par sa noblesse, il entreprenait la tâche surhumaine sous laquelle avait fléchi le pape Gerbert, ami des empereurs : ramener à l'Évangile la conscience des serviteurs de Dieu.

La fête de l'Église triomphante, des confesseurs, des vierges et des martyrs, fut donc pour la ville comme un jour de deuil. Vers le soir, du lit du Tibre monta un brouillard jaunâtre qui s'étendit, lent et lourd, sur les sept collines, et déroba la vue du ciel. La nuit des morts commençait. Puis, le couvre-feu tinta au campanile des basiliques, à Saint-Pierre, à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure. Les voix de bronze se répondaient lugubrement à travers la brume, tantôt pleureuses comme un glas funèbre, tantôt éclatantes et précipitées comme l'appel éperdu d'un vaisseau qui s'abîme et meurt au fond des ténèbres; la dernière clameur partit du clocher de Saint-Paul, impérieuse comme un tocsin d'émeute; elle courut sur le désert de Rome, rebondit de tour en tour le long des murs, se jeta sur le Latran et frappa l'oreille de Grégoire, lisant près de sa lampe. Le pape releva la tête et ferma son livre.

La nuit était déjà noire, les rues et les places silencieuses comme le cloître d'un Campo-Santo, quand un homme sortit d'un château du quartier de Parione, près du Tibre, et se dirigea, en côtoyant la cité des Juifs, vers le Capitole. Il allait résolument, la tête couverte d'une sorte de capuchon monacal, le corps enveloppé d'un ample manteau. En approchant de la citadelle communale, il fit un assez large détour, par crainte sans doute de quelque ronde des sbires du préfet, et pénétra sur le Forum, à la hauteur de l'église des Saints Cosme et Damien. Il ralentit alors sa marche, rendue plus difficile par le brouillard plus épais et l'incertitude du sentier perdu parmi les décombres, les broussailles et les marécages. A droite et à gauche du hardi promeneur, le Palatin et la basilique de la Paix dressaient leurs spectres énormes, démesurément grandis par les vapeurs qui s'entassaient sur les voûtes, rampaient autour des pans de murailles, puis s'engouffraient dans les cavernes des ruines. Parvenu à l'arc de Titus, il retrouva les dalles sonores de la Voie sacrée, qu'il descendit d'un pas hâtif jusqu'à l'arc de Constantin. Là, il s'arrêta un instant afin de s'orienter et se tourna avec une sorte de terreur vers la figure formidable du Colisée. Une rumeur étrange, continue, monotone, pareille au bruissement très lointain de la mer, sortait de chaque

arcade, de chaque bouche du monstre, la plainte du vent glissant sous les galeries, à travers la forêt sauvage et les hautes ronces des gradins ; quelque part, à l'étage du milieu, une lueur rousse marquait d'une tache immobile la draperie mortuaire qui pendait sur les flancs du cirque.

« Chauffez-vous et mettez-vous en joie, coupeurs de bourses, mes chers amis, murmura l'homme ; un de ces soirs, j'irai vous demander à souper. Aujourd'hui, c'est ailleurs que j'ai affaire. »

Et il reprit sa marche vers les Camaldules, sur la pente du Cœlius, puis fit un coude du côté de Saint-Jean-le-Rond. Il retrouva comme à tâtons le mur de Servius Tullius et finit par entrevoir, droite, au milieu du chemin, la tour solitaire des Saints-Jean et Paul. Il frappa du pommeau de son poignard à la porte du jardinet qui donne accès à cette tour. Un enfant vint ouvrir.

— Déodat? interrogea le visiteur.

— Il vous attend, messire, répondit l'enfant.

L'homme gravit l'escalier de la tour et entra dans une chambre voûtée, d'aspect fort austère, où veillait un prêtre. Il rejeta manteau et capuchon et parut revêtu, de la tête aux pieds, d'une armure de mailles, la barbe dure et courte, les yeux méchans, la face brutale. La figure du prêtre était fine et altière ; son regard sombre, coupé par de rapides éclairs, témoignait d'un orgueil inflexible, et sa bouche tourmentée, aux lèvres minces, révélait l'amertume d'une vie tragique.

Sur une table, dans un coin de la chambre, étaient amoncelés des livres de mine assez suspecte ; l'un d'eux, un vrai grimoire diabolique, largement ouvert, laissait voir, sur le parchemin jauni, des images bizarres, entremêlées de lignes géométriques et de calculs en chiffres arabes. A la muraille pendait un grand christ d'ivoire, transpercé, à l'endroit du cœur, d'une aiguille d'acier. C'était un christ envoûté, invention originale de Déodat. Ce personnage équivoque touchait à la vieillesse. Jadis, archidiacre de l'église de Porto et sur le point de recevoir de Léon IX un évêché, Hildebrand l'avait fait dégrader pour crime de simonie. Il était revenu à Rome se cacher dans la foule des prêtres sacrilèges que les barons protégeaient contre la haute police pontificale. Il fabriquait toujours des fausses bulles, pour vivre ; et, pour se divertir, dans sa tour farouche du Cœlius, il pratiquait la magie et sollicitait le démon de lui tenir compagnie.

Le visiteur approcha un escabeau d'un brasero allumé au milieu de la cellule et s'assit sans parler. Déodat s'accouda tranquillement sur son grimoire et dit, avec un sourire moqueur :

— Il t'a donc chassé, comme un chien enragé, de ton meilleur

château, mon pauvre Cencius, et tu viens demander l'hospitalité au vieux Déodat, prêtre indigne de la sainte Église?

Cencius se leva, pris d'une fureur subite :

— Oui, il m'a chassé, outragé, réduit au brigandage. Il m'a banni du troupeau chrétien, il a mis son talon sur mon front. Est-ce que Dieu ne permet point que l'on touche à cet homme, comme on arrête un voleur de nuit?

— Il est l'oint du Seigneur, répondit le prêtre d'un ton ironique; et puis, Dieu, vois-tu, nous n'en sommes pas bien sûrs... le diable, à la bonne heure!

— Tu es sûr de Satan, Déodat?

— Certes, mon cher seigneur, sûr comme je le suis de ta présence ici, dans ma bonne tour. Je le porte dans ma tête et dans mon cœur.

Cencius contempla son hôte avec un certain effroi. Un instant même il recula, comme s'il voulait fuir. Mais Déodat fixait sur lui un regard dominateur et caressant à la fois; Cencius se rapprocha doucement du prêtre.

— Si tu voulais m'aider à le frapper, à l'arracher à sa chaire, à le tuer, au besoin, ainsi que nous fîmes si souvent, jadis, quand nous étions les maîtres de notre évêque.

Déodat marcha vers la fenêtre, l'ouvrit, et appelant d'un geste le baron :

— Regarde, dit-il.

Le spectacle, du haut de la tour des Saints Jean et Paul, était extraordinaire. A perte de vue, sur la campagne de Rome, se déroulaient les ondes de la brume grise, soulevées çà et là en houles puissantes par les replis du terrain et la crête des grands aqueducs : on eût dit un océan de ténèbres, un océan mort et silencieux. A gauche, contre la brusque montée du Cœlius et les remparts de la ville, la vague de vapeurs se rehaussait tout à coup, d'un élan prodigieux, comme pour se ruer à l'assaut du Latran; mais la basilique auguste, appuyée à la noire forteresse pontificale, inviolable entre la terre et le ciel, semblait se rire de la tempête. Une petite lumière, la lampe de Grégoire, le pilote du navire, brillait toujours dans la nuit.

Cencius se pencha en dehors de la fenêtre; mais il ne comprenait rien à ce tableau étrange. Déodat haussa les épaules.

— Il y a là-bas, dit le prêtre, une royauté trop haute pour qu'une bande d'émeutiers puisse l'atteindre et la détruire. Depuis des siècles, la populace de Rome, les seigneurs et les empereurs ont violenté les papes; mais la papauté a duré, et elle enterrera tout au moins les barons et les empereurs. Depuis cent ans et plus,

vous avez déshonoré le siège pontifical en y portant des papes indignes; vous avez coiffé de la tiare des adolescens corrompus, des larrons de grands chemins, des fous sanguinaires. Celui-ci a mis un harem au Latran; celui-là s'est enfui à Constantinople, emportant le trésor de l'Église; un autre faisait arracher les yeux et couper le nez et les mains aux cardinaux et aux évêques. Ils étaient pires que Néron ou que Domitien. Il a fallu étrangler Benoît VI dans les oubliettes du château Saint-Ange, empoisonner Boniface VII, arracher la langue à Jean XVI. La papauté a survécu à toutes ces horreurs. Satan lui-même n'a rien gagné à briser la tête à Jean XII, une nuit, dans la campagne, près du tombeau de Cecilia Metella. Vainement plus tard, le démon lui-même s'est incarné en Benoît IX : quatre fois chassé de Rome par les chrétiens, quatre fois rétabli par tout ce que l'Italie comptait de brigands, Benoît disparut un soir comme par sortilège. Il y a, de cela, bientôt trente ans. Mais on croit qu'il se cache, tel qu'une bête fauve, dans sa montagne maternelle de Tusculum. Chaque année, la nuit des Morts, cette nuit même, il se manifeste à quelque passant épouvanté, sur les bords du Tibre, dans la désolation de Saint-Paul hors les murs, sur la voie Appia ou parmi les ruines du Forum. Quant à moi, l'apostat, je l'attends encore. Voici son bréviaire magique, retrouvé en son oratoire, qui lui servait à évoquer le diable et à séduire les femmes. Je passe ma vie à le déchiffrer.

Déodat montra du doigt le grimoire ouvert sur la table. Cencius s'approcha du livre avec un recueillement superstitieux, mais n'osa le toucher.

— Eh bien! poursuivit le prêtre, la papauté était en cet homme, et le rendait sacré. Un jour, il avait alors seize ans, les seigneurs du Capitole, effrayés par sa monstrueuse luxure, complotèrent de l'étrangler au maître-autel de Saint-Jean. C'était un dimanche de grande fête pontificale. Les conjurés, mêlés aux clercs, s'approchaient lentement de l'autel. A l'Évangile, ils avaient atteint déjà le premier degré. Ils devaient s'élancer au moment de l'offertoire. Tout à coup ils se regardèrent les uns les autres et pâlirent. La lumière du jour s'obcurcissait, tous les visages étaient couleur de safran, la nuit descendait sur la basilique. Le soleil s'était éteint au milieu du ciel, comme s'il refusait d'éclairer une telle terreur. Benoît IX était sauvé; on alluma en hâte des cierges, il mangea la chair de son Dieu, et, quand il se tourna vers la foule pour la bénir, le soleil ressuscita et le chant des cloches éclata dans tous les campaniles de Rome.

Le prêtre fit un pas vers le baron, et lui mettant une main sur l'épaule :

— Et tu voudrais tuer Grégoire, croyant tuer en même temps la puissance mystérieuse qui t'opprime et que tu détestes! Pauvre fou! Tu ne feras qu'un martyr et qu'un saint de plus. La chrétienté bâtira des cathédrales pour y adorer ses reliques, et le lendemain même de ton crime, un moine passera à son doigt l'anneau de ce moine.

— Mais je serai vengé, murmura Cencius.

— Tu seras damné, répliqua Déodat.

Cencius tressaillit et chancela comme un homme ivre.

— Tu as peur de l'enfer, dit le prêtre, et tu viens de nuit, dans ma cellule, en face de ce Christ que j'ai profané, afin que j'invoque pour toi le secours de Satan! Ne t'en va pas. J'ai pitié de toi. Et puis, tu m'es nécessaire. Écoute encore. Nous pouvons associer nos haines. Tu seras le bras, moi je serai l'esprit. Mais comprends bien une chose, si tu le peux. Il ne faut pas verser le sang; qui sait si le ciel ne donnerait pas encore quelque signe effroyable? Non, mais une avanie horrible, une humiliation sans exemple; qu'il soit traité non en martyr, mais en vagabond et en malfaiteur. Vaincu, avili, courbé, qu'il te supplie, qu'il embrasse tes mains, qu'il renonce à sa superbe et se frappe la poitrine pour sa dureté de cœur. C'est l'Église, qui m'a rejeté de son sanctuaire, qui sera déshonorée dans son chef. Mais, au moins, que ton attentat soit magnifique et demeure l'étonnement de la postérité. Et, s'il te faut une consultation infernale pour te dévoiler à toi-même ton propre dessein, viens avec moi, cette nuit est bonne et l'heure est proche où les âmes maudites remontent parmi les hommes.

Le nécromant prit le bréviaire de Benoît IX et le sachet de parfums enivrans indispensables aux œuvres de magie. Il versa les charbons du brasero dans un encensoir de cuivre attaché près du christ d'ivoire et le remit à Cencius. Ils descendirent alors de la tour et s'acheminèrent presque en courant vers les Thermes de Caracalla. Ils allaient dans le brouillard, la tête encapuchonnée, laissant se gonfler derrière eux, comme de grandes ailes noires, les pans de leurs manteaux. La lueur de l'encensoir les suivait sur le sentier en traînée sanglante. Ils n'échangèrent pas une seule parole. Le prêtre marchait d'une allure très ferme; Cencius trébuchait à chaque pierre du chemin.

Ils entrèrent à minuit dans la ruine colossale. Les ronces s'accrochaient à leurs vêtemens comme des griffes de bêtes invisibles; les morceaux de voûte que la frénésie des barbares avait abattues jadis semblaient s'opposer à leur marche. Ils parvinrent enfin à la dernière nef, à peine touchée par les soldats d'Alaric et qu'ils reconnurent à l'écho plus sonore de leurs pas.

Déodat s'arrêta près d'un pilier de porphyre qui gisait à terre; il y déposa l'encensoir dont les charbons crépitaient au contact de la brume glacée. Puis, il s'enferma avec son compagnon dans un vaste cercle dont le pilier formait le centre ; à la lumière douteuse de l'encensoir il lut à haute voix dans le livre quelques lignes d'une langue inintelligible pour Cencius et, l'incantation terminée, il fit couler sur le réchaud ardent les parfums magiques.

Un flot de fumée monta, dans un pétillement d'étincelles, vers la voûte. Contrariée dans son premier élan par la couche humide du brouillard, l'âcre vapeur se repliait sur elle-même, cherchait sa voie de tous les côtés, serpentait lentement en longues spirales violacées, pourpres ou verdâtres et formait, au cours de sa difficile ascension, mille nœuds fantastiques. A une certaine hauteur, rencontrant une région plus libre, elle filait tout à coup en colonnes tremblantes, et, poussée par le vent qui venait de l'Apennin et sifflait à travers les salles dévastées, tournoyait d'un mouvement tantôt très doux, tantôt vertigineux. Quelques jets de fumée, chassés hors de la voûte à travers les grandes baies ouvertes dans les murs, couraient follement vers Rome, s'enroulaient autour des broussailles éparses sur la ruine, ou bien, redescendant vers le bas, glissaient comme des reptiles parmi les décombres et se noyaient enfin dans les ténèbres. Les chauves-souris, effarées, sortaient de leurs repaires avec des cris aigus, voletaient éperdument, puis tombaient à terre suffoquées. Tout au fond de la *cella,* une statue antique, une Diane de marbre, les bras rompus, les seins mutilés, avait pris une teinte rose pâle et semblait s'éveiller à la vie de la chair; le front hautain et la bouche souriante, elle était prête à marcher, dans sa nudité héroïque, contre les deux audacieux qui osaient troubler à cette heure la paix des dieux morts.

Cencius, enivré par la senteur des parfums, étourdi par la fuite incessante des formes lumineuses, sentit sa tête se perdre et son corps frémir; il s'assit adossé au pilier et contempla, comme en un rêve, les cortèges étranges que le vent roulait dans les hauteurs, puis dispersait, ainsi qu'il fait les feuilles mortes, un soir d'hiver. Il vit tourbillonner des foules lamentables, éplorées, toutes les victimes, toutes les misères des guerres impériales ou féodales contre le pape; les femmes traînant leurs tout petits enfans par la main; les vieux se hâtant, les cheveux et la barbe en désordre et courbés sous leur besace; des jeunes gens à la face livide, les poignets enchaînés, qui s'en allaient en exil; des prêtres courant, avec des gestes terribles, hors de leurs églises qui s'écroulaient, flamboyantes. Puis, c'était comme un torrent d'hommes de guerre, l'armure rouge de sang, les mains toutes vermeilles, les épaules

chargées de butin, qui foulaient des corps dépouillés, la gorge et la poitrine béantes; puis, une cohue confuse de bandits qui brandissaient des torches et, bras et jambes nus, traversaient allégrement un ouragan de flammes. Cencius reconnut sa propre armée et jeta un grand cri.

— Tais-toi, dit à voix basse Déodat. Le mystère va s'achever. Que la vision qui s'avance ne déserte jamais ton souvenir.

Et, d'un pas solennel, se déployant le long des murs de Caracalla, ainsi qu'en une nef de basilique, une procession immense, très lente, marchait sur une nuée d'or : des enfans vêtus de robes multicolores, de jeunes diacres, la chevelure flottante, dans leurs dalmatiques de feu, des évêques dont les chapes scintillaient sous une pluie de rubis, un sacré-collège superbement drapé de pourpre éblouissante; enfin, enlevé sur la tête des clercs, à demi couché dans sa chaire royale, un pape adolescent, un jeune dieu asiatique, dont les doigts jouaient avec les bandelettes de sa mitre, le pape démoniaque et charmant qui avait été l'effroi de la sainte Église romaine et que Déodat adorait dans ses songes.

Le fantôme pontifical étendit le bras droit vers le prêtre sacrilège, mais ne traça point le signe de la croix.

Le cortège remontait vers l'angle le plus éloigné de la cella. Tout à coup diacres, évêques, cardinaux, s'évanouirent ainsi qu'une lumière dans un coup de vent. Et la cohue des hommes de carnage, des capitaines couverts de sang et des bandits à demi nus reparut et se rua autour du trône qui, balancé sur une forêt de piques et de torches, se mit à gravir les degrés d'un autel tout étincelant de pierreries. Mais, au milieu de l'autel, une figure majestueuse, un moine se tenait incliné. A mesure qu'il approchait de la table sainte, le jeune Antechrist pâlissait et se fondait dans le nuage embrasé de son infernale apothéose; seuls, les démons bondirent jusqu'à l'autel et enveloppèrent insolemment le moine immobile. Un souffle de tempête traversa alors les voûtes, balaya la fumée magique et la répandit en grondant parmi les hauts roseaux frissonnans et les noirs cyprès de l'Aventin. Et le brouillard couleur de plomb recouvrit d'un vaste linceul les bains funèbres de Caracalla.

Cencius serra contre son corps les plis de son manteau et se coucha lourdement à terre. Quand il se réveilla, au petit jour, le prêtre n'était plus là. Du ciel gris coulait une pluie fine; un énorme hibou, que cette nuit avait frappé de vertige, se débattait sottement entre les épines d'un buisson. Un chien aboyait au loin, dans le désert. Cencius regardait avec une sorte de stupeur le sanctuaire sinistre de Déodat. Le froid et la pluie l'obligèrent enfin

à se retirer. Il sortit des Thermes, mais n'osa point cheminer du côté de la tour des Saints-Jean et Paul. Il passa au pied du monastère de Saint-Grégoire-le-Grand, revint à l'arc de Constantin et, après quelques minutes d'hésitation, se jeta brusquement dans le Colisée. Sous l'arcade où, la veille, il avait aperçu une lueur, il trouva, étendus autour de leur foyer éteint, une douzaine de personnages, patibulaires de figure, qui le saluèrent avec courtoisie. Ils conversèrent tout ce jour-là du passé et de l'avenir, et le baron attendit sans ennui au milieu de ces gentilshommes que le couvre-feu eût invité les Romains à tirer le verrou de leurs logis. Il reprit alors le chemin de son château, pareil à un bourgeois prudent qui cache avec soin son visage, afin de n'être point reconnu dans sa promenade nocturne.

II. — LA MESSE DE MINUIT DE GRÉGOIRE VII.

La veille de Noël, le bruit courut dans Rome que le pape célébrerait à Sainte-Marie-Majeure la messe de minuit. C'était la vieille basilique populaire : au pilier le plus proche du maître-autel, les fidèles vénéraient l'image miraculeuse d'une madone et d'un *bambino*, ouvrage de l'apôtre saint Luc, apportée d'Asie par les anges. Chaque fois que la peste sévissait, les prêtres promenaient à travers les rues l'antique icône toute brillante d'or et de diamans, et Dieu apaisait le fléau. La nuit de Noël était la grande fête de Sainte-Marie-Majeure : on s'y rendait de toutes les régions de Rome et, dans la solitude farouche de l'Esquilin, l'église rayonnante et sonore souriait de loin à la foule des pèlerins et des pâtres qui accouraient à elle, comme jadis les bergers de Palestine à l'étable de Bethléem.

Depuis trois jours, le siroco soufflait avec fureur et de gros nuages s'amoncelaient à tous les côtés de l'horizon. Vers le soir, les montagnes de Tivoli et de Tusculum se voilèrent et le tonnerre commença à résonner sur la mer. L'obscurité se fit tout d'un coup et un orage affreux se déchaîna. La pluie fut si violente que l'on crut, dit un chroniqueur contemporain, au retour du déluge biblique. La foudre éclatait à la fois sur toutes les collines ; sans cesse les éclairs violets déchiraient la nue et l'embrasement du ciel montrait les noires silhouettes des campaniles et des tours, les cyprès du Monte-Mario courbés, tordus comme des épis, la ligne indéfinie des aqueducs, les forteresses féodales éparses dans la campagne ; parfois, l'incendie courait jusqu'à l'Apennin et les montagnes rocheuses de la Sabine se dressaient, toutes blêmes, comme en une vision d'Apocalypse.

Environ une heure avant minuit, la pluie tombait encore; le Tibre, déjà gonflé par les orages de l'automne, montait avec une rapidité inquiétante. Le quartier du Champ de Mars et les vallées creusées sous l'Esquilin et le Quirinal n'étaient plus qu'un marécage. Les Romains, troublés par tous ces signes de mauvais augure, renoncèrent à la messe pontificale et soufflèrent leurs lampes. Les grondemens du tonnerre s'éloignaient peu à peu. Les cloches de toute la ville sonnèrent à grandes volées, mais pas un fidèle n'y répondit. Les bonnes gens pensaient que, par un temps si fâcheux, le bœuf et l'âne tout seuls suffiraient pour réchauffer l'enfant Jésus sur la paille de sa crèche.

Cependant, aux alentours de Sainte-Marie-Majeure, on eût pu voir d'étranges pèlerins braver les froides rafales de la pluie et du vent. Toutes sortes d'ombres allaient et venaient, très silencieuses, en avant des portes, en dehors du cercle de lumière tracé autour de la basilique par l'illumination du sanctuaire et des nefs. Ces personnages n'avaient point l'air de bons chrétiens; ils ne portaient ni psautiers ni rosaires, mais des couteaux et des piques. Plus loin encore, vers Sainte-Praxède, un groupe plus compact, muni de torches non allumées, gardait quelques chevaux tout sellés, qui s'agitaient avec terreur chaque fois qu'un éclair fendait les ténèbres. Tous ces hommes fixaient les yeux avec impatience du côté du Latran, dont la masse sombre leur semblait aussi résolument endormie que le reste de la ville.

Un coup de sifflet se fit entendre, et les ombres se dérobèrent et disparurent à l'entrée de l'avenue plantée de grands arbres qui menait au monastère de Sainte-Balbine.

Là-bas, sur le plateau du Cœlius, un petit cortège s'engageait, à la lueur tremblante de quelques lanternes, sur le chemin solitaire de Sainte-Marie-Majeure. Il descendit la pente de la colline avec lenteur, se détournant à chaque pas, afin d'éviter les fondrières; au bout d'un temps assez long, il parvint à la place de la basilique. En tête, s'avançaient deux hommes d'armes avec des hallebardes, puis un moine élevant la haute croix pontificale à trois branches, quelques clercs qui tenaient les lanternes, deux cardinaux assis sur leurs mules, la tête chaudement protégée par le chaperon de fourrure, enfin, une litière couverte, drapée de pourpre, où était assis un petit vieillard de figure très austère, enveloppé d'un manteau rouge, une croix d'or sur la poitrine. La grande porte de l'église s'ouvrit; une clarté plus vive fut projetée sur le cortège, les cardinaux mirent pied à terre et Grégoire VII pénétra dans la basilique illuminée et vide.

Le rayon d'or de l'étoile que virent les bergers et les mages

de l'Orient ne tombait point, cette nuit-là, sur le toit de Sainte-Marie-Majeure.

Au fond de l'abside, derrière l'autel, un diacre achevait de psalmodier d'une voix mélancolique les prophéties qui annoncèrent jadis à Israël la venue de Jésus, fils de David, petit-fils d'Abraham.

Le pape promena de tous côtés son regard voilé de tristesse. Il ne voyait, agenouillés çà et là, sous leurs manteaux troués, que de pauvres pâtres, ou de jeunes garçons à demi sauvages, venus de bien loin, marchant tout le long du jour, et qui avaient pu se réfugier dans l'église avant que l'orage n'éclatât. Il étendit vers eux sa droite et les bénit en prononçant la parole que chantèrent des voix célestes la nuit même où Dieu naquit dans l'étable :

Pax hominibus bonæ voluntatis!

Les chanoines de la basilique allèrent au-devant de Grégoire et le conduisirent processionnellement jusqu'au trône élevé près de l'autel. Là, il revêtit l'aube de lin, d'une blancheur immaculée, l'ample chasuble byzantine de soie blanche brodée d'or, puis le pallium parsemé de croix ; deux enfans lui présentèrent la tiare conique et le bâton pontifical ; les cardinaux faisant office de diacre et de sous-diacre se placèrent à ses côtés. Grégoire entonna les premières paroles du *Te Deum*.

Quand l'hymne d'allégresse fut terminé, toujours debout sur les marches du trône, il déposa sa tiare, s'inclina et dit à voix basse les premières oraisons de la messe. Un clerc, à genoux aux pieds du pape, ouvrit, appuyé contre son propre front, le livre de l'épître, puis l'Évangile que les cardinaux chantaient tour à tour aux deux ambons du chœur. Au moment de l'offertoire, il descendit du trône et gravit, avec une majesté singulière, les degrés de l'autel. Le saint-sacrifice commençait. Le clergé de la basilique s'aligna dévotement à l'entrée du chœur, et les humbles bergers de la campagne de Rome s'avancèrent timidement et se groupèrent sous la madone hiératique de Saint-Luc, afin de contempler de plus près le mystère.

Le bruit d'une pique tombant sur le pavé, dans l'un des bas côtés, troubla tout à coup le silence de la consécration. Le cardinal qui assistait le pape tourna la tête vers les portes et vit se mouvoir, le long des sombres chapelles latérales, une foule vague de nouveaux-venus. Il pensa que les bourgeois du voisinage, rassurés par le ciel apaisé, venaient adorer leur sauveur petit enfant, et se prosterna sans inquiétude pour l'instant de l'élévation selon le rite des messes pontificales.

Un clerc agita une clochette ; Grégoire VII, levant l'hostie au-dessus du calice, faisait face aux fidèles, puis bénissait aux quatre points cardinaux la ville et le monde.

Il chanta le *Pater*. La clochette retentit pour la seconde fois au pied de l'autel. Le pape, penché sur la nappe, communiait avec une parcelle de l'hostie.

Au moment où il déposait dans le calice les derniers fragmens du pain consacré, une rumeur menaçante monta vers lui des profondeurs de la basilique. Les prêtres et les clercs firent volte-face et, tout effarés, virent une troupe en armes qui se formait au milieu de la grande nef, conduite par l'homme dont le nom seul faisait trembler les Romains.

La bande s'élança vers l'autel avec des cris de mort et des blasphèmes. Les prêtres gravirent les degrés pour protéger le pape. Les brigands envahirent le chœur jusqu'à la première marche de l'autel, repoussant à coups de piques et rejetant aux deux côtés de l'abside les défenseurs du pontife. Seul, Cencius osa monter à la droite de Grégoire VII.

Grégoire couvrit le calice du voile liturgique. Cencius l'avait frappé à l'épaule. Le pape alors regarda fixement le sacrilège, et la parole douloureuse de Jésus à Judas, au Jardin d'oliviers, erra sur ses lèvres :

— Mon ami, pourquoi es-tu venu ?

Cencius ne répondit point. D'une main brutale, il arracha Grégoire à la table du banquet sacré. Les soldats saisirent le vieillard et l'emportèrent au milieu des supplications désespérées des clercs. La porte centrale de Sainte-Marie-Majeure était toute grande ouverte ; au-delà s'agitaient les torches dont la lumière rougeâtre s'étendait comme un dais immense dressé dans les ténèbres ; les chevaux, maintenus avec peine par les écuyers de Cencius, éblouis par la brusque clarté de l'église, frissonnaient et se cabraient ; au haut du campanile, le tocsin sonnait avec une hâte fébrile, mais la clameur de la noble basilique violée se perdait vainement dans le ciel noir.

A travers la ville endormie, descendant et remontant d'une course égale les longues pentes rapides de l'Esquilin et du Quirinal, dans la lueur vermeille des torches, passa, avec des cris de joie furieuse, la chevauchée fantastique. Grégoire, tenu en croupe par un lieutenant de Cencius, serré de près par les cavaliers, suivis par la bande hurlante des gens à pied qui bondissait dans la boue aussi vite que les chevaux, ne laissa tomber de sa bouche ni une prière, ni un anathème. Le courant qui l'entraînait allait du côté du Tibre. Il vit défiler des églises, des monastères, des châteaux-forts munis de leurs tours, des amas confus de misérables maisons bâties dans des ruines grandioses ; il reconnut un instant, brisée au fond d'un précipice, la colonne impériale de Trajan, puis la

grande silhouette du Capitole et les arcades du théâtre de Marcellus. Là, adossé à un pilier, rigide telle qu'une statue de pierre, un homme, un prêtre semblait attendre la venue du cortège. Cencius, qui courait en tête de sa meute, lui fit un salut que le prêtre ne rendit point. Mais quand le pape passa devant lui, Déodat rejeta vivement en arrière son capuchon et lança à sa victime un regard d'ironique triomphe. L'apocalypse de la nuit de novembre était accomplie.

La troupe s'engagea dans un réseau de ruelles tortueuses et s'arrêta bientôt en face d'une citadelle féodale, la tanière du baron. Cencius fit entrer ses gens dans la cour avec le prisonnier, et ordonna que la porte fût barricadée sur-le-champ. Il conduisit lui-même le pape à l'étage élevé du château, dans une cellule dont l'unique fenêtre donnait sur l'intérieur, et, lui montrant une sorte de stalle appuyée à la muraille :

— Assieds-toi, dit-il, tu seras là comme un chanoine de Saint-Jean-de-Latran. Quand il fera jour, nous causerons. Si tu veux la paix, je te la vendrai très cher. Si c'est la guerre, le souvenir en épouvantera les arrière-petits-fils de tes cardinaux.

Et il abandonna Grégoire, sans lumière, au fond de la cellule.

Les heures s'écoulèrent, lentes et froides. Le pape se sentait abîmé dans l'horreur de cette nuit. Il se demandait comment Dieu avait permis une telle impiété et par quel mystère de la justice éternelle il expiait, lui, moine chaste et pieux, le scandale des pontifes qui, au temps de sa jeunesse, avaient déshonoré le siège de Saint-Pierre. C'était donc une œuvre vaine que l'héroïque effort soutenu par lui, durant près de trente années, pour purifier l'Église. Les papes dont il avait été le conseil et l'ami n'étaient donc point assis à la droite du Père et n'avaient pu le secourir par leurs prières à l'heure suprême de son combat. Une grande angoisse troublait aussi sa conscience. Il s'était peut-être trompé, en recherchant avec trop d'âpreté la puissance temporelle, en prenant dans sa main à la fois les deux glaives, en obligeant ses barons à ramper à ses pieds, en abattant sans pitié leurs tours et leur orgueil; trompé encore dans son trop grand amour pour l'ascétisme et la sévérité qu'il avait mise à imposer à tous ses frères du sacerdoce la discipline monastique. Quant au lendemain, au plus prochain avenir, il osait à peine y penser. Sa tiare avait été foulée dans la fange de la rue; un voleur avait ravi sur sa poitrine la croix épiscopale ; il n'était plus bon qu'à enfermer pour le restant de ses jours en quelque cloître perdu dans les montagnes de Sabine. Il frémissait en se demandant quel successeur ses maîtres lui réservaient, quelque évêque allemand, plus dévoué à César

qu'à Jésus, tout prêt à prostituer à l'empereur la dignité de l'Église romaine, ou bien quelque adolescent impur, un fils de seigneur, toujours souillé par le péché mortel, qui répandrait en d'abominables orgies le vin de l'autel. Et parfois, il se disait que le naufrage de la barque apostolique était consommé, que l'histoire de la rédemption était finie, que Dieu se détournait des hommes et repoussait son Église loin de son cœur et qu'il était, lui, le dernier moine et le dernier pape.

Alors, dans le silence et les ténèbres, il se frappa la poitrine et pleura.

Une lueur grisâtre, jour d'hiver sans aurore ni sourire, se glissa dans la cellule. Et Grégoire se sentit plus misérable encore quand il reconnut l'outrage fait à ses vêtemens pontificaux, l'aube couverte de boue, la chasuble lacérée, le pallium flétri. Et il songea avec amertume à la fête de la nuit, à la basilique pleine de chants où il bénissait les enfans et les pâtres, au mystère profané, au sang de Dieu délaissé sur la nappe blanche de l'autel.

Un pas lourd se fit entendre au dehors. La porte s'ouvrit et le baron reparut.

— Tu as dormi? interrogea Cencius.

— J'ai prié, répondit Grégoire.

— Patenôtres de moine, qui n'ont point percé les voûtes de ma tour. Dieu ne t'a pas entendu. Et puis, Dieu n'aime que les papes jeunes et d'humeur joyeuse. Tu vois bien qu'il t'abandonne.

— Dieu avait bien abandonné son propre fils crucifié entre deux voleurs. Mais pour trois jours seulement. J'attendrai.

— Tu attendras des jours, et des semaines, et des années, s'il le faut. Tu es dans ma main comme un jouet fragile. Et tu endureras la solitude, la faim, la nuit, toutes les terreurs, toutes les angoisses, tant que tu n'auras pas consenti à ma volonté.

— Que veux-tu de moi? Je suis l'évêque et le seigneur de toutes les âmes, et tu ne peux rien sur ma conscience.

— Je puis te torturer jusqu'à la mort.

— Ce serait l'expiation de mes péchés. En ce moment, l'Église a besoin, pour se laver de ses souillures, du sang d'un martyr.

Cencius haussa les épaules. Il se souvint alors des paroles de Déodat.

— Un tyran chassé de son palais et livré aux risées de son peuple, un évêque chassé de son diocèse, un clerc condamné à languir dans le cachot d'un couvent, n'est point un martyr. Mais d'abord tu abdiqueras solennellement entre les mains des nobles que tu as dégradés et dépossédés. Tu leur rendras le droit d'élire le pape, qui est leur comte suzerain, avec l'agrément de l'empereur

qui est notre maître suprême. Après, si tu survis à une chute si haute, tu demeureras moine, pour ton plaisir, très loin de Rome et tu chanteras matines et vêpres tout le long du jour. Et je te confierai aux bons soins d'un abbé de mes amis que tu appelleras « mon père. »

— Je serai pape jusqu'à ma dernière heure. Dieu seul est mon seigneur. Tu peux hâter la fin de ton crime. Mais c'est le pape, le prince de tous les rois, le maître des empereurs, que tu frapperas, vassal parricide...

Cencius, furieux, fit un pas, la main haute, vers le vieillard.

— Si Dieu t'en laisse le temps, continua Grégoire. Et déjà sa justice s'impatiente. Écoute.

Un bourdonnement étrange, pareil à celui d'une grande foule lointaine, venait jusqu'à la cellule. Cencius s'arrêta et prêta l'oreille. La foule devait marcher vite, car sa voix grandissait avec une rapidité singulière. Il semblait que Rome tout entière se fût levée pour accourir à la forteresse du baron. Et déjà, par-dessus la rumeur vague de la multitude, éclataient des sonneries de trompettes, des imprécations, des appels aux armes. Le premier flot de cette marée humaine vint frapper contre la muraille et fit tressaillir la vieille maison. Cencius quitta hâtivement son prisonnier et s'élança dans l'escalier de sa plus haute tour.

A perte de vue, dans les rues aboutissant au château, la noire fourmilière s'avançait avec une clameur profonde. Cencius se pencha un instant sur le parapet et aperçut, tout en bas, l'avant-garde de l'armée qui descendait tumultueusement des sept collines, les gardes du Latran, bardés de fer, les archers normands, mercenaires de l'Église, les miliciens du Capitole, puis des artisans, les manches relevées jusqu'à l'épaule, qui brandissaient des couteaux, des massues, des leviers, des moines qui portaient des piques et des hallebardes, des femmes et des enfans du peuple qui traînaient des poutres et des échelles, des bergers accompagnés de leurs chiens féroces, qui balançaient des frondes. Et tous, ils attachaient à la forteresse des yeux chargés de colère et paraissaient attendre que la figure de celui qu'ils cherchaient se montrât à quelque fenêtre. Tout à coup, ils reconnurent Cencius debout sur la plate-forme de sa tour et poussèrent un cri unique, un cri terrible :

« Grégoire ! »

Rome venait reprendre son évêque.

Sans retard, ils s'organisèrent pour le siège de la citadelle. Le baron rallia autour de lui sa garnison de brigands, distribua les postes et se prépara à une résistance mortelle. Il sentait bien que,

livré à ses seules ressources du moment, il ne pourrait tenir que peu d'heures, au plus tard jusqu'à la nuit. Mais il pensait que le pape, effrayé par la guerre civile, déposerait le pontificat avant que l'entrée de sa prison ne fût forcée par les bras de son peuple; il comptait aussi sur le secours des seigneurs romains et des clercs impurs pour la cause desquels il allait livrer bataille; il espérait enfin que Déodat aurait le temps de dépêcher un courrier à travers la campagne, de manoir en manoir, jusqu'à Tusculum et Tivoli, et que les bandes de ses pairs, faisant irruption, vers le soir, par la porte Majeure et la porte Saint-Jean, prendraient à revers ces milliers de misérables. Il ignorait qu'à cette heure même toutes les issues de la ville, les brèches des vieilles murailles, les deux rives du Tibre, étaient gardées sévèrement, qu'au Capitole les nobles, déconcertés par l'explosion de la passion populaire, venaient de se conjurer avec les délégués des artisans pour le salut du pontife et que, dans toutes les paroisses, dans tous les couvens, les prêtres et les moines, les simoniaques aussi bien que les ascètes, saisis de terreur religieuse et croyant que Satan violentait l'Église, selon la prévision de l'apôtre, priaient pour le vicaire de Dieu.

Cencius plaça derrière les barreaux de chaque fenêtre, à chaque meurtrière, sur la terrasse crénelée dominant la façade extérieure du château, des tireurs à l'arc et à la javeline. Il ordonna que l'on ménageât les munitions; il importait de prolonger la lutte le plus d'heures possible sans trop exaspérer la rage des assaillans, et d'empêcher avant tout que la porte ne fût forcée à coups de béliers ou rongée par le feu. Il employa les vagabonds appelés par lui des cavernes du Colisée à arracher les pavés de la cour et les dalles des galeries dont ils formèrent une solide barricade en avant de l'escalier menant à la tour où Grégoire était enfermé. Puis, la tête haute, il croisa les bras et attendit.

Alors commença l'attaque de la forteresse. Une grêle de pierres et de flèches s'abattit sur les murs, première tentative enfantine qui blessa plus d'assiégeans que d'assiégés. Les projectiles rebondissaient contre les visages des Romains, à la grande joie des hommes de Cencius. Puis les bergers du Latium se portèrent dans les maisons avoisinantes et s'entassèrent sur les toits; les cailloux, lancés par une centaine de frondes, sifflèrent et, retombant dans l'intérieur du château, touchèrent sérieusement quelques-uns de ses hôtes. Le baron fit refluer son monde dans les galeries les mieux abritées, tout en se félicitant des abondantes munitions que lui envoyait l'ennemi.

— De vrais chrétiens, cria-t-il, ces enfans de chœur du pape! Voici des oranges un peu aigres dont ils nous font cadeau; à notre tour nous les leur rendrons, mais plus mûres.

Tout à coup, un bruit formidable retentit dans le couloir voûté qui conduisait à la rue. La porte, attaquée à coups de poutres, résonnait comme un tambourin énorme de jeu de paume. Cencius fronça les sourcils ; il se sentait tâté au point faible de la cuirasse. Mais, au quatrième ébranlement succédèrent des hurlemens de douleur et le front du baron se rasséréna.

— C'est la riposte de mes archers, dit-il. Cent coups d'épingle pour un coup de poutre. Excellente pelote, que la poitrine et le dos de ces rustres!

Au dehors, en face de la porte, une poignée d'artisans et de bouviers, inondés de sang, s'étaient repliés sur le gros de la foule. Les autres lâchèrent leurs machines de guerre et reculèrent. Les frondes reprirent de plus belle contre les meurtrières et les terrasses. Les archers s'effacèrent prudemment à l'abri de la muraille ou des créneaux. Le peuple, croyant à leur retraite, se rua vers les engins qu'il venait d'abandonner sur le sol ensanglanté et battit la porte en grande hâte, avec une fureur fébrile. Une nuée de flèches lui répondit pour la seconde fois. Les Romains tinrent bon pendant quelques minutes, mais déjà morts et blessés couvraient la terre. Le peuple se retira de nouveau, laissant la rue vide. On n'entendait plus, dans la foule, qu'un murmure d'angoisse, et çà et là, au pied de la forteresse maudite, la plainte d'agonie de quelques mourans.

Cencius reparut alors seul sur la plate-forme de sa tour. Le peuple le regardait avec un effroi superstitieux. Cet homme, qui se jouait ainsi de Dieu même, avait certainement conclu un pacte avec Satan. Le baron cherchait anxieusement sur Rome, de château en château, quelque signal annonçant du renfort, une bannière amie hissée au sommet d'un donjon. Mais, du Capitole au Champ de Mars, du Janicule au Colisée, il ne vit rien qui pût encourager son espoir.

— Ces va-nu-pieds leur font donc peur! murmurait-il. Les voilà qui me trahissent. Ils ne sont braves, les nobles de Rome, que contre les vieux prêtres chauves du sacré-collège. Demain, si ces coquins délivrent leur pape, ils baiseront la bague de Grégoire et me pendront, moi, à la potence de ce pauvre diable de Crescentius. A moins qu'on ne vienne de là-bas à mon secours...

Et il se tourna vers la vaste campagne qui ondulait au loin, entre les montagnes et la mer, triste et solennelle, dans la pâle lumière d'un matin de décembre. Mais déjà le tumulte populaire s'était réveillé. Une troupe de jeunes garçons, des enfans du Transtévère, apportait une nouvelle machine de siège, des fagots enlevés d'un bateau amarré au bord du Tibre, sous le temple de Vesta. En un clin d'œil, et sous les traits des assiégés, le bûcher

combla le large porche, trop profond pour qu'il fût possible, par le haut, de l'éteindre. Ils y lancèrent des tisons et Cencius vit monter, toute droite, une colonne de fumée fauve. Il serra les poings, proféra un blasphème et se précipita au milieu de ses brigands.

Il les surprit en plein désarroi. Déjà quelques-uns parlaient de rendre du même coup le pape et le château. D'autres se répandaient en malédictions contre l'homme qui, pour trois écus, les avait entraînés à une si périlleuse aventure. Il réussit à leur faire honte et à les raffermir.

— Que les lâches, dit-il, se placent désormais sur la terrasse la moins exposée aux pierres de cette canaille. J'appellerai une députation de femmes et de petits garçons pour recevoir leur amende honorable et les emmener au plus prochain confessionnal.

Personne ne souffla plus mot. L'idée du confessionnal leur sembla plaisante et les fit rire. L'un d'eux, un moine fraîchement excommunié, se mit, tout en se frappant joyeusement la poitrine, à marmotter le *Confiteor*. Mais Cencius l'ayant regardé de travers, il s'arrêta court aux premières paroles.

Le temps pressait. La fumée filait par-dessous la porte, des langues vermeilles piquaient çà et là, à l'intérieur, les pierres noircies qui en formaient l'encadrement. Au dehors, la foule, qui contemplait son œuvre, s'était tue. Le baron groupa les archers dans la cour, sur le front de la barricade; il ramassa les gens munis de piques et de coutelas sur les degrés de l'escalier; les autres, armés de pierres, le long des galeries du premier étage. Il lui restait à essayer, près de Grégoire, une dernière tentative d'intimidation. Il monta à la cellule du prisonnier.

— Il te fallait du sang, lui dit-il, le sang de tes brebis, pasteur plein de mansuétude, il a coulé à flots. N'es-tu pas las de ce carnage inutile et ne prononceras-tu pas le mot que j'attends pour y mettre fin?

— Ils sont morts pour leur foi et Dieu les a reçus dans son paradis. Mais que ce sang chrétien retombe sur ta tête. Quant à moi, en qui repose l'honneur de l'Église, je ne te céderai rien. J'ai vécu assez longtemps, puisque j'ai été le témoin de ton crime. J'ai vu passer cette nuit, dans les ténèbres de ma prison, les figures glorieuses des grands pontifes martyrs; ils m'appelaient à eux et j'ai hâte de me joindre à leur compagnie. Je n'ai plus rien à te dire, et tu ne m'arracheras plus une parole.

Des cris de joie sauvage partirent de la rue; un tourbillon de fumée et un long jet de flamme furent chassés dans la cour; à coups de hache, le peuple démolissait les débris de la porte que

l'incendie avait à demi dévorée; puis ils bondirent par-dessus le brasier qui flambait encore, pêle-mêle, les soldats du Latran et du Capitole, les moines, leur robe retroussée à la ceinture, les corroyeurs de la Regola, les bouchers de Ripetta, les forgerons du Transtévère, les pâtres athlétiques de la campagne, suivis des dogues qui hurlaient sur leurs talons. Cencius entendit le choc de ce flot vivant contre la ligne de ses hommes d'armes, les marteaux et les masses de fer sonnant sur les casques et les cuirasses, le piétinement confus des duels poitrine contre poitrine, les pierres et les briques tombant de haut sur les têtes nues, les imprécations haletantes et inachevées des adversaires qui se prenaient à la gorge et s'étranglaient. Un instant, effrayé de son œuvre, il hésita; il chercha à rencontrer le regard du pape; déjà il s'inclinait pour faire appel à la clémence de son captif; mais Grégoire, les yeux fermés et les mains jointes, ne le voyait plus et ne l'entendait plus. Il s'éloigna à pas lents, le front bas, comme un homme qui descend à sa ruine.

Bientôt la barrière opposée par les assiégés fut rompue, la barricade emportée et renversée, la foule repoussait dans l'escalier obscur, de marche en marche, les soldats du baron. La lutte, à tâtons, corps à corps, devint plus horrible; la clameur de la bataille qui s'engouffrait ainsi dans les entrailles de la forteresse, une bataille de nuit, parut plus formidable. Grégoire sentait s'approcher une catastrophe sans nom. Il fit le signe de la croix et commença de réciter, sur les victimes et sur lui-même, les prières des morts.

Un bruit de pas furtifs sur les dalles de la cellule, puis des soupirs et des sanglots étouffés; le pape interrompit son oraison et leva les yeux: un enfant se tenait en face de lui, les mains suppliantes et tout en larmes.

C'était un jeune garçon d'environ quatorze ans, pauvrement vêtu, la figure fière et douce, le front large et pur, ombragé par les anneaux d'une épaisse chevelure brune, une tête toute romaine, telle que d'un Gracque adolescent; les lèvres fines, détachées avec une netteté de camée antique et légèrement impérieuses, de grands yeux noirs, caressans et candides comme des yeux de jeune fille.

— Qui es-tu et que cherches-tu, mon fils? Ce n'est point dans cette chambre que tu devais te réfugier, car l'ange de la mort est déjà sur le seuil et il lui tarde d'entrer.

— Je suis Victorien, le fils de Cencius. Ma mère n'est plus. Mon père, je ne sais pourquoi, me traite durement, ne m'embrasse jamais, me repousse de sa table et me laisse seul et triste. Il m'a

conduit hier soir dans une cellule toute proche de celle-ci et m'a défendu d'en sortir tant qu'il ne me rappellerait point. J'ai compris, au désordre du château et aux cris de la rue, que des choses très graves allaient s'accomplir, que des hommes se battaient et mouraient. Mais je ne savais pas la cause de ce tumulte autour de notre maison. Un homme d'armes, tout en sang, la tête fendue, est venu se cacher dans ma retraite pour y panser sa blessure; il m'a tout raconté. Alors, me voici. Père, père, ayez pitié et pardonnez-moi mon audace. Je suis petit, débile et sans armes. Mais je ne veux pas qu'ils vous fassent du mal, qu'ils lèvent le bras contre vous. Le soir où ma mère est morte, j'étais près de son lit, et je vois encore sa figure blanche ; elle s'est penchée vers moi et m'a dit bien bas à l'oreille des paroles que je n'ai point oubliées. J'ai promis d'être toujours fidèle à son dernier vœu. J'ai promis d'être un jour le chevalier de l'Église et son fils très docile. Et puis j'ai reçu son dernier baiser et elle s'est endormie dans une grande paix. C'est maintenant l'heure de tenir mon serment. Ils n'oseront peut-être pas vous frapper s'ils doivent toucher d'abord au fils de leur seigneur. Et si je n'ai que des prières pour vous défendre, elles donneront peut-être le temps à vos amis armés de parvenir jusqu'à vous et de vous sauver...

Et, très timide, après un peu d'hésitation :

— Alors, ajouta-t-il, c'est pour lui, pour son salut, que je supplierai.

— Pauvre enfant ! dit Grégoire, cher petit chevalier de l'Église ! Viens donc à moi et que Dieu couvre nos deux faiblesses de son bouclier!

Victorien s'approcha avec un grand respect du prisonnier et s'assit à ses pieds. Le vieux pontife imposa ses mains sur la tête du jeune garçon, laissant errer ses doigts dans les boucles soyeuses de la chevelure. L'enfant ne pleurait plus. Il se sentait sacré. Un éclair d'orgueil passa sur son front et ses yeux se portèrent, avec une fermeté héroïque, vers l'entrée de la cellule. La lutte était maintenant tout près, dans l'étroit corridor. Encore quelques minutes, et le sacrilège serait consommé.

Une voix, la voix de Cencius, retentit, rude et brève. A plusieurs reprises, il répéta une sorte de commandement militaire. Le silence se fit tout à coup, et le baron, repoussant la porte avec violence, s'abattit sur ses deux genoux devant Grégoire VII.

Il était mortellement pâle; on lisait dans ses yeux l'épouvante de l'homme qui se voit périr, sans espoir, en pleine mer furieuse. Sa cuirasse brisée était souillée de sang; il lança à terre son épée rompue.

Le pape et l'enfant s'étaient levés. Grégoire fit un geste formidable

de malédiction ; Victorien se jeta entre ses bras et arrêta l'anathème prêt à tomber sur la tête de son père vaincu.

— Pardonne-moi, disait le misérable, je suis ici, prosterné, et je te demande grâce pour mon crime. J'ai profané l'autel et la crèche du seigneur Jésus ; je t'ai enlevé à ton église, toi, mon évêque et mon seigneur apostolique ; fais-moi miséricorde, inflige-moi la pénitence de mon péché, protège-moi contre la colère de ton peuple, contre le juste jugement de Dieu. Reçois-moi entre tes mains et donne-moi ce jour-ci pour l'expiation. Mais laisse-moi vivre pour le rachat de mon âme et apaise, je t'en supplie, la tempête que j'ai méchamment déchaînée. J'ai peur de Satan et je sens sa griffe s'enfoncer dans ma chair. Je suis perdu pour l'éternité si tu n'as pitié de moi !

Le pape demeurait immobile ; ses yeux ne daignaient point s'abaisser sur Cencius ; aucune compassion n'adoucissait la tristesse sévère de son visage. Victorien comprit l'implacable résolution de Grégoire et, quand celui-ci ouvrit la bouche pour prononcer la sentence, l'enfant se serra contre le cœur du pontife et murmura la parole enchantée qu'entendirent jadis les collines de la Galilée :

— Bienheureux les miséricordieux !

Le pape tressaillit ; une rougeur rapide éclaira son front ; il regarda le parricide étendu à ses pieds dans la poussière et un sourire de miséricorde effleura ses lèvres.

Derrière la porte, l'affreuse bataille corps à corps recommençait. Dans la cour, le peuple inquiet, croyant à une capitulation menteuse du baron, criait que le prisonnier fût rendu sur-le-champ.

Grégoire se rassit et dit à Cencius :

— Jésus a pardonné à ses bourreaux, et moi, le serviteur de ses serviteurs, je dois te pardonner. Que ton crime soit effacé par le sang de Notre-Seigneur. Mais tu as violenté la sainte Église romaine en ma personne et ta main a touché au tabernacle de l'Éternel. Pour cela, il faut que tu expies et que tu pleures. Tu iras à Jérusalem, seul, avec la besace et le bâton de pèlerin ; tu te frapperas la poitrine dans le jardin où Dieu a souffert l'agonie, sur le Calvaire où les Juifs l'ont crucifié. Puis tu reviendras, purifié, te courber devant moi comme un vassal fidèle. Quant à cet enfant, ton fils, il m'appartient désormais et je le garde. Appelle maintenant les chefs de mon peuple afin que je leur confie le salut de ta propre vie.

Les capitaines du Latran et du Capitole entrèrent dans la cellule. Grégoire leur remit Cencius et, tenant par la main le jeune garçon, il marcha à la tête du cortège. Quand il parut sur une terrasse du château, suivi du baron qu'entouraient les chevaliers de Rome,

une acclamation immense l'accueillit. Il fit un signe, et la foule s'agenouilla. Alors, dans le profond silence, montrant Cencius au peuple :

— Cet homme, dit-il, a reçu l'absolution et a juré la pénitence. Que personne ne l'insulte ou ne le frappe quand il sortira tout à l'heure de cette maison : il est mon hôte et je réponds de lui devant Dieu sur l'honneur de l'Église. C'est un pauvre pèlerin qui va s'acheminer vers Jérusalem, et rien de plus. Laissez ses complices se disperser, oubliez leurs visages et leurs noms. Relevez vos morts et ne pleurez point sur eux, car ils ont reçu de Jésus-Christ la couronne des confesseurs. Et moi, mes fils, prenez-moi dans vos bras et portez-moi à Sainte-Marie-Majeure, où Dieu m'attend toujours sur l'autel.

La multitude ouvrit ses rangs pour livrer passage à Cencius que les capitaines accompagnèrent jusqu'au Capitole. Là, il monta à cheval avec son escorte et courut à bride abattue jusqu'à la porte Saint-Sébastien. Ils le quittèrent sur la voie Appia, convaincus qu'il suivrait son chemin jusqu'à Gaëte, où il monterait sur la première galère faisant voile vers les mers d'Orient. Mais, dès qu'il se vit seul et maître de lui-même, le traître s'arrêta, se tourna du côté de Rome, contempla quelque temps d'un regard haineux les tours lointaines du Latran et, poussant son cheval à travers la campagne, se dirigea par beaucoup de détours vers la voie Émilienne ; il y chevaucha tout le reste du jour et toute la nuit, sans prendre une minute de repos. Il allait ainsi, non plus au tombeau du Sauveur, mais vers l'empereur Henri, roi des Romains, rebelle au pape de Rome.

Cependant le peuple avait préparé le retour triomphal de Grégoire à Sainte-Marie-Majeure ; ils improvisèrent une *sedia gestatoria* à l'aide de quelques branches d'arbre sur lesquelles ils jetèrent leurs manteaux ; ils y placèrent le pape et le recouvrirent de fourrures. Comme le soleil se couchait, Grégoire reprit, au milieu des cris de joie, le chemin parcouru dans l'agonie de la dernière nuit. Victorien, protégé contre les mouvemens de la foule par quelques jeunes gens, suivait pas à pas la litière pontificale. A mesure qu'on avançait par les rues de plus en plus ténébreuses, les maisons, les églises, les châteaux, les monastères, ornés en hâte de feuillages et de tentures, s'illuminaient. Alors, dans toutes les mains brillèrent les cierges, les torches et les lampes, des cantiques populaires éclatèrent de toutes parts, et lentement, accablé d'émotion, à demi évanoui, Grégoire, porté sur les têtes de son peuple, monta vers son église.

Quand il parut sur la place de Sainte-Marie-Majeure, le sacré-

collège sortit de la basilique et se prosterna en avant des portes. Il descendit péniblement de sa litière et parut chanceler. Mais il vit alors, au fond de l'abside étincelante, dans le grand cadre d'or des mosaïques byzantines, l'autel chargé de fleurs et le calice voilé; il redressa sa taille et, le front haut, légèrement appuyé sur l'épaule de Victorien, il entra d'un pas ferme dans la nef, précédé par la croix à trois branches et les cardinaux marchant deux à deux. Sur les degrés du chœur, un clerc lui présenta l'eau dans une aiguière d'argent, mais il refusa de quitter les ornemens pontificaux que les brigands de Cencius avaient flétris; sous le pallium lacéré, la chasuble souillée, il gravit les marches de l'autel, ayant toujours à sa droite cet enfant aux yeux doux et fiers que personne ne connaissait. Il s'inclina et demeura quelques instans en oraison; puis il découvrit le calice et communia.

— Et c'est ainsi, écrit naïvement un vieux témoin, qu'étant toujours à jeun depuis la veille, il acheva, la nuit venue, la messe commencée au premier chant du coq.

III. — « VITA NUOVA. »

Le Latran, palais des papes, se dressait, dans la solitude du Cœlius, fort au-dessus des murailles de Rome, si hautes déjà des deux côtés de la porte Saint-Jean. C'était à la fois une citadelle et un monastère, hérissé de tours crénelées et de campaniles aigus. Des galeries ouvertes sur la campagne on voyait les montagnes du Latium, de la Sabine et de l'Apennin, du sommet des tours on découvrait Rome entière et la mer. De là, jusqu'au Colisée, jusqu'à la porte Majeure et la porte Saint-Laurent, l'œil n'apercevait rien que le désert, quelques bouquets de mûriers ou de cyprès et des champs couverts de ronces où fourmillaient les couleuvres. Sur la pente de la colline tournée vers la voie Saint-Sébastien et les Thermes de Caracalla, le long des remparts, s'étendaient les jardins pontificaux, des jardins sauvages et touffus qui verdoyaient à la grâce de Dieu et du soleil. Les jardiniers les avaient abandonnés en même temps que le dernier pape de Tusculum en était sorti.

Grégoire VII et Victorien, suivis d'une foule immense, entrèrent au milieu de la nuit dans le Latran. Quand la porte massive se fut refermée derrière lui, l'enfant se sentit pris par la terreur; il lui sembla qu'il descendait, tout vivant, au sépulcre.

Le lendemain et les jours qui suivirent, guidé par un vieux moine auquel le pape l'avait confié, il parcourut en tous sens la

lugubre maison. Il gravit à tâtons des escaliers tournans perdus dans les tours, traversa des corridors ténébreux, éclairés de loin en loin par la lueur blême de quelque gros cierge, s'égara en de vastes salles voûtées, où les pas résonnaient comme sur le pavé d'une église, et tout autour, s'alignaient des portes de cellules surmontées parfois d'une inscription mélancolique rappelant la vanité de la vie et l'effroi du jugement de Dieu. Souvent du fond d'un long couloir s'avançait, lente, sans bruit, et grandissant à chaque pas, l'ombre noire d'un moine tenant une petite lampe et Victorien frissonnait comme à la vue d'un fantôme de minuit. A certaines heures, un bourdonnement lointain, monotone, frappait son oreille; c'était la psalmodie des offices canoniques qui, des oratoires et des chapelles, se répandait en plaintes douloureuses à travers le Latran, glissait de salle en salle, rampait dans les entrailles des tours et venait mourir au seuil de la froide cellule où le fils de Cencius, par l'ordre de Grégoire, étudiait les saintes lettres.

Son maître Egidius était un ascète, endurci par la discipline de Cluny, un saint doublé d'un visionnaire, qui ne vivait que pour l'autre monde et, tout du long de son pèlerinage vers le paradis, ne songeait qu'à l'enfer. Chaque jour, le jeune garçon écoutait la parole sévère de cet homme dont le visage ravagé par la pénitence et le regard troublé par l'angoisse de la vie future lui inspiraient une crainte superstitieuse. Chaque jour, il entendait les histoires désolantes de l'Ancien-Testament, Adam et Ève chassés de l'Éden par l'épée flamboyante de l'archange, la race des hommes noyée dans le grand déluge, Sodome ensevelie sous un lac de bitume, Pharaon et son armée emportés comme une épave par les vagues de la Mer-Rouge, et l'éternelle colère de Dieu assouvissant sa justice par le massacre des rois, des enfans et des prophètes. Puis Egidius, baissant la voix, après avoir observé avec méfiance tous les recoins de sa chambre, contait à Victorien les formidables aventures que Satan avait fait courir à ses frères, aux prêtres qu'il avait connus et à lui-même. Celui-ci, errant dans la forêt, loin de son couvent, avait rencontré une jeune fille aux cheveux fauves comme de l'or, au sourire mortel; il l'avait suivie et, au matin, on l'avait retrouvé sur les degrés de l'église la tête brisée, le col tordu, le cœur ouvert par un coup de poignard. Celui-là, qui s'était endormi avant d'avoir achevé la lecture de son bréviaire, ne s'était jamais réveillé; on l'avait enterré dans le cloître et, la nuit d'après, un frère, se rendant à la chapelle pour sonner l'office, avait vu sortir de la tombe une forme monstrueuse qui fuyait, emportant entre ses bras le corps du défunt dans son linceul blanc; le lendemain, l'abbé dut exorciser la tombe violée par Satan et

vide. Egidius avait eu pour ami un prêtre de Rome qui osa célébrer la sainte messe en état de péché mortel; un enfant de chœur, que personne, parmi les fidèles, n'avait jamais vu avant ce jour, était au pied de l'autel; il se tenait debout, d'un air insolent, ne fit jamais le signe de la croix et ne s'agenouilla ni à l'*Introït*, ni à la consécration; au moment de la communion, il bondit sur le prêtre et l'étrangla; puis il disparut, tandis que l'église tremblait comme si le tonnerre fût tombé sur le clocher.

A chacun des péchés capitaux, à la luxure, à l'orgueil, à la gourmandise, se rattachait toute une chronique démoniaque, les rêves enfantins et les légendes atroces qui se lisent encore aux *Opuscules* de Saint-Pierre Damien, des morts subites pour un morceau de gibier mangé en un jour d'abstinence, des moines jetés dans un lac de soufre liquide et déchirés par les dragons et les serpens, des possédés qui se ruent sur les chrétiens qu'ils prennent pour des chiens noirs et déchirent furieusement, et toujours l'apparition des noirs *Éthiopiens* à la mine hideuse, vicaires et tourmenteurs de Satan, dont la plus grande joie est de plonger leurs fourches dans le ventre des pauvres bénédictins oublieux, pour une seule minute, de la règle de l'ordre.

Egidius était très sûr, d'ailleurs, que le démon rôdait sans cesse autour du Latran, vêtu soit en pèlerin, soit en novice ou en page. Comme il s'était trouvé lui-même dans le cortège de Grégoire VII, la nuit de Noël, sur le chemin de Sainte-Marie-Majeure, il avait bien remarqué, des deux côtés de la litière du pape, à une petite distance, des ombres inquiétantes, noyées dans la brume; l'une d'elles avait tenté de souffler la lanterne qu'il portait et l'haleine de ce diable était brûlante comme un four de forge. Alors le vieux cénobite, épouvanté par son propre récit, se taisait tout à coup et, la face livide, regardait fixement, sans aucune pitié, l'enfant assis à ses côtés, et le maître et l'élève, osant à peine respirer, écoutaient silencieusement le bruit de la pluie fouettant les vitres de la cellule et le vent d'hiver pleurant dans les profondeurs sonores du Latran.

— Dieu n'est donc pas plus fort que le démon? dit un soir Victorien, avec une parfaite candeur.

La question répondait, sans doute, à quelque tourment secret de la conscience du moine. Il rougit légèrement, mais ne parut point scandalisé par les paroles de son disciple. Et, tout bas, en un chuchotement mystérieux, il expliqua à Victorien la grande guerre de Satan contre Dieu, le duel séculaire dont saint Jean et saint Augustin avaient aperçu les commencemens et pressenti les péripéties. Il déroula l'un après l'autre les tableaux de l'Apocalypse,

toutes les visions maladives qui étendirent une ombre si triste sur le berceau du christianisme. Il parla du cheval de la Mort, couleur de brouillard, et du puits de l'abîme, au fond duquel Satan fut enchaîné, avec la conviction d'un témoin qui se serait penché sur le cachot de l'archange maudit. Mais Egidius ne doutait point que la chaîne du captif ne se fût brisée tout à coup, il y avait de cela cinquante ans environ, au temps des papes de Tusculum; l'Antechrist était maintenant libre et se préparait à l'assaut suprême contre l'église de Jésus-Christ. C'était lui qui avait assis sur la chaire de saint Pierre deux ou trois papes magiciens, lui qui avait livré Léon IX aux Normands, lui encore qui avait poussé une troupe de brigands contre le pape Grégoire au moment où celui-ci portait Dieu entre ses mains...

Victorien, à ces mots, devint pâle comme s'il allait mourir. La doctrine funèbre de son maître le frappait au cœur. Mais le moine ne comprit rien à la douleur inouie du jeune garçon. Il poursuivit, en haussant le ton, d'une voix presque menaçante :

— Mon fils, vous êtes engagé vous-même dans la mêlée de ce champ de bataille. Vous avez deux âmes à sauver, la vôtre et celle de votre père. C'est une œuvre ardue, dont la pensée fait frémir et qu'une seule défaillance peut perdre. Moi qui suis très vieux et qui, depuis mon enfance, ne vivant que pour l'heure de ma mort, dans le désert du cloître, détaché de toute tendresse humaine, ai prié, jeûné et pleuré sans relâche, je désespère de mon salut; chaque nuit, la terreur des vengeances divines me réveille et me coûte de longues heures d'agonie. En vain je crucifie ma chair, je frappe ma poitrine, je déchire mes épaules sous la griffe de la discipline; en vain je couche sur la pierre froide de ma cellule, je presse contre mon cœur les reliques des saints, aucun sacrifice, aucune austérité ne me rassure et quand, longtemps avant l'aurore, je cours à l'autel, haletant d'épouvante, pour en baiser les marches, je vois de mes yeux, à la lueur mourante de la lampe du sanctuaire, les figures des anges de ténèbres qui vont et viennent et me regardent et murmurent tout près de mon oreille : « Tu es damné, moine, damné ! damné ! » Demeurez chaste, Victorien, que jamais l'hérésie ne souille votre conscience, soyez jusqu'à votre dernier jour le fidèle client de l'Église et le champion du saint-siège de Rome. Eh bien ! vous n'aurez rien fait, rien mérité, rien racheté si, expirant sur un lit de cendres, l'huile sainte au front, lorsque le prêtre vous aura quitté, Satan, qui vous guettait, se dresse à votre chevet et vous souffle une pensée fugitive de doute ou de révolte, une image impure rapide comme l'éclair. Et alors, malheureux, votre destin éternel sera consommé, la der-

nière minute de votre vieillesse répondra à toute votre enfance passée dans une maison de meurtre et de sacrilège, et, par vous, s'accomplira une fois de plus le grand dogme de l'Écriture, Dieu punissant le fils et les petits-fils pour le péché du père ou de l'aïeul.

Egidius n'entendit point les sanglots et la prière de l'enfant. L'heure de son office nocturne étant arrivée, il le congédia d'un geste dur. Victorien se traîna jusqu'à sa petite chambre et tomba évanoui sur son lit.

Le lendemain, il prit une grande résolution. Il irait jusqu'au pape, embrasserait les genoux de Grégoire, le conjurerait de mettre un terme à ce supplice. On l'enrôlerait dans la milice du Latran, on l'emploierait aux plus humbles travaux; il se consacrerait aux pauvres ou aux prisonniers, même aux lépreux ou aux pestiférés; il accepterait toutes les servitudes plutôt qu'une initiation plus longue à l'effroyable religion d'Egidius.

Il n'avait plus revu Grégoire VII depuis le drame du soir de Noël et il ignorait le chemin des appartemens pontificaux. Il fut surpris de la vie et de la rumeur de la nécropole papale. Cardinaux, évêques, abbés, seigneurs laïques, pages et gens d'armes se croisaient en tous sens dans les corridors, les escaliers et les cours du palais, avec des figures graves ou anxieuses, une démarche affairée, des éclats de voix fanatiques, et çà et là, en quelque coin plus solitaire, de mystérieux conciliabules. Un instant Victorien imagina que le pape était mort, puis, à quelques paroles qu'il saisit au vol, il crut qu'on l'avait déposé. On parlait de l'empereur Henri, de concile schismatique, de guerre religieuse et d'anathèmes, et l'enfant malade qui cherchait la paix, n'osant interroger personne et troublé par l'agitation du Latran, se mit à gravir les degrés d'une tour au haut de laquelle il espérait trouver le silence, l'air libre et le ciel.

Quelqu'un l'avait devancé sur la plate-forme de la tour, un clerc à la vue duquel il fut tenté de reculer. Mais l'aspect et l'attitude du personnage étaient si étranges que Victorien s'arrêta par curiosité. Le clerc, accoudé au parapet, lui tournait le dos et ne l'avait point entendu marcher. C'était un évêque, mais coiffé d'un bonnet de velours si fané, la fourrure du chaperon si ravagée, la robe d'un violet si souffreteux, que le jeune garçon se sentit ému de compassion joyeuse. Le bonhomme regardait en l'air quelque chose avec une attention extrême. Victorien s'orienta vers l'objet contemplé et aperçut, filant dans le bleu laiteux du ciel, une volée de canards sauvages partis des Marais-Pontins ou des étangs d'Ostie. Ils allaient, le cou tendu, suivant

leur capitaine, tantôt en ligne droite comme une flèche, tantôt en longues spirales et, parfois, jetaient une clameur glapissante ; tout à coup, au-dessus de Saint-Paul, ils piquèrent vers la terre et s'enfoncèrent, avec une rapidité prodigieuse, dans les roseaux du Tibre. Alors l'évêque, ne voyant plus rien, se retourna et parut charmé par la présence d'un inconnu timide et souriant, dont le costume était aussi délabré que le sien propre. Il lança un dernier coup d'œil vers la région où les canards s'étaient engouffrés, puis donna sa bénédiction à Victorien. La glace étant rompue, celui-ci s'approcha de l'évêque et le salua très gravement. Quand il se fut nommé, le prélat poussa un cri de joie, embrassa l'enfant et se mit à lui conter son histoire.

— Nous sommes, vous et moi, mon fils, les deux êtres les plus singuliers dans cette grande hôtellerie apostolique. Un seul homme, ici, est capable de nous aimer, le pape Grégoire. Et encore le pape me soupçonne-t-il de donner un peu dans l'hérésie. C'est pourquoi je me tiens volontiers, comme ce matin, au haut des tours : je vois d'ici les œuvres de Dieu, qui sont belles et n'aperçois plus les moines qui me trahissent et dont les têtes me font peur.

Il s'appelait Joachim. Il était bien évêque, mais n'avait plus d'évêché. Il avait gouverné pendant deux ans le diocèse d'Assise, sa patrie. Quand il eut donné aux orphelins, aux serfs vagabonds, aux pèlerins malades, son dernier écu, les seigneurs de la région lui cherchèrent querelle ; on l'accusa d'exciter les misérables à la rébellion et les bourgeois à la liberté. On l'avait alors assiégé dans son palais, où il était resté seul, avec trois chanoines, pour se défendre, faute de pouvoir entretenir une garnison épiscopale. On le menaça, à son de trompe, s'il ne se rendait, de l'enfermer dans un couvent, la tête rasée, pour le reste de ses jours ; il avait sur-le-champ ouvert lui-même la porte de sa tour, et était sorti, un bâton blanc à la main ; il avait traversé les rangs de la chevalerie ombrienne, et avait marché dans la poussière du chemin, jusqu'à Rome. Un soir, il s'était jeté aux genoux de Grégoire VII qui, après l'avoir sérieusement averti de veiller à l'avenir sur les écarts de sa théologie, l'avait serré entre ses bras. Depuis ce jour, il était l'hôte du pape et le familier du Latran. Il se regardait lui-même comme une sorte de revenant de l'église primitive, l'église maternelle et pauvre de saint Grégoire le Grand. On le laissait rêver tout seul au temps où les prêtres étaient d'or et les calices de bois ; le pape le consultait souvent pour ses œuvres de charité, mais il lui était défendu de manifester, même tout bas, l'opinion qu'il prêchait volontiers jadis aux petites gens d'Assise, à savoir que Jésus n'était ni comte, ni baron, qu'il ne possédait ni fiefs, ni bourgs,

ni châteaux-forts, ni vassaux, et qu'il n'avait même pas une pierre pour reposer sa tête.

Ce fut le tour de Victorien de raconter ses misères. Au seul nom d'Egidius, Joachim fronça le sourcil et leva les mains vers le ciel. Mais quand le jeune homme parla de la croyance du moine sur la fatalité de la damnation, l'évêque s'écria d'une voix retentissante :

— Cet homme a menti. C'est un fou ou un athéiste. Il en est toujours au Dieu méchant des Juifs et n'a jamais lu l'Évangile. Seigneur Jésus ! vous seriez donc mort en vain sur la croix et le sang que vous avez versé goutte à goutte, comme un baptême, sur la tête des fils d'Adam, aurait perdu sa vertu ! La rédemption n'aurait été qu'une moquerie et c'est à Satan que nous devrions bâtir des basiliques. Écoutez, mon enfant, cette histoire que j'ai recueillie moi-même de la bouche de Pierre Damien, moine très saint, aux derniers jours de sa vie, lorsque, retiré dans son ermitage de Ponte-Avellano, non loin d'Assise, il méditait sur les mystères de Dieu. Il l'avait lui-même reçue de Rainaldus, évêque de Cumes. Un prêtre de Rome eut une nuit la vision la plus touchante. Il vit l'âme d'un ami, mort depuis quelques jours, qui lui dit : « Lève-toi et suis-moi. » Ils allèrent tous deux jusqu'à la basilique de Sainte-Cécile. Dans le vestibule de l'église, autour de plusieurs trônes vides, se tenaient sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Agathe et une foule de vierges martyres. Bientôt parut la vierge Marie, entourée de saint Pierre, de saint Paul et de David et suivie de beaucoup de saints martyrs. La Vierge, les apôtres et le roi prophète s'assirent sur les trônes. Tout à coup, une pauvre femme, misérablement vêtue, courut se jeter aux genoux de Marie. « Ayez pitié, disait-elle, du patrice Jean qui vient de mourir. » Trois fois, elle répéta ces paroles, et, comme la Vierge ne répondait point, elle ajouta : « Vous me connaissez bien, reine du ciel, je suis cette femme qui mendiait sous le portique de votre basilique Majeure. J'étais couchée, nue et tremblante, sur les pierres du pavé. Jean passa et voyant ma détresse, il jeta son manteau sur mon corps. » Alors la mère de Dieu dit : « L'homme pour qui tu pries avait l'âme chargée de péchés et de crimes ; mais, pour sa grande charité, qu'il soit sauvé. » Et elle ordonna au patrice d'apparaître ; et une troupe de démons traîna jusqu'au trône de Marie Jean, le damné Jean, enchaîné dans des liens de feu. Marie fit un signe, les chaînes tombèrent, et Jean, revêtu d'un corps glorieux, prit place dans le cortège des bienheureux.

« Ceci, mon enfant, poursuivit Joachim, c'est la vérité, la consolation et l'espérance. Un acte de pitié, une larme de pénitence, un élan d'amour, suffisent pour purifier une âme. Voilà notre religion

à nous, chrétiens de l'Ombrie, qui voyons marcher parfois, sur les grèves du lac de Pérouse, l'ombre lumineuse de Jésus, telle qu'autrefois les apôtres l'aperçurent au bord de la mer de Galilée. Si jamais une voix s'élève pour prêcher cette foi des premiers jours, c'est de mon humble pays qu'elle partira. Elle résonnera plus haut que les clameurs des moines, plus haut que la parole pontificale du Latran, et le monde, en l'écoutant, tressaillira, croyant à une rédemption nouvelle. Mais, à cette heure, ce qui nous importe, c'est de vous enlever à Egidius. Suivez-moi. »

Et, prenant le jeune homme par la main, il descendit en hâte l'escalier tortueux de la tour. Chemin faisant, il apprit à Victorien les graves événemens des derniers jours. La lutte pour l'autorité suprême sur la chrétienté, engagée depuis si longtemps entre le pape et l'empereur, était arrivée brusquement aux dernières violences. L'empereur Henri, présidant à Worms le concile de l'église allemande, venait de déposer Grégoire VII comme faux pape, faux moine, pape hérétique, démoniaque et impur. Les évêques allemands s'étaient engagés, chacun par écrit, à considérer Grégoire comme antipape et à lui refuser l'obédience canonique. L'église lombarde, décimée par l'excommunication du saint-père, réunie en concile à Pavie, s'était séparée à son tour de la communion de Grégoire. La tunique sans couture se déchirait pour la seconde fois. L'église universelle chancelait, telle qu'un arbre dont la hache aurait coupé l'une après l'autre les racines les plus puissantes. En ce moment, Grégoire tenait, dans l'église de Saint-Sauveur, au Latran, un concile romain avec ses cardinaux et les évêques d'une moitié de l'Italie. L'envoyé de l'empereur, un simple clerc de l'église de Parme, portant l'acte de la déchéance d'Hildebrand, devait comparaître ce jour même devant les pères du Latran.

— Tant d'angoisse, et une guerre si cruelle, murmurait l'évêque d'Assise, parce qu'ils ont oublié une ligne de l'Évangile : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! »

Mais il espérait, avec sa simplicité apostolique, que Grégoire VII, dans le tumulte de cette heure formidable, prendrait le loisir de pourvoir à cette très petite chose : l'âme d'un enfant à ranimer et à réjouir.

Ils pénétrèrent dans l'église à une minute solennelle. Le messager impérial, debout en face du pape couvert de la chape cramoisie et entouré du sacré-collège, prononçait la sentence édictée par Henri IV :

« Le roi, mon seigneur, ordonne que tu quittes à l'instant l'église romaine et le siège du bienheureux Pierre. »

Puis, se tournant vers le clergé de Rome, il ajoutait :

— Et vous, mes frères, vous êtes avertis de venir à la Pentecôte en la présence du roi, pour recevoir un pape, puisqu'il est reconnu que celui-ci n'est pas un pape, mais un loup dévorant.

Grégoire demeura impassible. Mais les pères se levèrent brusquement en proférant des menaces. L'évêque de Porto cria : « Qu'on saisisse cet impie ! » Le clerc de Parme, épouvanté, se réfugia au pied du trône. La milice du préfet, épées nues, envahit alors le sanctuaire et s'empara du sacrilège. Grégoire ordonna qu'on le conduisît aux prisons de Rome pour qu'il y fît sa pénitence.

Longtemps arrêtés par la foule houleuse des moines qui encombraient les nefs, Joachim et son protégé parvinrent enfin à se frayer un chemin derrière les bancs du concile et à se glisser tout près de Grégoire. Celui-ci s'était levé à son tour et dans l'église tout d'un coup silencieuse, il prononçait d'une voix frémissante l'anathème contre l'empereur. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il dépouillait Henri de la dignité impériale, lui interdisait le gouvernement du royaume teutonique et la primauté féodale de l'Italie. Il déliait tous les chrétiens du serment de fidélité envers le roi parricide, le déclarait rebelle, hérétique et excommunié.

A ce moment, une voix dit à son oreille :

— C'est une grande œuvre d'abattre un empereur et d'ébranler la chrétienté ; c'est une œuvre meilleure de raffermir une conscience. Ayez pitié de votre Victorien que son maître Egidius prend à Dieu pour le jeter à Satan.

Grégoire se retourna à demi. Il regarda longuement les deux supplians, le jeune garçon éperdu, la face douloureuse, l'évêque irrité et serrant l'enfant entre les plis de son manteau. Il se souvint alors de la nuit tragique dans laquelle il avait tenu ainsi Victorien la tête appuyée sur son cœur. Il comprit le drame que Joachim venait lui dénoncer, l'acte de miséricorde qu'il allait réclamer de sa justice. Un rayon de mansuétude éclaira son front.

— C'est bien, dit-il. Prenez-le, mon ami, et que Dieu me pardonne. D'ailleurs, Egidius a quitté ce matin Rome pour longtemps. Je l'envoie aux évêques de Saxe qui m'aideront à reconquérir l'Allemagne à Jésus-Christ. Moi, je suis plongé, Joachim, dans la fosse aux lions. Vous êtes plus heureux, vous que berce toujours le rêve de l'église antique, mon rêve de jeune moine, que la réalité a dissipé. Je vous donne Victorien ; prodiguez à ce petit le lait et le miel de votre charité.

Joachim s'inclina sous la main du pontife. Puis il poussa doucement son pupille, parmi bien des détours, vers la porte de l'église.

A ce moment, le cardinal-archidiacre, debout au pupitre de l'Évangile, lisait d'une voix éclatante le *Dictatus papæ*, la charte

théocratique de Grégoire VII. Des lambeaux de ce manifeste, la plus superbe usurpation qu'un homme ait jamais faite des droits de Dieu sur l'humanité, couraient à travers l'église, par-dessus la rumeur vague de la foule et le vieil évêque s'arrêtait alors, relevait la tête d'un air chagrin, puis reprenait sa marche, en heurtant du coude les moines immobiles, écoutant, comme ravis en extase, la parole pontificale :

« Il y a dans le monde un nom unique, lisait le cardinal, celui du pape.

« Au pape seul tous les princes de la terre doivent baiser les pieds.

« Il a le droit de déposer les empereurs.

« La sentence du pape ne peut être cassée par personne, et seul il peut casser la sentence de tous.

« Il ne peut être jugé par personne.

« Par son ordre et sa permission, il est licite aux sujets d'accuser les princes.

« Le pape peut délier les sujets du serment de fidélité. »

Quand les deux amis eurent franchi le seuil du Latran, Joachim respira comme s'il sortait d'une fournaise.

En face de la basilique de Saint-Jean, le long des murs dorés par les siècles, jusqu'à la petite église de Sainte-Croix de Jérusalem, le désert de Rome souriait alors d'une façon charmante. On était aux derniers jours de février. Déjà l'herbe se réveillait et les mûriers balançaient à la cime de leurs plus hautes branches de fins bourgeons d'un vert très tendre. La lumière blanche d'un soleil de printemps ruisselait sur toutes choses. Les grands pins parasols épars aux alentours de la porte Saint-Jean, caressés par un vent tiède, se mouvaient avec de doux murmures. La mosaïque du pape Léon III, enchâssée dans la muraille de la *Scala Santa*, toute pétillante d'étincelles, semblait rajeunie. Une foule de passereaux sautillaient et piaulaient dans les arbres et sur les ruines. De blancs flocons de vapeurs nageaient dans l'azur et le rayonnement argenté du ciel parait d'une grâce exquise le visage farouche de la vieille Rome.

L'évêque et son pupille suivirent nonchalamment l'un des nombreux sentiers allant vers Sainte-Marie-Majeure. Les lézards d'un vert d'émeraude s'ébattaient follement sur les débris de temples ou d'aqueducs réchauffés par le soleil. Un troupeau de chèvres, indocile à l'appel d'un petit pâtre à demi nu, aux yeux luisans, bondissait à travers les buissons d'épines ; des écoliers s'égrenaient avec des cris aigus, dans la campagne du Cœlius, tandis que le magister, voyant venir un prélat, s'arrêtait doctement près d'une

inscription latine toute bourrée de mousse, à laquelle il ne comprenait rien. Enfin, des hauteurs de l'Esquilin, une bande sonore de jeunes clercs, le bonnet orné de branches de lauriers ou de chênes-verts, descendait vers les deux promeneurs, en psalmodiant l'hymne grecque de l'*Hirondelle*, la chanson traditionnelle du printemps

« Va-t'en, va-t'en, février, mars te chasse; sauve-toi, sauve-toi, février, salut à toi, mars!

« Hirondelle, reine hirondelle, hirondelle que j'ai déjà vue aux printemps d'autrefois, salut à toi!

« Salut, paysans, travaillez bien la terre!

« Le monde va ressusciter, tout brillant et tout joyeux.

« Comme les petits des Juifs saluaient le Christ, chantons hosannah! à Jésus, fils de David, qui vient à nous!

« Et voici le printemps qui s'avance tout fleuri du côté de l'Orient et voici le Sauveur qui est pour le monde entier la lumière et la résurrection. »

— *Amen! Amen! Amen!*

Et, quand ils passèrent près de Joachim, ils improvisèrent en latin très libre une dernière strophe :

— Salut encore à toi, évêque d'Assise, évêque qui n'a plus d'église, et qui s'est réfugié, comme l'hirondelle en un jour d'orage, sur le toit de l'Église universelle! *Amen! Amen!*

En ce moment, Victorien et son vieux maître se sentaient parfaitement heureux.

Et, comme l'évêque faisait mine de rebrousser chemin et de retourner vers le noir palais, le jeune garçon lui prit le bras en disant :

— Plus loin encore, toujours plus loin, tant que le ciel sera plein de lumière, tant que la terre sera pleine de chants!

Ils gravirent sans se presser les pentes de l'Esquilin. Joachim eut soin de se détourner de la voie de Sainte-Marie-Majeure et de diriger la promenade vers la porte Saint-Laurent. A mesure qu'ils s'approchaient de celle-ci, il leur parut que toutes sortes de gens s'empressaient de s'y rendre. Les enfans des *Monti* menaient grand bruit et couraient comme dans l'attente d'un spectacle singulier. Des ruines de Minerva Medica sortaient des groupes de paysans, de vagabonds, de mendians. Au-delà des murs, le campanile de Saint-Laurent sonnait à toute volée. Du côté du Latran, des moines se hâtaient et bientôt on vit s'avancer la chevalerie du Capitole, précédant le cardinal évêque d'Albano, assis sur sa mule et entouré d'un état-major de prélats.

— Messire chanoine, cria Joachim à un gros clerc qui, tout

essoufflé, suivait à pied le cortège, de quel saint est-ce aujourd'hui fête à Saint-Laurent, ou quel miracle insigne le vénérable gril vient-il donc d'accomplir?

— Ni saint, ni miracle, messire évêque, mon bon ami, répondit le chanoine, mais nous courons pour recevoir à la porte du bienheureux martyr la petite-nièce de notre saint-père le pape, Mme Pia, que la comtesse de Toscane a élevée jusqu'à ce jour et que notre saint-père rappelle à lui. La nouvelle de son arrivée à Rome est tombée dans le concile comme du ciel. C'est grand dommage que je n'aie point ma mule, car cette montée au grand soleil est fort pénible. Que d'émotions et de fatigues en un seul jour, messire évêque, mais quel beau jour pour la sainte Église!

Et, tandis que le chanoine reprenait sa course haletante, Joachim disait, tout en marchant, à son compagnon :

— Jadis Hildebrand, très jeune moine, est entré dans Rome tête nue et pieds nus. C'était le fils d'un pauvre chevrier de Soana, une méchante bourgade perdue dans les marais de Toscane. Je suis bien curieux de voir en quel équipage cette petite fille va pénétrer dans la métropole de son grand-oncle, notre seigneur.

Un mouvement de la foule, brusquement ouverte, un profond silence, des bonnets levés, des tonsures inclinées; puis une claire sonnerie de trompettes sous la voûte, une chevauchée alerte d'armures poudreuses, pages, écuyers, seigneurs, des clercs et des moines à cheval, figures altières chaperonnées de noir; une file de chaises à porteurs chargées de nonnes et de béguines dont les voiles cachaient mal les mines fatiguées et maussades; une litière où trônait une abbesse somnolente, au teint fleuri, doucement cahotée par ses quatre porteurs en un demi-rêve de béatitude monacale, enfin, un peu en arrière de tout ce monde, seule, et suivie d'une petite troupe de chevalerie, portée sur une mule blanche drapée de soie pourpre et maintenue à la bride par un écuyer à pied, Mme Pia, petite-nièce et filleule de Grégoire VII.

— C'est une reine, murmura Victorien.

— Une toute petite reine, répondit Joachim, et qui sera comtesse quelque jour, s'il plaît à Dieu; mais bien gentille et plaisante à regarder, une fleur d'avril que le pape veut attacher aux tristes murailles de notre Latran.

La mule blanche s'arrêta en face de la mule noire du cardinal d'Albano. Les deux cortèges formèrent aussitôt un vaste cercle autour duquel se pressait, toute bourdonnante, la foule bariolée des bonnes gens. Victorien attira l'évêque, que tant de beau monde effarouchait un peu, jusqu'au premier rang, à quelques pas de Pia. Et il contemplait la fillette, si joliment assise en son trône de

pourpre, très haute et comme baignée d'une lumière d'or pâle, dans le déclin vermeil de ce soleil si doux qui descendait déjà derrière le Janicule. L'antique porte de Saint-Laurent, flanquée de ses deux tours crénelées et ombragées de grêles cyprès, les grands remparts de Rome, avec leur parure de lierres et au-delà, très loin, les montagnes d'azur, dressées sous le ciel limpide, achevaient un tableau d'une grâce candide, pareil aux scènes mystiques de chevalerie ou de croisade, coloriées sur le vélin des vieux missels.

C'était, en vérité, une exquise petite princesse de conte de fée, cette enfant de onze ans, toute frêle et toute blanche, que la sainte Église accueillait d'une façon si pompeuse au seuil de la ville apostolique. Elle avait les traits délicats et précis à la fois de la race d'Étrurie, berceau de sa famille, le col long et souple, le profil fin, légèrement aigu, d'admirables yeux noirs. un ovale allongé, sous une arcade peu profonde, et, ondoyant à flots sur les épaules et la poitrine, une riche chevelure blonde. De longs cils ombrageaient le regard d'une ombre légère de rêverie, et, sur les lèvres caressantes et faciles au sourire, se jouait une gaîté malicieuse. Le teint, d'une pureté de lis, était animé par l'air vif du voyage. Pia portait, par-dessus sa robe flottante de laine blanche, une courte dalmatique d'hermine, aux manches larges, nouée à la taille par une torsade d'or. Un reliquaire d'or, de ciselure florentine, en forme de médaillon, pendait de son cou jusqu'à la ceinture. Le béret de velours noir, dérangé par les secousses de la mule, s'inclinait tout d'un côté de la tête, prêt à tomber. L'enfant tenait en sa main droite un gros bouquet de cette herbe odorante de Toscane, dont l'arome se marie si bien au parfum des fleurs de Florence.

Comme elle promenait les yeux, avec une vivacité inquiète d'oiseau, vers le paysage lointain de Rome, vers Sainte-Marie-Majeure ou Saint-Jean-de-Latran, que le soleil couchant couronnait d'une auréole rosée, une voix grave, la voix du révérendissime cardinal, fixa son attention. Elle regarda l'ambassadeur de son grand-oncle qui lui parut très magnifique dans sa simarre de soie rouge, coiffé d'une barrette cramoisie, puis, la mule du noble personnage, empanachée de plumes rouges agitées par la brise du soir. Le cardinal entamait une harangue, non point en langue vulgaire, trop barbare encore et trop pauvre pour saluer la nièce d'un pape, mais en latin massif et dur, le latin des décrétales et des encycliques. Pia n'entendait rien à la harangue, mais s'intéressait de toute sa naïveté d'âme aux gestes amples de l'orateur, à la mélopée pompeuse de sa déclamation, au chant religieux des paroles latines. Elle se crut un instant comme à l'église et fit gentiment le

signe de la croix. Toute l'assistance, très recueillie, la bouche béante, semblait émerveillée, bien qu'elle ne vît pas plus clair que Pia dans l'éloquence du cardinal. Tout à coup la jeune fille remarqua une chose digne d'intérêt : la mule du prélat balançait de haut en bas sa tête empanachée de rouge, lentement, d'un air d'approbation courtoise. Pia imagina que seule, dans toute l'assemblée, l'ecclésiastique monture comprenait le latin du légat, et partit, sans aucune confusion, d'un frais éclat de rire. Le cardinal s'arrêta court, les nonnes frémirent, la dame abbesse fit un geste d'effroi, le front des moines se rembrunit, et l'un d'eux dit à demi-voix :

— Fille d'Ève, tête de colombe, langue de vipère!

Mais Pia riait toujours.

Le cardinal, désespérant de renouer le fil d'une période où l'étoile du Matin et la tour de David jouaient un rôle assez compliqué, fit tourner du côté de Rome la malencontreuse mule et donna le signal du départ; les deux cortèges, gens d'église et gens d'armes, se confondirent en un seul, les trompettes sonnèrent allégrement, l'écuyer reprit la bride de la mule blanche, et Pia passa devant Victorien et l'évêque d'Assise.

Elle salua l'évêque, comme pour lui demander pardon de la faute commise par elle à l'égard du cardinal, puis, souriante encore, elle abaissa ses grands yeux noirs voilés de longs cils sur Victorien.

La dame abbesse, fort agitée, venait de crier halte et toute la troupe s'était arrêtée. La vénérable dame tendait sa bonne figure rose de béate hors de la chaise à porteurs et criait :

— Pia, ma fille, n'oubliez point de réciter la patenôtre des pèlerins à leur entrée dans Rome, où est le tombeau des apôtres Pierre et Paul. De plus, trois *Ave* et un *Confiteor* pour le manquement déplorable de tout à l'heure.

— Moi, je l'en absous, murmurait Joachim; le latin de sa seigneurie était trop mauvais. C'étaient des gâteaux et des fleurs, et non point une homélie qu'il fallait porter en bienvenue à cette enfant.

Pia avait à peine entendu le cri éperdu de sa gouvernante. Elle regardait toujours Victorien, et celui-ci, à son tour, lui souriait. Au moment où la cavalcade reprit sa marche en avant, au son des trompettes et au bruissement lointain de toutes les cloches de Rome, d'un geste amical et mutin, elle jeta au jeune garçon son bouquet embaumé d'herbes florentines.

Et le cortège descendit, enveloppé par le dernier rayon du soleil, la rampe de l'Esquilin.

Victorien demeurait immobile, ému presque jusqu'aux larmes, suivant des yeux la chevelure blonde flottant sur la dalmatique d'hermine, la blanche créature, droite et pure comme le lis, qui venait de traverser l'ombre mélancolique de son adolescence. Quand la chevauchée remonta la côte du Cœlius, la mule blanche parut plus haute encore dans le poudroiement doré du couchant. Puis, tout pâlit et s'effaça peu à peu, les nonnes et les écuyers, le cardinal rouge et les moines noirs, les armures d'acier, les panaches multicolores, l'étendard de Toscane, marqué du lion de Florence, la bannière du saint-siège portant les clés du paradis; mais Victorien voyait toujours, montant vers la maison de Grégoire VII, une vision blanche. L'évêque d'Assise lui toucha doucement l'épaule.

— Voici le froid du soir, mon fils, il vaut mieux marcher que de prendre la fièvre. Où allons-nous, à cette heure?

— Au Latran, répondit le jeune homme.

Ils rentrèrent en pleine nuit au palais pontifical. Déjà les cours, les vastes salles et les corridors, si bruyans ce matin-là, avaient repris leur aspect funèbre. Çà et là, les gros cierges de cire jaune, maintenus aux murailles par des bras de fer, tachaient les ténèbres d'une lueur louche. De loin en loin, un moine, portant sa petite lampe, le capuchon rabattu sur les yeux, se glissait sans bruit dans sa cellule. Joachim offrit à son disciple un souper auquel celui-ci fit joyeusement honneur. Un moinillon, attiré par l'odeur du festin, leur apprit alors que le pape, fatigué par les travaux du jour, avait remis au lendemain sa rencontre avec Pia et que la dame abbesse, à peine installée dans le pavillon réservé à sa compagnie féminine, avait demandé un confesseur tout à fait austère, au tribunal de qui la fillette dut s'agenouiller sur-le-champ.

— Il y a des chrétiens si farouches, dit Joachim, qu'ils enverraient à confesse même les petits oiseaux.

Victorien revint à sa pauvre cellule, respirant toujours le bouquet de Pia, dont le parfum le grisait d'une sorte d'allégresse. Et il s'endormit en murmurant la chanson grecque des écoliers et des clercs :

« Hirondelle, reine hirondelle, hirondelle des printemps passés, salut à toi!

« Le printemps fleuri s'avance du côté de l'Orient et voici le Sauveur, qui est pour le monde entier la lumière et la résurrection. *Amen! Amen!* »

ÉMILE GEBHART.

LA

PSYCHOLOGIE DES SEXES

ET

SES FONDEMENS PHYSIOLOGIQUES

I. P. Geddes et A. Thomson, *l'Évolution du sexe*. Paris, 1892; Babé et Cᵉ. — II. Alfred Russel Wallace, *le Darwinisme*. Paris, 1891; Babé et Cᵉ. — III. Rolph, *Biologische Probleme*. Leipzig, 1884. — IV. A. Sabatier, *Mémoire sur la morphologie des élémens sexuels et sur la nature de la sexualité;* Montpellier, 1886. — V. H. Thulié, *la Femme*. Paris, 1885; Delahaye. — VI. Dʳ Gustave Le Bon, *l'Homme et les Sociétés*. Paris, 1881; Rothschild. — VII. Ch. Secrétan, *le Droit de la femme*. Lausanne et Paris, 1884; Alcan. — VIII. L. Frank, *Essai sur la condition politique de la femme*. Paris, 1892; Rousseau.

« Les âmes n'ont point de sexe, » a-t-on dit. Ce serait vrai, peut-être, si nous étions de purs esprits. Encore les théologiens ont-ils disserté pour savoir si les anges n'étaient point de sexes différens. Quant à nous, qui vivons sur terre, notre caractère reçoit nécessairement son empreinte de notre organisme, qui lui-même reçoit du sexe sa première direction. Dans les problèmes psychologiques, moraux et sociaux que soulève le rapport des sexes, on a presque toujours négligé les considérations biologiques, qui seules, cependant, nous semblent éclairer tout le reste. Novateurs et conservateurs ont raisonné, — ou déraisonné, — comme si le fait même du sexe n'existait pas. Ils se sont trop contentés, en général,

d'une sorte de sentimentalisme, soit pour, soit contre la femme. Aux yeux des uns, la femme semble être encore, comme pour les théologiens et pères de l'église, une créature inférieure, cause du péché originel, « plus amère que la mort, » « porte de l'enfer, » « chemin de l'iniquité, » « sentinelle de Lucifer, » « dard du scorpion, » « tænia du cœur humain, » « vase d'impureté ; » ce sont des litanies à rebours. Dans leur dédain du « sexe faible, » ils auraient volontiers, comme les tribus indiennes, un oui pour les hommes et un oui différent pour les femmes. Selon d'autres, au contraire, la femme est une créature supérieure, à qui s'appliquent les vraies litanies de la Vierge-mère : siège de sapience, miroir de la justice, vase d'élection, porte du ciel, etc. Ceux mêmes qui, comme Michelet et Proudhon, se sont préoccupés du point de vue physiologique ont été si incomplets, ils ont mêlé à la science encore insuffisante de leur époque tant d'imaginations poétiques ou romanesques, que la vraie et naturelle relation des sexes n'en est guère éclairée.

Quant aux « anthropologistes, » ils n'ont vu là, trop souvent, qu'une affaire de « force musculaire » et de « poids du cerveau. » Il y a bien d'autres élémens qui doivent entrer en ligne de compte. Le dynamomètre, la balance et le crâniomètre sont des instrumens un peu trop simples : l'esprit ne se mesure pas au poids. Quel est un des plus petits crânes connus ? Celui de Voltaire. Mais un monde peut tenir dans une coque de noix.

En ces derniers temps, les biologistes ont introduit dans le problème des élémens de haute valeur, qui peuvent mieux faire saisir l'opposition et l'harmonie des deux sexes, en permettant de caractériser par des traits précis leur constitution physique et mentale. Depuis deux ans surtout, les idées relatives à la propagation de l'espèce et à l'apport exact de chaque sexe ont fait un pas si décisif, que les biologistes considèrent comme étant désormais connus les actes essentiels de la fécondation. Plusieurs savans français ont l'honneur d'avoir contribué à ces résultats, dont la portée n'est pas seulement physiologique, mais encore philosophique. S'il est vrai que la morale et la science sociale doivent « suivre la nature, » non pour accepter la réalité telle qu'elle est, mais pour ne pas s'égarer à l'opposé de l'idéal qu'il est possible d'atteindre, il en résulte qu'on ne saurait demeurer indifférent aux grandes conclusions de l'histoire naturelle sur la genèse, les caractères et le rôle des sexes dans le développement de la vie. Les différences physiques et mentales entre l'homme et la femme peuvent être ou exagérées ou diminuées par l'éducation, par les mœurs, par les lois ; mais, pour les oblitérer entièrement, il faudrait, comme disent MM. Geddes et Thomson, « recommencer l'évolution sur

une base nouvelle. » Ce qui a été décidé chez les protozoaires préhistoriques ne peut être annulé par un acte du parlement. On nous permettra donc, pour ne pas nous tenir dans de simples généralités littéraires qui peuvent servir d'argumens aux thèses les plus opposées, d'aborder la question par son côté purement scientifique. Nous devons pour cela remonter jusqu'aux origines mêmes de la génération sexuée, qui ont d'ailleurs autant d'intérêt que d'importance : c'est ici que la vraie méthode prescrit de reprendre la question *ab ovo*.

I.

Le sexe masculin s'est décerné à lui-même la palme de « supériorité; » ce qui était inévitable au temps où la force corporelle était la force supérieure. Dès l'antiquité, philosophes et savans ont soutenu que la femme était un homme non développé, et cette opinion s'est perpétuée jusqu'à nos jours. La théorie de la sélection sexuelle, telle que l'a présentée Darwin, présuppose encore dans la ligne masculine une « supériorité, » un « droit d'héritage. » Pour Spencer, le développement de la femme est arrêté de bonne heure par les fonctions de la procréation, de la gestation, de la lactation. Bref, a-t-on dit, l'homme de Darwin est une femme qui a achevé son évolution, et la femme de Spencer est un homme dont l'évolution a été arrêtée. Velpeau, lui, considérait les femelles comme étant dégénérées d'une masculinité primitive. Toutes ces idées sont aujourd'hui reconnues fausses. Les récentes découvertes ont mis hors de doute ce que les naturalistes appellent l'absolue « identité de valeur des élémens masculin et féminin » dans la propagation de l'espèce. On a même démontré que l'embryon reçoit une portion mathématiquement égale de substance paternelle et de substance maternelle, que les deux capitaux de vie primitifs sont de tout point équivalens et complémentaires; ce qui explique matériellement les faits d'hérédité.

Au début de la vie sur le globe, les premiers êtres se reproduisaient simplement par division : chaque moitié du parent devenait un rejeton, identique au parent lui-même. C'était le triomphe de l'hérédité sans mélange. Tout le monde connaît la reproduction par division artificielle, les boutures et marcottes, par exemple, qui s'opèrent sans nouvelle union de sexes. Les saules pleureurs, dit M. Geddes, ne sont pas rares en Angleterre ; cependant, comme ils n'y fleurissent jamais, ils ont tous dû venir de boutures, par multiplications « asexuelles. » Les hydres, les vers de terre coupés en morceaux reproduisent le tout. Chez les protozoaires, la multiplication commence par une rupture presque mécanique : la

masse élémentaire du protoplasme, devenant trop grosse, se brise; de la sorte, elle se sauve et se multiplie tout à la fois.

Tant que dura ce mode de reproduction par simple division, il n'y avait guère de progrès possible : le nouvel être n'était qu'un morceau du générateur, qui en reproduisait forcément les particularités. De nos jours, les jardiniers veulent-ils conserver intacte une variété de plante remarquable, ils n'ont pas recours à la reproduction sexuelle par graines, qui mélangerait les caractères de la plante élue à ceux des plantes ordinaires ; ils ont recours à la reproduction asexuelle par bouture, qui donne des sujets identiques au *pied* dont ils sont sortis (1). Les combinaisons nouvelles, les sélections de toutes sortes, les variations et les progrès ont été introduits par la séparation des sexes. Si les lettres de l'alphabet se reproduisaient par simple division, l'*a* produirait des *a*, le *b* produirait des *b;* mais, sans mariages de lettres, on n'obtiendrait jamais l'*Iliade* ou l'*Odyssée*.

Pour entrevoir comment la séparation des sexes a pu se produire, il faut se rappeler que chacune des deux grandes fonctions de la vie, nutrition et reproduction, implique, au sein même du tissu vivant, des changemens de deux sortes et en sens inverse, les uns intégrateurs et les autres désintégrateurs, les premiers constituant une recette, les autres une dépense (2). Ce sont les deux oscillations du pendule de la vie. Dans la nutrition, il y a d'abord recette ou assimilation, puis dépense ou désassimilation, et selon qu'un des courans l'emporte, on a un tempérament d'épargne ou un tempérament dépensier; l'un où prévaut la montée de la vie, l'autre où prévaut la direction descendante qui aboutit à l'activité musculaire ou cérébrale. Pour la reproduction de l'espèce, il est également nécessaire, d'une part, d'accumuler les matériaux de l'existence destinée à un autre être; d'autre part, de les séparer de soi et de faire ainsi une dépense de sa propre substance au profit d'autrui. Mais ces deux fonctions, quoique solidaires, peuvent être cependant en proportions diverses, et c'est, d'après l'hypothèse la plus probable, ce qui a produit la distinction des sexes, entre lesquelles elles se sont partagées.

M. Geddes suppose, dans une cellule analogue aux amibes, et qui présentait d'abord l'équilibre du revenu et de la dépense, un excédent prolongé des changemens assimilatifs sur les désassimilatifs; le résultat sera nécessairement une croissance de volume, une réduction d'énergie actuelle et de mouvement, une augmentation d'éner-

(1) Voir Koehler, *Pourquoi ressemblons-nous à nos parens?* (*Revue philosophique* d'avril 1893.)

(2) Voir la *Revue* du 15 juillet.

gie potentielle et de matière nutritive en réserve. Les irrégularités de contours tendront à disparaître et, la tension superficielle aidant, la cellule acquerra une forme sphéroïdale. Le résultat, très intelligible assurément, se rapprochera de l'œuf, « gros et immobile. » Partez encore d'une cellule d'abord équilibrée, mais en supposant que la dépense y prédomine sur l'acquisition : la mise en liberté croissante d'énergie motrice devra trouver son expression au dehors dans un accroissement de mobilité et dans une diminution de volume ; les cellules les plus actives se modifieront dans leur forme pour être aptes à passer au travers du fluide environnant ; elles s'allongeront en forme de fouet, présentant une sorte de tête et de queue pointue. La polarité féminine ou masculine serait donc, à l'origine, déterminée par la tendance à la conservation ou la tendance à la dépense.

Après un certain nombre de divisions, dont les dernières se font coup sur coup, les élémens masculin et féminin finissent par être réduits chacun à un demi-noyau, qui a besoin d'être complété par l'autre pour se développer. Et ces deux demi-noyaux conservent la polarisation différente qui, chez l'élément féminin, aspire à l'intégration, chez l'élément masculin, à la désintégration.

L'œuf, volumineux, bien nourri et passif, est l'expression cellulaire du tempérament caractéristique de la mère ; le volume moindre, l'aspect originairement moins nourri et l'activité prépondérante du père sont résumés dans l'élément masculin. L'œuf est une des plus grosses cellules, l'élément masculin est la plus petite de toutes. L'œuf renferme dans son protoplasme une provision de nourriture, ou vitellus, destinée à l'embryon ; la fabrication du vitellus constitue même, pour l'organisme maternel, une dépense intérieure considérable. Cette réserve alimentaire de l'œuf, avec les membranes d'enveloppe qui y sont si souvent prédominantes, fait défaut dans l'élément masculin, presque réduit à son demi noyau actif et remuant. Il est comparable à une monade, à un infusoire à fouet, très pauvre en substance cellulaire. Son énergie locomotrice est extrême ; il se meut activement dans la plupart des animaux et dans beaucoup de plantes ; c'est comme « une matière de protoplasme explosif, » qui, dès que le stimulant nécessaire se présente, part avec une extraordinaire vivacité.

Non moins remarquable est sa puissance d'endurance, analogue à celle des monades et de ces bacilles qui font aujourd'hui le désespoir de la médecine. Il supporte les variations les plus extrêmes de la température ; il garde sa vitalité féconde pendant des mois et, chez certains animaux, comme les abeilles, pendant des années. Cette endurance lui permet d'aller sans danger à la recherche de

l'œuf en traversant des milieux qui seraient nuisibles à celui-ci, ou d'attendre, dans des circonstances parfois défavorables, que l'œuf ait atteint sa maturité. Suivant Rolph, cet « affamé, » recherche l'œuf, grand et bien nourri, dans le dessein de la conjugaison : — « dessein pour lequel l'œuf, précisément parce qu'il est plus grand et mieux alimenté, a pour sa part moins d'inclination. » L'initiative vient donc de l'élément masculin, qui, de plus, dans les diverses espèces, est beaucoup plus nombreux. Ces faits, presque aussi vieux que la terre, font pressentir bien des différences entre les caractères masculin et féminin. C'est déjà la force motrice, l'activité entreprenante et la recherche aventureuse qui caractérisent l'élément masculin, ce qui suppose bien que la vie a pris ici la direction de la dépense extérieure, non de l'accumulation interne.

Aussi voyons-nous qu'une nourriture insuffisante, en déterminant cette direction dépensière de la vie, tend à produire des individus du sexe masculin. La nutrition est un des facteurs les plus importans pour déterminer le sexe ; et bien loin que le sexe féminin résulte d'un arrêt de développement, ce sont au contraire les conditions nutritives les plus favorables qui le déterminent (1).

En résumé, au seuil même de la vie animale et végétale, nous voyons qu'une petite cellule active, incomplète, incapable de se développer seule avec son demi-noyau, s'associe à une cellule

(1) Comme exemples, il faut noter les curieuses expériences de Yung sur les têtards, qui, au moyen d'une bonne nourriture, élevèrent la proportion des femelles de 56 à 92 pour 100 ; — le cas typique des abeilles, qui, durant les huit premiers jours de la vie larvaire, par l'addition d'un peu de nourriture et d'une quantité double de corps gras pour les larves de reines, décident des différences si marquantes qui sépareront la reine des ouvrières ; — les expériences de Siebold sur une espèce de guêpes, où augmenta la proportion des femelles du printemps au mois d'août, avec la chaleur et l'abondance de nourriture ; — les chenilles des phalènes et des papillons devenant mâles quand elles sont soumises à la faim ; — les expériences de Girou sur trois cents brebis, dont la moitié, bien nourrie, donna une grande proportion d'agneaux femelles ; l'autre, maigrement nourrie, une grande proportion de mâles ; — enfin, les pucerons de nos rosiers et arbres fruitiers, qui, dans la prospérité de l'été, donnent une succession de femelles capables de se reproduire par parthénogenèse, tandis qu'avec le froid et la disette de l'automne, les mâles reviennent. Dans la « génération alternante, » tour à tour asexuelle et sexuelle, les conditiuons nutritives favorables déterminent la première, tandis que la seconde se produit dans des conditions moins propices. L'alternance des générations n'est, au fond, qu'un rythme entre la prépondérance de l'intégration et de la désintégration. Dans l'humanité, après une épidémie ou une guerre, les naissances masculines augmentent ; le nombre des garçons varie, d'après Düsing, selon les récoltes et les prix. Le nombre des naissances de garçons est plus grand dans les pays pauvres que dans les pays riches et dans les villes. — Enfin, dans les deux tiers des grossesses doubles, les jumeaux, obligés de se disputer la nourriture, sont du sexe masculin.

constituant un individu plus nourri et plus tranquille, mais ayant d'ailleurs elle-même besoin d'être complétée. Voilà, dès le début, le contraste entre les sexes.

M. Armand Sabatier avait déjà trouvé que le caractère de l'élément féminin est la concentration, l'unification, la cohésion : cet élément tend à rester un et à ne pas se fragmenter, à ne pas se sectionner, tant qu'il est livré à lui-même. Le caractère de l'élément masculin est au contraire « un rôle de division, de dispersion. » Et M. Sabatier faisait à ce propos un rapprochement plein d'intérêt : dans cette fonction d'élément centrifuge, mobile et chercheur, ne reconnaît-on pas déjà ce que l'on peut appeler « l'extériorité du sexe masculin, » c'est-à-dire sa « tendance générale à la vie active, voyageuse et extérieure? » Au contraire, voyez l'état d'immobilité relative, le caractère de concentration et d'intégration qui marque l'élément féminin; n'y reconnaissez-vous pas déjà ce caractère d'intimité, d'intériorité, d'union, qui distingue la mère et qui fait d'elle la créatrice du nid, du foyer? « L'*indépendance* est le propre du sexe et de l'élément masculins; la *solidarité* appartient au sexe et à l'élément féminins. »

II.

Passez des germes aux animaux développés, vous reconnaîtrez encore, sur toute l'échelle, que les mâles ont des habitudes plus actives, tandis que les femelles en ont de plus passives ; que, sauf des exceptions dont nous parlerons tout à l'heure, les mâles tendent originairement et par nature à être plus petits ; qu'ils ont une température plus élevée et se consument plus vite ; que les femelles sont d'ordinaire plus grosses, d'une température moindre et vivent plus longtemps. La femelle de l'insecte qui donne la cochenille, chargée de produits de réserve sous la forme du pigment rouge bien connu, passe la plus grande partie de sa vie comme une simple galle, immobile sur le cactus. Le mâle, au contraire, à l'état adulte, est agile, toujours en mouvement, et il a la vie courte. Le mâle adulte de l'ascaride appelé *heterodora Schachtii*, qui infeste le navet, est agile, tandis que la femelle est toujours au repos et bouffie. Dans l'ordre des strepsiptères, les femelles parasitaires aveugles sont complètement passives et ressemblent à des larves; les mâles sont libres, ailés, et vivent peu. Chez les insectes, les mâles se distinguent le plus souvent par des couleurs plus brillantes, par des armes utilisées pour vaincre leurs rivaux et par la faculté exclusive de pousser leurs bruyans appels d'amour. Aussi les Grecs disaient-ils ironiquement que les mâles des cigales

vivent heureux, « ayant des femmes privées de voix. » Chez les oiseaux, les mâles ont des couleurs et des ornemens qui éclatent, des armes contre leurs rivaux; voyez la différence entre les magnifiques oiseaux de paradis mâles et leurs modestes femelles, entre la queue du paon et le plumage uni de la paonne, entre le chant du rossignol et la voix de sa compagne. Parmi les mammifères, rappelez-vous la crinière des lions, les cornes des antilopes, des béliers, des taureaux, etc. Chez les oiseaux et les mammifères, les mâles sont d'ordinaire plus grands que les femelles: c'est parce qu'ils ont les os et les muscles plus forts; et ils les ont plus forts parce qu'ils ont été développés par une activité extérieure plus grande. Ils doivent, en effet, exercer cette activité pendant que la femelle est empêchée par l'incubation ou la gestation. En outre, leur race a été fortifiée par les combats entre mâles, tandis que les femelles des animaux supérieurs sont affaiblies par le sacrifice maternel croissant de la gestation, de la parturition, de la lactation, des soins aux jeunes, etc.

Darwin et Spencer ont voulu expliquer toutes ces différences physiques par la « sélection sexuelle, » qui a dû faire préférer, de gré ou de force, les mâles les plus robustes et les plus agiles. Mais cette explication est incomplète. La force et l'agilité ne sont pas seulement une adaptation ultérieure; elles sont un trait primordial de l'activité masculine. C'est un déterminisme interne, non externe, qui produit entre le mâle et la femelle la division des fonctions pour la perpétuité de la vie et de l'espèce, par cela même les caractères « primaires » des deux sexes.

De même pour ce qu'on appelle les caractères sexuels secondaires : ornementation, moyens de défense, etc. Wallace, dans son livre important sur *le Darwinisme*, discute les phénomènes d'ornementation masculine et montre qu'ils peuvent s'expliquer par « les lois générales de la croissance et du développement. » Or, si les ornemens sont le produit naturel, le résultat direct de la santé et de la vigueur surabondantes, il n'est plus besoin ici de la sélection darwiniste pour expliquer la présence de ces ornemens. Inutile d'appeler à notre aide une cause aussi hypothétique que « l'action accumulée de la préférence des femelles. » Considérez d'ailleurs les bigarrures si compliquées de l'oiseau ou de l'insecte mâle, et les lentes gradations d'une variété à l'autre, vous jugerez bien difficile d'accorder à des oiseaux ou à des papillons un degré de developpement esthétique qui est rare, même parmi les êtres humains. L'explication de Darwin supposerait chez les animaux une sensibilité esthétique par trop subtile. L'éclat du coloris, l'exubérance du poil et des plumes, et même le développement des armes sont avant tout, dans leur origine, des

« affleuremens de la constitution masculine (1). » Par exemple, le pigment coloré étant un produit de désassimilation et de combustion, sorte de cendre brillante, une plus grande richesse de coloris ne fait que manifester une activité prédominante des échanges chimiques, aboutissant à une désassimilation intense. Les couleurs brillantes sont donc, d'ordinaire, le tempérament devenu visible. Dans un sens littéral, dit M. Geddes, « c'est pour la cendre que les animaux se parent de beauté, » et les mâles le font davantage parce qu'ils sont mâles, non par aucune autre raison. D'où suit cet apparent paradoxe, ou plutôt cette vérité profonde, que tous les caractères sexuels appelés secondaires sont, au fond, primaires, puisqu'ils expriment le même tempérament général qui, dans un cas, a eu pour résultat la production des élémens masculins, dans l'autre, celle des élémens féminins. Chez les lucioles, les lueurs semblent d'abord de couleur identique et d'intensité à peu près égale; cependant, avec plus d'attention, on reconnaît que la lueur jetée par le mâle est plus intense, et surtout que le rythme de la lumière est plus rapide, les éclairs plus courts; chez la femelle, la lumière est plus durable, les éclairs plus éloignés et plus vacillans. Vous avez là l'indication sensible des contrastes que présente la physiologie des deux sexes.

Lorsque les sexes se sont différenciés, chacun d'eux a eu sa fonction dominante. Le sexe féminin a représenté principalement la conservation de l'espèce et de sa structure typique, qu'il a été spécialement chargé de perpétuer. L'autre sexe a représenté surtout les forces de changement. Toute variation commence par être individuelle : elle est une originalité, une excentricité de l'individu par rapport à l'espèce; elle suppose un écart du type, donc un mouvement plus actif et plus personnel de la vie, une transformation de l'énergie en formes ou en actions nouvelles. Là où domine l'activité de dépense, les permutations de molécules qui constituent ce que les physiologistes appellent une « variation d'organes ou de fonctions » sont nécessairement plus probables; elles le sont moins chez les femelles passives et au repos. De fait, l'expérience prouve que les mâles sont plus novateurs et plus inventeurs, soit au physique, par la plus grande variation de leurs formes, soit au moral, par la plus grande variation de leurs idées et de leurs sentimens. Il en résulte une conséquence très importante pour l'évolution des espèces. Ce sont les mâles qui ont eu le rôle d'introduire et de transmettre à la descendance la majorité des variations. L'étude des pigeons domestiques, par exemple, montre, d'après les expériences de Brooks, que le mâle a le pas sur la femelle pour déterminer la production

(1) Geddes et Thomson, l'*Évolution du sexe*.

de variétés nouvelles. Ces variétés apparaissent presque toujours chez les mâles et se transmettent par eux : or l'éleveur, ici, ne laisse pas aux femelles le soin de choisir ; ce n'est donc pas, comme le prétend Darwin, la « sélection » sexuelle, mais la constitution même du mâle qui fait que ses variations sont et plus fréquentes et plus transmissibles. Brooks conclut : « Nous considérons les cellules mâles comme étant l'origine de la plupart des changemens par lesquels l'espèce est arrivée à son organisation actuelle. » C'est le mâle qui marche en tête, la femelle qui suit dans la transformation des races. Toutefois, ajoute M. Geddes, dans les progrès qui eurent pour première origine « le sacrifice reproducteur et l'amour, » les femelles ont « l'honneur d'avoir ouvert le chemin. » D'une manière générale, l'élément féminin représente donc dans l'histoire des espèces animales le principe de l'unité ; le masculin, celui de la multiplicité. L'un est la tradition spécifique, l'autre est l'innovation personnelle. Les deux sont également nécessaires : point de progrès possible sans les forces qui conservent et sans les forces qui modifient.

Les divergences sexuelles sont d'autant plus marquées qu'on s'élève davantage dans l'échelle de l'évolution. C'est donc dans les races humaines et dans les individus humains les plus développés qu'on peut lire le mieux les traits physiologiques qui séparent les sexes. Le tempérament d'épargne se manifeste clairement chez la femme par des signes bien connus : rondeur des tissus, activité moindre des échanges moléculaires, d'où résulte une faim moindre, ainsi qu'une moindre puissance digestive. Le développement de la poitrine, du bassin et des hanches, où les lignes courbes et ovales prédominent, est une conséquence nécessaire d'un tempérament en prédominance de nutrition et destiné lui-même à la nutrition de l'espèce. Ce développement, en donnant le dernier trait à la beauté de la femme, lui ôte en même temps l'agilité. Les anciens poètes ont fait d'Atalante, de Camille, des femmes légères à la course ; on leur a répondu que la rapidité de la femme, sinon de la jeune fille, est chose impossible : la femme porte proportionnellement, diraient les physiciens, plus de « poids mort. » Mais ce prétendu poids « mort, » c'est ce qui alimentera la vie des générations.

Le tempérament d'épargne entraîne encore, chez la femme, la prédominance des fonctions de la vie végétative et viscérale. C'est, en effet, aux viscères que les fonctions de réparation et de construction physiologique sont principalement dévolues : élaboration du sang, circulation, purification du sang par la respiration, etc. Enfin il y a des viscères qui ont pour objet la nutrition même de la race et dont l'importance est notoire dans la vie féminine. En vertu

du même tempérament, le système nerveux de la femme est plus développé dans les ganglions qui président à la vie végétative et sensitive; il est moins développé dans les centres qui président plus spécialement au travail musculaire et au travail cérébral. Il faut bien que la femme, pour faire face aux dépenses de la maternité, fasse réserve de forces vitales. Qu'est-ce que la dépense demandée à l'homme pour l'espèce? Bien peu de chose. Chez la femme, au contraire, cette dépense sera considérable et prolongée. Aussi, dès que la femme atteint l'âge où elle peut être mère, elle subit déjà des crises périodiques en vue de la future nutrition de l'enfant et doit, à chaque fois, abandonner une partie de sa substance. Plus tard, pour la gestation, pour l'enfantement, pour l'allaitement, puis pour l'éducation première de l'enfant, quelle série de sacrifices physiologiques et moraux, exigeant une énorme réserve de forces! C'est la raison pour laquelle l'évolution individuelle est plus précoce chez la femme, et aussi plus vite ralentie, parfois même arrêtée. Mais la femme, quand sa croissance personnelle est finie, continue de croître dans la personne de ses enfans; leur vie est, au pied de la lettre, le prolongement de la sienne. La femme n'est point enfermée dans son moi: elle déborde en autrui, elle est l'humanité visible. Est-ce là une « infériorité » ou une « supériorité? » — C'est, en tout cas, une nécessité de constitution et de fonctions physiologiques, qui exige une nature autre que celle de l'homme.

III.

L'explication des différences morales entre les sexes doit être également cherchée, selon nous, dans la direction générale de l'organisme. Passons en revue les traits psychologiques du caractère masculin, chez les animaux d'abord, puis dans l'espèce humaine, nous les verrons encore se déduire de la constitution même, non des hasards de la sélection naturelle ou sexuelle, qui ne fait que les accuser avec le temps et ajouter son action à celle des causes physiologiques.

L'activité extérieure suppose, parallèlement à la force de résistance physique, un certain courage psychique. Pour expliquer l'audace des mâles, Darwin et Spencer nous disent: — Les mâles ayant toujours combattu entre eux, et pour la nourriture et pour l'amour, les plus courageux ont dû l'emporter et ont ainsi perpétué le courage même dans leur sexe, avec le goût de la lutte. — Voilà qui est clair; mais pourquoi les mâles combattaient-ils, tandis que les femelles ne combattaient pas? Pourquoi ces deux rôles si différens, surtout dans l'amour?

Au reste, quand on dit que les femelles ont moins de courage, encore faut-il s'entendre et distinguer les cas. Le courage des mères pour protéger et défendre leurs petits est bien connu : les exemples en abondent à tous les degrés de l'échelle animale. Pour n'en rappeler qu'un, Bonnet fait le récit coloré d'un cas où une araignée, tombée à la merci d'un fourmi-lion, combattit pour sauver ses œufs aux dépens de sa propre vie. Mais, chez la femelle, le courage est d'ordre maternel, défensif, tourné vers l'intérieur, au service de l'espèce ; chez le mâle, il a une tout autre direction : il est agressif, tourné vers le dehors, au service de l'individu et de son indépendance.

Un autre trait de l'activité chez les mâles, c'est, comme on l'a vu, son caractère explosif et impatient. Ayant un besoin organique de dépense et de mouvement, ils sont semblables à des batteries chargées d'électricité. Et si leur activité est tumultueuse, elle est parfois peu durable. Du moins a-t-elle besoin d'intervalles de repos, qui lui donnent souvent un caractère de discontinuité. Au contraire, les femelles sont calmes et patientes ; leur persévérance ne se décourage pas. Loin de partir comme des ressorts, elles vont doucement et sans interruption à leur but. Darwin et Spencer ont encore voulu expliquer ces qualités psychiques des femelles par l'influence séculaire de la sélection, qui donnait plus de chances de survie aux êtres dont la persévérance compensait la faiblesse et qui, par leur douceur, désarmaient la force. Même dans l'humanité, on a voulu rendre compte de la patience féminine par la longue « oppression masculine. » Raisons superficielles. L'impatience des mâles et la patience des femelles sont « dans le sang, » inhérentes aux fonctions mêmes de l'un et de l'autre sexe. Depuis la femelle de l'oiseau, qui couve ses œufs pendant de si longs jours, jusqu'à la femme qui porte son enfant dans son sein et l'allaite pendant de si longs mois, patience et maternité ne font qu'un.

Le désir est de l'énergie qui demande à se dépenser dans une certaine direction, parce que la pente est plus grande de ce côté que de l'autre : un être aura d'autant plus de désirs, d'impulsions, de passions ardentes et tournées vers le dehors, qu'il aura plus de force à déployer, plus d'activité et de pouvoir moteur. C'est donc encore par une évolution naturelle que les tempéramens de dépense sont passionnés. Dans la lutte pour l'amour, disent Darwin et Spencer, ceux qui avaient le plus d'ardeur ont le mieux réussi à propager leur race ; nous l'accordons, mais la vraie cause en est avant tout constitutionnelle.

Un autre caractère des sentimens et des amours, c'est leur plus ou moins de constance. Or la constance suppose une tendance à intégrer et à conserver ; cette qualité sera donc, en général, plus

développée chez les femelles. Les mâles ont d'ailleurs, nous l'avons vu, le rôle de chercher dans toutes les directions, — sans quoi ils ne trouveraient pas. Attribuer leur inconstance plus grande à ce que les plus changeans dans leurs amours ont multiplié les chances de propagation pour leur race, c'est de nouveau s'en tenir à des résultats extérieurs et remplacer la causalité par la finalité.

Considérons maintenant l'orientation générale des sentimens et émotions chez les animaux. De l'aveu des naturalistes, les femelles, surtout quand elles sont mères, ont une part plus grande et plus habituelle d'émotions « altruistes ; » les mâles ont des sentimens plus personnels. C'est encore là une conséquence de la direction générale imposée à l'organisme, qui, nous l'avons vu, tend chez le mâle à l'individualité, chez la femelle à la solidarité. Enfin, au point de vue de l'intelligence, les mâles, par cela même qu'ils sont plus actifs, plus remuans, plus occupés au dehors et au loin, ont acquis nécessairement un domaine d'expérience plus étendu, des associations d'idées plus nombreuses et plus complexes. Il en résulte que, pour fournir tout ensemble et à une dépense cérébrale et à une dépense musculaire plus grandes, le cerveau est devenu chez eux généralement plus gros. En revanche, les femelles ont plus de finesse, plus de coup d'œil et plus de ruse ; leur rôle n'est pas d'aller de l'avant pour percer en quelque sorte l'obstacle, mais d'attendre, d'observer et de deviner. Leur cerveau s'est affiné intérieurement.

Tous ces caractères différentiels s'accusent dans l'espèce humaine. C'est là que le tempérament moral apparaît le mieux comme l'aspect intérieur du tempérament physique. Établissez en principe une plus grande tendance à l'intégration chez la femme, à la différenciation chez l'homme ; ajoutez cet autre principe, non moins important, que le courant intégrateur, chez la femme, a sa direction naturelle vers l'espèce, dont la vie lui est particulièrement confiée, et vous verrez se développer, par une nécessité interne, toutes les conséquences relatives au tempérament moral des sexes.

La femme, avec sa constitution en prédominance d'épargne, ne pouvait manquer d'être avant tout sensitive, de même que l'homme, avec sa constitution de tendance opposée, est normalement actif. Si, de plus, on distingue avec nous une sensibilité vive et extérieure, celle des sanguins, une sensibilité plus intense et plus intérieure, celle des nerveux, on reconnaîtra que la sensibilité sanguine est plus généralement le lot masculin, et la sensibilité nerveuse, le lot féminin. Enfin, si l'on distingue encore avec nous une activité vive et explosive, celle des tempéramens dits « colériques ou bilieux, » une activité plus lente et plus patiente, celle des

« flegmatiques ou lymphatiques, » on reconnaîtra encore que la première sorte d'activité est plus masculine, la seconde plus féminine. Si bien qu'en résumé, l'un des sexes, étant plutôt sanguin-colérique, est par cela même sensitif vif et actif ardent; l'autre, étant nerveux-lymphatique (dans le sens où ces mots indiquent des états sains et non maladifs), est par cela même sensitif intérieur et actif modéré. Assurément, les quatre tempéramens se mêlent dans les divers sexes et aux divers degrés de l'échelle animale; mais, dans tout ce qui a rapport au sexe même et à ses fonctions propres, vous êtes sûr de voir reparaître les traits caractéristiques de l'élément masculin et de l'élément féminin. L'homme le plus doux et le plus passif, le plus féminin d'ordinaire, redeviendra actif et entreprenant en amour; la femme la plus sanguine et la plus « colérique » redeviendra comparativement douce, patiente, intimement sensitive, dans les fonctions de l'amour et de la maternité. Une théorie complète du tempérament doit donc le considérer tour à tour, comme nous essayons de le faire, sous deux aspects : celui des fonctions de nutrition et celui des fonctions de propagation. Au point de vue de la nutrition et de la croissance individuelle, c'est-à-dire des échanges intimes de la matière vivante, un individu d'un sexe quelconque pourra offrir les traits de tel tempérament spécial; mais, au point de vue des fonctions qui ont pour objet l'espèce, le sexe masculin manifestera presque toujours le caractère actif et ardent qui le distingue, le sexe féminin son caractère réceptif, calme, tendre et maternel.

Pour passer des principes aux applications, examinons de plus près, dans l'espèce humaine, les diversités mentales qui portent sur la sensibilité, sur l'intelligence, sur la volonté. Nous avons déjà dit que la montée de la vie, chez la femme, devant aboutir à l'organisation de l'enfant, entraîne une direction prépondérante vers les viscères; de là un développement considérable du grand sympathique, qui, dans le système nerveux, est leur représentant. Or, nous savons que les émotions viennent en majeure partie du contre-coup des organes internes et des vibrations qu'ils envoient au grand sympathique. Le caractère de la femme sera donc particulièrement émotionnel. Son système nerveux est d'ailleurs plus excitable, ses actions réflexes plus intenses, ce qui entraîne une sensibilité plus vive. Elle connaît davantage, en particulier, et l'intensité et la variété de la souffrance. Il y a des types de suprême douleur que le peuple a toujours incarnés dans une femme.

Il faut distinguer la sensibilité affective, c'est-à-dire le pouvoir d'éprouver des émotions internes, d'avec la perception, qui saisit les qualités des choses extérieures. Certains expérimentateurs,

dont quelques-uns assez suspects (comme M. Lombroso), ont confondu les deux acceptions du mot de sensibilité, et ils ont prétendu que la femme était moins sensible, parce que, chez elle, la perception est, disent-ils, moins vive et moins délicate. Nous avions toujours cru que les femmes avaient l'ouïe fine, l'odorat fin, le goût fin, le tact exquis et des yeux qui savent fort bien voir, même de côté. On nous prétend aujourd'hui le contraire; on nous dit que les dégustateurs hommes sont supérieurs aux femmes, — ce qui est bien possible, surtout en fait de vins; on nous dit que ce sont les hommes qui accordent les pianos, qui sont assortisseurs de fils, etc. Laissons-leur cette gloire. Nous conservons cependant bien des doutes sur les sens obtus de la femme, dont nous n'avons jamais rencontré un seul exemple. Mais, quand nous entendons M. Mantegazza, après avoir soutenu que les femmes ont les sens moins parfaits, ajouter que, si le suicide est plus rare chez les femmes, c'est à cause de « leur moindre sensibilité à la douleur, » et quand M. Lombroso, de son côté, explique par la moindre sensibilité le moindre génie artistique des femmes, quelle confiance pouvons-nous avoir dans ces prétendues observations et déductions scientifiques? Tout ce qu'on peut dire, c'est que la douleur, chez la femme, est moins explosive, moins portée aux coups de désespoir, plus installée à demeure au fond d'elle-même. Beaucoup restent affectées à tout jamais, sans pouvoir refaire leur existence.

Schopenhauer dit : « La femme paie sa dette à la vie non par l'action, mais par la souffrance : douleurs de l'enfantement et soins inquiets de la famille. » Cela est vrai, mais Schopenhauer oublie d'ajouter que la femme paie encore sa dette par l'amour; et l'amour, lui aussi, n'est-il point une « action, » une expansion même, mais ayant pour but de réunir plusieurs cœurs en un seul? Aimer, tel est le trait dominant de la sensibilité féminine. On l'a répété bien des fois : pour l'homme, l'amour est la joie de la vie, pour la femme, il est la vie même.

L'amour conjugal a chez la femme des traits particuliers; il est moins sensuel, plus calme, plus élevé et plus constant. En d'autres termes, il est, comme tout le reste de la constitution féminine, à l'état d'organisation. On accuse les femmes d'instabilité et de légèreté. Outre que leur légèreté ou leur vanité, là où elle existe, est la plupart du temps la faute des hommes, c'est seulement pour ce qui est en dehors de leurs tendances naturelles que les femmes se montrent versatiles et justifient le mot de Shakspeare : *Frivolity, thy name is woman;* mais, pour tout ce qui est en harmonie avec leur sexe, elles sont au contraire tenaces dans leurs sentimens comme dans leurs desseins. La maternité, d'ailleurs,

suffirait seule à leur enseigner, avec la constance, la longue espérance. Que de mois, que d'années il faudra attendre pour que l'enfant soit devenu tel que sa mère, à l'avance, se le représente! Et elle fait mieux qu'attendre l'avenir, elle le fait croître elle-même sous ses yeux, incarné dans son enfant.

L'amour de la femme s'attache de préférence aux qualités les plus fondamentales et les plus durables, soit du corps, soit de l'esprit, c'est-à-dire à ce qui fait l'essence même de la virilité. Elle se laisse généralement moins séduire par la seule beauté physique que par la puissance corporelle ou intellectuelle, et surtout par les qualités morales. C'est le sentiment des intérêts permanens de la famille et de l'espèce qui explique, selon nous, le respect des femmes non cultivées pour la force du corps, celui des femmes cultivées pour la force de l'esprit ou du caractère. Spencer, comme on pouvait s'y attendre, a encore ici recours à la sélection naturelle et sexuelle : les femmes qui préféraient les hommes les plus forts, dit-il, avaient plus de chances de se survivre dans leur postérité (1). Selon nous, le goût de la femme pour des qualités qui sont complémentaires des siennes provient avant tout d'une attraction de tempérament. En outre, si la femme a un instinct de soumission et aime à être protégée par la vigueur virile, c'est là une suite naturelle et du sentiment de sa faiblesse et de son tempérament destiné à la vie intérieure, non aux luttes du dehors. Enfin, une sorte d'instinct maternel anticipé fait pressentir à la future mère l'intérêt qu'ont les enfans à avoir des pères vigoureux de corps et d'esprit.

Le goût de plaire et le talent de plaire, qui sont encore caractéristiques chez la femme, proviendraient aussi, selon Spencer, de ce que, « parmi des femmes vivant à la merci des hommes, celles qui savaient charmer étaient celles qui avaient le plus de chances de vivre. » Quoique la sélection ait pu agir en ce sens, il nous semble que l'instinct de séduire a des raisons plus profondes. Tout d'abord, la faiblesse corporelle de la femme l'oblige à employer dans la lutte les moyens qui lui sont propres. Elle ne recherche pas, elle est recherchée; et pour être recherchée, il faut bien qu'elle plaise. En outre, tout être a un instinct qui le porte à conserver, à accroître ses avantages naturels, et la femme a le sentiment de ce don de beauté qui est son partage. Elle qui a l'esprit de conservation et d'organisation, comment ne l'exercerait-

(1) Spencer explique aussi par « l'admiration pour la force, » qu'il exagère beaucoup, ce fait bizarre des femmes du peuple affectionnant les maris qui les maltraitent : « S'il me plaît, à moi, d'être battue! »

elle pas tout d'abord sur ce qui lui donne du prix et la fait aimer? Parmi ses vertus natives, il faut donc placer ce que nous appellerions volontiers l'esthétique personnelle, c'est-à-dire le culte de la beauté dans sa personne, — beauté qui est d'ailleurs un héritage précieux à conserver pour l'espèce. Il y a pareillement, selon nous, un élément esthétique dans ce sentiment féminin par excellence, replié sur soi et s'enveloppant de mystère : la pudeur. C'est le respect physique de soi-même, et c'est aussi le sens de l'idéal se mêlant aux réalités les plus grossières. Il ennoblit l'amour de la femme, il excite l'homme à ennoblir et à idéaliser son amour.

Selon Spencer, la tendresse des mères pour leurs enfans (et même celle des pères), considérée dans son essence, serait l'amour du faible. Nous ne saurions l'admettre. Aimer son enfant, c'est d'abord aimer un prolongement de sa propre individualité; c'est aussi aimer l'espèce entière dans un être qui la représente; c'est enfin et surtout aimer l'enfant lui-même, pour l'homme qu'il sera un jour et dont il offre déjà l'ébauche. Et si l'amour pour l'enfant est plus profond encore chez la femme que chez l'homme, c'est que la femme a non-seulement conçu son enfant, mais encore l'a nourri de son sang, puis de son lait; elle se reconnaît donc en lui davantage. De plus, la tendance générale de son caractère à représenter l'espèce en sa croissance ininterrompue, avec la suite sans fin des générations toujours alimentées aux mêmes sources, lui fait mieux pressentir et entrevoir dans son enfant la grande famille humaine.

A en croire Schopenhauer, ce qui rend les femmes particulièrement aptes à soigner et à élever notre première enfance, c'est qu'elles sont elles-mêmes puériles, futiles et bornées : « elles demeurent toute leur vie de grands enfans. » — Pure boutade. Si la mère est la meilleure des éducatrices, ce n'est pas parce qu'elle est un enfant, mais parce qu'elle est une mère, c'est-à-dire parce qu'elle aime et qu'elle est prête à tous les sacrifices. Chacun connaît les statistiques qui démontrent l'énorme mortalité des enfans élevés par d'autres personnes que leurs mères. C'est que les mères seules sont capables de s'oublier elles-mêmes : le dévoûment est pour elles non pas une « seconde nature, » mais la première. Et ce ne sont pas seulement les soins matériels que seule la mère peut donner : seule aussi elle est apte à la première éducation intellectuelle et morale de l'enfant. Sa parole, son exemple sont le meilleur des enseignemens pour un âge où domine l'instinct imitateur. Plus juste et plus profond que Schopenhauer, Kant ne cessait de répéter dans sa vieillesse : « Je n'oublierai jamais que c'est ma mère qui a fait germer le bien qui peut se trouver dans mon âme. » Quant à l'as-

similation de la femme à l'enfant, — lieu-commun si fréquent chez les écrivains de toute sorte, — c'est une erreur biologique autant que psychologique. Il y a sans doute un trait commun à l'enfant et à la femme : la prédominance de la vie intégrative et sensitive, mais sous des formes tout à fait diverses. Ici, il s'agit d'un être non encore développé, qui n'emploie sa puissance d'intégration qu'à son développement personnel, qu'à sa croissance physique et mentale. De là ces sentimens égoïstes si naturels à l'enfant. Les sentimens de la femme, au contraire, vont généralement vers autrui. Rapidement développée, elle emploie son pouvoir intégrateur au profit de la famille et de l'espèce ; et si elle reste plutôt sensitive qu'énergiquement active et motrice, ce n'est pas le moins du monde à la manière de l'enfant, chez qui la pauvreté même, la simplicité des sentimens leur donnent une vivacité artificielle et un caractère explosif. La femme est riche de sentimens complexes et organisés : c'est un cœur développé et non embryonnaire.

Par une incroyable injustice, on a essayé de tourner les qualités mêmes du sexe féminin, et les plus belles, en marques d'infériorité. Parle-t-on, comme nous venons de le faire, de l'amour maternel, ou encore de l'amour conjugal, certains hommes de science (qui nous paraissent interpréter à rebours les faits scientifiques) ne craindront pas d'en tirer argument pour rapprocher la femme des « mammifères inférieurs. » L'amour maternel, dit le docteur G. Le Bon, est bien autrement développé chez certains singes. La guenon, par exemple, ne survit jamais à la mort de ses petits. Certains oiseaux contractent des unions indissolubles où ils font preuve des sentimens les plus tendres, et l'amour éprouvé par la femelle pour son compagnon est si profond qu'elle meurt bientôt de douleur quand la mort vient le lui enlever. D'où on insinue que les femmes « représentent les formes les plus inférieures de l'évolution humaine. » Nous dirons, tout au contraire, que l'amour de la progéniture, chez les animaux, est le représentant anticipé, sous la forme de l'instinct, de l'évolution supérieure. Parce que le sentiment maternel existe depuis qu'il y a des mères, est-ce une raison pour en méconnaître et la valeur et la beauté ? Appliquez ce mode étrange de raisonnement aux « supériorité masculines, » vous les verrez, elles aussi, remonter aux étages inférieurs de l'évolution. Qu'y a-t-il de plus antédiluvien que ce courage dont se targue le sexe fort? Les lions aussi sont courageux, et ils sont plus forts que nous. Les sauvages sont plus hardis et plus vigoureux que les civilisés; ce n'est pas une raison pour déprécier le courage, ni même la vigueur corporelle. Est-ce le plein jour qui est

le « représentant » de l'aube, lumière intérieure, ou n'est-ce pas plutôt l'aube qui annonce le jour?

IV.

Si la femme dépasse l'homme par les sentimens affectueux, l'homme semble reprendre l'avantage quand il s'agit de l'intelligence, ou du moins d'un certain emploi de l'intelligence.

La réserve des forces féminines ayant pour principal objet la vie de la race, on comprend que tout ce qui sert à la dépense musculaire ou cérébrale, soutien de la vie individuelle, devait acquérir chez la femme un moindre développement. C'est pour cela que, chez elle, les membres qui accomplissent les travaux extérieurs, puis les viscères thoraciques que ces travaux mettent immédiatement à contribution, sont de taille moindre. Et de même que les membres qui agissent, le cerveau qui les fait agir est resté plus petit (1).

Le cerveau féminin est moins susceptible d'efforts intellectuels *prolongés* et *intenses ;* mais la raison en est tout à l'honneur de la femme, puisque son rôle dans la famille implique un développement en quelque sorte indéfini de la vie du cœur et de la force morale, plutôt qu'un développement indéfini de la vie intellectuelle et de la force cérébrale.

Les physiologistes ont d'ailleurs montré que les fonctions qui ont pour but la propagation et la nutrition de l'espèce sont en antagonisme avec une trop forte dépense du cerveau. Le tempérament viril est plus moteur, et la pensée implique un mouvement cérébral qui, pour être invisible, n'en est pas moins pénible. Attaquer un problème pour le résoudre n'est pas moins ardu que d'attaquer un rocher pour le fendre ou un adversaire pour le ter-

(1) Le volume et le poids du crâne ne sont pas tout. D'abord, ils sont en proportion avec le volume et le poids du corps entier (ce dont ni M. Le Bon, ni M. Lombroso ne tiennent compte). En outre, ils sont liés à la quantité du travail intellectuel et musculaire, non à leur qualité, qui s'exprime plutôt dans la complexité des circonvolutions et dans des caractères chimiques ou électriques pour nous insaisissables. M. Le Bon met les Parisiennes « bien au-dessous des Chinoises » pour la capacité crânienne, et il les rapproche des « gorilles. » Nous conviendrons sans peine que les Parisiennes ne se servent guère de leurs muscles et que, dans leur vie trop souvent frivole ou dans eurs travaux plus délicats que pénibles, elles ne font guère de puissans efforts cérébraux; mais il y a bien d'autres élémens à mettre en ligne de compte. Le cerveau des Polynésiens a une capacité moyenne supérieure de vingt-sept centimètres cubes à celle des Parisiens (hommes); cela tient à leur haute stature. Chez les femmes, à une masse organique moindre correspond nécessairement une masse cérébrale moindre. Suivant le docteur Manouvrier, le poids proportionnel du cerveau par rapport au poids et aux dimensions du corps entier est seul intéressant; or, le poids proportionnel est plus grand chez la femme que chez l'homme. *Adhuc sub judice lis est.*

rasser. Il en résulte que le cerveau de l'homme, devenu plus gros et plus fort, nourri par un organisme plus robuste lui-même, est aussi plus capable de fournir aux frais nerveux et musculaires de l'attention. L'attention, en effet, ce grand ressort de l'intelligence, met en jeu les muscles même, comme les physiologistes l'ont démontré. Une attention intense et soutenue exige donc un cerveau actif et dépensier : c'est une fonction désintégrative. S'il y avait un dynamomètre pour mesurer l'intensité et la durée de l'effort intellectuel, le sexe masculin, en moyenne, amènerait des chiffres plus élevés et pourrait réaliser, au moral comme au physique, une plus notable quantité de force maxima. Or, un grand effort sur un point pourra entraîner plus de pénétration scientifique, tout comme un bras puissant enfoncera plus avant une épée. En d'autres termes, toute la partie dynamique et motrice de l'intelligence, tout ce qui en elle est affaire de quantité doit dominer dans le sexe masculin, où l'énergie est plus considérable et, en même temps, plus portée à se dépenser. Au contraire, tout ce qui exige adresse, délicatesse, finesse, tact, tout ce qui est, pour ainsi dire, *sentiment intellectuel*, tout ce qui dérive d'une sensibilité plus impressionnable et plus spontanée est particulièrement à la portée de la femme, du moins lorsque le sentiment ne va pas chez elle jusqu'à la passion, ou que sa passion a pour objet des idées désintéressées, surtout de l'ordre moral.

La femme est plus apte aux idées particulières qu'à la généralisation et à l'abstraction. Sa curiosité s'adresse surtout aux faits et aux détails. C'est que les objets particuliers sont des intégrations visibles, offrant la synthèse immédiate de ce que l'analyse scientifique décompose. Une intelligence où l'intégration domine, et qui est plutôt sensitive qu'active, sera donc en naturelle harmonie avec ce qui est individuel. L'homme a l'esprit plus déductif, la femme, plus intuitif. L'intuition, c'est l'œil ouvert qui voit immédiatement un ensemble, et sans effort. Chez l'homme domine l'analyse réfléchie, qui aboutit peu à peu à la différenciation ; chez la femme, c'est la synthèse spontanée et l'intégration. La femme la plus habile dans son art on dans son métier saura vous montrer comme elle fait, plus rarement le démontrer ou même le décrire. L'analyse scientifique, sans être le moins du monde impossible pour les femmes, n'est point leur vocation naturelle. Leurs associations d'idées se font plutôt dans l'espace, où l'esprit embrasse des objets simultanés, que dans le temps, où s'enchaînent des séries successives ; dans le temps même, leurs idées se lient plutôt par contiguïté que par causalité, la contiguïté étant encore l'objet d'une synthèse intuitive et imaginative, la causalité, d'une analyse discursive et rationnelle. Enfin, en fait de causes et d'effets, de

principes et de conséquences, la femme s'attachera plutôt aux résultats directs et immédiats qu'aux conséquences indirectes et lointaines.

Une fois liées dans le souvenir, les images et idées sont ordinairement durables chez la femme. Sa réceptivité et sa tendance à l'assimilation rendent sa mémoire ordinairement moins oublieuse que celle de l'homme, surtout pour les faits, qu'elle a par cela même plaisir à raconter. Pour des raisons analogues, elle a plus de docilité à apprendre, comme aussi plus de facilité à croire ceux qui ont obtenu sa confiance.

L'imagination de la femme est plus exaltée que celle de l'homme. Moindre est la quantité de force dépensée au dehors, plus grande est la production intérieure des images. Sensible et imaginative, il est inévitable que la femme se laisse d'ordinaire guider par ses sentimens plutôt que par des idées abstraites et générales. « La femme, dit Daniel Stern, arrive à l'idée par la voie de la passion. » Au reste, l'esprit mobile de la femme ne peut guère soutenir un raisonnement à perte de vue et ne se laisse pas facilement convaincre par les longs raisonnemens d'autrui. Chez elle l'emportent ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas. Mme de Sévigné avouait que « les raisonnemens abstraits lui étaient contraires. » Elle ne voulait point « philosopher » et se bornait « à rêver bonnement, comme on faisait du temps que le cœur était à gauche. »

Une intelligence hardie et entreprenante se propose-t-elle un but difficile et plus ou moins élevé, elle ira droit à ce but sans faire attention au reste ; dédaigneuse ou impatiente des menus détails, elle fermera volontiers les yeux devant tout ce qui contrarie son dessein et ne s'embarrassera guère des objections. De là un esprit plus systématique. Or, avoir un système, même inexact et incomplet, c'est toujours une force. La science doit ses progrès à la hardiesse des théories autant qu'à la puissance et à la durée des observations. Le danger est de ne rien voir en dehors de son système. Chez la femme, au contraire, l'esprit de finesse domine plus que l'esprit de géométrie. Cette logique à outrance dont parle le démon de Dante, cette logique diabolique qui pousse les conséquences jusqu'à l'absurde même, n'est point son fait. Si l'homme voit plus loin et plus haut, la femme, quand ses passions ne sont pas en jeu, voit souvent plus juste. Il y a certaines nuances de vérités qui sont comme les modulations enharmoniques, où il suffit de hausser ou de baisser imperceptiblement la note pour passer d'un ton à un autre ton très éloigné : la femme est particulièrement apte à saisir ces nuances. Antipathique aux utopies et aux chimères, elle ne perd pas de vue le côté positif et pratique des choses. Modératrice et

modérée dans les questions où sa personnalité et celle des siens ne sont pas en cause, son jugement est plus circonspect, plus prudent, plus réservé. C'est, disait Proudhon, « la Minerve protectrice d'Achille et d'Ulysse, qui apaise la fougue de l'un et fait honte à l'autre de ses paradoxes ou de ses roueries (1). » Ce misogyne de Schopenhauer lui-même, après avoir doté les femmes pour toute leur vie d'une « raison de dix-huit ans, strictement mesurée, » oublie bientôt son paradoxe et confesse que, dans les circonstances difficiles, il ne faut pas dédaigner de faire appel, comme autrefois les Germains, aux conseils des femmes. Les Germains en effet, nous dit Tacite, croyaient qu'il y a « quelque chose de saint et de prévoyant qui est inné aux femmes; aussi ne dédaignaient-ils point leurs avis et ne rejetaient-ils point leurs réponses. »

Il est bien difficile de déterminer, parmi les qualités ou défauts de l'intelligence, ce qui tient à la nature même de la femme, et ce qui tient aux effets accumulés d'une instruction inférieure, continuée pendant des siècles. Toutefois, la spécialité du talent nous semble être bien plutôt la suite naturelle de la tendance à la différenciation qui caractérise la nature masculine. De même pour l'originalité. L'intelligence de l'homme va d'elle-même à la variation et à la nouveauté. La femme, avec son esprit conservateur et stable, utilise les effets des « variations » passées plus qu'elle n'aspire à des modifications nouvelles; elle représente la part de raison et de sagesse déjà acquise, intégrée, fixée dans l'espèce; elle a donc, en général, plus de « sens commun. » En matière d'esthétique, elle sera moins portée aux innovations et aux excentricités du génie; elle aura

(1) Selon M. G. Le Bon, la pénétration féminine est de même ordre « que l'instinct qui dit au singe si l'aliment qu'il tient à la main lui sera utile ou nuisible, à l'abeille quelle est, parmi les formes innombrables qu'elle pourrait donner à son alvéole, celle qui contiendra le plus d'espace avec le moins de dépense de matériaux. » Ayez donc de la finesse! On vous dira que vous ressemblez aux bêtes. Selon Spencer, la pénétration féminine serait un résultat en quelque sorte adventice des longs siècles de barbarie pendant lesquels la femme, être plus faible, était obligée de recourir à l'art de deviner, et même à la ruse, pour suppléer à la force corporelle. « La femme qui, à un geste de son mari sauvage, à une intonation, à la physionomie, devinait instantanément la colère naissante, pouvait échapper à des dangers dans lesquels une femme moins habile à interpréter le langage naturel du sentiment se serait précipitée. » De là « des chances de vie supérieures. » C'est vraiment pousser le darwinisme à l'extrême, et la subtilité jusqu'à la naïveté. Qui croira que la finesse féminine soit due à ce que les femmes les plus rusées n'ont pas été tuées ou mangées par leurs maris? Nous touchons ici aux contes d'ogres et de petits poucets. M. Spencer va jusqu'à voir dans cette sélection des âges barbares le germe du « talent psychologique, » de George Eliot. Il résulte de ces origines, dit-il, « une habileté extrêmement remarquable à interpréter les dispositions d'esprit des autres. Nous en connaissons un exemple vivant, qu'aucune femme jusqu'ici n'a égalé, que peu ou point d'hommes ont surpassé. » C'est sans doute aussi, en France, à la brutalité de nos ancêtres sauvages que nous devons les observations psychologiques de George Sand!

du goût. Une originalité puissante est chose rare, jusqu'à présent, dans les œuvres des femmes, qu'il s'agisse de la littérature ou des arts, et, parmi les arts, de celui même qu'elles cultivent le plus, la musique.

Le génie est une dépense de forces en vue d'une adaptation nouvelle de l'homme au milieu social ou cosmique. Il suppose la puissance et l'audace de la volonté qui s'élance vers l'inconnu de l'avenir. Plus ou moins révolutionnaire et conquérant, il n'a souci ni des résistances possibles et probables, ni des opinions reçues, ni des traditions séculaires. Que de grands hommes ont payé leur originalité de leur vie, comme les Socrate et les Jésus ! Les hautes vérités du domaine scientifique et moral sont le royaume de Dieu dont parle l'Évangile et dont il faut forcer l'entrée : *Violenti rapiunt illud*. La femme eût-elle la puissance d'effort cérébral nécessaire à ces conquêtes, il y a une retenue, une modestie, une timidité naturelle qui l'arrêtent : elle sent que ce n'est pas son rôle. « J'ai été un homme, dit Goethe, c'est-à-dire un lutteur. » Nous n'oublions point qu'il a existé une Jeanne Darc, mais il a fallu les voix des saintes pour entraîner la jeune paysanne aux batailles.

De même, dans l'ordre des sciences, les grandes inventions, fruit des grands efforts, ne sont guère le partage naturel de la femme. Pour les recherches froidement scientifiques, elle manquerait peut-être et de méthode et de rigueur. Mme Necker de Saussure prétend que les femmes arrivent de plein saut ou n'arrivent pas ; ce sont là des affirmations trop absolues : dans leurs études, dans leurs métiers, dans leurs occupations domestiques, les femmes arrivent le plus souvent par application, non de plein saut. Mais c'est qu'il s'agit de choses pratiques et concrètes. Dans les recherches abstraites, elles sont plus dépaysées. Si admirable que soit chez elles la patience (quand il faut, par exemple, soulager les maux d'autrui), nous ne savons si les lenteurs de l'analyse scientifique seraient bien le fait de leur nature spontanée. La rapidité même de leur observation, jointe à une trop grande simplicité d'idées, les exciterait peut-être à des généralisations trop promptes. Imaginatives, elles se contentent souvent d'entrevoir les idées scientifiques sous leur forme la plus flottante et la plus indécise. C'est encore une femme qui l'avoue, Daniel Stern : « Rien ne s'accuse, rien ne se fixe dans la brume dorée de leur fantaisie. » D'autre part, les progrès de la science exigent de vastes synthèses qui suivent l'analyse réfléchie et la complètent, en y ajoutant un centre de perspective supérieur. Ces synthèses, qui exigent la découverte de larges ensembles, seront plutôt le fait de l'homme que de la femme. Elles impliquent, en effet, une puissance d'esprit considérable, pour réduire une grande variété à une unité qui est elle-

même une nouveauté et un progrès. Ce n'est pas que, par une instruction convenable, la femme ne devienne capable de comprendre les sciences (1), et même d'inventer. M. Gustave Le Bon demande qu'on lui cite une seule femme qui ait réussi dans les sciences exigeant du raisonnement. Nous lui citerons Sophie Germain et Marie Gaetana Agnesi, célèbre au XVIIIe siècle par ses travaux mathématiques, — pour ne pas remonter aux temps des Diotime, Pamphila, Leontia, Pantaclea, Argia, Nicarette, Melissa, Hypatie, etc., ni aux Italiennes comme la philosophe Bassi, Isabelle Sforza, Claire Mastrami, ni aux femmes jurisconsultes de Bologne, Dotta, Bettina Buonsignori, et cette Novella d'Andrea, si belle que, au dire de Christine de Pisan, « elle devait, en donnant son cours, se voiler la face, afin que sa beauté ne détournât point l'attention. » Beaucoup de femmes se sont aussi distinguées dans l'astronomie, dans la phyique, dans la médecine. A l'heure présente, c'est une femme de mérite, la doctoresse Catani, qui occupe à Bologne la chaire d'histologie. Nous reconnaissons d'ailleurs qu'on ne doit pas raisonner sur des exceptions. Chaque sexe est capable, sous des stimulans particuliers, de manifester des facultés ordinairement réservées à l'autre sexe. Spencer, mieux inspiré sur ce point, donne pour exemple un cas extrême, mais instructif : une excitation spéciale peut faire sécréter du lait aux mamelles des hommes et, pendant des famines, on a vu des petits enfans sauvés de cette façon. Mettra-t-on cependant cette faculté de donner du lait, qui doit, quand elle apparaît, s'exercer aux dépens de la force virile, parmi les attributs du sexe masculin? De même l'intelligence féminine, sous l'influence d'une discipline spéciale, peut donner des produits très supérieurs à ceux que donne l'intelligence de la plupart des hommes. A côté des œuvres de George Eliot, de George Sand, de Mme de Staël ou de Mme de Sévigné, il conviendrait de citer les poèmes d'Élisabeth Browning. Mais la vigueur mentale normalement féminine est celle qui peut coexister, chez la moyenne, « avec la production et l'allaitement du nombre voulu d'enfans bien portans. » Une force et une dépense d'intelligence qui, si elles étaient générales parmi les femmes d'une société, amèneraient la disparition de cette société même, doivent être considérées comme une atteinte aux fonctions

(1) A Londres, dans son rapport de 1893, le vice-chancelier constate qu'un très grand nombre de femmes viennent de passer de brillans examens à l'Université de Londres. Sur 452 étudians qui se sont tirés à leur honneur de l'épreuve des examens, il y avait 104 jeunes filles. Les étudiantes ont remporté les premiers prix dans six des matières sur lesquelles elles ont été examinées : la science morale, la physiologie, le français, l'anglais, l'allemand et la botanique; les étudians ont également été les premiers sur six matières : les classiques, les mathématiques, la chimie, la physique expérimentale, la géographie et le droit.

naturelles du sexe. On répondra que le génie masculin est également et doit rester une exception, et nous en convenons sans peine ; mais le rôle et les occupations sociales de l'homme, si elles n'exigent pas le génie, exigent une force d'intelligence, une vigueur d'esprit scientifique, qui ne sont point nécessaires à la femme, qui même pourraient lui être nuisibles dans l'accomplissement de ses vraies fonctions. Ni physiquement, ni intellectuellement, elle n'est faite pour les rôles d'Hercule.

Pour toutes ces raisons, il y a eu plutôt parmi les femmes de grands talens fins et délicats, et aussi quelques génies psychologiques, que des génies proprement créateurs, rénovateurs et « faisant école, » soit dans les sciences, soit même dans les arts. On ne se figure pas bien une femme Shakspeare ou Victor Hugo, une femme Aristote ou Descartes, une femme Beethoven ou Wagner. Celles qui se sont le plus approchées du génie créateur se sont aussi fortement rapprochées de l'autre sexe par leurs tendances d'esprit et parfois de volonté. M. Secrétan a raison de dire que, dans la femme qui fait preuve d'un talent trop « spécial, » un homme est caché ; de même, il y a quelques hommes « universels ; » mais ils ne sont pas universels s'ils n'ont dans leur cœur un « cœur de femme. » C'est surtout, croyons-nous, au domaine moral que cette belle parole s'applique. Et c'est aussi dans ce domaine que la femme retrouve une supériorité qui compense son infériorité scientifique. Il y a un génie moral qui est fait d'amour, de tendresse et de dévoûment. Ce génie-là, les femmes l'ont manifesté mille fois ; il est en germe dans chaque mère.

V.

Mme Necker de Saussure a marqué d'un trait exact le caractère dominateur et « personnel » de la volonté chez les hommes : « Leur moi, dit-elle, est plus fort que le nôtre. » Chez la femme, la tendance instinctive de la volonté est de se donner, de se dévouer à autrui. Spencer prétend que ce dévoûment, qui peut aller jusqu'à l'héroïsme, aura plutôt en vue les personnes que les idées ; il voit là une nouvelle infériorité intellectuelle, ou même affective, parce que, dit-il, les produits derniers de l'évolution humaine sont « le raisonnement abstrait et l'émotion abstraite de la justice, qui règle la conduite indépendamment des liens personnels, des sympathies et antipathies inspirées par les individus. » Les femmes pourraient répondre d'abord que des points de vue divers, quand ils se complètent, ne sont pas inférieurs l'un à l'autre ; les abstractions, en définitive, valent seulement par le particulier, dont elles ne sont que les signes logiques. Mais, contrairement

à la théorie de Spencer, l'histoire nous montre que les femmes ont payé de leur personne, tout comme les hommes, quand il s'agissait ou de la patrie, ou de quelque grande réforme sociale, morale, religieuse. Elles ont mainte fois donné leur vie pour des « idées, » et surtout pour des idées de justice ou de droit. Après les martyres des religions nous avons eu les martyres de la révolution française, qui montaient tranquillement à l'échafaud. Si la femme entend plus volontiers les appels faits au nom de la pitié qu'au nom du droit pur, si elle prend parfois plaisir à « répandre les bienfaits indépendamment des mérites, » si, dans l'ordre social, elle préfère la générosité à la stricte justice, si elle représente ainsi le règne de la grâce plutôt que le règne de la loi, c'est non-seulement par sa sensibilité affectueuse, mais aussi par son intelligence moins prompte à la froide analyse qu'à l'intuition des choses en leur unité, enfin par sa nature de volonté unifiante, moins portée à mesurer étroitement la part de chacun qu'à embrasser tous les êtres d'une même bienveillance. Il y a là comme une extension de l'instinct maternel. Autre est d'ailleurs l'espèce éternellement vivante dans une chaîne sans fin d'individus, autre est l'idée du « genre » humain, notion vide et morte. C'est pour l'intérêt et la vie de l'espèce que la femme est faite, non pour la contemplation des idées pures et la découverte des lois générales. Elle travaille pour l'humanité *in concreto*, en la nourrissant du meilleur de son corps et de son esprit. Enfin, quoi qu'en dise Spencer, il n'est pas vrai que la justice abstraite soit la plus haute. Comme la grâce est plus belle que la beauté, il y a quelque chose de plus juste encore que la justice : la bonté.

Dans le culte même que la femme et l'homme se vouent l'un à l'autre, la direction des volontés semble différente et produit une attitude différente. C'est ce que M. Secrétan a admirablement compris. Il a bien vu que la femme, qui est la généralité, s'individualise dans son amour; tandis que, par le sien, lorsqu'il est digne de l'éprouver, « un cœur viril s'ouvrant à toute bienveillance se replonge dans la source de l'humanité. » Et c'est de là, ajouterons-nous, que vient cet élargissement de la pensée produit chez l'homme par tous les sentimens dont l'amour est le centre : pitié, charité, sympathie universelle. La fraternité même, d'où est-elle venue ? De la maternité. Ce n'est pas comme enfans d'un même père, mais comme enfans d'une même mère, que les hommes se sont d'abord aimés. Et s'ils n'avaient pas connu l'amour, ils n'auraient même pas connu la justice.

Dans le domaine des choses matérielles, la volonté inquiète et ambitieuse de l'homme se plaît à acquérir, la femme à conserver. Les économistes ont remarqué que la propriété, une fois acquise,

apparaît facilement à la femme comme un tout intangible, dont on ne peut distraire une partie. La femme a une sorte de vénération pour le lien interne des choses; elle répugne à se détacher d'une possession qu'elle a vue grandir avec les siens. Le souvenir cher, l'estime religieuse qu'elle conserve à ses intimes s'étend au produit visible de leurs efforts. Du reste, l'esprit d'ordre, d'harmonie, d'économie dans les moindres dépenses rend la femme merveilleusement apte à l'entretien de la propriété, comme à l'administration intérieure de la famille (1).

Même instinct de conservation dans l'ordre social. Spencer a voulu expliquer cet instinct par la prétendue admiration des femmes pour toute autorité, y compris l'autorité gouvernementale; admiration qui serait elle-même, selon lui, une nouvelle forme du « culte pour la force. » Mais où voit-on que les femmes aient jamais manifesté tant de goût pour les gouvernemens despotiques? Ce qui est vrai, c'est qu'elles n'ont pas l'esprit révolutionnaire. Les Louise Michel sont des exceptions. Nous ne saurions davantage rattacher au culte de la force, comme le fait Spencer, la foi religieuse plus fréquente et plus durable chez les femmes. La vérité est qu'un tempérament qui comporte moins d'initiative ne se plaira pas au doute : ce serait une crise et une souffrance. Pas plus dans les questions religieuses que dans les questions scientifiques ou politiques, la femme n'aimera donc à mettre en suspicion ce qui est reçu et établi. Critiquer, c'est détruire, et nous avons vu combien peu son instinct est destructif. Le respect de la force n'a ici rien à voir. Ce n'est pas la puissance attribuée à Dieu, mais bien sa bonté, qui fait l'attrait de la religion pour les

(1) Dans les États de l'Est de l'Union américaine (New-York, Kentucky, Kansas, etc.), au Canada, en Angleterre, depuis 1883, dans la colonie anglaise de Victoria, etc., le mariage n'entraîne pour la femme aucune incapacité, en ce qui concerne le droit d'acquérir, de disposer et de contracter. Ses biens sont toujours présumés lui appartenir comme propriété séparée. En Italie, le nouveau code civil de 1866 a établi la séparation de biens comme régime légal du mariage, au lieu de la « communauté de biens » du code Napoléon, qui a paru être, en réalité, la confiscation des biens et des droits au profit d'un seul. Le code russe n'établit aucune confusion entre les patrimoines des époux : la femme peut administrer, aliéner, hypothéquer ses biens sans le consentement de son mari. Le régime de communauté véritable, qui confère aux époux des droits et des prérogatives identiques, est appliqué dans plusieurs États de l'Ouest de l'Union américaine, comme la Californie. Le nouveau code portugais l'a mis en vigueur : les époux ne peuvent agir l'un sans l'autre; le mari pas plus que la femme ne peut aliéner ou hypothéquer les biens communs sans le concours de l'autre conjoint. Celui des époux qui contracte sans l'assentiment de l'autre ne grève que sa part dans la communauté. Or, dans aucun de ces pays, la femme ne s'est montrée inférieure à sa tâche, ni incapable d'administrer ses biens, ni de mauvais conseil. Tout au contraire, elle a acquis plus de valeur et d'autorité auprès de son mari, qui se trouve disposé à plus d'égards envers elle.

cœurs féminins. Un esprit où le sentiment domine, où la tendance scientifique est moins développée et par l'effet de la nature et par l'effet de l'éducation, où, en revanche, l'idée morale est exaltée, surtout sous la forme de la pitié et de la charité, un tel esprit est naturellement porté à chercher au-dessus du monde une vivante justice et un vivant amour; un tel esprit est naturellement religieux.

Comment un caractère plus doux, plus timide, plus affectueux, moins enclin à l'action et surtout à l'action agressive, plus retiré dans la vie intérieure et enfin plus religieux, ne serait-il pas par cela même moins fécond en crimes et délits, ces déviations de l'activité dépensière et de l'énergie extérieure? La maternité est, comme nous l'avons vu, une école naturelle de tendresse et de désintéressement : consentir à être mère, c'est consentir à toutes les souffrances; la femme qui a pressé son enfant sur son sein, qui jour et nuit a supporté pour lui toute peine, qui par son sourire a éveillé chez lui la première grâce et le premier don du sourire, cette femme a développé en elle-même toutes les vertus fondamentales sur lesquelles la société, comme la famille, repose. Maternité et criminalité, c'est presque une contradiction dans les termes : jamais on ne pourra se figurer le crime sous les traits d'une mère avec son enfant contre son cœur. Au fait, dans le monde entier, la criminalité féminine est très notablement inférieure à la masculine. La proportion des femmes aux hommes condamnés est : en Angleterre, 20 pour 100; en Allemagne, 19; en France, 16; en Autriche, 14; en Hongrie, 11; en Italie, 5. Sur 100 garçons dans les écoles, il y en a neuf ou dix punis pour larcins; sur 100 filles, moins d'une; sur 100 garçons, 54 sont punis pour voies de fait; sur 100 filles, 17.

Vous croiriez que, là-dessus, les anthropologistes de l'école italienne vont faire honneur à la femme d'une supériorité morale innée. Au contraire, « la moindre criminalité de la femme est, nous affirment-ils sans rire, un caractère d'infériorité. » C'est, disent MM. Lombroso et Ferrero, parce que la femme est moralement et intellectuellement moins puissante qu'elle est aussi moins criminelle : « le crime, comme le génie, la science, l'art, la politique, la guerre, est surtout le fait de l'homme (1). Ainsi, au lieu de rattacher la moindre criminalité de la femme à ses qualités naturelles, sensibilité, pitié, esprit de paix et de concorde, comme aussi aux moins nombreuses occasions de vice, on en va chercher les causes dans ses infériorités natives. C'est raisonner comme un théologien qui, se fondant sur cette singularité statistique que, depuis dix ans, le nombre des femmes tuées par la foudre a été deux fois moindre que celui des hommes, en conclurait que le sexe mas-

(1) Lombroso et Ferrero, *la Donna delinquente*.

culin, moins religieux, a deux fois plus mérité les vengeances célestes.

MM. Lombroso et Ferrero se rapprochent de la vérité et font, cette fois enfin, une application exacte du darwinisme, quand ils remarquent que la sélection sexuelle, en donnant la victoire à la grâce physique, l'a donnée aussi à toutes les qualités morales qui s'associent à la grâce. L'influence de la beauté sur la bonté, voilà, selon nous, un sujet à propos duquel on pourrait écrire bien des pages. La beauté est pour la femme un don naturel, une fonction et presque un devoir. Elle doit charmer l'homme et entretenir dans l'espèce la tradition du beau. En même temps, la beauté est pour la femme le grand moyen de l'emporter sur les autres femmes. Ce n'est pas par la force et pour la force que les femmes luttent, mais par la grâce et pour la grâce ; et c'est une loi qui se vérifie jusque dans le monde animal. Mais la grâce implique l'harmonie des lignes et des mouvemens, la douceur et le calme de la physionomie, de la démarche, des gestes, en un mot toutes les expressions physiques de l'amabilité. Aussi la femme a-t-elle toujours cherché, par un art instinctif, à se parer de ces qualités visibles. Or, une loi psychologique bien connue veut que chaque état d'âme et ses signes extérieurs soient indissolublement associés : non-seulement l'état d'âme produit son expression au dehors, mais l'expression, à son tour, tend à éveiller l'état d'âme. Chaque geste doux ou tendre, chaque mouvement gracieux du visage aura donc une tendance à mettre l'esprit dans une attitude de douceur, de paix et de grâce. En s'exerçant à être belle, la femme s'est exercée à être bonne.

Dira-t-on, avec Schopenhauer, que cette grâce dure bien peu de temps? « Comme la fourmi femelle, en devenant mère, perd ses ailes, de même aussi, après deux ou trois enfans, la femme perd sa beauté. » — Est-ce bien sûr? Et quand cela arrive, ne faut-il pas s'en prendre à nos habitudes modernes de vie mal réglée? Si la femme, au lieu d'être de plus en plus lancée dans la lutte pour l'existence et dans la concurrence avec les hommes, pouvait remplir avant tout sa vraie et naturelle mission d'épouse, de mère, d'éducatrice, tout entière à aimer et à être aimée; si ce que nous appelons notre civilisation ne l'obligeait pas, par une vie contraire à l'hygiène, de s'épuiser avant l'heure, en cumulant le travail de la maternité avec d'autres travaux, et aussi avec des amusemens qui sont pires que des travaux, la femme conserverait presque toute sa vie cette jeunesse de corps et d'esprit qui est dans sa nature même, qui résulte d'un tempérament où les forces de réserve l'emportent sur la dépense, qui ainsi rend visible aux yeux la perpétuelle jeunesse de l'espèce. Enfin, même quand la

beauté a disparu pour l'œil des indifférens, il reste encore, pour ceux qui vivent près d'une femme et qui l'aiment, une grâce morale, une beauté d'expression que les années ne sauraient flétrir. Dans une de ses nobles et profondes poésies, *Au reflet du foyer*, l'auteur des *Vers d'un philosophe* nous montre une femme debout au seuil de sa maison, qui attend son mari, les yeux sur le chemin, éclairée par un feu flambant dans l'âtre. Blanche sous le ciel noir, toute droite, cette femme semblait merveilleusement belle; en s'approchant, le poète vit qu'elle était âgée, mais que les rayons du foyer domestique la transformaient aux regards :

Telle, pensai-je alors, m'apparaît cette femme,
Telle à celui qui l'aime elle apparaît toujours :
Sur elle il voit encore errer comme une flamme
Le reflet immortel de leurs premiers amours.
Il regarde ses traits à travers sa pensée...
Après tout, la beauté n'est que dans l'œil qui voit,
Et lorsqu'elle pâlit, c'est que l'amour décroît.

Quand l'homme et la femme se sont longtemps aimés, leur passé lointain luit encore sur eux :

De leur jeunesse à deux un rayon tombe et dore,
Comme une aube sans fin, leurs fronts transfigurés (1).

VI.

Nous avons vu quelle profonde différence de constitution et de tempérament, soit physique, soit morale, se manifeste entre les sexes dès le début de la vie. M. Geddes fait observer que les organismes qui ne sont point sexuels, comme les bactéries, n'occupent pas de place élevée dans l'ordre de la nature. Quant à la parthénogenèse, fût-elle un idéal organique, cet idéal a manqué à se réaliser (2). Au lieu de faire des rêves sur ce qui aurait pu se produire, utilisons ce qui s'est produit et ne prétendons pas annuler le résultat d'une évolution de quelques millions d'années. La dissemblance entre les sexes ne peut ni ne doit être supprimée par le progrès des institutions et des mœurs; loin de là, dans les organismes supérieurs et dans les sociétés supérieures, la division des fonctions ne fait que s'accuser davantage. C'est contrevenir à cette loi que de se flatter d'établir entre les sexes une identité de nature impossible, au lieu d'établir entre eux une croissante équivalence

(1) Guyau, *Vers d'un philosophe*, p. 85.

(2) Au reste, loin d'être un idéal, il est aujourd'hui prouvé que la parthénogenèse est une reproduction sexuelle *dégénérée*.

de fonctions. Les deux sexes, dans leur diversité nécessaire, sont dépendans l'un de l'autre et se valent l'un l'autre : voilà le vrai. Si, en moyenne, l'un a plus de puissance physique et intellectuelle, l'autre a plus de bonté ; généralement, a-t-on dit, l'homme vaut plus et la femme vaut mieux. Le mépris de la femme est donc lui-même ce qu'il y a de plus méprisable. Et quoi de moins rationnel ? L'oxygène dédaigne-t-il l'hydrogène, auquel il s'unit pour former l'eau ? Le rouge du spectre dédaigne-t-il le vert, avec lequel il se fond dans la lumière blanche ? Quant à la complète identification sociale et politique d'un sexe à l'autre, c'est un excès en sens contraire. Voltaire a dit :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur.

Il faut également avoir l'esprit de son sexe pour n'en pas avoir tout le malheur. Ici encore la physiologie nous éclaire. Les individus auxquels on a enlevé les organes de leur sexe en perdent les qualités propres et se ressemblent dans le même avilissement de l'espèce. Il en serait ainsi dans l'ordre social et politique, si les femmes voulaient se faire hommes. Une maîtresse anarchiste, dans une école de filles près de Saint-Pétersbourg, estimant que la prépondérance des « élémens émotionnels » chez les femmes constitue pour elles un désavantage, « une entrave à leur complète identité sociale et politique avec l'homme, » avait résolu de supprimer ce trait du tempérament féminin et de vivre une vie libre de ses conséquences : c'est pourquoi elle prescrivait à ses élèves de ne pas se marier. Malheureusement pour le système, — et heureusement pour l'humanité, — l'entreprise d'émousser la sensibilité féminine, héritage d'innombrables générations humaines et même animales, exigerait un nombre proportionnel de générations ; or, pendant ce temps-là, les femmes seraient toujours obligées d'être, sinon épouses, au moins mères ; ce qui les enferme (et nous avec elles) dans le plus secourable des cercles vicieux.

Que les femmes cessent de se donner, autant que les nécessités de la vie le leur permettent, à leur mari, à leurs enfans, à leur maison, vous verrez bientôt des générations sans moralité, l'amour redescendu à l'état d'une satisfaction brutale des sens, le mariage déprécié pour les soins qu'il impose à la femme, la séduction et la prostitution généralisées, avec leur cortège ordinaire d'avortemens, d'infanticides, d'enfans abandonnés. La femme a toujours été l'héroïne de la famille, et, tant qu'elle sera mère, ce sera toujours là le principal centre de son rayonnement. Qu'on songe aux types

traditionnels de Pénélope, de Lucrèce, de Virginie, de la mère des Gracques. Aussi l'instruction de la femme, tout en la rendant apte aux professions qui sont en rapport avec les capacités et avec la dignité de son sexe, devrait-elle la préparer avant tout à la vie domestique, à son rôle d'épouse, de mère et d'éducatrice. Il faudrait initier la femme, d'une manière générale, à ce qui constitue le patrimoine intellectuel et moral de l'espèce. C'est surtout pour les femmes que les études devraient être, au sens propre du mot, des « humanités. » Par conséquent la morale, l'éducation, l'hygiène, la littérature, l'histoire, le droit usuel, la musique et le dessin, enfin les grands résultats des sciences joints à leurs applications professionnelles les plus utiles, voilà ce qui répond le mieux à leur tempérament comme à leurs fonctions.

De même que l'instruction des femmes aurait besoin d'être mieux organisée pour épargner à la fois l'ignorance aux unes et une érudition stérile aux autres, de même la condition économique et juridique de la femme est loin de ce qu'elle doit être, de ce qu'elle sera un jour. Nous ne pouvons ici entrer dans le détail de réformes qui soulèvent les plus difficiles problèmes : nous n'avons voulu que poser des principes généraux, dont on ne doit pas tirer précipitamment d'aventureuses conséquences (1). Dans l'ordre économique, la femme a commencé par être la propriété de l'homme, une sorte d'animal domestique : le Décalogue lui-même la place à côté du bœuf et de l'âne. Aujourd'hui, c'est le régime de la concurrence individuelle qui commence à s'établir entre les sexes, comme il s'est établi entre les individus : *chacun pour soi*. La lutte pour la vie met aux prises les hommes et les femmes, qui se disputent avec une âpreté croissante toutes les professions. Sans doute on ne peut pas créer, au détriment des femmes, un nouveau délit, celui de travail. Il y aurait d'ailleurs des forces perdues pour l'humanité si la femme ne travaillait ni d'esprit, ni de corps. Mais il faut que ces forces soient employées d'une manière conforme aux intérêts et aux relations naturelles des deux sexes, ainsi qu'aux intérêts des enfans et de la race. Nous ne croyons pas que notre régime d'individualisme dissolvant, contraire aux vrais besoins de la famille et de la société, doive être le dernier. Si la coopération et l'association doivent de plus en plus triompher, c'est surtout, semble-t-il, dans les rapports de l'homme et de la femme. Après avoir revendiqué l'égalité des sexes et leur libre concurrence, transition nécessaire à un régime supérieur, espérons que

(1) Pour comprendre combien la lenteur et la précaution sont ici nécessaires, voyez où aboutissent dans la pratique M. Secrétan et M. Frank, qui, selon nous, passent beaucoup trop vite de principes mal assurés scientifiquement à des applications peu justifiées.

les réformateurs revendiqueront un jour leur union, leur « fraternité, » et mieux encore !

Dans l'ordre juridique, de grandes réformes sont nécessaires et, dès à présent, possibles. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'énumération. Rappelons seulement que la civilisation d'un peuple peut se mesurer au degré d'humanité et de justice dont les hommes font preuve envers les femmes. Celles-ci, en effet, étant les plus faibles, l'homme n'a guère, pour contenir son propre égoïsme dans ses rapports avec l'autre sexe, que des raisons d'affection et de moralité. Certes, la civilisation ne consiste pas à détruire la nature ni à confondre les fonctions normales de l'homme et de la femme ; mais, ces fonctions étant également nécessaires à l'espèce, les deux sexes doivent avoir des droits et des devoirs, sinon toujours identiques, du moins toujours équivalens. Le sexe féminin ne doit pas « impliquer déchéance. » Chacun sent d'instinct, par exemple, l'équivalence entre l'impôt du sang pour la défense extérieure et les travaux de la maternité pour la conservation et l'éducation de la race. Ici l'identité des fonctions est visiblement impossible, et elle est remplacée par une équivalence de devoirs, qui, d'ailleurs, aurait besoin d'être mieux réglée par la loi. Trouver en tout la balance équitable, assurer partout l'équation entre les devoirs et entre les droits, — dans la famille, par une distribution meilleure du pouvoir et des fonctions ; dans la vie sociale, par une juste extension des droits civils de la femme ; — substituer ainsi progressivement au régime de la sujétion le régime de la justice, n'est-ce pas là un des plus grands problèmes qu'auront à résoudre les sociétés futures ? On tranche beaucoup trop simplement ce problème en disant, avec M. Secrétan : « La personne, en tant que personne, est son *but* à elle-même ; toute la question est donc de savoir si la femme est une personne, ou si la femme existe exclusivement pour notre avantage et nos plaisirs. » M. Secrétan oublie la famille et la race ; il traite l'homme et la femme comme des unités abstraites, existant chacune pour soi ; il néglige non-seulement la solidarité de l'individu et de la société, mais encore la solidarité des deux sexes. L'homme et la femme, au lieu d'être des personnalités absolument indépendantes, forment déjà un tout naturel ; ils doivent, de plus en plus, former un tout moral et social. L'un ne doit pas être la répétition et le redoublement de l'autre : il en doit être le complément. Et si vous y ajoutez l'enfant, en vue duquel existe l'union de l'homme et de la femme, vous aurez la véritable trinité humaine : trois personnes en une seule.

ALFRED FOUILLÉE.

LES

ANTILLES FRANÇAISES

EN 1893

Les colonies nouvelles ont fait depuis vingt ans un peu de tort aux anciennes, dans les préoccupations et les préférences de l'opinion. A l'attrait de l'inconnu, des choses encore ignorées, s'ajoutait le prestige des actions d'éclat. On s'est battu, l'on se bat encore et l'on se battra longtemps au Tonkin et au Soudan, sans parler du Dahomey. Notre jeune armée, impatiente de faire ses preuves, y a paru digne des vieilles troupes que l'organisation militaire moderne ne verra plus. D'un autre côté, l'esprit de parti, habile à profiter des fautes et quelquefois des malheurs, s'est attaqué à la politique coloniale de la république comme au thème le plus favorable aux polémiques, aux interpellations et aux crises ministérielles. Que de paroles ignorantes, de sottises, d'accusations injustes, de censures plus ou moins motivées, n'avons-nous pas entendues! Où d'autres peuples, persévérans dans les longs desseins de leur grandeur et de leur prospérité, savent se montrer historiquement unis en dépit des dissensions intimes des factions, on a vu les Français saisir l'occasion de se décrier eux-mêmes, et calomnier à la fois leurs institutions et leur génie. La chronique parlementaire de ce temps laissera peu de chose à inventer à nos rivaux et à nos détracteurs dans le jugement passionné de l'expansion de la patrie française et des hommes d'État dont le robuste courage, se refusant aux abdications et aux déchéances, rêva pour

la glorieuse mutilée de 1870 d'autres destinées que celles du Portugal.

Mais si l'on écrit et si l'on discourt beaucoup moins à propos de l'ancien patrimoine colonial de la France que du nouveau, il ne s'ensuit pas que les îles et les continens conquis jadis et ensemencés au prix de tant d'efforts ne méritent pas la sollicitude de l'opinion et des pouvoirs publics. A s'en tenir aux Antilles françaises, la Guadeloupe et la Martinique, par les intérêts qu'elles représentent et par les traditions qu'elles ont conservées, par leur état social et politique comme par leur agriculture et leur industrie, par leur commerce et par le rôle qu'elles peuvent jouer un jour dans la défense nationale, appellent, retiennent l'attention, et soulèvent des problèmes de la plus haute gravité. A leur sujet, des esprits chagrins ou prévenus évoquent volontiers le fantôme de Saint-Domingue et d'Haïti, ou encore celui d'un certain état d'âme américain qu'ils seraient peut-être fort embarrassés de décrire avec quelque précision. D'autres, dans ces colonies de l'ancienne France, veulent voir des départemens de la France de nos jours, et se portent garans que ces territoires exigus et lointains, en dépit et peut-être à cause de la diversité des races, et du sang africain qui coule dans les veines, sont féconds en hommes intelligens, laborieux, éclairés, et capables de rendre à la chose publique les plus éminens services... Que faut-il croire de ces affirmations et de ces généralités contradictoires? Que l'esprit de système s'y montre avec ses habituelles exagérations, et que, s'il y a là une très intéressante question de sociologie, tenter d'étudier, sous les aspects divers de leur activité et de leur pensée, en 1893, les Antilles françaises, est encore le procédé le meilleur pour l'élucider, sinon pour la résoudre.

I.

Ce sont des îles merveilleuses, des nids de verdure, des rochers, des mornes, des pitons, des ravins profonds tapissés de hautes fougères, de bégonias et d'orchidées, des eaux chantantes, des sources, des ruisseaux, des torrens, des cascades, des symphonies de verts et de bleus, des chœurs assourdis d'insectes et d'oiseaux-mouches, et des silences qui ont aussi leur harmonie. A la Guadeloupe, le paysage est plus grandiose, plus tragique, le roc plus escarpé, le précipice plus effrayant, au pied de la nudité chaude de la Soufrière; à la Martinique, il est plus familier, avec des lignes plus arrondies et plus caressantes, plus joli, et d'une autre beauté, plus attirante si elle a moins de majesté et de sublimité.

Vue de la mer, cette nature est un enchantement, et le regard ne se lasse pas de la contempler : elle respire la douceur d'être et la joie de vivre. L'impression s'accroît et se divinise quand on habite ces beaux lieux. Aux heures accablantes du jour comme aux frais momens des matins et des soirs, c'est une ivresse un peu sensuelle de l'âme, et parfois une langueur infinie, des ardeurs et des lassitudes, la poésie matérielle de la terre et de son incessante et inépuisable fécondité, dans l'éternelle jeunesse d'un violent été, sans automne, sans hiver et sans printemps.

Et c'est un spectacle magique que celui des champs de canne, s'étendant à perte de vue, comme la mer, et ondoyant sous la brise, avec des frémissemens, comme les blés d'or... La canne à sucre est la ressource suprême de la Martinique et de la Guadeloupe. C'est tout leur bien ; ce fut jadis leur richesse, au temps où l'on ne connaissait pas le sucre de betterave. Toute la population agricole vit de la canne à sucre dont la culture se développerait bien plus encore si les bras ne manquaient point. A la faveur de certains avantages douaniers, on a pu espérer que le café et le cacao, même la vanille, les cultures historiques aujourd'hui les cultures secondaires, reprendraient un peu de terrain, mais il y faut tant d'application, de soin et de persévérance ! Il faut attendre trois ans les premières baies du café, tandis que l'on plante et coupe la canne à sucre d'un hivernage à l'autre. Que l'on s'y résigne ou non, longtemps encore le sucre sera le produit principal, avec le rhum, de nos Antilles françaises. La Guadeloupe donne 45 millions de kilogrammes de sucre et la Martinique 35 millions de kilogrammes, auxquels il faut ajouter 18 millions de litres de rhum. Si, par aventure, à la suite de l'un de ces cataclysmes dont ces îles sont trop souvent le théâtre, la culture de la canne venait à disparaître, il ne resterait plus aux malheureux habitans qu'à fuir une terre ingrate et désolée !

Il n'y a pas de « question sociale, » il y a des « questions sociales. » Aux Antilles, la culture de la canne est une de ces questions sociales. Le régime de la propriété et celui de l'impôt, les progrès de l'industrie et les variations des négociations commerciales, l'organisation du travail et sa rétribution, tout s'y rattache et en dépend. Et le crédit ? Les capitaux considérables qu'exige la grande culture lui sont prêtés par le Crédit foncier colonial à qui le budget de la colonie alloue une garantie d'intérêts, et qui s'y est ruiné en même temps que bien des propriétaires. La pénurie de la main-d'œuvre complique étrangement le problème. Au fur et à mesure que l'instruction se répand, les travailleurs diminuent. La noble agriculture, nourricière des hommes, longtemps con-

fondue avec l'infâme esclavage, souffre aujourd'hui encore d'un préjugé funeste. L'avilissement du prix du sucre, dû à la betterave, a nécessairement eu une répercussion sur le taux des salaires qui n'a pu suivre une progression en rapport avec les besoins nouveaux de tout un peuple, né le même jour à la vie civile et à la vie politique. Où trouver des bras? On en a demandé à l'Inde qui en a donné d'actifs, mais de débiles, et qui n'en donne plus. La Chine ou l'Indo-Chine en pourraient fournir de plus vigoureux, mais au prix de quels sacrifices! Il n'importe; il faut des bras!

Une vingtaine d'usines à la Martinique, à peu près autant à la Guadeloupe, centralisent la fabrication du sucre. Avec les cannes récoltées sur leurs habitations (l'habitation, c'est le domaine aux Antilles), elles traitent celles que leur apportent les moyens et les petits planteurs. Il existe pourtant un grand nombre de petites sucreries sur les habitations auxquelles leur éloignement et l'insuffisance des voies et des moyens de transport ne permettent pas d'amener les cannes à l'usine, mais elles font un sucre moins pur que celui des grands établissemens où les progrès du machinisme et ceux de la chimie concourent à accroître tous les jours et la production et la qualité des produits. Dans les usines, le sucre obtenu représente de 8 à 9 pour 100 du poids des cannes traitées; dans les petites sucreries, il ne représente plus que 6 pour 100.

L'impôt pèse lourdement sur l'industrie sucrière. Elle est assujettie à un droit de sortie élevé, en représentation de l'impôt foncier. Calculé sur le prix du sucre, il y a trente ans, ce droit aurait dû subir depuis une diminution proportionnée à celle de la valeur de la denrée qu'il frappait. Une entente des plus heureuses vient de s'établir, à la Guadeloupe, entre les usiniers et les planteurs de canne, en vue d'obtenir et de partager un dégrèvement prescrit par la plus stricte équité.

Le plus clair des ressources du budget de la colonie, à la Martinique et à la Guadeloupe, provient de la canne à sucre. A ménager l'agriculture et l'industrie, on gagnerait certainement de voir la production se développer et la situation morale et matérielle des cultivateurs s'améliorer peu à peu. C'est qu'ils sont très gros, ces budgets de la Martinique et de la Guadeloupe; ils oscillent entre 5, 6 et 7 millions. Pour des populations qui n'atteignent pas 200,000 âmes, c'est beaucoup.

Voici ce que demande, à cette heure, l'industrie sucrière : une diminution des charges locales, une amélioration du régime des prêts hypothécaires que la convention de 1863, conclue au nom des colonies avec le Crédit foncier, a rendus excessivement onéreux, une

reprise de l'immigration, l'introduction de travailleurs pouvant seule permettre la mise en œuvre des terres et des habitations abandonnées par suite de la crise actuelle. En ce qui concerne l'introduction en France des sucres de nos Antilles, la célèbre loi de 1884 a institué en leur faveur une protection basée sur le principe de l'équivalence. Théoriquement, la canne a droit aux avantages assurés à la betterave; en fait, il ne lui en est concédé qu'une faible partie. Aussi est-il entré dans la pensée de quelques grands producteurs de solliciter, en faveur des rhums et des tafias, un régime spécial de protection. La fabrication des alcools tirés de la canne à sucre a pris, depuis quelques années, une grande extension : elle a plus que triplé à la Martinique; à la Guadeloupe, elle a doublé. Ce sont des produits sains, propres, les uns, à la consommation directe, et les autres au vinage. On peut envisager comme une conséquence du régime douanier actuel ces revendications des colonies. En leur appliquant le tarif général des douanes, on a, pour ainsi dire, restauré l'ancien pacte colonial et, dès lors, on s'explique que la Guadeloupe et la Martinique songent à demander pour tous leurs produits une franchise douanière qui sera, en outre, aux yeux de certains, un pas décisif dans la voie de l'assimilation rêvée.

En promulguant aux colonies le tarif général des douanes, on a stipulé que le café et le cacao, par exemple, ne paieraient plus que la moitié des droits qui frappent ces denrées quand elles proviennent de l'étranger. Est-ce assez? Il faut dire que, dans les deux colonies, des primes assez fortes sont attachées à leur culture. La Guadeloupe, sur l'initiative du président de la chambre d'agriculture de la Basse-Terre, a commencé; la Martinique a suivi, au lendemain du terrible cyclone du 18 août 1891. Mais si, comme le proclamait récemment un sous-secrétaire d'État des colonies, l'avenir de l'agriculture aux Antilles doit échapper un jour à la canne à sucre et dépendre uniquement des cultures secondaires, pourquoi n'ouvrir qu'à demi les portes de la France à des produits que celle-ci ne peut trouver sur son sol? Le demi-droit d'entrée sur le café, le cacao, la vanille, n'a plus qu'un caractère fiscal, et son rendement est des plus limités dans l'état actuel des choses. Ne serait-il pas d'une bonne politique, absolument, de le supprimer? Le budget de la république n'y perdrait pas grand'chose, et l'activité agricole aux Antilles y gagnerait beaucoup. La démocratie rurale, qu'on ne saurait trop encourager, accueillerait comme un grand bienfait une mesure de ce genre où elle verrait une preuve de plus de la sollicitude de la métropole. Car ce sont les petits propriétaires surtout qu'il s'agit d'amener à planter.

Il n'entre pas dans le cadre de cette rapide étude de discuter

les avantages ou les inconvéniens de l'application aux colonies du tarif général des douanes. On ne saurait se dispenser toutefois de constater que les budgets locaux en ont été bouleversés et qu'il en est résulté un accroissement de charges qui retombe presque tout entier sur les travailleurs et les pauvres gens. Le commerce d'importation, aux Antilles, a su dextrement tirer son épingle du jeu. Tout a renchéri à l'excès. A Saint-Pierre, pris d'un beau zèle pour la légalité et pour le système métrique jusque-là négligé, on en est venu soudain à renoncer à l'aune pour ne plus se servir désormais que du mètre. Le prix de la morue, la principale des denrées alimentaires, de la morue dont se nourrit surtout le peuple, a été élevé. Et l'on s'est malignement empressé d'appeler la malédiction des foules sur la mère-patrie. On faisait en arrière un si grand pas! On se retrouvait si loin du sénatus-consulte de 1861 et de la liberté commerciale! Après tout, le tarif général des douanes, c'était, comme sous l'ancien régime, l'obligation de ne plus acheter que ce qui venait de France. Avec cela, des habitudes commerciales avaient été prises du côté des États-Unis. Chez certains négocians de la Martinique, le plan du président Harrison, qui voulait donner à la grande république l'hégémonie commerciale du Nouveau-Monde tout entier, sud et nord, îles et continens, ne rencontrait pas de résistance, au contraire. En vingt-cinq ans, les importations des États-Unis étaient montées de 3,495,000 francs à près de 10 millions de francs. Quelle perturbation ne devait pas jeter dans ce courant l'inauguration d'un nouveau régime ou plutôt le retour aux anciennes défenses douanières?

Des tempéramens ont été apportés au tarif général pour les Antilles, mais ils n'ont pu porter ni sur la morue, ni sur les tissus, ni sur la métallurgie. L'intérêt de l'armement maritime, celui des grandes industries textiles, celui de la défense nationale engagée à protéger l'industrie du fer, ne permettaient pas qu'il en fût autrement. Et voilà comment, alors que déjà toutes les choses nécessaires à la vie étaient vendues à des prix élevés, avec des bénéfices de 50 à 60 pour 100, tout a augmenté encore, et la condition matérielle du travailleur a empiré. Qui pourrait dire ce que l'on mange, et à quels prix, dans les cases perdues, sur les habitations éloignées, où se boit le tafia à plein verre, le tafia, père de la démence, auteur de tant de maux, physiques et moraux? Et combien s'est accrue la misère des ouvriers des champs? Sans compter qu'aux droits de douane, édictés par la métropole, s'ajoutent les droits d'octroi de mer, votés par le conseil-général, avec la sanction du Conseil d'État. Souvent on paie deux fois, et, si l'on échappe à une taxe, c'est pour en acquitter une plus forte.

Ce dualisme et ce double emploi, dans les droits à l'importation, semblent ne pouvoir durer toujours.

Grevés de l'intérêt des emprunts et du prix relativement élevé de la main-d'œuvre, les bénéfices de l'industrie sucrière sont moindres que ceux de la distillerie, quelque bas que soient les prix des tafias. Le commerce d'importation réalise les gains les plus sérieux. Quant aux salaires, ils varient de 1 fr. 25 à 2 fr. 50 pour les cultivateurs. Les ouvriers des villes gagnent de plus fortes journées, de 4 à 5 francs. Les Indiens immigrans sont de tous les moins rétribués, mais ils sont, pour ceux qui les emploient, l'occasion de tant d'ennuis et de dépenses que parfois on se demande s'il ne vaudrait pas mieux payer aux travailleurs nés aux Antilles le salaire qu'ils exigent que de recourir à une main-d'œuvre étrangère et inférieure. Ah! si l'on pouvait réconcilier pour jamais, sur une base de ce genre, les régnicoles et le travail des champs!

II.

Ces choses entrevues, voyons les hommes. M. Élisée Reclus leur trouve une certaine ouverture d'esprit, de la sagacité dans le jugement, de la finesse dans les aperçus. M. Maxime Du Camp remarque que toutes les races ne sont pas les mêmes, qu'elles n'ont pas toutes les mêmes aptitudes, et (je cite de mémoire) il avance que c'est une erreur que de vouloir imposer à des races différentes de la nôtre nos coutumes et nos habitudes d'esprit. Ces réflexions ne sauraient s'appliquer aux habitans des Antilles françaises. M. Élisée Reclus parle des noirs d'Haïti : ce sont les peuples musulmans que M. Maxime Du Camp a en vue. La population des Antilles a son génie propre. Elle a reçu et gardé l'empreinte française. Pour un peu superficielle que soit cette empreinte, elle n'en suffit pas moins à caractériser les individus et les mœurs. Est-ce à dire que tous les élémens de la population ont ressenti au même degré les bienfaits de la politique généreuse de la France? Faut-il cacher que de même qu'il y a des illettrés dans certains départemens de la France continentale, il se trouve à la Guadeloupe et à la Martinique de braves noirs, très doux et fort laborieux, et qui ne sont pas très différens de ce qu'ils seraient si leurs ascendans n'avaient jamais été violemment arrachés à l'Afrique? Dissimulera-t-on davantage qu'à l'instar de ce qui se passe, par exemple, dans le Roussillon ou en Corse, dans notre Midi ensoleillé et violent, les querelles politiques sont singulièrement enflammées aux Antilles, que l'on s'y maltraite fort par la plume, la parole ou l'épée, quand ce n'est pas par le fusil, et que les luttes des

partis y sont tour à tour chevaleresques et perfides? *Fides punica*, dit-on, en parlant des hommes de couleur, comme si la mauvaise foi carthaginoise était le privilège d'un climat ou d'une agglomération quelconque.

Ah! il y a ce terrible préjugé de couleur! Je ne sais trop, pour ma part, ce qu'il faut en penser depuis que j'ai entendu à Fort-de-France, cette année, un fort beau concert donné par la *Paix*, une société musicale au sein de laquelle sont représentés tous les groupes, toutes les nuances, et où règne la plus franche cordialité. Le préjugé de couleur est d'un autre temps; on n'en aperçoit guère de traces, et très légères, que chez quelques jeunes filles qui, au bal, hésitent à accorder une valse ou une polka à des gentlemen un peu plus foncés qu'elles. Mais il y a, comment dirai-je? le préjugé inverse, le préjugé en retour. Eh oui! la défiance appelle la défiance. Le blanc n'est pas toujours bien vu du mulâtre, dont le nègre n'apprécie pas toujours la compagnie. L'an passé, à la Guadeloupe, un petit, tout petit journal, menait une campagne des plus violentes, au nom des noirs, contre les gens de couleur, et il n'est pas rare d'entendre un nègre jeter à la face d'un mulâtre, souvent né hors mariage, l'épithète de « bâtard. » Le mieux est de n'y pas penser, de n'en point parler surtout. Comme les plaies physiques, les plaies morales se cicatrisent plus vite et mieux quelquefois quand elles sont cachées. On ne doit connaître, aux Antilles, que des créoles. C'est bien assez qu'en dehors de toute question de peau, et tous les préjugés pour et contre mis de côté, les passions soient si vives, les haines si ardentes parmi les créoles. On ne se réconcilie guère et on ne se pardonne pas souvent dans ces pays du soleil, sous cet admirable ciel bleu, sur ces terres heureuses où il fait si bon vivre dans l'épanouissement d'une nature incomparable... C'est encore de la Corse, cela!..

Il y a de ces inimitiés cruelles qui ne finissent jamais, même devant la mort. Il faut entendre deux hommes qui ont cessé de se voir et de se parler, s'exprimer sur le compte l'un de l'autre! Un humoriste a fait cette remarque qu'à cette distance de Saint-Nazaire et de l'Académie française, la signification et la portée des mots étaient singulièrement altérées. La gamme des invectives s'en ressent; elle monte à des hauteurs qu'on ne saurait mesurer, et il s'y rencontre des surprises pour l'ami de la langue. Un penchant bizarre à l'impropriété des termes se dénonce dans les discours des orateurs et dans les articles des journaux où, comme la mauvaise monnaie chasse la bonne, un vocabulaire hétéroclite a pris la place du bon et clair français. Ce n'est cependant pas une

règle générale, et loin de là, il est des orateurs de talent et des journalistes instruits, ennemis de l'emphase naïve où se complaisent les ignorans, qui savent bien parler et bien écrire, et qui sont écoutés, lus, estimés et aimés.

Le malheur veut que, pas plus là-bas qu'ici, la politique ne soit une école de bonnes mœurs et de politesse raffinée. Nous sommes en pays de suffrage universel, et l'œuvre d'éducation de la démocratie, dont il serait impie de douter, se poursuit lentement. On assiste cependant à des discussions de premier ordre, dans les conseils-généraux, quand il y est question des grands intérêts coloniaux, de l'industrie sucrière, du crédit, des cultures secondaires, et aussi des prérogatives que les membres des assemblées disputent aux représentans du gouvernement. L'œuvre des sénatus-consultes a reçu le coup de grâce avec la promulgation du tarif général des douanes métropolitain. Depuis longtemps, elle s'effritait et chancelait sur sa base. Les pouvoirs étendus conférés aux conseils-généraux instituent une autonomie financière à laquelle les administrations sont enclines à imputer la responsabilité de l'accroissement des budgets et des déficits. Les recettes et les dépenses sont votées en première lecture et sans autre appel qu'un *veto* impuissant du gouverneur. Des querelles, sinon des conflits d'attributions éclatent tous les jours. Les fonctionnaires durent peu avec un régime qui ne leur laisse le choix qu'entre la bataille ou la désertion. Il faut lutter contre les empiétemens des assemblées ou s'y soumettre. On se soumet le plus souvent, au risque de compromettre avec les principes les intérêts essentiels d'un pays. Et il en sera ainsi jusqu'au jour où l'on aura refondu et refait l'organisation constitutionnelle des colonies. On y travaille dans les bureaux du sous-secrétaire d'État et dans les sections du conseil supérieur, sans parler du sénat qui se trouve saisi, en ce moment même, de propositions très étudiées. Mais quand aboutira une réforme qui doit porter sur tant de points, assemblées électives, pouvoirs civils et militaires, finances, etc ?

En attendant, la vie publique, avec ses lumières et ses ombres, est intense à la Martinique et à la Guadeloupe. Ce n'est pas que le suffrage universel y fonctionne avec la plus parfaite régularité, mais, encore une fois, les mauvaises mœurs électorales ne sont pas le privilège des Antilles. Que les usiniers s'intéressent aux élections un peu plus que de raison, que malgré cela le chiffre des abstentions soit considérable, ce n'est pas neuf. Un peu plus grave, au point de vue des conséquences, la façon dont s'administrent les communes rurales, où le maire, aidé d'un secrétaire, exerce un pouvoir quasi absolu. C'est autour des mairies que se livrent les

plus rudes assauts. On assure que de pauvres diables vivent de leur écharpe, ici et là. Les inspecteurs des colonies en savent long à cet égard. Mais qu'y peut-on? On s'est peut-être un peu hâté de faire jouir toutes les communes de l'organisation municipale de la métropole, et l'apprentissage des plus petites est bien un peu onéreux pour les habitans... Il serait difficile de revenir là-dessus et de s'arrêter à des demi-mesures dont les avantages ne compenseraient sans doute pas les inconvéniens, mainmise de l'administration sur la commune, mécontentement de tous les partis, etc.

Un trait de mœurs ne saurait être oublié, c'est la part que les femmes prennent aux élections. Une tournée à la place (le marché) vaut mieux ici qu'une réunion publique. Il faut avoir les femmes pour soi. Ce sont elles, les brunes filles, énergiques et fières, et passionnées, qui donnent la popularité et qui la reprennent; ce sont elles qui composent et qui chantent ces couplets créoles au rythme étrange et berceur, élogieux ou satiriques, improvisés au jour le jour, à propos de tout et de tous; ce sont elles que l'on voit, le lendemain de la bataille électorale, manifester en une troupe gaie, drapeau en tête, parées de leurs robes flottantes aux couleurs les plus vives et coiffées de leurs plus beaux madras où domine le jaune d'or qui leur sied si bien.

Une grosse question, et que l'on ne résoudra pas aisément, est celle du service militaire aux Antilles. Les députés et les sénateurs des colonies ont demandé que la loi de 1889 fût appliquée à leurs commettans, et ils l'ont obtenu, mais jusqu'ici la loi n'a pas été appliquée. Pour qu'il en fût autrement, il aurait fallu que le principe du recrutement régional prévalût. Quel gouvernement prendra sur lui de disséminer dans les corps d'armée des jeunes gens dont la moitié ne supporterait pas les rigueurs de nos hivers ajoutées aux corvées de la caserne? Puis, combien de soutiens de famille en ces pays, où bien peu de femmes ont un mari! Le recrutement total se heurtera à beaucoup de difficultés de tous les genres, et les résultats qu'il pourra donner ne compenseront pas la perturbation qu'il apportera dans le travail agricole; c'est à craindre. Nos Antilles nous ont donné de bons soldats, des officiers et des généraux; elles nous en donnent tous les jours par la voie des engagemens volontaires et des grandes écoles. Leur patriotisme n'a pas besoin de la loi de 1889.

Comme le conscrit de nos villages, l'engagé volontaire, aux Antilles, chante ses déboires à la caserne : « Le premier jour, quand il est arrivé au régiment, c'était une fête. Il dit : « Quel beau metier! » Mais, le lendemain, on lui donne une giberne, un fusil, un shako, une plaque, un sabre pour les astiquer. Tout cela, c'était

beau quand il montait la garde! Mais le sommeil l'accable; il s'endort en faction. Pauvre cultivateur! La ronde arrive et le surprend. On l'enferme, on le met en prison. » Et la chanson finit: « Crois-moi, enfant! La liberté dans la savane vaut mieux que l'esclavage dans un cachot! Il vaut mieux manger des ciriques (crabes de terre) tranquillement, en travaillant à la canne que de manger du lard dans un cachot (1)! »

Que reste-t-il, à la Guadeloupe et à la Martinique, des anciens colons, des sujets du roi de France qui, les premiers, sous les auspices de la compagnie, vinrent tenter la fortune en ces climats torrides? Peu de chose. A peine si l'on retrouve, çà et là, les vestiges de quelque vieille famille. Insensiblement, sous la pression des événemens, les blancs ont quitté le pays. On en rencontre encore quelques uns, très pauvres, attachés malgré tout aux îles où leurs ancêtres se dépensèrent et connurent toutes les jouissances de la vie créole au temps jadis. Province de l'ancien régime, la Martinique fut une Vendée d'outre-mer, héroïque, inconséquente, et malheureuse comme l'autre. On s'y battit pour le roi avec acharnement. Bonchamp s'appelait de Percin, et Hoche s'appelait Rochambeau. Un chef de bande, Jaham-Desriveaux, était fusillé sur la savane de Fort-de-la-République, comme Charette sur la place de Viarme, à Nantes. On y assassina un curé patriote, le père Macaire. La Guadeloupe se montra moins intraitable. L'occupation anglaise entretint la fidélité aux anciennes opinions, en accentuant la sujétion des élémens de couleur. Mais les temps nouveaux sont venus; les chaînes de l'esclavage sont tombées, un état social différent s'est créé; et, de la suprématie d'autrefois, il ne reste plus que le privilège, pour ceux des vieux créoles qui n'ont pas fui, de bouder et de médire des jours présens.

Les usiniers ont succédé à l'ancienne aristocratie dont ils sont

(1) Primié jou là, li rivé la caserne,
Cété yon fête. Li dit : « Kel bel métié! »
Mé, lendimin, yo bâ li yon giberne,
Fisi, sako, plaque, sabe, pou astiqué.
Tou çà té bel quand li monté la garde!
Sommeil baté li, li dômi en faction.
Pove bitaco, mi la ronde à li pren' garde :
Yo bouclé li, mété li en prison
. . . .
. . . .
Croi moin, z'enfan, liberté dans savane
Vo mié passé, l'esclavage dans cacho.
Vo mié mangé cirique tranquil dans canne
Passé mangé jambon dans yon cacho!

loin d'avoir tous les défauts et dont ils n'ont certes pas les préjugés. Dans les jugemens qu'ils portent parfois sur les choses et les gens, ce n'est pas l'orgueil de race que l'on reconnaît, mais simplement les préoccupations du patron qui se plaint de l'élévation des salaires, de l'indocilité des travailleurs et de leur rareté, et dont le grand grief à l'égard des institutions est qu'elles ont fait passer le pouvoir aux mains du plus grand nombre. Les usiniers ont le sentiment que, sans eux, il n'y aurait plus ni Guadeloupe ni Martinique. Ils le disent fréquemment et ils s'étonnent de payer les impôts les plus lourds. La plupart d'entre eux ne séjournent aux colonies que pendant la campagne industrielle, de décembre à avril, et l'absentéisme n'est pas fait pour rapprocher les travailleurs de ceux qui les emploient. C'est à Paris que l'on a le plus de chances de rencontrer les usiniers et de les entendre demander que les budgets de la Martinique et de la Guadeloupe, qui les accablent, soient revisés par la chambre et par le sénat, que les pouvoirs des conseils-généraux soient réduits, et que les fonctionnaires soient moins enclins à se mêler de politique.

Ces pauvres fonctionnaires, ils ont leur place, avec les troupes, dans la vie sociale aux Antilles! On les aime généralement, mais on a la faiblesse quelquefois de leur reprocher de n'être point nés dans la colonie. Ceux qui parviennent à échapper aux exigences des politiciens, des braves gens qui détiennent un mandat quelconque, mènent une vie paisible et honorée. A ceux qui savent ménager sa susceptibilité native, le créole se révèle cordial et généreux, obligeant, hospitalier, très tendre et sachant se donner. Mais, voilà, il y a la politique...

Il y a aussi le clergé. Nulle part, en France, les habitudes religieuses ne sont aussi développées qu'à la Guadeloupe et à la Martinique, et nulle part, peut-être, les ministres du culte, environnés de l'universelle déférence, ne sont aussi indifférens à la politique. C'est une habileté et c'est aussi une force. Aux Antilles, on est un peu dévot à la mode espagnole ; les hommes comme les femmes y mettent de l'exagération. Aux processions solennelles, on voit des conseillers privés, en bon rang, édifier les passans par leur posture et l'air de leur visage. Dans les communes rurales, le maire consulte le curé avant de consulter le directeur de l'intérieur. Nulle en politique, l'influence du clergé est considérable dans la famille. Il travaille à en répandre le respect et l'amour. L'ennemi, c'est le concubinage, le concubinage successif, avec les naissances illégitimes, les abandons, et la prostitution au bout. Le prêtre exerce une police et une censure de tous les instans sur les corps et sur les âmes. Par là, il concourt à

relever le niveau moral du peuple, à lui donner le sentiment de sa dignité, mais aussi il prend un empire sans limite sur les consciences. Il est obéi, mais redouté. Si cette puissance ne va pas sans quelques inconvéniens, c'est ce qu'il pourrait y avoir lieu d'examiner, mais, en général, nos créoles en ont plutôt éprouvé les avantages. Il y a d'ailleurs des loges maçonniques... dont le vénérable est souvent trésorier du conseil de fabrique.

Ce serait une injustice que d'omettre de parler de la façon dont les pauvres gens entendent la solidarité. Rien de touchant comme l'attachement des servantes pour leurs maîtres dans la détresse. Elles leur sont des parentes dévouées et soumises, et fidèles jusqu'à la mort. La piété filiale, l'amour des frères et des sœurs, inspirent des sacrifices qui durent toute la vie. Si fort est le lien qui unit les familles les moins légitimes, que personne ne meurt de faim aux Antilles. Les plus misérables savent prendre sur leur nécessaire, partager les fruits et le mince morceau de morue avec leurs frères et leurs amis. Dans ces pays où tant de malheureux enfans n'ont point de père, ils ont au moins deux mères, la mère naturelle et la marraine, la marraine dont la tendresse est des plus actives, et pour qui les engagemens prescrits par le rite sont aussi sacrés et aussi impérieux que les obligations du sang. Et c'est là ce qu'il convient de mettre en lumière, la bonté humaine l'emporte sur tous les travers ou les défauts que l'esprit critique s'ingénie à caractériser et à décrire, et plus l'on s'approche des petits, de ceux à qui la vie est le plus dure, plus elle éclate, cette vertu des humbles, ignorée d'elle-même, la bonté supérieure et naïve, vrai luxe des âmes et des intelligences les plus pauvres, et par où elles se vengent noblement de nos dédains de caste et d'éducation. Le noir est bon. Ne regrettons pas les larmes que nous ont fait verser *Paul et Virginie* et la *Case de l'oncle Tom*, aux jours lointains et bénis de l'enfance, alors que nous étions loin de soupçonner les problèmes de l'économie politique et de la sociologie comparée.

III.

Si ou di moin un mô encô
Moin ka menné ou la tou Eiffel.

Cette invective créole peut se passer de traduction. M. Louis Garaud, vice-recteur de la Martinique, vient de publier un joli

livre, *Trois ans à la Martinique*, où l'on trouve, à côté de descriptions heureuses, une étude un peu écourtée du parler créole, ennemi de toute syntaxe, mais non du bon sens et de la poésie. La sagesse des nations ne s'exprime pas moins bien en ce langage incomplet que dans les langues les plus perfectionnées. M. Garaud a lié une belle gerbe de proverbes : *Zaffé cabrit, pas zaffé mouton* (Les affaires du cabri ne sont pas celles du mouton). *Chaque bête à fé ka clairé pou name yo* (Chaque luciole, bête à feu, brille pour elle-même). *Quand milate tini yon cheval, yo di négresse pas maman yo* (Quand un mulâtre possède un cheval, il nie qu'il ait une négresse pour mère). *Padon pas ka guéri bosse* (Les excuses ne remédient pas aux injures). *Chien tini quat'pattes, pas ka prend' quat'chemin.* (Le chien a quatre pattes, mais il ne prend pas quatre chemins à la fois). *Dent pas khé* (Les dents n'ont pas de cœur). *Yon main doué lavé l'aut'* (Une main doit laver l'autre. Il se faut entr'aider).

Le noir qui, la houe ou le coutelas en main, peine toute la journée, sous l'implacable soleil, dans le champ de canne, ne parle guère que le créole. C'est dans son patois qu'il raconte ses histoires, qu'il chante et qu'il discourt avec l'éloquence naturelle des simples. Quand, après s'être dit des injures ou « gourmés, » des hommes ou des femmes vont devant le juge de paix ou comparaissent devant le tribunal, ils s'expliquent en créole, et le magistrat y met parfois du sien. — *Cé pas zaffai à moin ça, ché* (Ce n'est pas mon affaire, cela, cher), répondait fort librement un jour au président du tribunal, un peu interloqué, un vieux noir aux cheveux tout blancs. Ce « Ché ! » il revient à chaque instant dans la conversation pour la faire plus caressante et plus douce. Du contact avec les Espagnols et de l'occupation anglaise, il est demeuré beaucoup de mots dont l'origine n'est pas douteuse. Le mot *hiche* (enfant) vient assurément de *hijos*, comme la formule « demander pour » est un anglicisme certain, *to ask for*. Puis il y a un grand nombre de vieux mots français : gourmer, *mamaille* (marmaille), *bâ moin* (baille-moi), *fai fleur* (faire fleur, conter fleurette), etc. La langue est un des traits essentiels de la physionomie d'un peuple. Le parler créole de la Guadeloupe n'est pas tout à fait celui de la Martinique, qui diffère un peu de celui de la Guyane, et l'on s'exprime autrement à la Nouvelle-Orléans, à Maurice et à Bourbon, mais ce n'en est pas moins le trait commun de nos colonies, ce patois un peu enfantin, avec son charme familier, son goût de terroir, quelque chose d'un vieux vin de France qui, sous ces climats de feu, aurait dépouillé sa verdeur.

Et presque partout l'on entend murmurer, avec des nuances de passion et de langueur, la chanson classique et triste des adieux :

Adieu, foulà, adieu madras,
Adieu, grain d'or, adieu collié chou :
Doudoux à moin li ka pâti
Hélas! hélas! c'est pou toujou.

Dans les villes même, au marché, dans les rues, dans les maisons, on parle le créole que les bonnes entendent mieux que le français. Les bonnes! A la Basse-Terre, elles forment une corporation, presque un syndicat, une confrérie, avec une présidente, une reine! Elles ont leur fête et leur bal, et leur messe. Vêtues magnifiquement, couvertes de lourds bijoux, on les voit se rendre, en procession, bannière en tête, des bouquets à la main, escortées d'un « gendarme petit bâton (1) » chez les personnages influens. Elles sont touchantes après tout, les vieilles bonnes, aimantes, fidèles et de bonne humeur, un joyeux sourire sur leur visage brun et expressif, oubliant dans la gaîté de cette journée que les maîtres sont parfois « chimériques, » exigeans et fantasques. On offre un vin d'honneur et, mise en verve, la reine des bonnes fait un discours. Les braves femmes! Elles sont rarement mariées. Elles ne disent point à l'ami de leur cœur : « *Si ou gagné yon loterie, ou ké méné moin la mairie.* Si vous gagnez à la loterie, vous me mènerez à la mairie. » C'est au bal public du samedi, au son du violon criard qui joue la « béguine » ou, de préférence, la contredanse, que se sont échangées les douces paroles d'amour : « Ché cocotte! » — « Ché doudoux! » C'est là que Fillotte, Avrillette, Laurence, Dédèle, Paraphélia, Fontainia, Théodora, Berthilde, ont rencontré le père de leur enfant, un beau garçon, habile ouvrier ou garçon de bureau dans l'une des nombreuses administrations de la colonie. Et comme elles maltraitent les « femmes viles, » celles qui font le « commerce! » Dans la candeur de leur âme, les pauvres servantes, qui ont aimé librement, méprisent les marchandes d'amour. Elles ont leur dignité; elles ne vont point dans les bamboulas nocturnes s'enivrer de tafia, tandis que le tambour bat sourdement la danse lascive et grossière qui met les sens en délire.

Ce sont des esprits simples. Elles craignent les *zombis*, les revenans, les ombres, et croient à la science des guérisseurs de *blesses*, les rebouteurs. Elles redoutent par-dessus tout les *quimbois*, les sorts qui souvent, avec les secrets mortels de la flore vénéneuse des tropiques, sont des empoisonnemens lents ou rapides. Il y a des quimbois de bien des sortes. Les philtres d'amour sont les plus innocens. Le *quimboiseur*, le sorcier, charme les ser-

(1) Le *gendarme petit bâton*, c'est l'agent de police; le *gendarme grosses bottes*, c'est le gendarme proprement dit.

pens, comme les psylles hindous, à la Martinique où le trigonocéphale, le serpent dont la tête a la forme d'un fer de lance, le *bothrops lancéolé* des savans, se rencontre fréquemment alors que la Guadeloupe ne connaît que l'inoffensive couleuvre. Mais l'habile homme s'entend tout comme un autre à exploiter la crédulité publique. Il ôte plus de sorts qu'il n'en jette, et gagne à ce métier beaucoup de gourdes (1). Comme son confrère, le guérisseur de *blesses*, il exerce illégalement la médecine, à ses heures. Son art surtout consiste à faire durer les terreurs naïves des pauvres gens pour le plus grand profit de sa sorcellerie lucrative. D'ailleurs, son domaine s'étend des cases perdues dans la campagne jusqu'aux maisons de la ville. On le mande en cachette, on le reçoit sous la vérandah, aux momens obscurs, et on l'interroge anxieusement sur ce qu'il faut faire pour réussir dans une entreprise, obtenir une place, arriver à un mariage ou quelquefois empêcher un mariage de se faire. Il a, contre argent comptant, des recettes pour tout. Cela fâche un peu le clergé catholique, et plus d'une belle créole, aux yeux cernés et langoureux, à la fois si doux et si magnétiques, a dû faire pénitence pour avoir témoigné un peu trop de confiance aux *quimbois* et au *quimboiseur*.

La vie populaire bat son plein, le matin, dans les villes, quand les bonnes sans nombre vont dans les rues, attifées de leurs longues robes roses, blanches, jaunes, bleues, vertes, qu'elles relèvent et nouent à la ceinture, et dont la couleur ne s'harmonise pas toujours avec leur teint plus ou moins bronzé. Voici des mûlatresses, des quarteronnes, des câpresses, des chabines, celles-ci d'un blond roux et d'un blanc gris, celles-là d'un brun clair, d'autres la peau dorée et chaude, et les négresses au visage brillant, montrant de belles dents et de beaux yeux ; toutes vaguant et devisant, deux à deux, ou, solitaires, monologuant, se parlant à elles-mêmes, à haute voix, proférant tout le long du chemin des réflexions gaies ou tristes. Celles qui viennent de la campagne se sont arrêtées un instant aux portes de la ville pour mettre leurs bas et leurs bottines ; jusque-là elles avaient marché pieds nus. Dans leurs peignoirs amples, serrés seulement à la taille, sans corset, leur démarche a de la grâce, une grâce un peu nonchalante.

Elles n'ont que le bal pour distraction ; les hommes ont le *pit*, le champ clos où se livrent les combats de coqs. Comme les courses de chevaux, les combats de coqs sont à la fois un sport et un jeu. Autour de l'arène il s'engage des paris extravagans et, dans la

(1) Une gourde est une pièce de 5 francs.

fureur de ce jeu sanguinaire, plus d'un créole a mangé toute sa fortune. Assurément, il n'est plus question de race ni de peau, dans le *pit*. Ils se rencontrent tous là, le blanc, l'homme de couleur, le noir, secoués de la même fièvre, anxieux et frénétiques, ayant sur leur figure ravagée cette angoisse mortelle du jeu qui bouleverse les plus forts, les brise et les tue. On joue aussi beaucoup aux cartes, dans les Antilles comme dans toute l'Amérique, un gros jeu où se perdent des sommes folles.

C'est que les distractions intellectuelles sont rares ou nulles. Il y avait un théâtre à la Pointe-à-Pitre. Il a été détruit par un incendie. Celui de Saint-Pierre a beaucoup souffert du cyclone de 1891. On lit peu ou du moins on ne lit pas assez! Les beaux-arts ne sont pas cultivés. Point de peinture ni de sculpture. A cela il y a une cause. Il n'existe point de musée où puisse se faire l'éducation de la pensée artistique. A la Pointe-à-Pitre, le musée Schœlcher, après six ans, n'est encore qu'un lieu de débarras où quelques antiques gisent oubliés, dans l'abandon. On ignore leurs noms, le brouillon du catalogue s'étant égaré. A la Martinique, on n'a même pas cela! L'incendie et le cyclone ont ruiné la bibliothèque Schœlcher avant qu'elle fût inaugurée. Deux ou trois jeunes gens suivent à Paris les cours de l'École des Beaux-Arts. Il s'écoulera malheureusement bien du temps avant qu'il se crée, dans l'une et l'autre île, un courant artistique, qui contribuerait plus que tout autre chose à élever le niveau intellectuel et moral du peuple, et qui serait un lien de plus avec la mère-patrie. Quelquefois, un cirque américain débarque avec ses chevaux, ses écuyers et ses clowns. Cela se voit tous les deux ou trois ans. Quelle fête! Une année, on a vu s'installer, sur la savane du fort, à Saint-Pierre, un manège de chevaux de bois qui marchait à la vapeur, au mugissement d'orgues bruyantes et au son des tambours. *Eh z'amis!*

Mais il y a le carnaval! C'est une institution encore, aux Antilles, que le carnaval avec ses masques, ses bals travestis ou non, et ses chansons satiriques et très libres. Il dure deux mois et davantage. Dans les villages comme dans les villes, c'est une débauche de déguisemens sordides, de vêtemens retournés, d'oripeaux d'étoffe ou de papier, de perruques et de fards. Ce qui domine, ce sont les hommes habillés en femmes et les costumes militaires. Que de galons, quelles épaulettes et quels chapeaux à plumes! Il en est qui se griment assez adroitement pour se faire la tête des gens en place. Cette satire en vaut une autre, surtout quand elle s'adresse à des hommes d'esprit qui s'égaient de voir passer leur effigie dans la rue. Les masques vont en bandes, pré-

cédés d'un tambour habitué à résonner pour le bamboula de minuit. Ce sont des chants, des clameurs, des éclats de rire où les mâchoires se décrochent, et, de temps à autre, on s'arrête pour danser une béguine peu innocente, mais où la variété des mouvemens et des poses, dans le rythme sourd de la peau d'âne, a son étrangeté et sa séduction. Malheur au passant qui entreprend de couper la procession joyeuse! Il est invectivé et hué, sous l'œil tranquille du « gendarme petit bâton, » bienveillant aux plaisirs populaires et qui, prudemment, ne se mêle pas de ces querelles!

Les folies du carnaval sont passées; voici venues les austérités du carême. Ceux qui, hier, s'amusaient comme de grands enfans en liberté prennent aujourd'hui le chemin de l'église. Pendant six semaines ce sera un regain de dévotion, un beau zèle religieux, puis viendra Pâques et les fêtes recommenceront. Le dimanche et le lundi, on s'en va faire des parties de rivière. On part à cheval, sur les vaillantes petites bêtes créoles, au pied si sûr, ou bien en voiture, dans les « maman-prend-deuil » et les « mort subite » que la carrosserie américaine a inventées à l'usage des gens qui ne veulent ou ne peuvent s'imposer la dépense d'un cabriolet ou d'un omnibus de famille. Dans la rivière, où l'eau est rare cependant, on se baigne en commun, puis l'on déjeune, on chante, on boit un peu, et c'est l'inévitable sieste, à l'ombre. Et l'on rentre le soir, très fatigué, mais tout prêt à recommencer, à la première occasion.

Voilà la vie dans nos Antilles! Elle est douce et bonne après tout, en dépit de la grande misère qui s'y rencontre. Cette insouciance de la population de couleur, la plus nombreuse, cette heureuse enfance, pourrait-on dire, c'est encore un genre de courage qui en vaut un autre. Sont-ils plus braves, plus héroïques et meilleurs, ceux que la lutte pour la vie a si profondément aigris qu'il n'y a plus de place dans leur cœur blessé que pour la colère et la haine? Il est vrai, la pauvreté n'a jamais, dans les pays du soleil, cet aspect et cette horreur que parfois elle revêt sur nos continens, par les hivers cruels, quand le froid et la faim assaillent à la fois l'homme sans défense et presque nu. Dans le jour de chômage, le noir trouve à portée de sa main la banane et le fruit de l'arbre à pain, toujours mûrs. La canne à sucre le désaltère. La maraude est une plaie aux colonies, dit M. le procureur de la république.

IV.

La France, c'est Paris; l'Angleterre, c'est Londres; l'Allemagne, c'est Vienne et c'est Berlin; la Russie, c'est Pétersbourg et c'est Moscou. C'est dans les villes que s'aperçoivent les traits les plus

accentués de la physionomie d'un pays, d'une contrée. La Pointe-à-Pitre, la Basse-Terre, à la Guadeloupe; Saint-Pierre, Fort-de-France, à la Martinique, avec tout ce qui les caractérise et les différencie, manifestent et résument l'état social et politique, et la situation économique de nos petites Antilles en 1893.

Après douze jours de navigation sur les paquebots un peu lents de la Compagnie transatlantique, on arrive à la Pointe-à-Pitre. Le port est spacieux; le jour où l'on aura fait sauter les bancs de madrépores qui en rétrécissent l'accès, ce sera l'un des meilleurs mouillages des eaux américaines. La ville est toute plate, avec des rues droites, de beaux quais d'où l'on a une fort belle vue, du côté de la Guadeloupe proprement dite. Mais, bâtie sur les coraux, à proximité de terres basses et de lagunes dont la plus importante s'appelle la Rivière-Salée, elle est peu salubre. Il a fallu les efforts persévérans d'une édilité intelligente pour arriver à améliorer un état sanitaire déplorable, en comblant des canaux qui infectaient la ville. D'une construction peu en harmonie avec le climat, les maisons se pressent les unes contre les autres, défendant à peine les habitans contre les ardeurs meurtrières du soleil et les indiscrétions des passans. La plupart des salons s'ouvrent, en effet, sur la rue, et fermés seulement de persiennes, permettent toutes les inquisitions. C'est absolument comme si les maisons étaient de verre, selon le vœu du sage. La meilleure objection à opposer aux détracteurs souvent prévenus des mœurs créoles, c'est que les appartemens sont tout en portes et en fenêtres qu'on ne ferme jamais, et que, la nuit comme le jour, on peut tout voir et tout entendre de ce qui se passe à l'intérieur. La flânerie et la curiosité de la population y trouvent leur compte, — et la vertu aussi, le vice voulant un peu plus d'ombre et de mystère.

De monumens, il n'en est qu'un, la cathédrale, une magnifique construction en fer, d'un goût simple et très pur. Il est temps peut-être de se souvenir que le tremblement de terre de 1843 et un incendie ont successivement bouleversé et détruit la Pointe-à-Pitre, et que c'est une ville neuve que nous avons sous les yeux. L'animation est grande dans les rues; elle est considérable dans le port à l'époque de la campagne sucrière, quand le mouvement maritime étant à son apogée, toute une flotte de navires marchands, placée sur deux et quelquefois trois rangs, vient chercher le sucre et le rhum. Un petit musée d'histoire naturelle, le musée Lherminier, moins indigent que le musée Schœlcher, sert de lieu de réunion à la chambre d'agriculture. La mairie ou l'hôtel de ville, comme on voudra, est spacieux et renferme une jolie bibliothèque. C'est tout. Il y a quelque vingt mille habitans.

Six heures de mer séparent la Pointe de la Basse-Terre, le chef-

lieu de la Guadeloupe. Peu ou point de commerce ici, dans la rade foraine ouverte à toutes les tempêtes. Peu de monde dans les rues montueuses et mal pavées. Des ruisseaux que le tout à la mer, une variante du tout à l'égout, transforme en dépotoirs qui marchent. A peine sept à huit mille habitans. C'est la ville des fonctionnaires. Le gouverneur qui, à la Pointe, loge à l'entresol, a un hôtel à la Basse-Terre, vieille construction en bois à moitié démolie et tout à fait démodée, et il est nécessairement le mieux installé. La mairie, petite, est bien située au bord de la mer et de proportions élégantes ; elle est toute neuve. A 6 kilomètres de là et à 500 mètres d'altitude, on a le camp Jacob, un magnifique sanatorium, admirablement situé en un site merveilleux d'où l'on découvre et les monts et la mer. On est au pied de la Soufrière, à proximité du Matouba, des Bains-Jaunes aux eaux tièdes, et des grands bois ombreux coupés de sentiers à peine assez larges pour les petits chevaux créoles. Tout près voici le saut Constantin, la cascade Vauchelet ; un peu plus loin c'est Gourbeyre et Dolé, où l'on prend des bains chauds sous les bambous ; et la vue s'étend jusqu'aux Palmistes et au Morne-Houel, dont la silhouette, les jours d'orage, est vraiment tragique. Après quelques heures passées au camp, où résident les cinquante hommes qui sont toute la force armée de la Guadeloupe, nous voici redescendus à la Basse-Terre, au galop de deux mules vigoureuses, et nous entreprenons un court pèlerinage au fort Richepanse, témoin et souvenir des combats avec les Anglais et aussi des guerres civiles qui mirent, il y a cent ans, les hommes de couleur aux prises avec les troupes de la république. Dans les hauteurs boisées du Matouba, nous avons vu l'endroit où Delgrès se fit sauter plutôt que de se rendre. Une légende prétend qu'avant d'en venir à cette extrémité, le chef des insurgés ensevelit des trésors, des sacs de doublons auprès de l'habitation. Les explorateurs n'ont pas manqué depuis cent ans : ils n'ont rien trouvé.

Nous voici de nouveau à bord. Après sept heures d'une traversée un peu mouvementée, on arrive à la Martinique. Saint-Pierre est devant nous, s'allongeant en un arc de cercle, au pied des hauteurs que surmontent les Pitons. Et, tout de suite, au nombre des navires alignés dans la rade cependant foraine, à l'agitation qui se manifeste autour du paquebot et sur les quais, on a l'impression d'une activité plus grande, d'une vie plus intense qu'à la Guadeloupe. L'explique qui voudra ou qui pourra ; c'est ainsi. Les hommes et les femmes vont d'une autre allure, plus énergique, plus décidée, la parole est plus vive, et les conversations prennent aisément le tour de disputes, si ce n'est d'altercations. Il en a toujours été ainsi.

Beaucoup de maisons de pierre aux balcons en fer forgé, aux

fenêtres hautes; des boutiques et des magasins à presque tous les rez-de-chaussée. On se croirait dans une vieille ville de province, de l'époque de Louis XV, à la décoration des façades et à la disposition des constructions. Il y a de belles églises au Mouillage et au Fort. Comme dans certaines cités du Midi, il y a deux villes, ennemies l'une de l'autre. Le Fort, le quartier haut, où les passions politiques sont des plus violentes, ne fraternise pas avec le Mouillage, où les idées du temps passé sont en faveur et où l'on n'est pas plus modéré pour cela. Dans les jours troublés, il descend du Fort une avalanche d'hommes et de femmes qui roule comme un torrent dans la grand'rue, la rue Victor-Hugo aujourd'hui, renversant tout sur son passage. Ces fureurs d'un moment passées, la ville reprend son aspect affairé. L'affluence est si grande dans les rues, au plus fort de la campagne industrielle, que l'on s'y fraie difficilement un chemin. La ville est bien propre; une eau limpide court le long des trottoirs. Une mairie monumentale, de belles maisons particulières, l'hôtel de l'intendance, demeure du gouverneur quand il vient à Saint-Pierre, et un magnifique jardin botanique des mieux entretenus, ornent la ville, dont le seul défaut est, bâtie en amphithéâtre, d'être très chaude. On a, il est vrai, la ressource de monter au Morne-Rouge, un joli village éventé par la brise, mais le commerce a ses exigences et c'est lui qui gouverne la capitale économique de la Martinique. Bon pour le touriste de passer de frais instans dans le Jardin botanique, au pied de la cascade naturelle qui tombe du Trou-Vaillant! Il faut recevoir et expédier le sucre et le rhum, le café et le cacao, emmagasiner les marchandises venues de France, parlementer avec la douane qui est l'ennemie, le bouc émissaire chargé de tous les péchés du tarif général et de l'octroi de mer. Le va-et-vient des denrées qui sortent et de celles qui entrent, en gros 20 millions à la sortie et un peu plus à l'entrée, le tumulte des transactions, ne s'apaisent que le soir, et encore, dans les conversations du cercle où se rencontrent les négocians, on continue de faire des affaires, on prépare celles du lendemain. On y médit aussi du gouvernement et de l'administration. C'est le léger travers du commerce de Saint-Pierre qui vit loin de Fort-de-France, un peu en frondeur, et ne se réconciliera avec les autorités de la colonie que le jour où il aura la bonne fortune de les loger. Le gouverneur, chaque fois qu'il se rend à Saint-Pierre, y reçoit le meilleur accueil. En temps de carnaval et aux jours de fête, quand le cercle donne un bal ou quand il s'organise une *kermesse* de bienfaisance, les choses se font grandement. Il faut assister à un bal donné à la division navale, à un mariage, à une fête quelconque,

pour retrouver une image affaiblie des splendeurs de l'ancienne vie coloniale, aux jours heureux de la prospérité d'autrefois. Le temps présent n'est pourtant pas aussi mauvais qu'on le dit. Il y a ici une telle dose de vaillance! Comme la nature, ravagée par le cyclone du 18 août 1891, répare elle-même ses pertes, la Martinique se refait incessamment, grâce à sa vitalité propre, à l'intelligence et au courage de ses agriculteurs, de ses industriels et de ses commerçans.

En une heure et demie, un petit bateau à vapeur conduit à Fort-de-France. Voici une des plus belles rades du monde; elle s'étend comme un grand lac paisible entre la ville et un cap qui s'avance dans la mer. En la voyant si bien abritée, on s'explique l'acharnement des Anglais à vouloir conquérir le cul-de-sac de Fort-Royal, comme on disait sous l'ancien régime, quand il n'y avait que le fort, aujourd'hui fort Saint-Louis, et que la ville n'existait pas encore. C'est un spectacle à tenter un peintre que celui de cette mer captive et calme, au pied des mornes qui dominent le cap Salomon, le fort s'allongeant en une ligne brune, la ville montrant gaîment les toits gris ou rouges de ses maisons reconstruites après l'incendie, le dôme de fer de la bibliothèque Schœlcher, et, tout au loin, les crêtes ondulées et verdoyantes du Vauclin. Du petit promontoire de Bellevue, l'habitation de plaisance du gouverneur, la vue est magnifique. La division légère de l'Atlantique est signalée. C'est l'imposante *Aréthuse*, portant le pavillon amiral, le sévère *Magon*, le coquet *Hussard*... Puis un coup de canon retentit : le *Labrador*, un des paquebots de la Compagnie transatlantique, vient d'arriver. Une embarcation est déjà le long du bord; c'est la poste qui vient chercher les lettres de France, vieilles de treize jours. Et voici quelques goélettes; des charbonniers apportent la houille nécessaire aux bateaux de la Compagnie qui a son agence générale à Fort-de-France. Les navires évoluent lentement dans ces eaux bleues, sous ce ciel trop pur, par un soleil éclatant. C'est très beau!

On débarque au pied du fort Saint-Louis, sur la savane, l'immense prairie où se dresse, dans un joli mouvement de coquetterie impériale, la statue de Joséphine, toute blanche au milieu des hauts palmiers et paraissant regarder, au-delà de la rade, dans la direction du bourg des Trois-Ilets, où la famille Tascher de la Pagerie avait son habitation aujourd'hui morcelée. A l'un des angles de la savane, on voit une construction de bois, une grande baraque; c'est l'église de Fort-de-France que l'on a installée ici après l'incendie de 1890. La ville jeune et bien bâtie qu'on voyait de la mer, de près n'est plus qu'une ville en ruine. Malgré un

effort vigoureux pour rebâtir, la vue est attristée par des rues entières de murs noircis, avec, çà et là, aux fenêtres béantes, des fragmens de balcons de style Louis XVI dont le fer arraché et tordu évoque le poignant souvenir de la cité luttant contre le feu dévastateur. Une végétation touffue, entre les pans de mur écroulés, sert de nourriture aux cabris. Une impression de commisération profonde vous saisit à ce tableau, mais on reprend confiance aussitôt devant l'activité des charpentiers et des maçons. Avant cinq ans, il ne restera plus trace de l'incendie qui, en une journée, consuma presque toute une ville où deux ou trois maisons seulement étaient assurées! On peut juger de la misère effroyable qui suivit le désastre. Un système de primes à la reconstruction, des prescriptions un peu sévères en ce qui concerne les matériaux employés, vont substituer à l'ancienne ville en bois une ville en fer, en plâtre et en briques, avec une belle église d'architecture moderne.

Les rues sont droites, tirées au cordeau. Un seul édifice, digne de ce nom, les décore à cette heure; c'est la bibliothèque Schœlcher, une réduction réussie des palais de fer et de faïence de l'Exposition universelle de 1889. L'hôtel du gouvernement, assez spacieux cependant, du dehors semble une cabane. Le palais de justice, tout en bois, avec des ailes inégales, fait pitié. Le conseil-général loge à la direction de l'intérieur, une construction mal établie pour abriter deux ménages qui ne s'entendent pas toujours très bien. Mais la ville est propre, bien balayée; elle a de l'eau, et, le jour où elle aura reconstruit son hospice logé provisoirement à la prison, elle sera redevenue ce qu'elle était autrefois, avec beaucoup d'embellissemens. Une fraîche brise règne dans toutes les saisons et contribue à faire de Fort-de-France un des séjours les plus agréables des colonies.

Le fort Saint-Louis n'est pas la seule défense de la Martinique. Sans parler de l'Ilet-à-Ramiers, dont les fortifications, de l'autre côté de la rade, sont admirablement placées, le fort Desaix surplombe la ville avec ses batteries puissantes, faisant face au fort Tartenson. Un bataillon d'infanterie de marine, une direction d'artillerie de marine, avec la division navale de l'Atlantique, concourent à protéger la Martinique. Les troupes sont commandées par un lieutenant-colonel. Pendant l'hivernage, elles quittent les casernes et vont chercher au camp Balata, à 10 kilomètres de la ville et à 400 mètres d'altitude, un peu de repos et de fraîcheur. Un conseil de défense, présidé par le gouverneur, étudie les mesures à prendre pour mettre l'île en état de résister à toutes les attaques avec autant de succès qu'autrefois, avec autant de gloire.

V.

On attend peut-être une conclusion à ce rapide aperçu des Antilles françaises en 1893. Bien vivantes, actives, capables de ce courage et de cette persévérance qui triomphent de toutes les difficultés, telles nous apparaissent la Guadeloupe et la Martinique. Ces vieilles colonies sont toujours jeunes. Les élémens de couleur y ont conquis la suprématie politique et poursuivent, d'un effort continu et méritoire, leur ascension vers la maturité intellectuelle et sociale sans laquelle les libertés publiques ne sont que des apparences et des mensonges. Il dépend d'eux d'opposer aux républiques d'Haïti et de Saint-Domingue, si souvent ensanglantées et ravagées par les révolutions et les guerres civiles, le spectacle du développement de leur prospérité morale et matérielle, sous l'égide de la république française, jalouse de voir toutes les parcelles de son territoire jouir des bienfaits du progrès et de la liberté. On a dit que les noirs étaient un quatrième État qui nourrissait l'ambition de supplanter le tiers-état, les hommes de sang mêlé, dans la direction des affaires. C'était méconnaître et la nature des choses et le caractère des individus. Depuis le premier jour, dès la première heure où les Antilles furent appelées à bénéficier des institutions représentatives, les noirs eurent accès dans les assemblées, au conseil-général comme dans les municipalités. C'est affaire au suffrage universel de choisir les plus capables et les meilleurs, en dehors de toute considération étrangère au bien de la chose publique.

Mais les droits ne vont pas sans les devoirs. Maîtres de la Martinique et de la Guadeloupe, les hommes de couleur ont la charge de tous les intérêts généraux. C'est à eux qu'incombe aujourd'hui la responsabilité des mesures de protection et de défense réclamées par l'industrie agricole comme une nécessité du présent et comme une garantie de l'avenir. Ils doivent tout tenter pour améliorer les conditions de la production et les moyens de crédit. En se montrant à la hauteur de leur tâche, ils auront la satisfaction de concourir à l'amélioration du sort du plus grand nombre, ce devoir supérieur des dirigeans, quels qu'ils soient. Ils ont encore l'obligation de réduire les budgets, de refréner les appétits personnels et d'abolir la chasse aux emplois, qui est une plaie sous toutes les latitudes et un péril dans les pays où l'on manque de bras.

Avant longtemps, la constitution coloniale sera revisée en vue d'arriver à la suppression des causes de conflit qui existent présen-

tement entre les corps élus et l'administration, mais il est un ordre de réformes qui touche plus directement aux grands intérêts coloniaux. Les banques de la Martinique et de la Guadeloupe arrivent à l'expiration de leur privilège, renouvelé pour vingt ans en 1874. Le Crédit foncier colonial est en liquidation judiciaire. Le moment est venu de corriger, dans ce qu'ils ont de défectueux et d'onéreux, ces instrumens de crédit agricole, le prêt sur récolte pendante et le prêt hypothécaire, encore que les conséquences du prêt hypothécaire, si larges qu'en soient les bases, ne soient pas toutes heureuses. Il faut se préoccuper de réaliser, un peu plus fidèlement que par le passé, le principe équitable de l'équivalence en vertu duquel l'industrie de la canne à sucre devrait être traitée sur le même pied que l'industrie du sucre de betterave.

Enfin il importe, en échange de l'application du tarif général des douanes aux colonies, de considérer le café, le cacao et la vanille, surtout le café et le cacao, denrées de première nécessité, comme des produits du sol français, dispensés de payer des droits de douane à l'intérieur. Et les rhums et les tafias, ne les appellera-t-on pas aussi, quelque jour, à jouir de l'équivalence? Quant au commerce, on doit souhaiter de le voir prochainement délivré de l'octroi de mer.

Ces réformes accomplies, nos anciennes et chères colonies des Antilles connaîtraient de nouveau, dans la paix des institutions libres, les jours heureux d'autrefois. Comme autrefois, la Guadeloupe et la Martinique, ces deux fleurons de la France d'outre-mer, rayonneraient dans les Antilles, enviées de l'étranger, objets d'amour et d'orgueil pour la mère-patrie. L'œuvre commencée en 1790 par les Amis des Noirs, qui voulaient appliquer aux colonies françaises les principes consacrés par la déclaration des droits de l'homme, n'a pas été achevée en 1848, l'esclavage aboli; elle ne le sera que le jour où les Antilles, par un ensemble de mesures administratives et économiques, pourront entrer dans la voie d'un plein développement intellectuel, matériel et moral. Ce n'est pas à dire qu'il faille jamais souhaiter qu'elles perdent tout ce qui fait leur charme, leur originalité et leur grâce. Le pourraient-elles, d'ailleurs? Ce que vous avez perdu dans le feu, vous le retrouvez dans les cendres. *Çà ou pédi nen fé, ou kè trouvé nen sann.*

MONCHOISY.

LES

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ANGLAISES.

I.

Avec tous leurs défauts, les Anglais ont une qualité que je leur ai toujours enviée, comme le signe d'une parfaite santé physique et morale : c'est leur optimisme, leur penchant naturel à être contens d'eux-mêmes et de leur pays. Différens en cela de nous, et de la plupart des peuples d'Europe, ils n'ont besoin d'aucun effort d'exaltation pour se croire supérieurs au reste des hommes ; par un bienheureux privilège, ils naissent satisfaits ; et tout au long de la vie ils portent la tranquille certitude d'avoir infailliblement raison.

Grande, précieuse vertu : elle rayonne dans leurs yeux, elle donne à toutes leurs paroles un air particulier d'assurance et d'autorité. C'est elle qui leur permet de se trouver partout à l'aise et comme chez soi : jugeant et classant à leur gré, par exemple, nos poètes et nos romanciers français, sans s'inquiéter le moins du monde de l'estime que nous en faisons ; et notre admiration pour ceux de nos écrivains qui ne leur plaisent pas, pour Racine ou pour Lamartine, leur apparaît ensuite une preuve nouvelle de l'infériorité de notre race. Encore aux

premiers de nos écrivains préfèrent-ils les derniers des leurs; comme aux plus beaux pays du continent ils préfèrent en réalité leur pays; comme ils préfèrent, simplement parce qu'il est anglais, leur vieux système de poids et mesures aux systèmes métriques les plus raffinés. Qu'ils l'avouent ou le sous-entendent, tous leurs jugemens sur les choses de l'étranger sont subordonnés à ce premier axiome : que l'Angleterre, l'esprit anglais, le caractère anglais, les mœurs anglaises, les institutions anglaises, les arts anglais, dépassent, hors de comparaison, ce que l'on peut trouver de plus parfait dans les autres pays.

Maintes fois on a reproché aux Anglais cet excès d'optimisme : si bien qu'ils en sont venus à essayer de le cacher. Ils le cachent par méfiance de nous, ou par politesse; mais fidèlement ils le gardent dans le secret de leur cœur. Et je ne puis m'empêcher de croire qu'ils ont raison de le garder.

Je sais que ce n'est pas là, à proprement parler, une vertu chrétienne, mais c'est une vertu pratique, commode et pleine d'avantages : car, outre qu'elle assure le repos de la conscience, elle seule permet aux Anglais de maintenir intacte leur individualité nationale, de conserver à travers les siècles leurs traditions et leurs coutumes, ce qui vaut mieux, à coup sûr, que d'en changer indéfiniment; et c'est elle encore qui les attache à leur patrie. Le sentiment du patriotisme peut avoir ailleurs des sources plus nobles, il n'en saurait avoir de plus sûres, ni de plus efficaces. Faute de preuves du contraire, un peuple a toujours intérêt à se croire les premiers des hommes. Une nation contente de soi est une nation forte : c'est aussi une heureuse nation.

Le même optimisme se retrouve, au dire des explorateurs, chez les peuples primitifs du centre de l'Afrique. J'imagine qu'il a dû exister, à l'origine, chez tous les peuples; mais qu'après avoir fait leur grandeur, il a fini par disparaître, chez la plupart, à mesure que l'échange des mœurs et des produits est devenu plus fréquent. Seuls, les Anglais ont été préservés de cette méfiance de soi, de ce découragement, de ces scrupules pessimistes, qui sont la suite fatale du cosmopolitisme.

Peut-être en ont-ils été préservés, simplement, par le petit bras de mer qui les sépare du reste de l'Europe. On sait avec quelle obstination ils s'opposent, depuis vingt ans, au projet d'un tunnel entre Calais et Douvres : c'est que, d'instinct et profondément, ils craignent une invasion, et non pas une invasion de soldats, mais l'invasion des badauds, plus funeste encore pour leur vie nationale. Ils sentent de quel fâcheux effet serait pour leurs mœurs, leurs idées, pour la tranquillité séculaire de leurs consciences, l'arrivée incessante à Londres de trains de plaisir versant parmi eux des masses d'étrangers. En quelques années, Londres deviendrait pareil à Paris, à Bruxelles, à Berlin. Le dimanche anglais ressemblerait à nos dimanches, ce qui ne serait, sans doute, pas grand dommage; mais avec le dimanche anglais dis-

paraîtraient aussi l'attachement aux coutumes nationales, la confiance imperturbable dans la supériorité de tout ce qui est anglais, et cet heureux optimisme que les peuplades africaines elles-mêmes sont en train de perdre, au premier contact de notre civilisation.

Voilà ce que sentent les Anglais; et de là vient que, avec plus d'adresse, ils prennent autant de peines au moins que les Russes et les Chinois pour empêcher toute influence étrangère de pénétrer chez eux. Voyez leurs écoles, leur système électoral, leur parlement, leurs tribunaux. Ils connaissent à merveille les innovations introduites dans les usages des autres pays : ils se rendent compte très clairement de ce qu'elles peuvent offrir d'avantages; mais ils se défendent, et longtemps encore ils se défendront, d'introduire en Angleterre ces coutumes nouvelles. Ils comprennent que le moindre changement serait une concession à l'esprit étranger, que cette concession serait bientôt suivie d'autres, et qu'ils finiraient, comme nous avons tous fini sur le continent, par devenir uniformément des Européens.

Ainsi ils résistent : mais le courant du cosmopolitisme grandit de jour en jour, et je crains que, malgré tous leurs efforts, à leur tour ils n'en soient débordés. Depuis quelque temps déjà, ceux qui connaissent de près l'Angleterre y remarquent des symptômes fâcheux, un certain relâchement dans le respect des vieux usages, une inquiétude vague, des traces de méfiance et d'hésitation. Rien n'est changé encore, mais on a l'impression qu'un changement se prépare. Les unionistes reprochent volontiers à M. Gladstone d'avoir, par son projet de *home-rule*, désorganisé les mœurs anglaises et affaibli le sentiment national : peut-être ne se trompent-ils pas tout à fait. Toucher aujourd'hui à une seule des institutions anglaises, c'est compromettre du même coup la solidité de toutes les autres. Un âge vient, dans la vie des nations comme dans celle des individus, où la moindre secousse met en danger l'organisme entier.

Mais je n'ai point qualité pour prendre la chose de si haut. Je voulais seulement expliquer les motifs de la surprise que j'ai ressentie en découvrant, dans les revues anglaises de ces temps derniers, plusieurs de ces symptômes inattendus de doute de soi et de découragement. A côté de nombreux articles sur les affaires de Siam, tous animés encore de l'ancien esprit optimiste et chauvin, j'ai été frappé de lire des études d'un esprit très différent, inquiètes, mélancoliques, quelques-unes même franchement pessimistes, présentant sous le jour le plus sombre l'avenir de la race et de la société anglaises.

Je ne crois pas qu'on ait encore parlé chez nous, jusqu'à présent, d'un livre publié à Londres, il y a quatre ou cinq mois, par M. Charles H. Pearson, *Vie nationale et Caractère national*. C'est cependant un livre fort curieux : d'autant plus curieux que l'auteur est un pa-

triote, un véritable Anglais, profondément imbu des idées de sa race. Il ne cache point qu'il place l'Angleterre au-dessus de tous les peuples, et que l'esprit anglais est pour lui le dernier mot de la civilisation. Mais avec tout cela il est contraint d'avouer que les choses vont mal dans son pays; et d'aveu en aveu, il arrive à des conclusions tout à fait affligeantes.

Des dangers terribles, inévitables, menacent, à l'en croire, la race et l'esprit anglais. Au dedans, le socialisme d'État est en train d'affaiblir, sinon encore de détruire, l'individualité, qui était restée si forte à travers les âges, et avait fait de l'Angleterre un peuple si fort. La foi religieuse décline, la littérature et l'art agonisent, les institutions réputées les plus solides risquent de s'effrondrer. En échange de quelques avantages vite oubliés, c'est mille souffrances qui naissent des soi-disant progrès de la civilisation. De telle sorte que l'Angleterre est maintenant comme ces organismes qui, vus de loin, gardent une apparence de santé : mais l'âge et la maladie les minent en dessous, et il suffit du premier germe funeste apporté du dehors pour les anéantir. Et ce germe mortel ne peut manquer de venir. Pendant que la race anglaise s'épuise, victime de l'excès même de sa civilisation, les races inférieures s'agitent, les Chinois, les Indiens; tôt ou tard ils affirmeront le droit que leur assurent leur jeunesse et leur nombre; et ce sera la fin de nos races européennes, de la race anglaise en particulier, la plus parfaite, mais par là même la plus exposée.

Ces sombres prédictions avaient de quoi choquer les oreilles anglaises. Aussi, le premier effarement passé, valurent-elles à leur auteur un vrai torrent d'invectives. Dans un récent article de la *Fortnightly Review*, M. Pearson relève précisément quelques-uns des reproches qu'on lui a adressés : encore nous prévient-il qu'il s'est borné à relever ceux qui lui paraissaient dignes de réponse. Le *Spectator*, par exemple, accuse M. Pearson de « désespérer de la Providence divine. » M. L. Davies s'indigne de ce que l'on puisse « écrire sur ces matières avec tant de cynisme et un sang-froid (autant dire une impartialité) si imperturbable. » D'autres critiques sont plus courtois; mais le ton de leur compte-rendu laisse voir clairement qu'ils ont été, eux aussi, scandalisés. Et leurs objections pourraient constituer une preuve nouvelle de l'obstination des Anglais à affirmer toujours et quand même l'excellence de tout ce qui est de chez eux. « Si la vie des races inférieures est vraiment incompatible avec la vie de nos races civilisées, écrit sir H.-E. Grant Duff, ce sont les races inférieures qui auront à disparaître. » Un autre affirme que les races inférieures perdront tout désir de supprimer les nôtres quand elles auront apprécié leur beauté et leur perfection. Et je ne parle pas des nombreux articles où M. Pearson est accusé de haïr la religion, parce qu'il a constaté la décroissance des sentimens religieux, ni de ceux où on lui reproche de manquer de science et de goût, parce

qu'il a douté de l'utilité pratique de la science, et déploré l'affaiblissement du bon goût.

A tout cela, M. Pearson répond comme en s'excusant, avec un ton de modestie et d'humilité. Mais il répond à tout, et sa réponse fortifie encore les conclusions de son livre.

Voici, par exemple, comment il se défend d'avoir désespéré de l'avenir de la littérature anglaise : « Je n'ai point eu l'intention, dit-il, de conclure de la décadence actuelle de notre littérature à l'impossibilité absolue de son relèvement. Il est possible que l'énergie intellectuelle de notre race, accaparée aujourd'hui par les soucis de la spéculation, des trafics et de l'organisation, revienne un jour à des buts plus nobles. Incontestablement il y a des genres littéraires qui sont épuisés, et d'autres qui sont bien usés : mais je n'ignore pas que c'est le privilège du génie d'étonner le monde par intervalles, en ressuscitant ce que l'on croyait mort. Il suffit qu'une grande œuvre naisse pour qu'on la juge nouvelle. Deux choses toutefois sont à prendre en considération. C'est d'abord que, si la nature humaine reste en substance toujours la même, le temps et la civilisation ne sont pas moins en train d'en modifier l'apparence : ils amènent à leur suite une monotonie dans les esprits et les caractères qui ne peut manquer de rendre plus difficile la tâche de l'artiste créateur. La vie sans cesse devient plus banale, et avec la vie l'âme humaine. D'autre part, je veux bien admettre que les découvertes de la science laisseront intacte cette partie supérieure de notre nature qui est le domaine des poètes. Mais il n'en est pas moins certain que notre humanité savante et affairée se détachera chaque jour davantage de ces sentimens héroïques que nous aimions à retrouver jadis dans l'œuvre des poètes : et je n'arrive pas à me convaincre que l'étude des bactéries présente aux écrivains de l'avenir la même source d'inspiration que présentait à leurs devanciers l'étude des passions du cœur. »

Mais M. Pearson désespère de tant de choses, dans son livre et dans son article, que ce qu'il dit de la littérature pourrait passer inaperçu. C'est spécialement sur la décadence de la littérature et de l'art que prétend insister un autre écrivain anglais, M. Frédéric Harrison ; et les articles qu'il publie depuis six mois dans le *Forum* répètent, développent, aggravent, avec une extrême variété d'argumens et de points de vue, la triste prophétie de M. Pearson.

M. Frédéric Harrison est un des esprits les plus clairs et les plus compréhensifs de notre temps. Comme en France M. Pierre Laffitte, il est, en Angleterre, le chef de l'école positiviste : mais son positivisme est autrement libre, et large, et profond, que celui de son coreligionnaire français ; sans compter que M. Harrison y joint une constante indépendance d'allures, et une fantaisie, une fraîcheur d'impression, une fermeté de style tout à fait particulières. Depuis quelques

années surtout, son positivisme paraît se dégager de plus en plus des formules d'Auguste Comte. M. Harrison en a simplement gardé l'habitude de considérer toutes choses d'une façon *positive*, c'est-à-dire en dehors de tout parti-pris et sans jamais s'inquiéter de la façon dont on les considère autour de lui. Il s'efforce de placer son solide bon sens en tête à tête avec les faits, et de transmettre ensuite au public les résultats de son examen.

Ces résultats manquent rarement d'étonner; mais quelquefois au lieu d'étonner ils scandalisent, ce qui, d'ailleurs, ne semble pas troubler beaucoup M. Harrison. Ce n'est pas lui qui prendrait la peine, comme M. Pearson, de relever les critiques qu'on lui adresse et de paraître s'excuser. Toute l'Angleterre l'a honni, il y a deux ans, quand il a proposé de rendre à l'Acropole d'Athènes les marbres autrefois dérobés par lord Elgin, et conservés maintenant au *British Museum* : il continue aujourd'hui à protester, comme il y a deux ans, contre ce qu'il appelle « l'exil immérité » de ces divines sculptures.

Il ne s'émeut pas davantage des invectives qui accueillent ses articles sur la décadence de la littérature et de l'art anglais. Chacun de ses articles, au contraire, apporte un nouveau renfort de preuves à sa thèse, et sa thèse est plus pessimiste encore que celle de M. Pearson. Car non-seulement il constate le triomphe croissant de la médiocrité, la fin de toute personnalité, l'affaiblissement rapide de l'imagination et du goût; mais il établit en outre que tous les remèdes seraient vains contre cette maladie. L'art et la littérature sont désormais, en Angleterre, des choses dont personne n'a besoin. A supposer même que des maîtres de génie parviennent à les ressusciter, ils ne trouveraient personne pour leur en savoir gré. Le sage doit se résigner à voir encore périr ces choses-là.

Je regrette de ne pouvoir pas traduire, ni même analyser avec autant de détail que je voudrais, ces articles de M. Harrison. Ils renseigneraient à merveille les lecteurs français sur l'état présent de la littérature et de l'art anglais. Et je crois qu'ils prêteraient aussi à d'intéressantes réflexions sur les destinées de la littérature et de l'art en général; car ce qui se passe à Londres se passe un peu partout de la même façon : des causes semblables sont en train de produire un peu partout des effets semblables, et ce n'est pas seulement en Angleterre que s'affaiblissent d'année en année la curiosité artistique, le goût du style, le sentiment de la beauté.

Voici pourtant quelques passages qui donneront l'idée du ton et de la manière de M. Harrison :

« Pour la première fois depuis cent ans, écrit-il, l'Angleterre ne possède aucun romancier d'un génie réel et universellement reconnu. L'un est trop excentrique ou trop subtil, un autre trop inégal, ou encore trop *local*, un troisième s'en tient trop à des esquisses; l'un est trop réa-

liste, l'autre pas assez. Tous ont des critiques qui les louent, des amis qui les encensent, de bons juges qui apprécient leurs qualités : aucun n'est vraiment un grand romancier.

« D'où vient cela ? D'abord, à mon avis, de ce que nous avons trop développé notre esprit critique. Chacun aujourd'hui a peur de se laisser aller, d'enfreindre les conventions, de paraître ridicule. C'est le résultat fatal de l'uniformité que développe en nous l'éducation présente. Nous sommes tous capables aujourd'hui d'écrire correctement une lettre ; mais personne n'est plus assez différent des autres pour écrire un livre original. On nous a tellement accoutumés à être tous pareils que dès l'enfance on a réprimé en nous les fantaisies de l'imagination individuelle. Notre civilisation nous a donné de belles manières, ce qui est d'un avantage sérieux ; mais, en revanche, elle a tué le génie.

« D'autres causes encore empêchent notre littérature de produire désormais des œuvres originales : ce sont, par exemple, l'inquiétude politique, le goût croissant du bien-être, l'absorbant souci des intérêts matériels.

« Le confort, la lumière électrique, les chemins de fer, l'égalité, sont des choses excellentes ; mais elles rendent les beaux romans impossibles. L'essence du roman doit être la variété, l'individualité : et le monde sans cesse devient moins varié, moins individuel ; sans cesse il devient aussi moins mystérieux, autant dire moins intéressant. La couleur et le contraste s'effacent de la mise en scène de notre vie extérieure. Notre société est honnête, sage, instruite ; mais avec tout cela elle est terne. M. Charles Pearson a raison de croire que le nivellement de la démocratie moderne doit forcément amener la monotonie et restreindre les énergies individuelles. Nous arrivons à la période du roman pour dames : aussi bien, la grande majorité des romans qui paraissent aujourd'hui sont écrits par des dames. Quelques auteurs, en révolte contre ce régime de médiocrité polie et banale, tentent de s'échapper à l'extrême opposé : ils outrent l'étrangeté de leur style, accentuent, exagèrent ce qu'ils sentent encore en eux d'individuel et de particulier. Mais ils perdent leur peine : ils ont leur siècle contre eux. En vain, M. Stevenson, pour fuir la monotonie des romans de mœurs à la mode, s'en va-t-il jouer au Robinson dans les îles de l'Océan-Pacifique ; en vain, M. Rudyard Kipling explore-t-il les Indes ou le Soudan, à la recherche de types originaux. Ils rappellent ces Juifs qui, pour célébrer la fête des Tabernacles, plantent une branche ou deux entre les pavés de leur arrière-cour. Soyons raisonnables, ne nous essoufflons pas à vouloir trouver des effets nouveaux : il n'y a plus d'effets nouveaux à trouver ; et quand nous les trouverions, il n'y aurait personne autour de nous pour en goûter la nouveauté. »

L'art anglais, suivant M. Harrison, souffre de la même maladie que la littérature ; peut-être seulement est-il plus malade.

« Un grand art ne saurait exister dans une époque où il n'y a plus trace d'enthousiasme, religieux, social, ou national, et où personne ne reconnaît plus aucun idéal de beauté ni de vertu. L'art est descendu au simple caprice individuel; l'artiste est devenu un habile industriel, et une banale dextérité manuelle a remplacé toute inspiration. Rien ne reste debout de ce qui a fait vivre le grand art à travers les âges. »

Puis, reprenant dans une vue d'ensemble ses jugemens sur l'art et la littérature, M. Harrison énumère une fois encore les causes diverses qui rendent la décadence fatale et inévitable.

« Les tendances nouvelles de notre société, dit-il, s'opposent toutes au libre développement des arts d'imagination. Notre âge d'abord est un âge de spécialisation à outrance : la spécialisation peut avoir son utilité, mais elle est l'ennemie de l'art. L'art est essentiellement synthétique; il demande une simplicité, une unité de conception, qui de jour en jour deviendront plus rares.

« Une autre chose désormais sacrée, c'est la démocratie; et des deux côtés de l'Atlantique nous la voyons grandir. Encore n'est-ce point la démocratie du temps de Périclès, ni celle des républiques italiennes du moyen âge : c'est une démocratie intimement associée à un industrialisme toujours en travail. Comment espérer qu'elle laisse à l'imagination assez de loisir et de tranquillité? Le génie a besoin d'être libre; l'art exige, comme condition indispensable, le repos du cœur et de l'esprit.

« Or, c'est précisément en cela qu'est la racine dernière de tout le mal : en ce que l'art sous toutes ses formes est devenu un simple article de commerce. Le public achète les œuvres de l'imagination comme la vaisselle et les bijoux; et les auteurs de ces œuvres ont à faire leur fortune comme les couturiers ou les maîtres d'hôtel. Nous sommes tombés dans un cercle vicieux. Le public crie aux artistes : « Donnez-nous une œuvre vraiment grande, et nous vous la paierons à son prix! » Et les artistes répondent : « Garantissez-nous la fortune, et nous travaillerons à vous donner une grande œuvre. »

« Tout acte d'achat et de vente constitue un marché. De là est née cette singulière et lamentable coutume des expositions annuelles. Ce sont de vraies foires, et je n'hésite pas à déclarer qu'elles ont contribué pour la plus forte part à la décadence de notre vie artistique. Songez aux conditions morales et matérielles dans lesquelles les maîtres anciens ont créé leurs chefs-d'œuvre. Imaginez Giotto peignant sous les yeux de Dante, Michel-Ange s'enfermant dans la Sixtine, imaginez Raphaël au Vatican, Tintoret à Saint-Roch. Leurs peintures auraient-elles été telles que nous les voyons, si elles avaient été faites en vue du prochain Salon, si leurs auteurs les avaient destinées à être les *peintures de la saison*, pour décorer ensuite la maison d'un banquier? Les maîtres anciens pensaient à leurs sujets ; les peintres d'à présent doi-

vent penser à leur clientèle, et à une clientèle qu'il ne s'agit plus de charmer, mais plutôt de flatter et de tromper par tous les moyens. »

Et voici la conclusion du dernier article :

« Peut-être va-t-on me demander quels remèdes pratiques je juge capables de mettre fin à cette fâcheuse situation. De remèdes pratiques je n'en vois aucun, et ceux qui m'ont suivi dans mes réflexions comprendront que la situation telle que je l'ai exposée est irrémédiable. Tout au plus peut-on trouver l'indication d'un remède dans ces paroles de saint Paul à Timothée : « Ceux qui voudront rester riches tomberont dans la tentation, et ils éprouveront des désirs insensés et cruels, qui conduiront l'homme à sa perte. Mais toi, évite ces choses, et cherche seulement la droiture, la foi, la résignation, la douceur et l'amour. » Mais ce sont là des paroles que nous entendons lire à l'église le dimanche; et puis les six autres jours de la semaine nous retournons à nos comptoirs, et nous nous entraînons à nous écraser les uns les autres comme des chiens affamés à l'heure de la pâtée. Et aucune tentation n'est aussi funeste que celle qui porte les hommes à vouloir atteindre la renommée et la fortune par leur habileté artistique. »

M. Harrison n'a rien dit, jusqu'à présent, du théâtre anglais. Peut-être en parlera-t-il dans un prochain article; mais s'il n'en parle pas, c'est sans doute parce qu'il considère le théâtre anglais comme mort depuis des siècles. Et en cela du moins il ne sera pas seul de son opinion. Il y a un an à peine, un grand journal anglais a publié une sorte d'enquête sur les causes qui empêchaient l'existence en Angleterre d'un art dramatique national. Les réponses ont été nombreuses et diverses ; mais toutes, ou à peu près, admettaient la nullité de l'art dramatique anglais contemporain comme un fait incontestable. On sait, d'autre part, que d'année en année le nombre des théâtres de Londres diminue, tandis que le nombre des *music-halls*, ou cafés-concerts, grandit dans d'assez inquiétantes proportions. L'optimisme anglais se console d'ailleurs, sans trop de peine, de tout cela : il en est quitte pour déclarer que l'art dramatique est un art inférieur, un art de simple amusement, et fait pour des races frivoles.

Mais c'est de quoi ne se contente pas aussi aisément une catégorie spéciale du public anglais, la catégorie des auteurs dramatiques. Ceux-là n'entendent point qu'on les traite de vulgaires amuseurs. Et voici en quels termes enthousiastes l'un d'eux, M. Henri-Arthur Jones, dans la *New Review*, célèbre la renaissance prochaine du théâtre anglais :

« Nos mœurs dramatiques changent à vue d'œil, dit-il, et toutes les saisons y amènent d'étonnans progrès. Nous avons enfin cessé de traduire et d'adapter des pièces françaises. L'intelligence du public de nos théâtres s'est infiniment développée. La distinction du théâtre d'art et du théâtre d'amusement s'est elle-même effacée. Et bientôt nous verrons

traiter sur nos scènes des sujets sérieux et graves, des sujets que personne, il y a vingt ans, n'aurait eu l'audace de transporter au théâtre.

« Ainsi, dit en terminant M. Henri-Arthur Jones, le théâtre anglais ne peut absolument pas manquer de croître en force, en autorité, en influence, en sincérité. Et ce n'est pas tout. A mesure que l'Église deviendra davantage un musée de dogmes fossiles, le théâtre aura chez nous plus de pouvoir pour moraliser la nation. Quand la chaire aura perdu son autorité, au drame incombera l'honneur de la remplacer. »

Je n'aurais garde de mettre en doute la réalisation d'une si belle prophétie. Mais en attendant que le théâtre anglais devienne, comme l'espère cet auteur de vaudevilles, la nouvelle école et la nouvelle église, je suis forcé de constater que ses compatriotes eux-mêmes s'obstinent à le dédaigner. Dans un examen d'ensemble des pièces de la saison passée, M. William Archer ne cite qu'un seul ouvrage qui mérite, à son avis, d'être un peu loué : c'est un drame de M. Pinero, la *Seconde Mistress Tanqueray;* encore l'analyse qu'il en donne serait-elle plutôt pour justifier l'avis de M. George Moore, qui juge *Mistress Tanqueray* une pièce banale, avec des caractères tout d'artifice et des mots d'auteur en guise de dialogue.

Un autre critique, M. George Barlow, termine ainsi son compte-rendu des représentations récemment données à Londres par la Comédie-Française :

« La morale de ces représentations, la voici : n'offrez jamais au public anglais une pièce où l'humour soit mêlé à la passion, ne lui offrez non plus aucune pièce où il y ait une touche d'art un peu subtile. Donnez-lui, ou bien de la grosse farce stupide, ou bien un mélodrame fait exprès pour lui, avec une bonne douzaine d'assassinats et de coups de théâtre. Mais pour peu que vous essayiez de lui montrer un mélange d'émotion et de gaîté, vous pouvez être certain qu'il rira aux scènes d'émotion et s'ennuiera aux passages comiques. »

Impossible d'aller plus loin en fait de pessimisme : M. Barlow est plus dur pour ses compatriotes que M. Pearson et M. Harrison. N'est-ce pas une preuve nouvelle que quelque chose est en train de changer dans les mœurs anglaises, et que la seule nation d'Europe qui gardait encore une absolue confiance en soi-même finira bientôt, elle aussi, par la perdre. Telle est la loi fatale du progrès. Et peut-être, avant que le XIX[e] siècle n'achève sa glorieuse carrière, peut-être n'y aura-t-il plus au monde ni un homme, ni un peuple, qui ne soit mortellement malheureux d'être ce qu'il est.

II.

J'avais l'intention d'analyser aujourd'hui les principaux articles de littérature et de critique publiés dans les dernières livraisons des re-

vues anglaises ; mais voici que la place me manque, et, somme toute je n'en suis point fâché, car, en dehors des sombres prophéties de M. Pearson et de M. Harrison, je n'ai presque rien trouvé dans ces articles qui méritât d'être relevé.

Les articles de M[rs] O.-W. Oliphant, dans la *Century*, sur *Jonathan Swift* et *Daniel de Foe*, ne sont guère que de courtes et sommaires biographies, écrites surtout, j'imagine, pour accompagner des illustrations, dont quelques-unes, il est vrai, sont tout à fait curieuses. Sous son ample perruque soigneusement bouclée, avec son grand front et l'ovale régulier de son visage, l'auteur de *Robinson Crusoé*, dans le beau portrait de Van der Gucht, ressemble un peu à Racine. Mais peut-être cette ressemblance est-elle simplement le fait du dessinateur, qui aura voulu anoblir les traits de son modèle : car, pour élégante et pure qu'elle semble au premier abord, il y a dans cette physionomie maints détails inquiétans. Les yeux sont bien petits, le nez bien long et busqué, la bouche bien mobile avec la variété de ses plis. Sous le poète on devine l'aventurier, ce Daniel Foe, fils d'un boucher de Londres, qui a pratiqué tant de métiers et traversé tant d'aventures : étrange personnage, dont il se pourrait que la vie fût le chef-d'œuvre, je veux dire le roman le plus extraordinaire. D'autres images de la *Century* nous aident à nous le figurer ; l'une d'elles nous le montre promené à travers les rues de Londres sur un pilori, la tête et les mains serrés dans un carcan ; puis nous voyons la prison de Newgate, où il fut longtemps enfermé ; puis c'est le portrait, en grand attirail, de ce méchant et vaniteux Robert Harley, comte d'Oxford, dont Foe, sorti de prison, dut se faire le domestique ; et c'est enfin le tombeau du pauvre grand homme, un petit obélisque, dans un cimetière de banlieue.

Tout autre nous apparaît, dans son portrait par Jervas, la physionomie de Jonathan Swift : celui-ci n'a point de prétention à la noblesse, mais à l'esprit et au caractère. Son gros visage de roturier se tourne vers nous avec une expression un peu comique, à force de vouloir être digne et impertinente. Puis viennent des images de châteaux et de maisons de plaisance : ce sont des demeures princières où Swift a consenti à recevoir l'hospitalité. Jamais il n'y eut un homme plus parfaitement égoïste, ni qui trouvât plus de gens prêts à penser de lui tout le bien qu'il en pensait lui-même. On sait quel tendre et respectueux amour lui avaient voué, notamment, ces deux femmes, *Stella* et *Vanessa*, qu'il s'amusait à torturer l'une par l'autre. La *Century* ne nous donne malheureusement aucune image de Vanessa ; mais Stella, à en juger par son portrait, était vraiment très laide, avec la plus fâcheuse petite figure de vieil oiseau qu'on puisse imaginer. Voilà bien

la muse que j'aurais rêvée pour le sinistre poète du *Conte du tonneau* et de *Gulliver!*

Dans la *Nineteenth Century*, M. Esmé Stuart signale la singulière affinité de tempérament qu'il croit avoir découverte entre Edgar Poe et son traducteur français, Charles Baudelaire; mais pour justifier sa thèse, il se borne à raconter tour à tour la vie et à analyser les ouvrages des deux écrivains; — et ce sont choses que nous connaissons déjà.

L'article de M. William Sharp sur la *Jeune Belgique*, dans la *Nineteenth Century* de septembre, est une étude très consciencieuse, mais écrite uniquement pour renseigner les lecteurs anglais, qui, jusqu'alors, considéraient M. Mæterlinck comme le seul écrivain belge de quelque mérite. M. Sharp me permettra seulement de lui dire que, si MM. Henri de Régnier, Gustave Kahn et Pierre Louys ne figurent pas dans le *Parnasse de la jeune Belgique*, ce n'est point, comme il le suppose, par suite d'une omission plus ou moins voulue des auteurs de ce recueil, mais parce que ces trois poètes sont Français et non Belges. La Belgique peut bien nous les envier; elle ne saurait nous les prendre.

Les deux seuls articles dont j'aurais aimé à parler un peu en détail sont une étude de M. Edmond Gosse sur le vieux poète mystique et licencieux John Donne, dans la *New Review*, et une biographie de Mrs Amelia Opie, dans le *Temple Bar*.

Mrs Amelia Opie, née en 1784, morte en 1853, auteur de romans ennuyeux et de poèmes plus ennuyeux encore, était cependant une femme charmante, pleine d'esprit et de raison. Après la mort de son mari, le peintre John Opie, très injustement oublié, cette excellente femme s'était convertie aux idées des quakers; mais elle l'avait fait avec sa bonne grâce accoutumée, et rien n'est amusant comme les lettres où elle se moque elle-même de ce qu'elle est désormais forcée d'introduire de ridicule dans sa mise et ses manières.

Quant au poète John Donne, ce n'était pas seulement un personnage extravagant, menteur et cynique, pieux et libertin, sublime et précieux, élégant et grossier; il a été un révolutionnaire dans la poésie anglaise, le précurseur, au XVIIe siècle, de nos symbolistes. C'est surtout à ce point de vue que l'a considéré M. Gosse. Il s'est attaché à prouver que Donne, seul entre les poètes anglais, a traité le vers pentamètre « non point comme un rythme fixe et inaltérable, mais comme une norme autour de laquelle s'enroulent des variations musicales. » C'est de la même façon, ou à peu près, qu'on est aujourd'hui en train de traiter l'alexandrin français; et je crois que l'œuvre poétique de M. Verlaine, par exemple, pourrait être rapprochée, sur ce point comme sur plus d'un autre, de l'œuvre du vieux Donne.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

La physionomie des élections du 3 septembre n'a pas différé beaucoup de celle du premier tour de scrutin, qui avait eu lieu quinze jours auparavant. Des 164 circonscriptions qui devaient procéder à la nomination d'un député, 7 seulement ont élu des conservateurs; les républicains l'ont emporté dans 157 collèges. Parmi ces vainqueurs, il est un vaincu : le parti radical, dont l'effectif a diminué, dont le rôle politique surtout s'est amoindri. Ce parti est frappé dans ses chefs, au moins autant que dans ses soldats : à côté de M. Clémenceau, battu dans le Var, succombent M. Floquet, l'ancien président de la chambre et du conseil, MM. Sigismond Lacroix, Pichon et Maujan, pour ne parler que des plus notables.

On ne voit même pas bien quel sera désormais le leader de ce groupe, partagé en deux fractions : les radicaux de gouvernement et les radicaux socialistes dont M. Goblet a été l'initiateur. Ceux-ci prendront place entre les frontières de gauche de l'ancien radicalisme et les frontières de droite du socialisme pur, qui, renforcé par les derniers ballottages, disposera à la chambre d'une cinquantaine de sièges. L'expression de « socialisme pur » n'est d'ailleurs exacte que par rapport au public, qui regarde entrer au palais Bourbon les adeptes de la doctrine collectiviste, sous l'aspect d'une troupe compacte et redoutable, prête à faire la loi aux radicaux, à la suite desquels elle marchait modestement hier. A pénétrer dans l'intimité des projets socialistes, on constate que jamais le mot : « formons un groupe » n'a été mieux approprié à l'état d'esprit des disciples de Proudhon ou de Karl Marx. Beaucoup de découpages et de petites chapelles nous sont promis de ce côté de la chambre : M. Jules Guesde, le premier, annonce l'intention de fonder le sous-groupe du « parti ouvrier, » qui sera très distinct des autres écoles socialistes, comprendra une quinzaine de membres et aura pour caractéristique de ne faire aucune concession.

En résumé, la chambre nouvelle, qui, par parenthèse, ne ressemble pas tant qu'on veut bien le dire à la précédente, puisque sur 580 députés elle en compte 210 nouveaux ; la chambre nouvelle se composera d'une soixantaine de conservateurs, d'une trentaine de ralliés, d'environ 310 républicains auxquels conviendrait l'épithète de parti du centre, de 90 radicaux de l'ancien style, — nuance Brisson ou Bourgeois, — de 30 radicaux socialistes, dont M. Millerand nous offre le type, enfin de 50 socialistes à programmes variés. Il est évident que ces chiffres, désignant et catégorisant avant la lettre, avant qu'ils se soient rencontrés pour se coaliser ou se combattre, les membres de l'assemblée récemment élue, n'ont pas une exactitude mathématique. Il s'accusera dans les partis anciens des gradations de nuance qui n'existent pas encore : il est possible que les 60 membres de droite ne comprennent pas tous de la même manière le rôle d'opposition que les électeurs leur ont confié, que les 90 radicaux se scindent à leur tour en deux bataillons dont le plus modéré votera souvent avec le gros de la majorité républicaine. Au contraire, il est des groupemens appelés à disparaître : tels les ralliés qui représentent, non pas une opinion d'avenir, mais une évolution passée, non pas une idée, mais un fait. Le fait est accompli, le ralliement est effectué ; ralliés d'aujourd'hui, ils doivent s'asseoir à côté de ces ralliés d'hier et des jours précédens, — car les républicains français de 1893 sont pour la plupart des ralliés diversement chevronnés, — qui forment l'opportunisme et le centre gauche. Il n'y a aucune bonne raison pour que les ralliés ne fusionnent pas, ne se fondent pas complètement dans ce dernier groupe, dont le programme ne différera du leur sur aucun point essentiel.

Ce programme, quel sera-t-il ? Maintenant que l'ancienne concentration opportuno-radicale est morte, que le corps législatif est doté d'une majorité homogène de 310 ou plutôt de 340 membres, en y comptant depuis MM. Raynal, Siegfried et Flourens jusqu'à MM. le prince d'Arenberg, Dufaure et George Berry, le point important pour le pays, c'est de savoir ce qu'elle fera et aussi ce qu'elle ne fera pas. Il ne faut pas lui demander de faire beaucoup de choses ; il ne faut pas se figurer, ni dans la chambre, ni en dehors de la chambre, que, pendant le bail de quatre ans et demi passé par la France avec ses nouveaux maîtres, ceux-ci ont pour mission d'accomplir des actes éclatans et des réformes extraordinaires. Si l'on voulait exécuter les projets constitutionnels, financiers, administratifs et sociaux, contenus, je ne dis pas dans toutes les circulaires des candidats les plus raisonnables, mais seulement dans les principales, on aurait de quoi remanier et bouleverser plusieurs fois de fond en comble l'organisation politique, budgétaire et économique de la nation.

Le premier devoir de nos représentans doit donc être de procéder

avec méthode, et le système actuel leur en fournit les moyens s'ils savent s'en servir. Je ne sais plus quel homme d'État disait ce mot, d'aspect paradoxal et pourtant très fin, que les « constitutions ne valent qu'autant qu'elles sont mal faites; » il entendait par là que, plus est grande l'élasticité d'un texte succinct, plus rudimentaires semblent les forces motrices de la machine gouvernementale, plus elle acquiert, si l'on peut dire, de plasticité, mieux elle se prête aux différens usages que l'on en veut faire. Rien n'empêche, par exemple, sans changer un mot à notre constitution de 1875, de restaurer le principe d'autorité dont on est à peu près d'accord pour déplorer l'énervement. Il suffit que la majorité parlementaire délègue à son tour, à un cabinet sorti d'elle-même, en qui elle s'incarnera, le pouvoir qu'elle a reçu du corps électoral; il suffit que les ministres soient les chefs, et non plus les serviteurs, de la majorité, comme ils l'ont été trop souvent jusqu'à ce jour.

Le gouvernement quasi-direct par une assemblée nombreuse, qui ne se gouverne pas elle-même, conduit naturellement à une sorte d'anarchie; avec un semblable procédé il n'est pas étonnant que l'on aboutisse à peu de chose; c'est plutôt merveille que l'on ait réalisé quelques progrès. Et ces progrès même ont tenu à ce que, durant de très courtes périodes, certains chefs de cabinet ont pu exercer, grâce à leur ascendant personnel, une direction efficace. Cette direction doit être permanente et entière. En Angleterre, les premiers ministres interviennent perpétuellement, de par la coutume et d'une façon presque souveraine, dans le règlement de l'ordre du jour; ils guident les travaux parlementaires. Il est nécessaire que la chambre française se plie à quelque chose d'analogue. Le cabinet, placé entre les deux fractions du parlement, et suivant simultanément les délibérations de l'une et de l'autre, est mieux en mesure que qui que ce soit pour faire converger leurs efforts vers la réalisation du but qu'il se propose.

Combien de lois n'avons-nous pas vues demeurer en route, entre la chambre et le sénat, uniquement pour ce motif que la première, en les votant, ne s'était aucunement préoccupée du sort qui leur était réservé dans l'autre! Par de légères modifications à son règlement intérieur, la chambre doit restreindre l'initiative parlementaire. A quoi bon consacrer de longues séances à discuter des projets que l'on sait d'avance n'avoir aucune chance de réussir? En matière financière, cette restriction s'impose d'une façon absolue. Tout le monde est unanime pour réclamer la diminution des dépenses, la constitution d'un sérieux fonds d'amortissement de la dette publique, mais on ne voit nulle part de propositions pratiques et précises : « Tous ceux qui se préoccupent de l'équilibre budgétaire de la France, disait dernièrement avec beaucoup d'à-propos M. Waddington, ont été frappés du danger perpétuel que présente, pour cet équilibre, l'abus de l'initiative indi-

viduelle des députés en matière de dépenses. » La fin de la dernière session en a fourni un exemple saisissant. Le moment est venu de demander à la chambre de renoncer à cette initiative pour ses membres, et d'établir qu'à l'avenir aucune ouverture de crédit ne pourra lui être proposée que par le ministre responsable d'accord avec son collègue des finances. C'est sans doute une innovation apportée à d'anciennes habitudes, mais il s'agit d'un intérêt de premier ordre pour la bonne gestion de nos affaires d'argent.

Et cette bonne gestion importe à presque toutes les autres réformes. C'est par conséquent la plus urgente, quoique ce ne soit pas celle dont on parle le plus. Les législateurs qui projettent des améliorations politiques ou sociales, devant entraîner un supplément de frais nationaux, sans s'être assurés de l'existence des sommes disponibles pour les réaliser, construisent des châteaux de cartes. Ils ressemblent à ces gens qui achèteraient une voiture sans savoir s'ils auront un cheval pour la traîner. Il en est à la vérité, dans le nombre des faiseurs de projets, qui n'hésiteraient pas à demander à l'impôt ou à l'emprunt, qui n'est qu'un impôt ajourné, les ressources nécessaires à l'accomplissement de leurs rêves. S'apercevant qu'ils n'ont pas de cheval à atteler à leur voiture, ils vendent la voiture pour acheter le cheval : ils prennent dans la poche du contribuable l'argent qu'ils se proposent d'employer à son bonheur et qu'ils lui restitueront, moins les frais de recouvrement et de distribution.

Heureusement qu'il est des perfectionnemens gratuits, dont l'étude et l'achèvement peuvent suffire au labeur de la chambre nouvelle : la réforme de l'impôt des boissons, brusquement interrompue et qui devra être reprise, celle de la procédure civile ayant pour objet la réduction des frais de justice, la loi sur le crédit agricole, celle sur les associations, attendue depuis tant d'années et si nécessaire au développement de l'initiative privée en général et en particulier de la prévoyance.

Nos législateurs feraient aussi une utile besogne en poursuivant l'œuvre de décentralisation, qui déchargerait le parlement et les ministères d'une foule d'attributions qui incombent logiquement aux conseils-généraux et aux administrations départementales, dont ces conseils et ces administrations locales sont chargés dans la plupart des pays qui nous environnent, dont ils avaient été dépouillés par la monarchie absolue et par le premier empire, et dont on ne leur a restitué qu'une infime partie depuis soixante ans. J'estime qu'une portion de ces travaux publics qui ont formé ce qu'on nomme le plan Freycinet, la portion la moins utile ou la moins pressante de cette entreprise hâtive et mal venue, qui a obéré nos finances, eût été écartée ou ajournée si la réalisation en eût été confiée en détail aux départemens. La décentralisation, dont on ne parle plus guère et

qui ne paraît plus aussi à la mode, depuis quelques lustres, n'est pas pour cela chose moins équitable ni moins libérale qu'elle n'était dans les dernières années du régime déchu, où l'on s'en préoccupait fort.

Elle permettrait de satisfaire en quelque mesure ce droit des minorités, qui est aussi respectable dans une république que le droit des peuples, pris en bloc, dans une monarchie. C'est sur le terrain municipal que l'on pourrait faire à cet égard d'utiles expériences ; un jeune publiciste de talent, M. R. Monnier de La Sizeranne, vient de faire une étude piquante et approfondie sur la question du *referendum communal*, dont il préconise les résultats. Peut-être le moment n'est-il pas propice pour recommander ce mode de consultation populaire ; le *referendum*, que seul M. Goblet a inscrit sur son programme en matière politique, est en passe de se discréditer dans l'opinion : les Suisses qui viennent de l'appliquer avec solennité, sur tout le territoire helvétique, pour savoir de quelle manière on devrait tuer les bœufs, et les habitans de Neuilly-sur-Seine qui, consultés par le maire sur la prolongation de la fête annuelle, n'ont pas su ou voulu se décider pour ou contre, font médiocrement augurer de l'efficacité de ce système, à ceux mêmes qui le jugeaient favorable au libre jeu du *self-government*.

Mais qu'on s'y prenne de façon ou d'autre, c'est un devoir pour les élus du pays, tout en résignant entre les mains de ministres responsables une partie de leurs prérogatives, dont ils ne peuvent user eux-mêmes faute d'une connaissance suffisante de l'ensemble des charges budgétaires, d'abandonner aux représentations locales une autre partie de leur tâche, qui sera d'autant mieux exécutée, qu'elle sera plus morcelée, et que les dépenses nouvelles seront plus rapprochées des impôts nouveaux destinés à y pourvoir.

Les progrès purement politiques paraissent toutefois passionner beaucoup moins les masses contemporaines que les progrès sociaux, et c'est logique. Les premiers sont d'ordre moral, les seconds d'ordre matériel. A mesure que les peuples prennent conscience de leur force, et même s'en exagèrent la puissance, l'idée leur vient naturellement d'employer cette force à la satisfaction de leurs besoins ; aussi la mission des gouvernemens auxquels la démocratie confie l'usage de son autorité semble-t-elle s'élargir chaque jour. Les gouvernemens de jadis se tourmentaient pour reculer leurs frontières ; le diplomate profitait de la paix pour préparer de bonnes guerres et de la guerre pour se procurer de bonnes paix ; chacun songeait à étendre son domaine au détriment de celui du voisin, et jamais la force ne pourra davantage primer le droit dans l'avenir qu'elle ne l'a fait aux siècles passés. A l'intérieur, le mérite des souverains était de ne pas accabler leurs sujets d'impôts et de laisser la justice établie suivre son cours, du moins entre personnes privées. Quant aux sujets, au peuple des villes ou des champs, on ne le voit pas vivre dans l'histoire. Est-il heureux? Est-il à plaindre?

Nul ne le sait. Cependant, au point de vue matériel, il n'a pas toujours été malheureux sous de mauvais princes, et il n'a pas toujours été heureux sous les bons. C'est que le domaine politique est absolument distinct du domaine économique, et que les phénomènes qui produisent le bien-être ou la misère échappent pour la plupart à la législation des hommes.

Le jour où tous nos concitoyens seront pénétrés de cette vérité, le socialisme, qu'il soit d'État, chrétien ou révolutionnaire, aura vécu; mais puisqu'au contraire, le plus grand nombre des députés actuels, j'entends des députés de la majorité qui feront des lois, — les autres importent peu, pour le moment, puisqu'ils ne pourront émettre que des vœux, — sont à peu près d'accord pour vouloir « faire quelque chose, » en cette matière, nous leur recommanderons de procéder méthodiquement, dans la croisade qu'ils vont entreprendre contre les maux qui affligent l'humanité. Ceux qui crient le plus haut, les grévistes périodiques, ne sont pas les plus malheureux. La souffrance d'un ouvrier qui voit son salaire tomber de 6 francs à 5 francs est beaucoup moins grande par exemple que celle d'un petit cultivateur qui, cette année, a vendu son bétail à vil prix, faute de fourrages, et qui ne saura comment en acheter d'autre, l'an prochain, où ce bétail sera très cher.

La discussion parlementaire sur la sécheresse, au printemps dernier, était en vérité chose bien instructive : après avoir écouté avec émotion, durant plusieurs séances, le récit des maux causés par un ciel implacablement pur et avoir voté un secours de cinq millions qui, répartis entre tous les laboureurs, représentera pour chacun de quoi acheter un timbre-poste, en vue de remercier le préfet de leur département, la chambre s'est bornée à souhaiter qu'il plût! Ce souhait laïque remplace aujourd'hui les dévotions officielles, les jeûnes, que les pouvoirs publics d'autrefois ordonnaient en pareille circonstance, mais il n'est pas plus efficace. Et cependant était-il quelque autre remède?.. Il faut dresser la liste des injustices sociales, par rang de taille; et, si l'on veut les adoucir ou les effacer, il faut suivre cet ordre d'équité. Au-dessous du « quatrième État, » l'état des ouvriers, il y a ce qu'on pourrait nommer le « cinquième État, » celui des infirmes et des vieillards qui ne peuvent plus travailler, celui des valides qui, passagèrement, ne trouvent pas de travail, ou qui n'ont pas de quoi vivre en travaillant, comme les veuves chargées de famille.

Avant de faire des lois de socialisation, il faudra faire des lois d'assistance. Elles suffiront à absorber le « coefficient d'humanité, » dont nous entretenait à Toulouse M. le président du conseil, et elles exigeront même un gros coefficient. En un mot, il y a des gens qui ne réclament pas, mais qui souffrent plus que ceux qui réclament; c'est par ceux-là que la société doit commencer. Avant de subventionner le salariat, elle doit faire disparaître la misère.

Ce n'est pas avec les excédens de recettes qu'on y parviendra, quoique nos finances aient meilleur aspect qu'il y a six mois, que la décroissance dans le rendement des impôts et revenus indirects, qui avait signalé la première partie de l'année, paraisse enrayée. Il faudrait pour cela des coupes abondantes dans les chapitres de dépenses, dans ce chapitre des dépenses militaires qui nous écrasent nous et nos voisins. Et le moment serait mal choisi tandis que l'Allemagne augmente les siennes, que Guillaume II préside aux manœuvres de l'armée impériale, en Lorraine. L'Europe nous rendra cette justice que l'opinion publique, de ce côté-ci des Vosges, a assisté avec une dignité impassible à ce déploiement de forces sur nos frontières de l'Est, qu'elle n'a nullement manifesté les sentimens de patriotique tristesse que lui faisait éprouver cette première visite, obligatoirement triomphale, de l'empereur allemand aux populations de langue française des provinces annexées.

Nous trouvons précisément, il est vrai, par un hasard heureux, si c'est un hasard, une honorable compensation à ces démonstrations militaires, dans la visite de l'escadre russe à Toulon, officiellement annoncée pour le milieu du mois prochain. L'escadre qui viendra mouiller en rade de notre grand port militaire du Midi, sous le commandement de l'amiral Avelane, pour rendre à la marine française sa visite de Cronstadt, se composera de 5 ou 6 navires, qui constitueront sans doute à l'avenir une station navale permanente dans la Méditerranée. En recevant les marins russes en France, nous ne pouvons rester au-dessous de ce qui fut fait en Russie pour les marins français, de l'accueil que notre pavillon, nos armes, notre hymne national, ont reçu du tsar. La présence du président de la république, qui se rendra à Toulon pour y recevoir l'escadre russe, et les fêtes, tant officielles que privées, que l'on organise dans cette ville et à Paris en l'honneur de nos hôtes, témoigneront de la cordialité de nos sentimens et affirmeront à nouveau, comme contrepoids nécessaire à la triple alliance, l'existence d'une grande force pacifique par l'amitié réciproque de la France et de la Russie.

Non moins que la France en effet, la Russie désire la paix; elle en a donné maintes preuves depuis dix ans; elle vient d'en donner une nouvelle dans les efforts qu'elle a faits pour maintenir ses bons rapports commerciaux avec l'Allemagne, et pour éviter la guerre de tarifs qui se poursuit depuis six semaines entre les deux pays. On ne s'est pas lancé le cœur léger, à Saint-Pétersbourg, dans cette aventure douanière; depuis huit mois on se préoccupait de la situation qui résulterait d'un défaut d'entente avec Berlin. Depuis le 1er février 1892, la presque totalité du monde profite en Allemagne du tarif en cours, au détriment des exportations russes. Cependant le traité de commerce austro-allemand donnait à la Russie le droit de réclamer, à son tour, des concessions analogues à celles que l'Autriche, moyennant

des avantages plus ou moins sérieux, avait obtenues de l'Allemagne. La Russie offrait à sa voisine le traitement le plus favorisé dans l'empire, à condition que l'Allemagne appliquât de son côté le même traitement à la Russie.

En présence du peu de bon vouloir que semblait témoigner M. de Caprivi, qui ajournait au mois d'octobre la conférence où devaient être reprises les négociations, tandis que le gouvernement du tsar aurait désiré au contraire les poursuivre avec activité, le ministre des finances de Pétersbourg, M. Witte, détermina son souverain, à la fin du mois de juin, à appliquer aux produits allemands le tarif maximum, le seul auquel puissent avoir droit les pays qui n'ont pas de traités avec la Russie. Comme ce tarif comportait des majorations de 20 à 30 pour 100 sur les taxes en vigueur, l'Allemagne se montra très froissée de la mesure, d'autant plus que par une coïncidence, d'ailleurs fortuite, au moment même où les négociations étaient rompues entre elle et la Russie, cette dernière signait avec la France le traité que notre parlement approuvait à la fin de sa session.

Sous l'influence de ces sentimens, le Bundesrath édicta au mois de juillet, à titre de représailles, qu'un droit supplémentaire de 50 pour 100 serait imposé aux principaux articles d'exportation russes, à leur entrée en Allemagne. Du côté russe on répondit à cette décision par une nouvelle surtaxe et par un traitement différentiel des navires portant le pavillon allemand. On aura une idée de ce régime de prohibition réciproque, fonctionnant depuis le 1er août dernier, par ce fait que les provenances allemandes acquittent, en Russie, des droits supérieurs de 80 à 130 pour 100 à ceux des marchandises françaises; et que 100 kilogrammes de blé ou de seigle russe, entrant en Allemagne, devraient payer une taxe de près de 10 francs. Chacun des deux pays se flatte que son voisin sera plus fortement atteint que lui par cette guerre douanière; tout porte à croire cependant que leur calcul sera déjoué par la mobilité du commerce, et que le préjudice mutuel ne sera pas ce que l'on espère ou ce que l'on craint.

La Russie dirigera ses grains sur la Belgique, la Hollande, le Danemark, l'Angleterre et la Roumanie, où ils entreront en franchise et se substitueront sur le marché aux céréales indigènes qui seront à leur tour déversées sur l'Allemagne; ce mouvement profitera à la marine marchande de l'Europe du nord. Une autre voie est ouverte à la Russie pour son exportation de blé et de seigle : celle de l'Autriche, où la taxe n'est que de 3 fr. 75 par quintal métrique, et où ces marchandises accèderont d'autant plus aisément qu'un ukase a réduit de 40 pour 100 les tarifs des chemins de fer russes à destination des frontières autrichiennes. Les lignes autrichiennes, de leur côté, réduisent considérablement leurs tarifs pour les grains dirigés sur la Suisse et l'Italie. Quoique le cabinet de Berlin se soit plaint avec une certaine aigreur des

procédés de son fidèle allié en cette occurrence, et que le ministère viennois ait protesté de son intention de garder une stricte neutralité, il n'en est pas moins vrai que l'empire austro-hongrois n'est pas fâché de recueillir les fruits de l'antagonisme russo-allemand, aussi bien sur le terrain diplomatique que sur le terrain commercial.

Tandis que beaucoup d'industriels et de commerçans, des bords du Rhin à la Mer du Nord, s'affligent de cette rupture qui leur fait perdre de précieux débouchés, les sujets de François-Joseph ne peuvent pas déplorer bien fort un malheur dont ils profitent. Des sociétés viennoises d'exportation ont envoyé des agens à Varsovie et à Moscou avec mission de chercher les produits sur lesquels il serait possible de remplacer l'Allemagne. Pourtant, les relations commerciales austro-russes ne sont pas encore définitivement réglées. L'Autriche ne veut pas céder sur les fameuses « faveurs de frontières, » qu'elle accorde à la Serbie ; mais elle est toute prête à concéder au commerce russe les réductions de droits qu'elle a faites à l'Allemagne. On ne doit pas perdre de vue que, si l'industrie autrichienne, très éprouvée dans ces derniers temps, désire vivement un rapprochement avec la Russie, la Hongrie agricole le voit sans doute d'un moins bon œil.

De ce que le cabinet de Vienne ne se fait aucun scrupule de suivre une ligne indépendante, et de contracter avec le cabinet de Pétersbourg au mieux de ses intérêts, de ce que l'Autriche recherche depuis longtemps un rapprochement avec la Russie, rapprochement que les discours du comte Kalnoky, au mois de juin, avaient pour but de faciliter, il serait puéril d'induire que la triple alliance se lézarde et qu'une entente formelle est proche entre François-Joseph et Alexandre. Ni le premier des deux empereurs n'est prêt à l'offrir, ni le second n'est prêt à l'accepter au cas où elle lui serait offerte. Si une entente de ce genre existe entre la France et la Russie, c'est précisément parce qu'elle a été rendue nécessaire à cette dernière, par la politique pratiquée depuis bien des années vis-à-vis d'elle par l'Allemagne et l'Autriche réunies. Les vues du gouvernement austro-hongrois demeurent, aujourd'hui encore, en contradiction fondamentale avec les intérêts russes en Orient. Si, d'ailleurs, le traité de commerce russo-allemand n'a pu jusqu'ici se conclure, cet échec n'est que temporaire ; les négociations aboutiront dans un délai plus ou moins prompt, mais qui ne saurait être très éloigné, parce que l'intérêt réciproque des deux parties l'exige.

Il est cependant très vrai que l'Allemagne n'est plus, diplomatiquement, en Europe, dans la même posture que jadis. Isolée de la Russie, elle a désormais beaucoup plus besoin de l'Autriche que l'Autriche n'a besoin d'elle. L'Autriche commence à le sentir et ne s'en prévaut pas outre mesure; mais l'Allemagne s'en irrite, parce qu'elle en souffre dans son amour-propre et dans ses intérêts.

Quant à la Russie, son chef est en train de recueillir les fruits de la politique, en tous points, sage et modérée, qu'il n'a cessé de suivre. M. de Jomini, dans des notes demeurées manuscrites sur l'histoire russe contemporaine, rédigées il y a une trentaine d'années pour l'éducation du tsarévitch, s'exprimait ainsi : « Le premier intérêt de la Russie, c'est le repos. Nous devons vivre de notre propre vie, développer nos ressources dans la direction de notre génie national. C'est là, et pas ailleurs, que se trouvent les conditions de notre puissance. » Nul ne sait quelle impression ces conseils du vieil homme d'État moscovite ont faite sur l'esprit du futur empereur ; mais il est certain qu'il y a conformé sa conduite sur le trône. Allégé des chimères du panslavisme, dont on le disait imbu lors de son avènement, Alexandre III poursuit, sur le terrain solide des progrès économiques, l'opération colossale de mise en valeur des forces de son empire. Les préoccupations militaires, dont témoignent le développement de sa marine et, tout récemment, l'inauguration du port de guerre de Libau, au point extrême du littoral russe de la Baltique, sur une rade qui ne gèle jamais; ces préoccupations ne l'empêchent pas de donner une active impulsion aux œuvres de la paix, au bon ordre des finances, dont l'assiette est allée sans cesse s'améliorant depuis quelques années, aux grands travaux publics, tels que le prolongement de la ligne transcaspienne, de Samarcande à Taschkend, d'un côté et, de l'autre, le chemin de fer transsibérien, destiné à mettre un jour en communication l'Europe et l'extrême Asie : deux maîtresses entreprises, qui suffiraient à illustrer ce règne.

Les États-Unis nous offraient seuls jusqu'ici l'exemple de conceptions aussi gigantesques ; et il est curieux, pour l'observateur, de constater les efforts analogues de deux États qui diffèrent autant par la constitution politique, les mœurs, l'organisation sociale, que l'autocratie russe et la démocratie américaine. Ce serait un malin plaisir aussi, pour les sceptiques qui ne croient pas à la vertu propre des formes de gouvernement en elles-mêmes, que d'opposer le régime de large contrôle et de libre discussion dont jouissent les États-Unis, lequel devrait les préserver de ces fautes lourdes, de ces abus de pouvoir qu'un monarque absolu et mal informé semble plus propre à commettre qu'un parlement élu, d'opposer, dis-je, un régime si excellent en théorie, aux pratiques détestables que les derniers congrès ont suivies à Washington, et qui les ont conduits à la crise financière que la république vient de traverser ; crise la plus grave que ce pays ait connue depuis vingt ans et qui, si elle se fût prolongée, était de nature à mettre en péril le crédit national.

Dans les sept premiers mois et demi de 1893 on a enregistré près de neuf mille faillites de maisons de commerce, de banques ou d'établissemens industriels. La grande majorité des désastres, qui se sont

produits presque exclusivement dans l'ouest, est due à la mauvaise politique monétaire et fiscale des chambres précédentes. La majorité républicaine s'est arrangée de façon à gâcher une situation excellente. L'exercice 1888 se soldait par un *excédent* de 550 millions de francs, descendu à 425 l'année suivante et à 135 en 1890. L'exercice 1892 s'est soldé par un *déficit* de 24 millions de francs ! Le système monétaire a été plus fâcheux encore : pour complaire aux propriétaires de mines d'argent, qui ont réalisé depuis un tiers de siècle des bénéfices énormes et qui se sont constamment refusés à restreindre leur production, on a encombré le marché et surtout le trésor fédéral d'une monnaie de plus en plus dépréciée. L'invasion de l'argent a amené la fuite de l'or qui, à son tour, a provoqué la panique, d'où l'effondrement des valeurs mobilières, le resserrement du crédit et les faillites que nous signalons plus haut.

Il était temps que le président Cleveland intervînt et demandât à la majorité démocrate du congrès, réuni extraordinairement en session le 7 août dernier, de porter remède à cette situation en abrogeant la loi Sherman qui obligeait le ministère des finances à acheter annuellement près de 1,700,000 kilogrammes d'argent, que l'on emmagasinait dans les caves et en représentation desquels on émettait des billets au porteur. Aucun document ne fait plus d'honneur à M. Cleveland que le message énergique et concis où il expose qu'avec le maintien du régime actuel, le gouvernement des États-Unis, privé d'or dans un délai peu éloigné et ne conservant plus que l'argent, serait incapable de tenir ses engagemens. Après une discussion qui n'a guère duré plus de quinze jours, pendant lesquels elle avait successivement repoussé tous les compromis bâtards présentés par les défenseurs de l'argent, la majorité de la chambre des représentans, sans se laisser intimider par les émeutes suscitées dans le Colorado, ni par le langage presque insurrectionnel de certains agitateurs des districts miniers, a voté, à la fin d'août, l'abrogation pure et simple de la loi Sherman.

La poussée actuelle de l'opinion est si forte que le sénat, considéré longtemps comme la forteresse des *silvermen*, sera certainement amené sous peu de jours à suivre cet exemple. Quel que soit le sort définitif de l'argent aux États-Unis, il est vraisemblable qu'il y deviendra ce qu'il est maintenant aux Indes, en Europe dans l'union latine, et en fait dans tous les États à étalon d'or : une monnaie intérieure, dont la valeur est en partie réelle et en partie fiduciaire, mais demeure soustraite à toutes les variations puisqu'elle est garantie par l'encaisse de métal jaune. Ainsi prend fin une tentative folle d'un peuple qui se raidissait contre le cours naturel des choses, et c'est une gloire pour le président actuel d'avoir su y mettre un terme.

Une pareille conduite mérite d'être offerte en exemple à un autre président, celui de la République Argentine, M. Saënz Pena, en ce

moment aux prises avec des difficultés que son irrésolution a laissées se développer. Ceux qui se flattaient qu'avec l'élection du docteur Saënz Pena le problème politique se trouverait résolu et que, sous l'administration de cet homme de bien, le pays allait entrer dans une voie de relèvement, ont été fort déçus à l'annonce des trois révolutions nouvelles qui ont éclaté, il y a six semaines, dans les provinces de Buenos-Ayres, Santa-Fé et Rosario. Après avoir pris la plupart des villes sans grande effusion de sang, les insurgés ont livré devant la Plata, aux troupes du gouverneur, un combat victorieux, où plus de quatre cents hommes ont été tués. Le sentiment de réprobation qui accueille d'ordinaire ces sortes de *pronunciamientos* ne saurait pourtant s'appliquer aux radicaux, soulevés en ce moment contre les créatures encore en place de l'ancien président Juarez Celman.

Les provinces de la République Argentine ont, comme on sait, leurs gouverneurs et leurs petits parlemens élus et indépendans de l'état national. Or la révolution de Buenos-Ayres, faite en 1891, par les honnêtes gens, sous le titre « d'union civique, » contre Juarez Celman et la coterie immorale qui exploitait le pays, n'avait renversé que le gouvernement central. La chambre des députés et les pouvoirs exécutifs provinciaux sont restés aux mains des juaristes, et le président actuel, qui ne peut pas les déloger et qui ne veut pas les soutenir, se trouve dans cette situation singulière de souhaiter au fond du cœur que des insurrections locales l'en débarrassent, et de n'oser pas pourtant approuver ouvertement ces insurrections puisqu'elles troublent l'ordre extérieur qu'il est chargé de maintenir. De là ces tergiversations, ces quatre changemens de ministères en deux mois, qui ont laissé l'Europe fort perplexe et désorientée sur ce qu'elle devait penser des événemens de l'Argentine. Ces nouveaux troubles locaux prouvent combien est peu appropriée aux nécessités du pays l'excessive autonomie provinciale d'aujourd'hui, de laquelle sont nées presque toutes les guerres civiles.

Vte G. d'Avenel.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le résultat des élections générales a été bien accueilli à la Bourse où il a déterminé une légère avance de cours sur nos fonds publics.

La rente 3 pour 100 était à 99.20 environ à la fin d'août et s'est élevée, dans les deux premières semaines de septembre, à 99.50. Ce prix comprend, il est vrai, le montant du coupon trimestriel à détacher le 16 courant. Le public financier n'a conçu aucune émotion de la présence du prince royal d'Italie aux fêtes impériales de Metz; la rente italienne a seule souffert de cet incident. Elle n'a pu se relever de la dépréciation violente qui l'avait frappée le mois dernier. A l'approche de la liquidation de quinzaine, elle parvenait difficilement à dépasser le cours de 84 francs.

L'annonce officielle de la visite de l'escadre russe à Toulon le 13 octobre prochain a produit en France plus d'allégresse que la provocation italo-allemande n'avait causé d'amertume. Au point de vue boursier, la manifestation a été caractéristique; les fonds russes, déjà cotés à un si haut prix, ont encore monté. Le 4 pour 100 consolidé or a été porté à 100 francs et s'y maintient; le 3 pour 100, émis en 1891, a franchi la barrière de 80 devant laquelle il avait été si longtemps arrêté, et vaut maintenant 81.75. Depuis quelque temps, on savait que le ministre des finances de Russie préparait avec des maisons de banque de Paris la conversion du seul emprunt 6 pour 100 qui figurât encore sur la liste des titres représentatifs de la dette, le 6 pour 100 or de 1883. Cette opération a été décidée et la conversion a lieu du 13 septembre au 9 octobre. Il s'agit de 50 millions de roubles ou 200 millions de francs, divisés en obligations de 500 francs, rapportant 30 francs. Le gouvernement russe s'était engagé à ne pas rembourser cet emprunt avant dix années et le délai expirait le 13 décembre prochain. Il est offert aux porteurs d'obligations 6 pour 100, s'ils acceptent la conversion, un titre nouveau de 500 francs, rapportant 20 francs, pour chaque titre ancien rapportant 30 francs, plus une soulte en espèces de 39 fr. 50. Les obligations non présentées à la conversion seront simplement remboursées à l'échéance du 13 décembre prochain.

La crise américaine est en pleine décroissance, bien que le sénat de Washington fasse encore attendre sa décision à propos de l'abrogation de la loi Sherman. La circulation monétaire est devenue plus aisée; la plupart des banques et des usines qui avaient dû suspendre leur activité ont réouvert leurs guichets ou repris le travail. Plus de 30 millions de dollars en or expédiés d'Europe en quelques semaines ont dissipé les frayeurs dont les financiers des États de l'Est ont été un instant saisis, voyant se dresser le spectre de la prime sur l'or et de l'étalon d'argent.

Les envois d'or au Nouveau-Monde s'étant ralentis, la situation de la Banque d'Angleterre est rapidement redevenue très forte et c'est par un excès de prudence que ses directeurs n'ont pas abaissé, dès le jeudi 7 septembre, de 5 à 4 pour 100 le taux de l'escompte.

Mal en a pris aux marchés allemands de lâcher, il y a trois ans, les fonds russes pour les rentes et obligations d'Italie; autant ceux-là ont monté depuis ce temps, autant celles-ci ont baissé. Le bruit a couru qu'un syndicat anglo-allemand, dirigé par la maison Hambro, de Londres, préparait un important emprunt italien; la rumeur n'a trouvé aucun crédit. Elle se rapportait sans doute à quelque négociation de bons du trésor, poursuivie à Berlin par le ministre des finances d'Italie.

La place de Vienne a recouvré non l'animation, mais la sérénité. Après une courte défaillance à 93 1/4, le 4 pour 100 hongrois a repris aisément 94, puis 94 1/2.

Le change se maintient à 11 pour 100 à Rome et à 20 pour 100 à Madrid et à Barcelone. Toutefois une légère détente s'étant produite dans les taux espagnols, l'Extérieure en a aussitôt profité. Ce fonds avait reculé jusqu'à 62, sous l'influence des troubles de Saint-Sébastien et de l'agitation des partis carliste et républicain. Mais les tentatives d'émeutes contre l'application des nouvelles lois fiscales ont été réprimées, et le 4 pour 100 espagnol s'est relevé brillamment à 64 1/2.

Le Portugais, les fonds grecs, les Argentins et les Brésiliens sont restés lourds, absolument délaissés d'ailleurs. Les valeurs turques et égyptiennes ont conservé, dépassé même leurs plus hauts prix, récemment atteints.

Les titres des grands établissemens de crédit, Crédit foncier, Banque de Paris, Crédit lyonnais, Comptoir national d'escompte, se sont plutôt améliorés dans cette quinzaine; d'autres, de second ordre, ont accusé également quelque fermeté. La Banque d'escompte et le Crédit mobilier continuent leur agonie dans les cours de 80 à 90. Le Suez a été porté à 2,700 et 2,720; les Chemins français ont été soutenus, de même les Austro-Hongrois; les Espagnols ont eu un peu d'amélioration.

Une note officieuse a mis à l'ordre du jour la question de la conversion de la rente 4 1/2. La question est en réalité ouverte depuis le 16 août dernier, jour où expirait le délai de dix années pendant lequel le gouvernement français était privé (loi du 27 avril 1883) du droit d'imposer aux porteurs de ce fonds une nouvelle réduction d'intérêt. Il est probable que la conversion sera effectuée dans l'hiver de 1893-1894.

Le Secrétaire de la rédaction, gérant,

J. Bertrand.

